

Une collection distribuée par le Cercle du Bibliophile

HONORÉ DE BALZAC



ROMANS DE JEUNESSE

XXX

Jean-Louis

Préface et notes de Roland Chollet

Distribué par le
Cercle du Bibliophile

Les illustrations de « Jean-Louis »
sont de Lampsonius.
Elles sont extraites de l'édition
Michel Lévy frères, Paris, 1867

Jean-Louis

Cette œuvre intitulée *Jean-Louis ou La Fille trouvée* ne fut publiée qu'une seule fois du vivant de Balzac. Elle parut à la fin de mars 1822 en 4 volumes in-12 chez Hubert. Elle était signée: « A. de Viellerglé [Auguste Lepoitevin de l'Egreville] et lord R'hoone [anagramme d'Honoré], auteur de *L'Héritière de Birague.* »

Jean-Louis ne figure pas dans l'édition des *Œuvres* d'Horace de Saint-Aubin [autre pseudonyme de Balzac] publiée de 1836 à 1840 chez Souverain.

En 1822, *Jean-Louis* parut en 4 volumes in-12. Dans chaque volume, les chapitres étaient numérotés à partir de I. Nous avons, comme l'édition Marescq, rétabli une numérotation continue. Les chapitres I à VI correspondent au tome I de l'originale; VII à XIV, au tome II; XV à XXI, au tome III; XXII à XXX, au tome IV.

Préface

Le 30 mars 1822, la Bibliographie de la France *annonçait* « Jean-Louis ou la Fille trouvée, *par A. de Viellerglé et Lord R'hoone, auteurs de* L'Héritière de Birague ». *Pour la seconde fois – ce fut aussi la dernière – les pseudonymes de Lepoitevin et Balzac voisinaient sur la couverture de quatre petits volumes livrés par Hubert à la voracité des cabinets de lecture. On a remarqué* * *que l'annonce du* Journal de la Librairie *avantageait la signature de Lord R'hoone; non seulement Balzac avait expédié le gros de la besogne, mais il entendait en quelque sorte le faire constater publiquement.*

« Coudoyé, enchaîné, pas libre », renâcle-t-il **. *Ce cheval-là n'est pas fait pour les attelages. A en croire Mme Balzac, l'association avec Lepoitevin n'avait pas tardé à péricliter: « vous nous demandez des nouvelles de notre* Héritière *(...); j'ai des caquets à faire sur elle. Les enfants à deux pères sont toujours des trouble-famille, aussi je ne me reconnaîtrai grand-mère qu'à l'apparition de* Clotilde *qui seule aura droit de nous intéresser, car pour en revenir à mes*

* Pierre Barbéris, dans *Aux Sources de Balzac*, les Bibliophiles de l'originale, 1965, page XVIII *(Chronologie)*.

** Balzac, *Correspondance*, Garnier, 1960, tome I, page 113; [à Laure Surville, vers le 15 août 1821]. C'est toujours d'après cette édition que seront citées les lettres de Balzac. Quand elles seront suffisamment explicites dans le texte même de la préface, les références ne seront pas données en notes.

caquets tu sauras qu'on s'est permis de mutiler les chapitres honoréains, de n'en pas soigner les épreuves de sorte que certaines phrases sont devenues galimatias; on est revenu comme d'abus de travailler de cette façon et je pense qu'on peut rendre à présent quelque justice sur ma manière de voir lorsque je disais il y a quelques mois qu'il fallait bien se connaître avant de se lier trop intimement. »[*] Lettre précieuse à plus d'un titre; si, comme le souligne l'éditeur de la Correspondance, elle détruit la légende de la participation effective d'Arago aux deux premiers ouvrages de Balzac — « enfants à deux pères » — elle confirme indirectement que Lepoitevin, qui s'était donc occupé pour le moins des épreuves de L'Héritière, fut encore pour quelque chose dans la rédaction de Jean-Louis.

Peu de chose en vérité. Sans se brouiller avec cet aîné introduit dans les petits journaux et familier des coulisses[**], Honoré sut habilement faire valoir ses droits. L'image du jeune écrivain naïf à la merci de Lepoitevin n'est-elle pas erronée ou inexacte? L'auteur de Jean-Louis ne se laissa donc pas tenir en lisière, exigea les épreuves, et c'est à lui que, le 16 mars 1822, peu avant la sortie du livre, Hubert inquiet s'adressait: « Permettez-moi de vous renvoyer l'épreuve de la feuille 5 du Tome 4e de Jean-Louis, écrivait-il. Il faut absolument que vous ayez la bonté d'adoucir cet épisode qui a rapport à la Révolution, je vous recommande ces mots vive la Liberté, le Peuple, le Despotisme (...) Il faut que votre narration et vos réflexions politiques soient débarrassées de cette chaleur séditieuse qui ferait beaucoup de mal à Jean-Louis dans le temps où nous vivons. » Conscient de sa force, le débutant ignora les exhortations de cet éditeur timoré, qui d'ailleurs avait jugé son homme:

[*] Mme Balzac à sa fille Laure Surville, le 24 février 1822 (*Correspondance*, tome I, page 158, N. 2).

[**] Le 23 novembre, à Laure: « Il est possible qu'au 15 de janvier, si la presse est esclave, nous fassions un journal. » Autres châteaux en Espagne: « si notre *Damné* et notre *Mendiant* n'étaient pas faits, il faudrait les finir. S'ils entrent en répétition, il faudra rester » (*Correspondance*, tome I, page 117).

le 22 janvier 1822, avant même la publication de Jean-Louis, Hubert achetait deux mille francs Clotilde de Lusignan, l'œuvre de Balzac seul. C'était lui faire un pont d'or[*]; L'Héritière n'avait été payée que huit cents francs, et Jean-Louis mille trois cents.

On ignore comment les deux amis s'étaient partagé les honoraires; mais Jean-Louis étant presque tout entier de sa plume, Balzac estima nécessaire de préserver ses droits, quitte à rémunérer les bons offices du sieur de Viellerglé. En été 1822, avant peut-être, il détient seul le contrat de Jean-Louis, et Lepoitevin, en tractations avec Pollet pour un roman en quatre volumes, est obligé de le lui réclamer en ces termes: « J'ai besoin de cette pièce importante pour l'exhiber aux yeux de Me Pollet. (...) Vous savez que vous ayant cédé mes droits je n'ai aucune pièce entre les mains. »[**] « Aucune pièce entre les mains » dit Lepoitevin; or, pour s'entendre avec son nouvel éditeur, il eût tout aussi bien pu arguer du traité de L'Héritière. Gageons que Balzac s'était fait céder en bonne et due forme, et dès parution, tous les droits de son associé, qui ne fut sans doute pas mécontent de se ressaisir d'un document aussi précieux. Quand, une quinzaine d'années plus tard, l'auteur de La Comédie humaine publie les Œuvres complètes d'Horace de Saint-Aubin[***], ce sont ces premiers contrats qu'il désigne, semble-t-il, en mentionnant, parmi les pièces à se procurer en plus de l'approbation de Lepoitevin au traité Souverain, les documents suivants: « 5° Traité primitif relatif à L'Héritière de Birague et cession de Lepoitevin au bas dudit traité. 6° Traité primitif relatif à Jean-Louis. 7° Abandon des droits de Lepoitevin sur le traité de Jean-Louis. »[****]

[*] C'est du moins ce que Hubert réussit à faire accroire à son jeune collaborateur. Au vrai, le traité n'était qu'un attrape-nigaud; quand lord R'hoone s'en avisa, il quitta Hubert pour Pollet, qui promettait moins mais payait plus (voir notre préface à *L'Israélite*).

[**] *Correspondance*, tome I, pages 206 et 207.

[***] Voir notre préface à *L'Héritière* et la note sur le texte.

[****] *Aux Sources*, page 334.

La publication de Jean-Louis *mit ainsi fin à l'association Balzac-Lepoitevin. Elle n'avait pas duré une année. Il ne s'agira plus désormais que de collaboration épisodique, et encore dans une mesure difficile à préciser*.*

Les circonstances de la composition de Jean-Louis *sont tout à fait obscures. De juin 1821 au printemps 1822, l'activité de Balzac atteint un degré d'intensité à peine croyable, dont quelques déclarations tirées de sa* Correspondance *donneront une faible idée: « j'ai l'espoir, écrit-il à Laure en juillet, de vendre un roman tous les mois, 600 francs; c'est assez pour me tirer d'affaire en attendant la fortune », mais « j'ai bien peu de temps pour suffire à toutes mes entreprises »; et en août: « 500 fr. par mois font 6000 fr. par an et pour les gagner* il ne s'agit que de faire un chapitre tous les matins ». *Du manuscrit ne subsistent que quelques bribes** dont il est impossible de rien déduire, sinon que Balzac, si vite qu'il écrivît, hésitait, se corrigeait, sacrifiait parfois sa première rédaction.*

Quelques points de repère cependant. Si, le 10 juin, c'est bien de Jean-Louis *que Laurence entend parler***, ce roman doit avoir été commencé en même temps que* L'Héritière

* Bruce Tolley a essayé de dresser un bilan de cette collaboration *(Année balzacienne, 1964)*. Faute de documents, il est malaisé d'établir la part de chacun dans la rédaction. Mais ce critique ne serait-il pas trop généreux pour Balzac? Ainsi Lepoitevin ne peut faire allusion dans sa lettre qu'au *Tartare*, paru le 5 octobre 1822 chez Pollet. Il est improbable que Balzac ait participé très activement à un roman déjà proche de son achèvement en été, et dont il semble avoir ignoré jusque-là l'existence. Il se sera borné à fournir à Lepoitevin, en manière de plaisanterie, les deux épigraphes signées Lord R'hoone.

** Parmi des compositions de jeunesse (Collection Lovenjoul, A 166, folio 32, recto-verso). Dans un dossier de *Pensées* (Collection Lovenjoul, A 180, folio 9, recto), publiées très incomplètement par M. Bardèche dans son édition (Club de l'honnête homme, tome XXVIII), est classé un énigmatique fragment où sont évoqués les héros de *Jean-Louis*. L'ébauche, peut-être, de *Rosette*, mentionnée dans un bulletin de travail de 1822 (*Aux Sources*, page 132). « Personnages reparaissant » déjà...

*** Voir préface de *L'Héritière* (tome XXIX).

ou peu de temps après. Balzac aurait donc donné le coup d'envoi, car il n'est pas question de collaboration dans la lettre de Laurence. Dès lors, pourquoi ne pas voir une allusion à la même œuvre dans ces mots à Laure, en juin toujours: « si on imprimait ceci [sa lettre-fleuve] ça donnerait bien trente pages d'impression, Grand Dieu, que je le mette dans mon *roman »?* L'Héritière *achevée à l'automne,* Jean-Louis *explique en partie ce labeur énorme qui fait dire au jeune écrivain, début janvier 1822, qu'il a écrit huit volumes en trois mois. En octobre Hubert n'a pas encore le manuscrit, dont les auteurs attendent mille francs; mais, avant le 22 janvier 1822 – signature du traité pour* Clotilde de Lusignan *– Viellerglé et Lord R'hoone auront obtenu (en espérance) mille trois cents francs de* Jean-Louis, *car, à la fin du même mois ou au début du suivant, Honoré jubile en annonçant à Laure la progression de ses recettes: huit cents, mille trois cents, deux mille francs... Comme l'atteste la lettre d'Hubert déjà citée, à la mi-mars l'auteur corrige la feuille 5 du quatrième et dernier volume.*

Dans L'Héritière, *Balzac s'en prenait aux fantasmes littéraires de son adolescence;* Jean-Louis *est une nouvelle étape, la plus décisive, de cet affranchissement. Certes, tout n'est pas neuf dans ce roman qui se ressent de sa bâtardise originelle. La péripétie à répétition du mariage interrompu montre la corde (elle resservira) et, sous prétexte de conjurer encore une fois des monstres vomis par Albion, l'auteur introduit deux figures de criminels un peu trop utiles à l'intrigue. Mais, entre sa première satire de roman noir et ce pastiche de roman gai, on verra qu'il y a un monde.*

Fanchette, fille trouvée et, à son insu, fille de duc, est aimée par le rejeton du charbonnier qui l'éleva. L'intrigue, embrouillée par un hasard complaisant, consiste à faire perdre à Jean-Louis sa fille trouvée, et à faire retrouver au duc sa fille perdue. A la poursuite d'un bien envié,

réclamé, menacé, enlevé, séquestré ou cloîtré, Jean-Louis mène d'un bout à l'autre du récit, d'Europe en Amérique, d'Amérique en Europe, dans les villes et les campagnes, dans les rues et sur les toits, une course à perdre haleine, tantôt gai, tantôt fou, toujours frustré, presque jamais découragé, et provoquant partout, comme un héros de Tœpffer, affolement, débandade ou enthousiasme. On défait un rival, on rattrape même une femme envolée, mais comment reprendre Fanchette à son père retrouvé? Un duc! En toute hâte, Jean-Louis escalade l'échelle sociale à la faveur de la Révolution et se présente devant le duc en général de division. A deux pas d'un nouveau désastre, le vieillard sinistre qui hante cette comédie sauvera les innocents.

Parlera-t-on de parodie? Pas un lecteur, aujourd'hui surtout, ne reconnaîtrait les écrivains parodiés. Au vrai, le roman gai ou humoristique est sa propre fin. A-la-manière-de-Pigault-Lebrun, pimenté de grivoiserie le plus souvent, mais relevant parfois aussi d'un genre difficile, dont les modèles ont nom Don Quichotte, Gargantua, Tristram Shandy. *Balzac n'a pas visé si haut, et c'est comme malgré lui que* Jean-Louis *tient plus qu'il ne promet.*

Petits bourgeois issus du peuple, nobles hautains, sentimentaux ou pervers, ce sont là des personnages et des contrastes mis à l'épreuve par une tradition déjà ancienne. L'auteur d'un compte rendu anonyme * *— le premier dont une œuvre de Balzac ait fait l'objet — démasquait les modèles de Lord R'hoone: Restif de la Bretonne et Pigault-Lebrun. On a précisé depuis:* Le Pied de Fanchette *et* Monsieur Botte ** *. Si l'écrivain s'était contenté de pasticher Pigault, de calquer l'oncle Barnabé sur Monsieur Botte et d'improviser quelques variations brillantes sur le thème archiconnu de l'enfant trouvé,* Jean-Louis *ne mériterait qu'un instant d'attention. Mais en cours d'exécution — une exécution rapide, inspirée — cette œuvre sans prétentions*

* Dans une petite feuille libérale, *Le Miroir*, le 1er juin 1822.
** *Aux Sources*, page 96.

s'enrichit à de multiples sources, selon un processus dont l'auteur n'a pu être entièrement conscient.

Après l'ascèse de L'Héritière, *culture et littérature reviennent en force. On a compté* * *près de deux cents allusions littéraires dans* Jean-Louis, *qui constitue à ce titre un des témoignages les plus précieux sur les lectures de jeunesse de Balzac. A Jean-Louis toujours fuyant, chevauchant ses chimères, saisissant sa Fanchette au vol, les épopées italiennes qu'Honoré parodiait en famille, à Villeparisis, et dont la* Correspondance, *une lettre de son père, le bal masqué de* L'Héritière, Falthurne *et d'autres ébauches gardent le souvenir, ont donné ses allures échevelées, sa force, sa prodigieuse mobilité. L'ingénieux parallèle de Barbéris entre la folie de Jean-Louis et celle du héros du* Roland furieux *nous paraît absolument concluant. Rien d'étonnant qu'on retrouve à chaque page de ce livre essentiellement littéraire la marque des lectures de chevet qui déplaisaient tant à Mme Balzac. Ainsi les longues et cocasses conversations de Granivel et de l'oncle Barnabé évoquent irrésistiblement les entretiens du père de Tristram avec l'oncle Toby, dans le chef-d'œuvre de Sterne. Quant à Rabelais, à qui l'auteur de la* Physiologie *et des* Contes drolatiques *eut plus tard l'intention d'ériger, à ses frais, une statue, c'est déjà le maître à penser de Lord R'hoone; on lira une imitation pleine de talent de la* Pantagruéline Prognostication *(à laquelle une note renvoie avec humour), et l'on verra Barnabé et Jean-Louis débattre du mariage comme Panurge et Pantagruel. Enfin, pour son neveu désemparé, l'oncle mettra à l'heure du siècle la lettre de Gargantua à son fils étudiant à Paris. De-ci de-là une repartie de Figaro, un souvenir inattendu de Montaigne, de Pascal, de Montesquieu... Puis, quand la verve drolatique faiblit, se noue entre Maïco le chimiste et le marquis de Vandeuil, sous le couvert de la parodie, un pacte inspiré de Maturin et promis dans l'œuvre de Balzac à de nombreuses métamorphoses.*

* Bruce Tolley, article cité, page 127.

Paradoxalement, ce livre plein d'artifices abrite des personnages intensément vivants. Balzac y mettait pour la première fois en scène une classe sociale qu'il connaissait bien, et qui allait tenir une grande place dans La Comédie humaine. *Et pour la première fois s'unissent un peu malgré lui dans sa création, l'imagination, l'observation la plus aiguë, et cet humour particulier, cette affection narquoise pour l'homme, son héros, grâce à laquelle ses personnages, et les plus terribles, nous toucheront toujours par une sorte d'humanité fraternelle.*

Au début du récit, le charmant portrait de Fanchette ne doit rien à Sterne, à Pigault, ni à d'autres. Nul doute qu'il ne soit peint d'après nature: celui de quelque grisette qui, rue Lesdiguières, aura déniaisé Honoré, ainsi que ses confidences le laissent entendre. Quant à Barnabé le fataliste, supérieur à tous les coups de la fortune, grand maître en optimisme, érudit, discoureur, incompris et indulgent à des élèves ingrats, Bernard-François Balzac, père du romancier, n'aurait peut-être pas eu tort de s'y reconnaître, lui qui professait d'étranges théories, écrivait des opuscules sur les filles trompées et les chiens enragés, et vieillissait avec une sérénité de pyramide. Bernard... Barnabé, l'assonance est-elle fortuite? Par son épicurisme aimable de petit rentier sans malice, le père Granivel a peut-être été inspiré par le « petit père » Dablin qui allait réconforter Honoré dans sa mansarde.

L'aristocratie est représentée par des figures conventionnelles qui doivent plus au théâtre de Beaumarchais, aux romans noirs ou sentimentaux, qu'à l'observation directe. Encore cela n'est-il pas la règle, et la touchante Ernestine pourrait avoir quelques traits de cette Laurence qui, le 1er septembre 1821, épouse pour son malheur un vaurien à particule nommé Amand de Montzaigle.

Mais il est un personnage, dans Jean-Louis, *que le clan des Granivel ne saurait revendiquer, et auquel le duc de Parthenay entrouvre déjà sa porte, un personnage qui incarne l'esprit des temps nouveaux et annonce les arrivistes sans scrupule de* La Comédie humaine, *c'est*

Courottin le saute-ruisseau, la navette de l'intrigue, courant le nez au vent, flairant l'or, monnayant la ruse et la mauvaise foi. Le valet de tous les partis, le champion de toutes les causes, l'espoir du faible, la main du fort, protégé de toutes les polices, il gravit comme un chat les échelons de la société sans se laisser échauder. Il finira sans doute procureur général sous Louis XVIII, après avoir « été un des plus influents magistrats révolutionnaires ».

En juin 1821, Balzac interrogeait Laure: « Lisez-vous les journaux? Politique-t-on à Bayeux? Y a-t-il des libéraux? » C'est qu'il vient de se rendre (en badaud) au Père-Lachaise, à une manifestation en mémoire de l'étudiant Lallemand tué l'année précédente par la Garde royale. Témoin de scènes populaires, qu'il raconte à sa sœur, il se sera souvenu de cette journée en peignant, dans Jean-Louis, *l'émeute au faubourg Saint-Antoine. Visiblement ses sympathies vont aux libéraux. On n'en saurait dire davantage. L'ardeur séditieuse qui faisait peur à Hubert n'était qu'une lubie d'éditeur, et l'accent politique de* Jean-Louis *est le même que celui de* L'Héritière. *Quelques pointes contre le clergé, les mœurs mondaines, les petitesses de la grandeur; les bourgeois sont honnêtes, les ducs oublieux — Beaumarchais en avait dit bien plus, et même Marivaux romancier... Ce que Balzac apporte, ce n'est pas tant une opinion qu'un coup d'œil nouveau: les classes* bougent, *Barnabé avant ou après la Révolution n'est pas le même homme, ni Granivel charbonnier ou acquéreur de biens nationaux. Si Jean-Louis lance les ouvriers des manufactures à l'assaut de la Conciergerie, c'est pour délivrer son oncle. Cela n'a guère de portée politique, même s'ils prennent la Bastille au passage. Mais que Courottin ait contribué au succès de la journée, voilà qui est singulièrement plus intéressant. Le seul droit est la force, la seule force est l'argent, telle est sa doctrine. C'est aussi celle d'un certain libéralisme qui profitera des journées de Juillet. Balzac, qui ne prend pas encore parti, se borne à porter témoignage, mais son œuvre prend déjà parti pour lui. Elle nous tendra*

toujours sa vérité, non plus libérale ni même démocratique, mais révolutionnaire, parce qu'elle arrache son masque à une société intéressée à le garder. Peu importe en définitive que l'homme Balzac en ait été réduit au choix de Courottin.

La critique aime à charger les auteurs des péchés de leurs personnages. A-t-elle toujours tort? Si, en 1821, Lord R'hoone désavouerait la politique de Courottin, sans se sentir engagé par les rodomontades de Jean-Louis, il s'entend trop bien en revanche avec l'oncle Barnabé pour que ce sosie de Balzac père ne soit pas le porte-parole du fils. Qu'ils soient allés à même école, nous l'avons montré. La Correspondance *révèle en outre que leur attitude devant la vie est la même, et que la philosophie railleuse qui préservera Balzac des abimes prend forme à cette époque, et s'exprime aussitôt dans ce personnage. Laure, qui broie du noir à Bayeux, s'attire cette algarade: « Que je te croyais plus philosophe que cela? Comment, sœur, ignores-tu que le chagrin ne prouve rien, n'avance à rien et ne sert à rien? » Et Barnabé: « Neveu, neveu! ne seras-tu donc jamais philosophe »* Quant à la formule de Figaro: « Le chagrin ne dit rien, ne fait rien, ne prouve rien, etc. », il l'assène à cette tête brûlée de Jean-Louis**. L'œuvre en cours de composition déteint-elle sur l'écrivain? celui-ci se reflète-t-il dans son œuvre? L'un et l'autre sans doute. L'essentiel est que Barnabé, Honoré et le narrateur de* Jean-Louis *ne jurent que* « per philosophiam », *forts du même vivace optimisme. Et il en faut à Villeparisis, quand l'atmosphère familiale se fait irrespirable, la fortune revêche, et que la pauvre Laurence livrée à un triste sire édenté laisse deviner ses chagrins. Aussi Barnabé souffle-t-il ces mots au frère de Laure: « ne faut-il pas rire de l'extrême malheur comme de l'extrême fortune et se moquer sans cesse de tout, comme Démocrite. N'est-ce pas là la véritable philosophie, celle qui convient à la France toujours rieuse? »**

S'étonnera-t-on maintenant que, chez Barnabé dénoncé par la Montagne comme aristocrate, la police ait saisi... la première œuvre de Balzac? Un Traité sur l'Immortalité de l'Ame*! Allusion d'autant plus révélatrice qu'elle ne pouvait être comprise que de l'auteur: c'est plus de cent ans après sa mort, en 1962, que cette ébauche de 1818 connue des seuls spécialistes a été publiée**. Si ce* Traité, *en vue duquel le jeune écrivain avait réuni des notes désignées traditionnellement sous le nom de* Notes philosophiques, *fut à peine commencé, les matériaux rassemblés ont été mis en œuvre dans* Sténie ou les Erreurs philosophiques. *Or en quoi consiste le plaisant ministère de l'oncle Barnabé, dit « le Pyrrhonien », « le Professeur », « le Philosophe », sinon à montrer socratiquement à tous ceux qui l'entourent leurs* erreurs philosophiques*? « Pitoyable logique » répond-il au marquis de Vandeuil, qu'il renvoie à Spinoza... Mais de louer chez Fanchette la « logique de l'âme ». Il se met en peine pour opposer à l'amour de Jean-Louis des arguments irrésistibles: « Ah, mon ami! sont-ce là les fruits des excellents préceptes que je me suis efforcé de t'inculquer depuis ton enfance?... (...) il faut que la tranquillité, le bonheur même du reste de ta vie, soient troublés à jamais?... Neveu, la philosophie t'apprendra... » Quel connaisseur de l'œuvre de jeunesse n'entendrait-il ici les admonestations de Vanhers à Del Ryès: « Est-ce bien toi que le mal abat, toi dont j'avais formé l'âme pour que rien n'en troublât le bonheur? Quoi, tu peux raisonner et tu souffres! »*** Nombreuses sont les*

* *Correspondance*, tome I, page 97; *Jean-Louis*, chapitre XXX (page 360).

** *Jean-Louis*, chapitre XVIII (page 221); cette formule de Beaumarchais a été remarquée par Barbéris (*Aux Sources*, page 97).

* Fin janvier ou début février (*Correspondance*, tome I, page 136).

** Par Maurice Bardèche dans son édition (tome XXV).

*** *Jean-Louis*, chapitres XIII (page 170), XXVI (page 334), XXX (page 360); *Sténie* (Ed. Prioult), page 87.

affinités de Jean-Louis *et de* Sténie. *Qu'on lise attentivement par exemple la vingt-neuvième lettre du roman inédit et le plaidoyer de Barnabé devant le tribunal qui le condamne à mort: Barnabé et Vanhers, chacun à sa manière, discutent les notions de « droit naturel » et de « droit positif », et tous les deux trouvent, pour caractériser les contradictions des diverses législations de la planète, l'image du manteau d'Arlequin*.*

Ce que nous avons cité des lettres de Balzac prouve qu'il ne s'est pas simplement parodié lui-même dans Jean-Louis. *Son ironie est plus nuancée. Attribuer à Barnabé son* Traité de l'Immortalité de l'Ame, *quelle irrévérence pour ses premiers essais! Mais en réduisant à un pyrrhonisme bon enfant les spéculations touffues de* Sténie, *en confiant à Barnabé le rôle de Vanhers, et à Jean-Louis celui de Del Ryès, ce qu'il condamne, c'est l'inspiration par trop livresque de sa première philosophie, c'est aussi l'évidente disproportion entre ce qu'il avait à dire et ses moyens pour l'exprimer. En somme, à la lumière d'une sagesse découverte avec l'âge adulte, il se défait dans* Jean-Louis *(peut-être provisoirement) de tout un fatras métaphysique — de même que* L'Héritière *lui a permis de prendre ses distances à l'égard de ses premiers modèles. Cette pauvreté volontaire n'est pas un reniement.* La Comédie humaine *fera une place honorable à quelques intuitions de* Sténie; *mais Barnabé, déjà, ne dédaigne pas les idées de Vanhers; défendues par ce personnage éloquent et* vivant, *parce qu'il est littérairement réussi, elles ont tout à gagner. On s'en convaincra en lisant le plaidoyer de l'oncle ou le bel épisode de la Conciergerie, qui fait de ce roman gai un roman philosophique si l'on veut.*

A mesure que les études balzaciennes progressent, la convergence des premiers essais, si désordonnés en apparence, se précise, et l'unité exceptionnelle d'une œuvre exceptionnelle s'affirme avec force. Nous avons suggéré quelques rapprochements entre Jean-Louis *et* Sténie. *Il*

* *Sténie*, page 135; *Jean-Louis*, chapitre XXII (page 293).

serait facile de les multiplier et de les étendre. Chaque fois, d'une page ébauchée, d'un fragment rejeté ou raté, on verrait renaître, grâce aux mystérieux mécanismes de la parodie ou de l'analogie, une phrase, quelques lignes viables, parfois une œuvre entière. Pierre Castex a remarqué dans une page de Falthurne *un pastiche de* Chateaubriand; *mais ce parallèle célèbre entre Français et Athéniens, Balzac l'a-t-il refait pour s'en moquer ou pour l'égaler? L'œuvre est d'une telle ambiguïté que la réponse est douteuse... Habilement, Lord R'hoone extraira de ce long morceau de rhétorique une brève tirade pour Courottin, prêt, comme on sait, à faire flèche de tout bois*. « On prit Courottin pour un homme supérieur... dès ce moment sa fortune commença, car le duc l'avait écouté... » Dans la bouche de ce hâbleur le texte a trouvé sa raison d'être**.*

La Comédie humaine *s'annonce aussi dans* Jean-Louis. *Nous avons signalé le personnage de Courottin, premier d'une longue lignée, le thème du pacte, appelé à un bel avenir balzacien. L'intendant Robert de* L'Héritière *renaît, combien plus vivant, sous les traits du fermier Daupé, dont le Michu d'*Une Ténébreuse Affaire *ne sera qu'un*

* *Falthurne* (Ed. Castex), pages LXXII et 38; *Jean-Louis*, chapitre XVI (pages 205-206). Convenons que ce pastiche de Chateaubriand ne va pas sans un léger anachronisme, dont s'accommode fort bien au demeurant cette œuvre humoristique.

** Autre phénomène du même genre. Avant de finir en beauté le chapitre IV de *Falthurne* par ce mot du moine Bongarus: « *Ite missa est*, ma commission est faite », Balzac avait essayé de cette cascade: « L'ange n'en pouvait plus de rire; Velnare, arrivant, se mit à rire aussi; Bongarus, stupéfait, rit pour la première fois de sa vie et fit voir une telle denture que les douze chevaliers rirent de toutes leurs forces; le rire se communiqua aux chevaux; les passants de la route rirent aussi; les paysans, les bergers et leurs moutons; l'abbé Savonati observe qu'il rit; l'éditeur crève de rire, et il sera ri jusqu'à la fin des siècles si cette noble histoire peut y parvenir » (page 58, N. 89). Page perdue? On en lira une toute pareille, mais bien en place dans un épisode délirant, au chapitre XIV de *Jean-Louis* (page 173). Allez médire après cela des éditions critiques.

lointain avatar. Il faudrait ajouter enfin que l'argument d'une œuvre trop peu connue de Balzac, parue anonyme en 1825: Le Code des Gens honnêtes, *est tout entier dans un projet de l'inépuisable oncle Barnabé. On lui doit en effet «* Le Parfait Procureur, *ouvrage éminemment utile, dans lequel il compte cent soixante-douze manières honnêtes de s'approprier le bien d'autrui; mais malheureusement il s'est arrêté au* vol avec effraction... *»* *

« Tu pourras garder Jean-Louis, *écrit Balzac à sa sœur, le 2 avril 1822; il y a quelques bonnes plaisanteries, mais un plan détestable. » C'est tout. La vanité n'aveugle pas ce père. Laure, elle, se déclare atterrée (il est vrai qu'elle s'adresse à sa mère)* ** *par les coproductions de Lord R'hoone et du sire de Viellerglé. Quoi qu'en disent les délicats, une œuvre aussi riche, d'une écriture si alerte, d'une drôlerie qui n'exclut pas la profondeur, mérite d'être découverte. Un « plan détestable », bien sûr, des hauts et des bas, des éclats de rire, pas toujours du meilleur, accordons même quelques chapitres languissants, mais le plus souvent quelle verve étourdissante d'invention et de jeunesse. Ce roman gai, au goût du jour d'il y a un siècle et demi, n'a rien perdu de sa fraîcheur. Prenons-le tel qu'il est. C'est une sorte de chef-d'œuvre.*

ROLAND CHOLLET

* *Jean-Louis*, chapitre XVIII (page 228). *Vols avec Effraction*, tel est le titre III du livre Ier de l'œuvre que Balzac a réellement écrite (*Code des Gens honnêtes, Œuvres diverses*, Conard, tome I).
** Sa lettre a été publiée par Roger Pierrot dans *Etudes balzaciennes* No 7 (1959).

CHAPITRE PREMIER

C'est une grande erreur de croire que le premier venu puisse aimer. Il faut, pour faire cette insigne folie, avoir beaucoup d'esprit, et en trouver autant dans ce qu'on aime... Il faut de plus deux âmes... Mahomet a dit que les femmes n'en avaient pas...

Anonyme.

QU'ON se représente une façade magnifique: l'architecture y déploya toutes ses ressources, et l'homme toutes les magnificences de ses inventions. Sur une assise de trente pieds de haut, dont les pierres sont parfaitement bien jointes et polies, s'élèvent vingt-quatre colonnes cannelées qui supportent une frise d'une admirable simplicité. Sa beauté, sa blancheur, ne peuvent se comparer qu'à celles du front virginal d'une jeune fille... Au fond de cette galerie aérienne sont des colonnes plates, et l'espace y est si bien ménagé, que le jour, l'air et l'œil les parcourent sans peine. Les architraves, les chapiteaux et les bas-reliefs sont d'un goût exquis. Le génie qui dicta l'arrangement du Pathénon a dirigé de ses propres mains la pose des pierres de ce temple. A droite et à gauche s'élèvent deux pavillons carrés parfaitement incorporés au bâtiment général; et, au milieu, un magnifique portail, au-dessus duquel est sculpté un Apollon conduisant son quadrige céleste: la présence de ce dieu semble annoncer que ce palais, trop grand pour la petitesse de l'homme, est

la demeure des immortels. Tout augmente cette croyance: la pureté de l'air, l'éclat d'un ciel d'azur, et la majestueuse rapidité du fleuve, qui, après avoir parcouru l'empire, s'empresse d'en apporter l'hommage au maître de ce nouvel Olympe... Quant au dedans, nous soussignés pauvres écrivains, nous n'en parlerons pas, attendu que nous n'avons jamais eu l'honneur d'y être introduits. Nous n'en admirons pas moins l'immense travail que cet édifice a coûté à dix générations d'hommes et de bêtes. En effet, les fées et les génies, autrement dit les surintendants et les ministres (si tant est qu'on puisse leur donner ces noms, le dernier surtout, qui construisirent ce vaste monument, y consumèrent plus de trois cents ans de peines et de sueurs (de leurs gens s'entend): les ouvriers y furent employés au nombre de 91, 912, 500, 095, 258, 912, 349, 781, 239; ils mangèrent 258, 945, 989, 578, 959, 000, 956, 667, 778, 889, 111, 122 de boisseaux de blé aux trois quarts avarié; plus, 359, 105, 905, 920, 597, 810, 009 de paquets de carottes, *item* 32 milliards de livres de vaches; quant au vin... le fleuve coulait à cent pas d'eux. Les maçons y cassèrent loyalement pour trente millions de machines appartenant à l'Etat; pour ce qui est de leurs outils particuliers, ils n'en brisèrent que pour vingt-sept livres dix sous... Cette imposante bâtisse n'est, du reste, qu'un monument funéraire, car il y est mort une foule de monde, soit en creusant les fondements, soit en élevant les échafaudages, soit sous le bâton des chefs, soit de faim, de soif, de froid, de chaud, d'apoplexie, d'épilepsie, de la pépie et du farcin.

Ce que la postérité aura le plus de peine à croire, c'est que ce Carbet royal n'a coûté que soixantes milliards environ, lesquels soixante milliards furent acquittés scrupuleusement et sans révolte aucune, par le plus spirituel des peuples du monde. Cet amas de pierres a, du reste, vu bien des choses, dont quelques-unes sont bonnes à dire, et beaucoup à cacher. Il a été souillé par les visites de vingt millions de menteurs, flatteurs, nous voulons dire de courtisans; pour ce qui est des courtisanes, multipliez le nombre des courtisans par le chiffre 9, et vous approcherez...

Le nombre des dupes qui se pressèrent dans son enceinte s'élève à cinquante millions; celui des coquins à quarante-neuf millions, et... il n'y eut que trente-deux honnêtes gens!... encore vingt-cinq d'entre eux, victimes de leurs vertus, en furent-ils ignominieusement bannis!... Ce chef-d'œuvre du génie des hommes, cette somptueuse preuve de toutes leurs misères vivra-t-elle?... nous l'ignorons... L'important pour nous, c'est qu'elle existait en 1788, et que notre héroïne demeurait alors à ce palais extraordinaire... quand nous disons à, c'est contre.

Cher lecteur!... nous aimons beaucoup les lecteurs, mais plus particulièrement ceux qui, au lieu de nous louer *(locare)*, nous achètent. Nous ne vous ferons pas l'injure de croire que, d'après notre description détaillée, vous soyez à chercher le nom de ce palais... Cependant, dans le cas où nous aurions été obscurs, car nous sommes trop polis pour accuser votre perspicacité, nous vous invitons, lorsque votre ménagère, laide ou jolie, vous aura fait prendre... votre café, ou toute autre chose, que vous aurez l'estomac garni, le ventre libre, les pieds chauds et les idées nettes, à déboucher, par tel chemin que ce soit, sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois, en ayant toutefois la précaution de lever fièrement la tête et d'ouvrir les yeux. Quand vous aurez vu et reconnu le Louvre, baissez un peu cette tête altière, et vous apercevrez, contre le grand guichet à main gauche, un petit tonneau!... telle est la demeure de Fanchette.

Cette habitation n'a coûté qu'une journée de travail à Jean Martigot, rue de la Verrerie, n° 64. Il l'a fabriquée entre son déjeuner et son dîner. On l'a payée six francs, et l'on ne prit la sueur de personne pour les solder. On n'y a cassé aucun outil. Aucune créature n'a péri, si ce n'est un pauvre ver que la doloire a écrasé. Quoi qu'il en soit, ce tonneau diogénique contient aussi bien son homme que le Louvre, car il a six pieds de haut et neuf de circonférence; il contient même en sus un fauteuil vermoulu qui vient de la vente du premier conseiller-clerc qu'il y eut au parlement de Paris; on y trouve encore des poches qui

renferment des bas troués, du fil, des aiguilles à tricoter, et il est recouvert d'un taffetas noir, jadis blanc moiré, reste de la robe qu'avait mademoiselle de la Vallière le jour... ou la nuit où Louis XIV... Mais, chut! gardons les secrets de l'Etat; la Force vaut bien feu la Bastille.

Cette modeste maison se trouve là comme une violette près d'un cèdre. Jamais aucun de ceux qui habitèrent le Louvre n'eut l'âme aussi tranquille que Fanchette, quoiqu'elle ne se connût sur la terre ni père ni mère, parchemins, fortune, et autres conséquences de la vie sociale. Elle était gaie... partant pauvre!... Pauvre!... non, car elle payait un franc de capitation pour des objets qui en valaient plus de cent mille: à savoir, une jolie taille, des bras ronds et potelés, deux mains dont les doigts effilés et mignons finissaient par une substance cornée colorée comme une feuille de rose; des pieds qui n'avaient que deux pouces de large, charmant indice!... *item*, deux petits seins rondelets, fermes et bien séparés, qui commençaient à grossir, s'embellir et frémir; enfin sa bouche était une grenade; son œil, une étoile; ses dents, des perles; sa joue, une pêche; chaque geste, une grâce, son ensemble, un enchantement.

N'allez pas vous enflammer, et croire qu'elle fût parfaite: son joli petit nez n'était pas tout à fait aquilin; ses sourcils, arcs parfaits, malheureusement un peu trop touffus, donnaient à sa physionomie une expression de fierté qui aurait fort bien convenu à tout autre qu'à un pauvre enfant trouvé; décidément, ses yeux noirs étaient trop grands, et les cils trop longs en amortissaient l'éclat, presque humide... Ces énormes défauts n'étaient rien en comparaison de celui que nous allons signaler: oui, belle Fanchette, nous le dirons, vous vous portiez trop bien, et votre fraîcheur, fille de la pauvreté et de la vertu, vous empêchait de posséder ce teint blafard, apanage des filles de qualité, et décoré par leurs soupirants du nom d'intéressante pâleur, inévitable produit des nuits employées au bal, aux wauxhalls, aux concerts, et à mille autres amusements que vous ne connaissiez pas.

A présent c'est votre faute, aimable lecteur, si vous n'apercevez pas Fanchette travaillant dans son tonneau, l'œil pudiquement baissé, et le relevant avec grâce pour lorgner, involontairement sans doute, chaque beau cavalier qui venait à passer sous le guichet du Louvre. On était en juin, et tous les négociants d'alors avaient daté leurs lettres du 27; trois heures sonnaient à Saint-Germain-l'Auxerrois pour annoncer les vêpres. Très-peu de monde s'y rendait, attendu qu'il avait plu toute la journée, et vous savez les résultats d'une pluie à Paris.

Depuis deux minutes, Fanchette, l'œil fixé sur la rue des Prêtres, suivait avec curiosité les mouvements d'un assez beau jeune homme habillé tout en noir, et qui semblait se diriger vers sa boutique. A voir la précaution avec laquelle il posait, sur chaque pavé saillant, un pied fort proprement chaussé, on eût dit qu'il marchait sur des charbons ardents, à l'instar de je ne sais quel saint. A force de manœuvres savantes, le jeune homme parvint à traverser l'océan de boue qui couvrait la place, et son génie s'exerçait à passer le ruisseau, lorsqu'une voix criarde l'arrêta au milieu du saut gracieux qu'il méditait. Cette voix partait du gosier d'une créature haute de quatre pieds neuf pouces, à figure de fouine, à jambe de cerf, et à échine crottée! oh! mais crottée!... elle portait un sac à procès qui la couvrait presque tout entière... Cette créature avait nom Courottin, et était nègre, c'est-à-dire petit clerc de procureur.

– Monsieur Vaillant!... monsieur Vaillant!... on vous attend au Palais!... c'est l'affaire de monseigneur le duc de Parthenay!... voici le dossier!

En prononçant ces paroles d'une voix clairette, Courottin agitait le dossier qu'il avait tiré de son énorme sac; ce mouvement fut exécuté avec tout l'orgueil d'un jeune conscrit portant un vieux drapeau.

A ces cris, le maître clerc, car c'en était un, se retourne, fait un geste impératif, et saute légèrement le ruisseau pour s'avancer vers le tonneau, qu'il assiégeait de ses regards. A mesure qu'il approche, le teint de Fanchette s'anime, sa respiration est plus vive, son fichu est agité,

et cependant elle n'a pas d'amour!... vous voyez qu'elle est coupable de coquetterie, de légèreté, de vanité, d'imprudence et de faiblesse, tous défauts qui se tiennent par la main.

— Bonjour, mademoiselle Fanchette, dit le clerc d'une voix doucereuse et presque tremblante.

— Bonjour, monsieur Vaillant, répondit-elle, embarrassée par les regards avides du jeune homme.

— Je vous apporte de l'ouvrage.

— Encore!... Ah! vous êtes une bonne pratique...

— Tenez, voici des bas.

— Mais ils sont presque neufs! ce serait dommage!...

— Ah! Fanchette! dit le clerc en cherchant à lui prendre la main, jamais un bas neuf ne m'a été si doux à la jambe que ceux raccommodés par vous.

— Comment cela se fait-il? dit Fanchette en riant.

— Je l'ignore; mais ce que je sais, c'est que vos mains laissent une suavité à tout ce qu'elles ont touché!...

— Ah! monsieur! mes mains!... Et alors la jeune fille, rouge comme une cerise, cacha sous son tablier ses jolis petits doigts noircis par la laine qu'elle avait employée.

Le clerc, voyant ce mouvement de vanité, crut ses affaires en bon chemin; en conséquence, il allait hasarder un geste familier, qui ne manquait pas d'une certaine éloquence, lorsqu'un « bonjour, Fanchette », sorti de la profondeur d'une vaste poitrine, le fit rester *in statu quo*, c'est-à-dire ses dix doigts à un demi-pied du caraco de Fanchette.

Le clerc, désappointé, se retournant vers l'importune basse-taille, aperçut un grand garçon de cinq pieds dix pouces (vieux style), gros, brun, frais, réjoui, ne doutant de rien; et certes, il avait bien raison, car ses formes athlétiques annonçaient la puissance de renouveler le plus difficile des douze travaux d'Hercule; or, si vous vous reportez en 1788, temps où les femmes... sensibles étaient beaucoup dans l'Etat, vous conviendrez que Jean-Louis devait marcher tête levée.

Les forces du fils d'Alcmène ne furent pas le seul don que la nature prodigue versa sur cet être privilégié. Jean-Louis



Jean-Louis le charbonnier

y joignait encore une rare perspicacité; aussi devina-t-il de suite tout ce que l'âme cléricale de Vaillant renfermait de désirs. Un charbonnier n'aime pas plus qu'un duc le rival qui veut lui souffler sa maîtresse, et il s'en venge quand et comme il le peut: c'est pourquoi Jean-Louis, frappant de son large pied la boue qui se trouvait à côté de Fanchette, en couvrit totalement le beau clerc; mais, désarmé par son air piteux, il arrêta le cours de ses vengeances, en raffermissant sur sa tête le sac de charbon qu'il déversait déjà sur le chef de son rival, et, lançant un sourire d'intelligence à sa belle, il s'écria, avec le gros rire du peuple: « A ce soir, Fanchette... » Là-dessus il disparut, et les voûtes du Louvre retentirent longtemps encore des éclats de sa voix.

Le clerc, abasourdi, n'osait plus regarder la jolie ravaudeuse; il se figurait que la boue qui couvrait son bel habit lui avait enlevé tout son mérite, en le faisant paraître ridicule. Il voulut battre en retraite, sentant que, dans sa position, c'était la seule chose qu'il eût à faire. Il allait exécuter cette manœuvre lorsque Fanchette, détachant son tablier, le lui présenta d'un air moitié compatissant, moitié railleur.

– Tenez, mon pauvre monsieur Vaillant, essuyez-vous. Je suis bien fâchée de la maladresse de Jean-Louis.

– C'est donc Jean-Louis que ce brutal se nomme?... Comment se fait-il, ajouta le clerc, qu'une fille aimable comme vous connaisse un homme de cette espèce?...

– C'est mon prétendu! le fils de M. Granivel, ce riche charbonnier!...

– Granivel!... un charbonnier!... ah! mademoiselle Fanchette!...

L'air de dédain du beau clerc fit un tort incroyable à Jean-Louis dans l'esprit de la jeune fille: elle eut la misérable vanité de rougir de son amant, et la seule défense qu'elle put opposer fut de dire d'un air embarrassé:

– Il est pourtant bien connu sur le port!...

– Connu!... reprit le clerc.

– Connu! répéta Courottin, qui composa sa figure sur

celle de son chef en lui présentant l'inévitable dossier... Je ne le connais pas, moi qui connais tout le quartier, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus comme il faut. Par exemple, la riche fruitière, qui fournit le dessert de madame, la vieille marchande de papier timbré, l'huissier, les recors et le greffier du commissaire... même un peu le commissaire!...

— Vous voyez!... dit Vaillant à Fanchette d'un air de triomphe, vous voyez!... Là-dessus le clerc prit un air de dignité en ajoutant:

— Mademoiselle, mes bas pour sept heures... Arrachant alors le dossier des mains du respectueux Courottin, il courut au Palais.

— Pour sept heures! répéta Fanchette.

— Il le faut bien, dit alors Courottin, devenu plus expansif par la disparition de son chef, il le faut bien, à moins qu'il n'aille à la soirée jambes nues comme les cannibales, car il n'a que trois paires de bas de soie, une sale, une à ses pieds, et l'autre dans vos jolies petites menottes!...

— Et de quelle soirée est-il prié? demanda la curieuse Fanchette...

— Comment! vous ignorez... s'écria le clerc malin, lorsque depuis un mois tout le quartier a été mis en rumeur pour fournir à maître Plaidanon les cinquante biscuits, les vingt-cinq glaces, et le thé de la Chine que j'ai vu fabriquer ce matin avec du vulnéraire suisse chez ce gros confiseur du coin.

— Ah!... c'est chez vous!... je voudrais bien voir cela, et vous aussi, n'est-ce pas?...

— Quant à moi, je suis invité... je puis aller partout, au salon même... Il est vrai qu'il faut qu'on m'appelle; mais j'ai fait élection de domicile à la cuisine.

— Vous devez être bien heureux de voir tout ce monde-là!...

— Il ne tient qu'à vous de partager ce bonheur!... Je vous offre ma protection... je n'ai qu'à dire un mot à Justine, et vous entrerez...

— C'est bien vous, vraiment, qui me rendriez un bon office! N'avez-vous pas dit tout à l'heure que mon père

n'était pas connu dans le quartier? Fi! que c'est vilain de renier un homme qui nous oblige!... Va-t-on harceler votre vieille mère pour la voie de charbon qu'elle doit?...

— Comment se fait-il que vous qui avez tant d'esprit, mademoiselle Fanchette, vous soyez encore à comprendre que je suis obligé, par état et par prudence, d'être l'écho de mon chef?... Il avait cent fois tort... je devais lui donner raison... Cela n'empêche pas que je ne respecte infiniment M. Granivel, dont les deux rives de la Seine connaissent les bateaux et la probité.

— Vous nagez donc toujours entre deux eaux?

— Ecoutez donc, mademoiselle Fanchette, le poisson ne peut vivre que comme ça... Au surplus, il s'agit de M. Vaillant; ne perdez pas votre temps; vous l'avez entendu, il lui faut ses bas pour sept heures; n'oubliez pas de les apporter si vous avez pitié de mes jambes; elles ont arpenté tout Paris... Adieu, mademoiselle.

— Eh bien! ce thé que vous deviez me faire voir?...

— Un Courottin n'a que sa parole, dit noblement le clerc; présentez-vous à Justine, et vous entrerez; je m'en vais lui en glisser deux mots... Adieu, mignonne...

Là-dessus le chat judiciaire reprit sa course, sans s'inquiéter des ruisseaux, et en trois minutes il fut chez maître Plaidanon.

Fanchette se mit à l'ouvrage, et comme M. Vaillant ne lui avait pas donné beaucoup d'occupation, elle eut bientôt terminé; alors elle s'achemina vers la demeure de maître Plaidanon.

Comme elle montait l'escalier, un furet dont les naturalistes ont oublié le nom dans leur nomenclature, Courottin, en un mot, s'y trouva; en un clin d'œil il lui sourit, la guide, la présente à Justine, et la recommande avec un ton et des manières qui prouvaient que la femme de chambre n'avait rien à lui refuser. O bienheureux Courottin!... car Justine était la perle des soubrettes; elle avait l'œil fripon (ne vous y trompez pas, lecteur, fripon est ici le mot honnête), la mutinerie peinte sur la figure, l'oreille fine, le pied léger, le cœur idem... bonne fille du reste!...

Néanmoins, nous devons dire que depuis quinze jours qu'elle avait distingué Courottin, elle lui était fidèle; cette fidélité datait du moment où elle reconnut en ce dernier une grande dose de philosophie, beaucoup d'adresse, d'ordre et d'ambition; qualités dont la réunion produit le phénix des maris... Aussi Justine pensait-elle au sacrement tant de fois oublié!...

Par toutes ces raisons que nous venons de vous détailler, la recommandation du petit clerc fit obtenir sans peine à Fanchette la permission de voir le beau monde qui devait se rendre le soir même chez le procureur. La prudente Justine eut en outre un motif particulier d'intérêt à combler les désirs de la curieuse Fanchette. Elle allait se trouver surchargée d'une foule de soins qu'elle imagina de faire partager à la ravaudeuse.

Pendant que cette dernière cause et promet tout ce que l'on veut, le temps se passe, et le robuste Jean-Louis arrive au guichet du Louvre, pour enlever, selon son habitude, la maison portative de sa belle. Il cherche en vain celle-ci; la place est déserte, et le tonneau vide. Le brave jeune homme, loin d'accuser Fanchette, s'adresse des reproches sur l'heure avancée à laquelle il arrive. Il est juste de convenir qu'il ne fut pas verbeux; deux ou trois sacrebleus firent les principaux frais de son discours.

Ayant dit, Jean-Louis s'empare de la maison de Fanchette, et prend en toute hâte le chemin du logis paternel. Lecteurs, si vous le permettez, nous courrons avec lui.

CHAPITRE II

. . . . Quelle douceur extrême
De se voir caressé d'une épouse qu'on aime!
De s'entendre appeler petit cœur ou mon bon!
De voir autour de soi croître dans sa maison,
Sous les paisibles lois d'une agréable mère,
Des petits citoyens dont on se croit le père!

Boileau, *Satire* X.

Au diable ma dernière pratique! disait Jean-Louis en arpentant lestement les quais, le tonneau de Fanchette sur l'épaule; elle est cause que je suis arrivé à huit heures au Louvre... Lasse de m'attendre, Fanchette s'en sera retournée seule à la maison... Maugrebleu! j'avais tant de choses à lui dire seul à seul!... d'autant mieux que mon père barguigne pour nous marier: il dit qu'elle n'a rien et n'est rien. Heureusement l'oncle Barnabé est de notre bord: c'est, comme on dit, un savant, un philosophe, et j'espère...

Il serait trop long, ami lecteur, de vous raconter tous les châteaux en Espagne que le bon Jean-Louis bâtissait tout le long de la rivière. Pour peu que vous ayez aimé, vous devez vous en faire une idée assez approximative... Tout en rêvant, Jean-Louis est arrivé en vue de la maison paternelle; il aperçoit la petite fenêtre de la petite chambre de Fanchette.

— Elle est là, se dit-il, occupée à mettre en ordre le travail de la journée... Il me semble la voir assise entre

son armoire et sa couchette... Sa couchette! ah! quand pourrai-je?... La maison de bois de Fanchette ne pesait pas une plume en ce moment sur le dos de Jean-Louis. Son pied touche à peine la terre; il court, vole, se précipite et tombe comme la foudre devant son père et l'oncle Barnabé, qui, tous deux, assis près d'une longue table, sablaient, en attendant l'heure du souper, d'excellent vin à douze sous la pinte. La figure extrêmement animée du jeune homme, son œil brillant, sa respiration haletante, firent croire aux deux vieillards qu'un malheur venait d'arriver. Ensemble ils eurent la même pensée, ensemble ils s'écrièrent:

— Jean-Louis, qu'est devenue Fanchette?

— Fanchette! mais elle est ici, je pense.

— Nous ne l'avons point encore vue!

— Quoi! mon père! quoi! mon oncle!

— Serait-elle perdue? enlevée?

— Enlevée! s'écria Jean-Louis. Et la jalousie pénétra dans son cœur. Rapide comme le feu, elle le parcourt et le brûle. Son imagination se reporte en arrière: il voit le clerc près du tonneau de Fanchette, il se rappelle ses regards, il interprète leur langage et s'écrie:

— Malheur à lui! Puis, bondissant comme un jeune lion furieux, il s'élance. En vain le père Granivel et l'oncle Barnabé jurent, tempêtent ou essayent de parler raison, rien ne peut retenir le bouillant jeune homme: il part l'éclair dans l'œil, la vengeance dans le cœur... Tout à coup la porte s'ouvre, Fanchette paraît, et sa présence fait plus que les cris et la philosophie des vieillards. Jean-Louis a vu sa bien-aimée; il se précipite, la presse dans ses bras, et, avant qu'elle ait le temps de se reconnaître, il lui donne un gros baiser bien bruyant, puis va tranquillement reprendre sa place accoutumée.

A la vue du transport de son fils, le père Granivel hocha la tête en signe de mécontentement.

— Hum, frère, dit-il en regardant Barnabé, un des plus ardents disciples de Pyrrhon.

— Tout est dans la nature, répondit le philosophe.

— C'est possible, frère; en attendant, cela n'en est pas plus

gai. Se tournant alors vers Fanchette, le père Granivel lui demanda assez brusquement pourquoi elle rentrait si tard.

— Je sors de chez M. le procureur Plaidanon, où j'ai été reporter un ouvrage extrêmement pressé.

— Il fallait qu'il le fût bien, dit Jean-Louis avec curiosité.

— Oh! je t'en réponds, reprit la jeune fille en allant s'asseoir à côté de son amoureux. Figure-toi, mon cher Louis, qu'il y a ce soir chez M. Plaidanon bal, concert, que sais-je? Il s'y trouvera une foule de belles dames et de beaux messieurs. Les clercs de la maison ne veulent le céder à personne, et c'est pour cela que je suis allée porter leurs bas de soie auxquels il y avait quelques points à faire... Mais ce n'est pas tout, ajouta Fanchette à voix basse, j'ai vu Mlle Justine, la femme de chambre de madame, et elle m'a invitée à venir voir la fête. Si tu pouvais obtenir de ton père la permission de m'y conduire, ah! mon cher Jean-Louis, combien je t'aimerais!

— Fanchette, ne m'aimerais-tu que pour cela? dit le jeune homme d'un air de reproche.

— Je veux dire, reprit la coquette un peu honteuse, que tu me ferais bien plaisir.

— Il suffit... Père, j'ai une grâce à te demander.

— Parle, garçon, et s'il dépend de moi...

— Oh! mon Dieu, père, de toi seul. Fanchette a été invitée par M^lle^Justine à voir la fête que donne Mme Plaidanon; elle grille d'y aller, et je me jetterais dans le feu pour l'y conduire. Père, accorde-m'en la permission.

— Fanchette, et toujours Fanchette, dit le bonhomme à voix basse en se tournant vers Barnabé: cet enfant-là ne pense qu'à elle... Pourquoi veux-tu aller là, petite? ajouta-t-il en s'adressant à la jeune fille, qui, le cœur tremblant d'émoi, attendait en silence le résultat de la demande de Jean-Louis.

— Eh mais, père Granivel, pour voir...

— Voir quoi?

— Voir danser, donc!

— Au diable la danse! c'est la perte des jeunes filles!

— Frère, dit alors le pyrrhonien en posant sur la table ses lunettes et le livre qu'il tenait à la main, tu as tort de maudire la danse; il y a du bon dans le plus mauvais, et il y a du mauvais dans le meilleur. Songe que si la danse a fait chopper plus d'une âme, elle a servi à redresser plus d'un corps. Les Juifs ont dansé devant le Veau d'or, j'en conviens, mais David a dansé pareillement devant l'arche du Seigneur. Frère, il faut s'abstenir de prononcer *non liquet*.

— Tu peux avoir raison, frère; mais dis-moi, je te prie, ce que Fanchette et mon fils iront faire chez M. Plaidanon.

— Je l'ignore.

— Quelle figure auront-ils au milieu de tout ce beau monde avec leurs habits de pauvres diables?

— Oh! père! s'écria Jean-Louis, je vous jure que Fanchette sera bien partout, surtout avec son joli déshabillé blanc et son tablier noir.

— Je ne les ai encore mis que deux fois, ajouta la jeune fille avec un petit air fier, et tout le monde assure qu'ils ne me vont pas mal.

— Mais enfin, vous gênerez les gens...

— Au contraire, père Granivel, dit Fanchette, Mlle Justine m'a répété que je lui rendrais un grand service en venant ce soir.

— Et comment cela?

— Ah! dame! parce qu'elle aura besoin de quelqu'un pour l'aider à porter des rafraîchissements aux danseurs.

— Et c'est pour faire le métier de valet que tu veux que Jean-Louis aille avec toi? Fi! Fanchette, je te croyais plus de cœur!

— Mais, père Granivel...

— Non, mamzelle, non, vous dis-je, jamais je ne souffrirai que mon garçon s'abaisse à servir qui que ce soit. Corbleu! un laquais n'est pas un homme.

— Que dis-tu là, frère? s'écria Barnabé à cette proposition malsonnante pour ses oreilles pyrrhoniennes, un laquais n'est pas un homme! *Per sapientiam*, je soutiens qu'il possède tout ce qui caractérise cet animal. Il a, comme

lui, deux pieds, deux bras, une tête et un nez; comme lui, il mange et boit; comme lui, il pleure, rit, souffre et meurt!... Que faut-il de plus?...

— Ce n'est pas tout d'être homme, il faut encore n'être pas méprisable.

— Et qu'a donc de méprisable la créature humaine qui se voue à la peine et à la douleur pour semer de fleurs la vie des heureux de la société?... Quoi! parce qu'un homme me donnera mes gants et mon chapeau quand je sors; une assiette et un verre quand je suis à table; qu'il me brossera, essuiera, habillera, décrottera, ennuiera, actions parfaitement innocentes en elles-mêmes, et que le plus riche et le plus noble a faites cent fois dans sa vie, cet homme sera méprisable?... Non, mon frère, une telle proposition ne peut se soutenir. Je te le répète, *non liquet*.

— Cependant, frère Barnabé...

— Je conviens, reprit l'infatigable discoureur, qu'un homme qui sacrifie sa liberté pour quelques pièces d'un métal jaunâtre, métal vil et inutile en lui-même, quoique cependant fort nécessaire à cause de sa valeur représentative; je conviens, dis-je, qu'un pareil homme dégrade en quelque sorte ce qu'il y a de divin dans sa nature. De là je conclus et je dis...

— Tu conclus et tu dis, frère?...

— Qu'il y a du pour et du contre dans tout ceci comme dans tout, et que le plus sage est de s'abstenir de prononcer *non liquet*.

— Ainsi, frère, tu es d'avis de laisser aller ces jeunes gens?

— Il y a du pour!...

— Oublies-tu qu'ils sont amoureux? reprit le père Granivel à voix basse.

— Il y a du contre! mais leur amour ne change rien à l'affaire.

— Non, mais il peut diablement l'embrouiller. Songe donc que deux jeunes gens qui courent la nuit les bals et qui s'aiment peuvent fort bien...

— Certainement; cela est dans la nature.

— Mais alors comment remédier à ce malheur?... comment me débarrasser des inquiétudes que cette petite Fanchette me cause?

— En la mariant à Jean-Louis.

— Mais, frère, elle n'a rien.

— Ils s'aiment.

— C'est une fille trouvée.

— Aimerais-tu mieux que ce fût une fille perdue?

— Dieu m'est témoin...

— Allons, frère, rends ces jeunes gens heureux.

— J'y penserai.

Toute cette conversation entre les deux frères s'était tenue à voix basse. Cependant, comme les amoureux ont l'oreille fine, Jean-Louis et Fanchette n'en perdirent pas un mot. Or Jean-Louis, se voyant soutenu par son oncle, résolut de profiter de l'occasion pour donner gain de cause à son amour. Il s'empressa donc de relever le *j'y penserai* de son père.

— Cher père, s'écria-t-il en serrant sa main dans les siennes, il ne t'en coûtera pas davantage pour y penser de suite. Vois: Fanchette et moi nous nous aimons et ne pouvons vivre l'un sans l'autre. Si tu nous sépares, le désespoir me prend; j'abandonne le *charbon*, je m'engage dans un régiment, et je me fais tuer à la première bataille... Si, au contraire, tu nous maries, j'aurai si bon cœur à l'ouvrage, que je te promets de devenir avant dix ans d'ici un des premiers charbonniers de Paris... Allons, père, rends-nous heureux.

— Oui, bon petit père, ajouta la jeune fille en caressant le menton du vieillard de sa jolie main potelée.

— Petite fûtée! dit le bonhomme à moitié vaincu... Quoi! Jean-Louis, tu veux absolument épouser?... Songe donc, garçon, que le mariage...

— Est la plus agréable cérémonie... n'est-il pas vrai, Fanchette?

Fanchette ne répondit rien. Sa charmante figure, couverte en ce moment d'un léger et brillant incarnat, parlait pour elle.

— N'est-il pas vrai, mon oncle? répéta Jean-Louis en s'adressant au philosophe Barnabé, dont il espérait que la logique allait se déployer en sa faveur.

— Je conviens, mon neveu, dit le pyrrhonien, déposant encore son livre et en se hâtant de prendre la parole, chose qu'il ne manquait jamais de faire aussitôt qu'il en trouvait l'occasion, je conviens que le mariage est un état fort désirable. En effet, rien n'est plus charmant que de trouver, quand on rentre chez soi, un visage qui vous sourit au lieu de *visage de bois*, ce qui arrive lorsque l'on est garçon. On cause, on folâtre avec une femme aimable, puis l'on s'endort sur le coussin le plus doux que nous ait fait la nature... On se voit renaître dans les fruits de ses amours; enfin l'on est deux à partager la peine et la douleur. *Ergo*, je crois que le mariage est une institution délicieuse et consolante.

— Vous croyez bien, mon oncle, s'écria Jean-Louis, et jamais je ne vous vis si éloquent.

— Cependant, reprit le digne élève de Pyrrhon, quand je viens à penser que la nature n'a rien fait de pareil; que par conséquent les caractères sont tous discordants; qu'en général les femmes sont capricieuses et d'une imagination très-mobile; qu'en outre elles ont un principe irritant, irritable et irrité d'une espèce extraordinaire qui les domine, entraîne, subjugue; et qu'alors elles nous tourmentent, se chagrinent et nous trompent (ce n'est pas leur faute, mais enfin nous sommes... trompés); alors, dis-je, le bonheur en ménage devient une pierre philosophale très-rare à trouver; c'est pourquoi je ne conseillerai à personne de se marier, non pas tout à fait à cause des suites plus ou moins fâcheuses de l'hymen, mais parce que les raisons étant égales pour ou contre... *non liquet*, il faut s'abstenir, comme l'âne de Buridan.

— Mais, mon oncle, s'il m'est impossible de m'abstenir?...

— Est-ce prouvé?...

— Mon Dieu, tout autant qu'il est vrai que vous avez besoin de manger quand vous sentez la faim.

— Bravo! Jean-Louis, s'écria le pyrrhonien, voilà un argument. Toutefois, rien ne me serait plus facile que de le détruire par un autre... Mais non, je veux te laisser la gloire de la discussion, et je me rends... Allons, frère, imite-moi, et joins les mains de ces enfants...

La menace de Barnabé avait effrayé Jean-Louis; mais l'embarras de l'honnête philosophe, autant que l'amitié qu'il portait à son neveu, arrêtèrent le torrent de son éloquence. A peine eut-il fini l'exhortation fraternelle, que Jean-Louis et Fanchette furent aux genoux du père Granivel. Il y avait tant d'amour et de bonheur dans leurs regards, tant de respect filial et de recueillement dans leur maintien, que le bonhomme ne put s'empêcher de leur donner sa bénédiction paternelle.

— Elle est donc à moi! s'écria Jean-Louis avec un transport de joie difficile à décrire; ah! père, tu me donnes une seconde fois la vie!... En parlant ainsi, le jeune homme se mit à sauter et à courir par la chambre, en tenant dans ses bras sa jolie fiancée. En vain le père Granivel criait-il à son fils de se calmer; en vain le pyrrhonien soutenait-il que la modération est la vertu des sages, l'infatigable Jean-Louis aurait dansé jusqu'au lendemain matin si Fanchette ne se fût avisée de lui dire avec sa douce voix fûtée:

— Mon ami, tu m'étouffes!... A ces mots, le délire du jeune homme cesse comme par enchantement; il s'arrête, et va poser doucement sa future sur les genoux du père Granivel. La curieuse Fanchette, qui ne perdait pas la tête, profita du calme survenu pour glisser ces mots à l'oreille de Jean-Louis:

— Mon ami, et le bal?...

La permission si ardemment désirée fut demandée et obtenue, et nos amants coururent s'habiller.

Pendant que Fanchette pensant au bal, aux belles dames et aux beaux messieurs, et Jean-Louis à certaines choses qui valaient bien cela pour le moins, passaient, l'une son caraco blanc, et l'autre sa belle veste, les deux frères s'entretenaient de la nécessité de conclure promptement le mariage des deux jeunes gens, afin de ramener la tranquillité dans la maison. L'oncle Barnabé ouvrit un avis qui fut goûté. Ce fut d'aller de suite trouver le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, pour aviser avec lui aux moyens prompts et décents de mettre une jolie fille dans les bras d'un homme, et cela par-devant la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, témoin qui rajuste à juste prix l'honneur et la vertu des femmes et des filles.

Comme cette résolution venait d'être arrêtée à l'unanimité, Fanchette et Jean-Louis parurent dans leurs atours. Granivel, en apercevant le charmant minois de Fanchette, fut de l'avis de son fils, c'est-à-dire autant que ses soixante-neuf ans le permettaient. Quant à l'oncle Barnabé, il ne fut de l'avis de personne, attendu qu'il y avait autant d'arguments pour que contre. Quoi qu'il en soit, chacun est de la meilleure humeur du monde. On sort, on ferme la porte, et l'on chemine, les amants en sautillant, et les papas en bavardant; chaque âge a ses plaisirs... Arrivés à la porte du curé, on souhaite tout haut beaucoup de plaisir et de biscuits à Fanchette; tout bas quelques baisers à Jean-Louis, et l'on entre chez le ministre du Seigneur.

L'honnête curé soupait, et sa gouvernante et lui étaient alors entre la poire et le fromage...

— C'est le bon moment, se dit Barnabé; entrons en matière...

— Monsieur le curé, nous venons, mon frère et moi, pour un mariage...

— Fait? interrompit brusquement le curé.

— Non, monsieur, à faire.

— Donnez-vous la peine de vous asseoir.

— Monsieur le curé, mon frère, que voilà, est un riche charbonnier qui ne regarde pas à quelques écus...

— Un riche charbonnier!... s'écria le curé, Mme Paradis, offrez à ces messieurs un verre de mon vin de Roussillon... Messieurs, faites-moi l'honneur...

— Avec plaisir, monsieur le curé. Excellent, sur ma parole.

— Excellent, frère!

— Ah çà! où en étais-je?...

— Un riche charbonnier qui ne regardera pas à quelques écus... dit le curé.

— Fort bien... mon frère est donc, monsieur le curé, un riche charbonnier qui ne regardera pas à quelques écus de plus ou de moins, s'il est possible d'avancer le mariage de son fils unique, charmant garçon, qui sait déjà ce que c'est qu'un argument!...

— Et qui porte neuf cents sur ses épaules, ajouta le père Granivel d'un air tant soit peu orgueilleux.

— Or donc, monsieur le curé, reprit Barnabé, mon neveu est amoureux de la plus jolie fille qui soit à cent lieues à la ronde, et nous voulons la lui donner le plus tôt possible...

— Rien n'est plus aisé, messieurs. Le père et la mère de la demoiselle sont d'accord avec vous?...

— Je vous promets que nous n'avons eu aucune difficulté avec eux.

— Je l'aurais parié...

— Attendu que la future de mon neveu n'a ni père ni mère.

— Elle est donc orpheline?

— Nous l'ignorons.

— Serait-elle illégitime?... Et la figure du prêtre se rembrunit.

— Je n'en sais pas davantage.

— Qu'est-elle donc?...

— Un enfant trouvé... Combien de jours et d'argent nous demandez-vous pour la marier à mon neveu?

— C'est selon... voulez-vous qu'on les marie *décemment?...*

— Certes.

— Achetez-vous des bans?...

— Nous achèterons tout ce qu'il faudra.

— Alors il vous en coûtera cent vingt francs.

— Cent vingt francs! s'écria le père Granivel; je n'en ai payé que vingt-cinq pour mon mariage.

— C'est possible!... mais alors c'était un mariage comme on en voit tant.

— Dites comme on en voit peu; car je puis me vanter...

— Vous avez beau dire, on ne vous a fourni ni poêle, ni coussin, ni cierges, ni grand autel, ni chantre, ni serpent, ni sacristain, ni bedeaux, ni enfants de chœur, ni curé, enfin... vous avez été marié par un prêtre du commun des martyrs; et à quelle paroisse, encore?...

— Saint-Jean-de-Latran.

— C'est cela même, un saint apocryphe, une paroisse borgne... tandis que celle de Saint-Germain-l'Auxerrois...

Le curé avait mis tant de chaleur dans l'énumération des pompes de sa paroisse, et tant d'énergie dans les louanges de saint Germain, que le père Granivel, abasourdi, crut qu'il n'avait rien de mieux à faire qu'à exhiber les quarante écus demandés. Il allait les offrir à la gouvernante, lorsque l'oncle Barnabé entama un discours si beau, si éloquent, que le curé et la gouvernante n'en comprirent que la conclusion, qui, rédigée en termes fort clairs, fut à peu près ainsi conçue:

— Ou vous marierez mon neveu pour soixante francs, ou il ira se marier ailleurs.

De tous les arguments entassés par le pyrrhonien, aucun ne produisit plus d'effet que ce dernier. Le curé baissa la tête; le père Granivel ouvrit sa bourse, et les bans de Jean-Louis et de Fanchette furent affichés. Mais, hélas!...

CHAPITRE III

. . . . . C'est Armoflède!... Alors le paladin
A reconnu sa fille à ce signe certain,
Et, voulant célébrer cette heureuse journée,
Il prolongea la feste, annonça l'hyménée,
Puys renvoya soudain le pastre malheureux,
Sans espérance aucune, et toujours amoureux.

Honoré d'Urfé.

PENDANT que ce digne élève de Pyrrhon marchande les dispenses sacrées qui rendent un enfant légitime, suivons les deux héros de cette véridique histoire à travers les rues de Paris. Mon cher lecteur, connaissez-vous la rue Saint-Germain-l'Auxerrois?

– Certainement.

– Eh bien! elle aboutit au Grand-Châtelet.

– Je le sais.

– En ce cas, nous coïncidons dans nos vues.

– Le Châtelet est partagé par un petit passage.

– Oui, mais c'était avant la Révolution.

– Sans doute: ne sommes-nous pas en 1788?

– Après.

– Non, avant.

– Comment, avant?

– Oui, c'est avant le passage du Châtelet qu'à l'angle de la rue Saint-Denis et de la rue l'Auxerrois il y a une maison.

– Je la vois.

– Mais ce n'est pas à celle-ci, c'est à celle d'après que

demeure maître Roc Plaidanon, le plus fameux des procureurs du Châtelet.

J'ignore si maintenant cette maison existe; si, par hasard, il en était ainsi, j'engage le propriétaire à refaire la porte, qui, dès 1788, tombait en ruines, comme l'Etat social. Je conviens que l'on voyait assez clair dans la cour pour y lire un exploit à midi. Mais, grand Dieu! quel escalier tortueux! il ressemblait au dédale des lois d'alors. Avouons cependant que Jean-Louis et Fanchette aperçurent des lampions sur les deux bornes de la porte presque cochère: et Dieu sait quelle dispute il y avait entre la vieille portière et le commissaire!

– Allons, un peu de raison!... disait ce dernier.

– Cela ne me regarde pas.

– N'est-ce point un scandale qu'un procureur, et au Châtelet encore, illumine... quand il donne une fête?... Otez les lampions.

– Mais, monsieur, cela ne me regarde pas.

– Il n'y a pas de mais qui tienne; éteignez, ou monseigneur le lieutenant de police...

– Cela ne me regarde pas, dit l'obstinée portière en ôtant des lunettes de dessus son nez, et regardant le commissaire pour voir si son visage ridé ne l'obligerait pas à la retraite.

– Je vous citerai, vieille folle que vous êtes...

– Cela ne me regarde pas.

– Allons, vite, obéissez!...

A toutes les raisons, la vieille opposa son *cela ne me regarde pas*, alors le tyrannique commissaire donna un coup de pied aux lampions.

– Ah! monsieur, s'écria Courottin survenant, votre affaire n'est pas claire: si M. Plaidanon s'avise de s'en plaindre à l'un de ses clients qui vient ce soir, Son Excellence monseigneur le duc de Parthenay!...

– Monseigneur le duc! répéta le commissaire avec effroi; et il ramassa les lampions lui-même, en disant à la portière:

– Rallumez-les, ma bonne; en vérité j'ai toujours

remarqué que le devant de votre porte était balayé, et très-propre.

Jean-Louis dit à Fanchette:

— Vois-tu ce que c'est que la *dégradation* des pouvoirs, dont mon oncle nous a expliqué l'*irarchie!* Fanchette lui sourit comme si elle eût compris, et ils entrèrent avec Courottin, frisé et endimanché. Le petit clerc jouit de leur étonnement quand ils virent à chaque marche gothique des vases de fleurs. L'escalier monté, la première porte était celle de l'étude; aussi un jeune clerc avait-il collé une bande de papier pour remplacer l'ancienne, sur laquelle on lisait: *Etude*. Il employa dans ce mot clérical tout le luxe de l'écriture, et il avait même un air de fête. La seconde porte était celle du cabinet de maître Plaidanon, converti ce jour-là en un somptueux antichambre. D'Aguesseau, Cochin, Patru, Domat, etc., garnissaient les murs, et les bustes des anciens fondateurs de la chicane surmontaient le corps de la bibliothèque. Le portrait du chancelier du jour n'était certes pas oublié; mais ce luxe processif n'étonna pas tant Fanchette et Jean-Louis que le salon d'après.

— Mademoiselle Justine, qu'aurai-je à faire? demanda la ravaudeuse qui se mirait dans toutes les glaces du salon.

— Nous apporterons des gâteaux excellents, du lait, du thé, des liqueurs et des fruits.

— Et que feront ceux qui seront sur ces beaux meubles?

— Ils causeront.

— Beau chien de plaisir! s'écria Jean-Louis.

A ces mots, madame Plaidanon entra, et son premier coup d'œil fut extrêmement favorable à l'Hercule moderne. Mais lorsqu'elle vit la rare beauté de sa compagne, elle eut un mouvement d'impatience qui se manifesta par ces paroles:

— Je ne vous croyais pas si gauche, lui dit-elle. Justine, ces bougies coulent, vos meubles sont mal disposés; jamais cinquante personnes ne tiendront ici... allez ranger dans ma chambre, et mettez les tables de jeu...

Son courroux se radoucit par une inspection moins fugitive qu'elle fit de la carrure du charbonnier. Elle s'assit sur un canapé, et les deux amants retournèrent à la cuisine, où Courottin s'était déjà assuré, au péril de sa vie, qu'il n'y avait rien d'empoisonné.

Trois personnes montèrent.

— Ce sont, dit Courottin, en regardant au bas de l'escalier, des procureurs de la place Maubert. Ce grand sec a des calendriers remplis de jours maigres, et ne met du persil autour du bœuf que les jours de fête; le second ne mange jamais chez lui; le troisième est à la fois le procureur, les clercs, l'étude et le saute-ruisseau; il fait tout, même ses enfants, ce que ne font pas les deux premiers.

Courottin, au grand étonnement de Jean et de Fanchette, leur tira une profonde révérence, et courut, léger comme un cerf, les annoncer.

Madame Plaidanon, vêtue tout en blanc et avec une simplicité pleine de coquetterie, les reçut avec grâce et se mit à côté du procureur qui faisait tout.

Le léger Courottin se trouvait déjà dans la cuisine pour draper le nouvel arrivant.

— Voyez-vous celui-ci? dit-il à Fanchette: c'est un clerc de notre étude, et madame le sert le mieux de tous à table.

— Qu'est-ce qu'il entend par là? demanda Fanchette à Jean.

— Que veux-tu? c'est un apprenti procureur; il s'essaye à parler sans être compris.

— Mademoiselle Justine, dit Fanchette à la femme de chambre qui arrivait, quand verrons-nous de belles toilettes et de beaux messieurs?

— Il n'est pas encore l'heure, répondit le clerc; les grands ne vont au bal que quand il finit.

Alors une femme parut avec un petit homme court et en lunettes.

— C'est la femme d'un conseiller, dit Justine, une amie de madame.

— Quels beaux diamants! s'écria Fanchette.

— D'autant plus beaux, observa Courottin, qu'ils ne lui ont pas coûté un sou.

— Quelle belle femme! s'écria Jean-Louis.

— Qu'est-ce que cela te fait? dit Fanchette en tirant par son habit le charbonnier appuyé dessus la rampe.

— Tais-toi donc. Fanchette; je ne parle que des vêtements.

— Il a raison, reprit Courottin; j'aime mieux le collier que la bête!...

— Courottin! cria une voix qui partait du faîte de la maison.

Le rusé petit clerc, reconnaissant celle de son chef, grimpa comme un chat, et monta sur une échelle pour atteindre le réduit du maître clerc.

— Poudre-moi, drôle, et passe-moi mon habit.

Le malin clerc, lorsque son chef fut habillé, lui blanchit une épaule et revint en riant à la cuisine.

— Place! place! s'écria-t-il en regardant l'escalier, voici un *brochet* du parlement avec le plus célèbre avocat.

Jean et Fanchette ouvrirent de grands yeux et virent passer deux têtes chauves et pointues.

Quelque temps après, un jeune homme, dont l'habit n'annonçait pas un grand luxe, monta d'un air timide.

— Voici, dit le clerc, le plus mince avocat: il plaide nos petites causes pour rien: attendez, vous allez voir.

Un coq sur son fumier n'affiche pas plus d'orgueil que Courottin en se mettant sur le palier de l'antichambre.

— Monsieur, dit-il au pauvre jeune homme, monsieur n'est pas visible pour affaire.

— Tu te trompes, mon ami, répondit l'avocat en rougissant: je suis invité.

— Ah!... vous êtes invité?... Ces mots furent prononcés d'un ton goguenard qui précipita les pas du jeune homme vers le salon, où son entrée ne fut pas remarquée.

— Tu es un méchant drôle, dit Jean-Louis.

— Ah bien! les méchancetés sont mes seuls profits; d'ailleurs, toujours le malheur a tort chez nous: *vae victis!*

— Ma chère enfant, interrompit Justine, il faut ôter votre tablier noir et en mettre un blanc.

— Pourquoi donc cela? répondit Jean-Louis; je ne le veux pas, morbleu! je le lui ai donné.



L'escadron de cuisine se mit en marche

– Il le faut, monsieur Jean.

– Comprenez donc la socité, monsieur Jean? dit Courottin.

– S'il le faut, mon ami.

Le ton que Fanchette mit à ces paroles fit plus que le reste, et l'amoureux charbonnier embrassa sa tendre amie. Il y eut un écho, car le petit clerc fit retentir le baiser qu'il prit sur le cou de Justine.

– Courottin, mon ami, nous nous fâcherons.

– Taisez-vous donc, Justine; pas de plaisanterie; chut! tenez, voici l'amphitryon.

– Qui? demanda-t-elle...

– Ce gros plaideur qui paye la fête. Ah! son mémoire était salé!

A ce moment, maître Plaidanon montra son ignoble figure, et dit à sa vieille cuisinière:

– Ayez soin que rien ne se gâte! de l'ordre! Il faut que les restes servent, et vous, Courottin, annoncez bien clairement le duc et son neveu... Que diable! je vous avais dis de chercher une livrée dans les vieux habits que l'on a saisis à ces comédiens de campagne... Là-dessus le procureur entra au salon.

Il était déjà assez bien rempli de gens insignifiants murmurant sur la convocation des états généraux, et dans leurs propos l'on distinguait déjà cette ardeur qui signala cette classe dans nos assemblées législatives. Les femmes se regardaient l'une l'autre bien tristement, l'ennui leur sortait par les yeux, et sans les méchancetés dont Courottin nous a donné le texte, et qui se disaient sous l'éventail, on aurait ignoré dans quel but on s'était réuni.

Madame Plaidanon regardait avec anxiété une pendule de mauvais goût qui gisait entre deux candélabres de cuivre doré, présent de quelque plaideur.

– Il viendra, il ne viendra pas! telle était son unique pensée. Son dépit se manifesta par le mouvement brusque avec lequel elle tira un cordon de sonnette.

A ce bruit, l'escadron de la cuisine se mit en marche; Justine et Fanchette portaient des plateaux remplis à

profusion, et Jean-Louis un plateau vide pour recevoir les verres.

Lorsque la jolie ravaudeuse entra dans le salon, il s'y fit une révolution curieuse: il n'y eut pas un homme qui n'employât le total des forces de ses nerfs optiques pour la considérer; tout, jusqu'à l'œil mort des vieux procureurs, se ragaillardit. Les dames calmèrent le courroux que leur donna l'apparition de cette Hébé en examinant le palliatif qui l'accompagnait: c'étaient les muscles saillants du fils de Granivel.

La sensation produite par ces deux êtres se prolongea longtemps après leur départ, de même que la trace d'un vaisseau n'est pas sur-le-champ effacée par la mer. Chaque homme se promit bien de prendre un plus ample informé sur Fanchette. Quant aux dames, elles chuchotaient déjà deux à deux sur le charbonnier et son amante, et, en se mettant au jeu, chacun en parlait encore.

– Tudieu! dit Courottin; attention, mes amis, j'entends une voiture. Le premier sera le duc de Parthenay, beau et bon vieillard, tenant peu son rang, car ses gens sont très-doux; mais, morbleu, le marquis de Vandeuil est un joli garçon, qui n'a jamais compté avec ses gens pour les coups: il délaisse sa femme!... parlez-moi de cela! C'est un seigneur!...

– Qu'est-ce tu dis là, malicieux? dit Justine; au moins ne médis pas des choses.

– Je ne le comprends pas, ajouta Fanchette.

Un coup d'œil du charbonnier la récompensa.

– Je m'explique, reprit Courottin; le marquis de Vandeuil laisse sa femme; c'est un usage des gens de qualité qui ne nous regarde pas. Il n'y a que nous qui soyons obligés d'aimer les nôtres.

Comme il finissait, le duc de Parthenay, décoré de l'ordre du Saint-Esprit, donnant le bras à sa nièce, très-peu parée, et suivi du jeune et beau marquis de Vandeuil, parurent au haut de l'escalier.

Courottin avait déjà plié sa moelle épinière autant que la nature le permettait.

– Mon ami, dit le duc, fais-moi le plaisir de nous annoncer.

– Annonce-nous, drôle, ajouta le marquis.

Courottin, enchanté de la bonne grâce de ce dernier, rassembla tout ce qu'il avait d'air dans ses poumons, et en forma des sons argentins et perçants qui produisirent les mots suivants:

– Monseigneur le duc de Parthenay; monseigneur le marquis et madame la marquise de Vandeuil!

– Ce sont mes clients, dit négligemment Roc Plaidanon au procureur au parlement qui se trouvait avec lui contre la cheminée, et qui creva d'envie, car jamais duc n'avait été chez lui, quoiqu'il fût au parlement.

Une fourmilière que l'on remue peut seule offrir l'image de la confusion du salon: Courottin en jouit d'un air ironique, et il n'y avait pas jusqu'à Justine, Jean-Louis et Fanchette qui, le cou tendu, se repaissaient de ce spectacle, pendant que les domestiques du marquis engageaient ceux du duc à faire main basse sur le superflu des gâteaux, fruits, etc., amassés par le procureur.

La marquise de Vandeuil s'assit à côté de madame Plaidanon, et fut l'objet de tous les regards. Chacun commentait sa pâleur, son air de victime, et les fréquents coups d'œil qu'elle lançait à son mari, sans que celui-ci eût l'air de s'en apercevoir. Aussi tous ces ménages bourgeois se promirent bien de se modeler là-dessus. Le duc de Parthenay en agit sans cérémonie avec madame Plaidanon, et pour cause: en effet, il l'avait vue un jour à l'Opéra. Le lendemain, il la vit chez elle, le surlendemain il en eut assez. Quelques jours après, son procès commença. Il crut que le mari aurait en affaires les mêmes qualités que sa femme, mais il compta sans son hôte, car son procès durait depuis deux ans; c'est ce qui fit que madame Plaidanon eut des diamants à très-bon marché, et Me Plaidanon un énorme mémoire de frais.

– Avez-vous vu, dit Courottin, le ton du duc et celui de son neveu?

– Comment, drôle, tu oses parler de nos maîtres! Et

un laquais du marquis s'avança vers le petit clerc. Jean-Louis en voulait déjà à ce laquais de ce qu'il lorgnait Fanchette, et arrêtant sa main prête à frapper le clerc, il vengea Courottin en prenant son antagoniste par la ceinture de sa culotte, et il le suspendit dans l'escalier.

— Si tu fais l'insolent, dit le nerveux Jean-Louis en le remuant, je t'accroche en dehors de cette fenêtre.

Les laquais furent dès lors très-respectueux.

La sonnette les mit tous en mouvement, et Fanchette fit sa seconde apparition: nouveaux murmures: l'étonnement du jeune marquis de Vandeuil fut grand, en voyant dans ce petit salon, ou plutôt dans cette étuve, une rose aussi fraîche et aussi belle parmi tant de fleurs passées.

— La petite est jolie, dit-il à Plaidanon.

— A votre service, monseigneur, répondit celui-ci tout interloqué.

— Parbleu! quoique homme de loi, vous dites juste; elle est faite pour être l'ornement d'une petite maison.

— Mon neveu, reprit le duc, vous êtes un franc libertin; et cela est inexcusable; vous avez une si jolie femme!

— C'est vrai, mon oncle; Ernestine est belle, je le lui dis tous les jours, preuve que je ne le sais que trop; mais, mon oncle, regardez-moi, dit-il tout bas, ces formes suaves, ce bel œil noir, ce sein voluptueux, cette peau, et surtout cet air d'innocence...

— Monsieur, voulez-vous un gâteau? dit Fanchette d'un air modeste.

— Comment, ma belle amie! j'en veux manger vingt mille devant vous pour vous voir plus longtemps.

Malgré la commande d'une vingtaine de voies de charbon que les dames venaient de faire à Jean-Louis, le compliment du seigneur lui donna ce qu'un médecin de nos jours appellerait une attaque de nerfs.

— Je ne veux plus que tu rentres au salon, lui dit-il... Allons-nous-en; il est onze heures et demie.

— Vilain jaloux! c'est parce que les ducs et les marquis me font des compliments! M. Vaillant m'a bien serré la main.

— Il le payera.

— Et le vieux procureur m'a pincé le...

— Quoi?...

— La...

— Je le tuerai.

— Ne vous fâchez pas, observa Courottin: j'aime Justine; je suis sûr que déjà M. Vaillant... Chut! la voici... croyez-moi, le vin ne perd pas son fumet parce qu'un autre en boit.

— Mon ami, lui dit Jean, vous êtes grandement savant et avancé dans le mal: tu iras loin, et haut.

— Buvons donc à mon horoscope.

Et la gent servile ne lui fit pas défaut, pour nous servir du langage de Courottin, dont la figure de fouine et les petits yeux brillaient à l'aspect de Justine, quoique déjà M. Vaillant...

En conscience, je ne sais pourquoi maître Plaidanon donna un thé; mais, si l'on veut remonter en 1788, on verra que cette mode anglaise était le suprême bon ton de ceux qui s'intitulent les honnêtes gens ou la bonne compagnie, et nous aurons la conscience d'avouer que rien n'avait l'aspect aussi maussade que le salon de Plaidanon, moins par l'air aisé et protecteur du duc et de son neveu que par l'ébahissement et la servilité du reste. Depuis dix minutes, les trois nobles personnages songeaient déjà à la retraite, lorsqu'un incident vint animer cette réunion présidée par le dieu du *spleen*.

L'on a vu la jalousie de Jean, qui voulait s'en retourner. Cette dispute durait toujours, et se manifestait par des tiraillements de robe et des coups d'œil menaçants. Justine enhardissait la défense de la jolie ravaudeuse, qui désirait revenir au salon pour récolter des hommages, tandis que sa perte était déjà résolue par le marquis.

L'heure de minuit sonnant, on fit les préparatifs du thé: Courottin et Justine, portant la table, se disposaient à entrer. Fanchette et Jean s'en allaient; mais le démon de l'envie de briller poussa Fanchette à quitter le bras protecteur du charbonnier, et à s'élancer dans le cabinet anti-

chambre, pendant que Justine et Courottin le traversaient en remplissant toute sa largeur par leurs personnes et le matériel contenu sur la table. L'impétueux Jean-Louis court après sa bien-aimée. Il fallait nécessairement qu'il passât entre Justine et le mur, ou qu'il sautât par-dessus le thé: il préféra le premier parti; mais il exécuta ce mouvement avec une telle violence, qu'il repoussa Justine et la table sur Courottin, qui fut collé par le milieu du corps sur la bibliothèque; il en cassa les carreaux de verre de Bohême: premier bruit, premier désastre. Courottin, froissé, lâche le thé; Justine rit, et la table tombe, en offrant le vide là où était le plein: tintamarre effroyable, second désastre: il y périt un service de porcelaine de Saxe. Justine en jeta les morceaux par la fenêtre, il en tomba un sur le sein de la portière: ce fut un bien, car il lui creva un abcès dont elle serait morte. Alors la portière crie, et le tumulte est à son comble. De son côté, Fanchette s'est glissée dans le salon; le pied lui manque, et elle glisse sur le parquet de la manière la plus malheureuse, car sa robe se retroussa jusqu'au milieu de la cuisse. Jean-Louis reste stupéfait, un cri général s'élève! Plaidanon bat Courottin; la cuisinière, vieille et laide, poursuit un chat qui s'enfuyait avec une volaille froide, et qui se réfugie tout auprès de Fanchette, en se choisissant une telle position, que tout homme eût voulu déloger le chat: ce chat jure, Plaidanon gronde, sa femme est aux champs, la portière crie, Justine est confuse, Fanchette pleure, et l'assemblée rit. La vieille Léonarde vient montrer son visage de parchemin à côté de la rose du Bengale épanouie sur la joue de Fanchette; alors le rire redouble... mais Jean-Louis, au milieu du tumulte, lâche un juron qui fit taire tout le monde. On a quitté les tables de jeu, et Fanchette, presque nue, tirant le chat, est le centre d'une espèce d'amphithéâtre; le marquis dévorait de l'œil ce blanc fémur dont les veines diaphanes laissaient voir le sang circuler; le duc lui-même y jetait un coup d'œil complaisant. Vaillant brûlait comme un tison, et tous les vieux procureurs croyaient n'avoir que vingt ans. Plaidanon ayant profité de ce temps pour gourmander

Courottin, qui riait toujours en jurant de se venger, rentra dans le salon. Il voit le genou de Fanchette, et s'écrie:

– Ma fille!... une fraise sur le genou!... ma fille!...

On croit qu'il extravague; mais Plaidanon court relever Fanchette, et fait voir à sa femme la jolie fraise rouge que sa ravaudeuse avait au-dessus du genou.

La scène change. Le duc, presque évanoui, se retire en disant au procureur:

– Ah! que vous êtes heureux de retrouver votre fille!... je ne puis soutenir un tel spectacle... il me rappelle la perte de ma chère Léonie, et le cruel incendie qui l'enleva sitôt à mon amour!...

Le duc sortit: son neveu ne tarda pas à le suivre; mais il s'arrêta dans l'escalier pour dire à son valet de chambre de rester pour prendre les informations nécessaires à l'enlèvement de la fille du procureur.

– Monseigneur, dit Courottin, je vous les donnerai, et vous servirai bien.

Cette figure chafouine revint assez au marquis, et il promit au petit clerc sa protection et cent louis s'il réussissait, aidé de Lafleur.

La joie d'un père qui retrouve son enfant est trop naturelle pour ne pas se refléter sur chacun et l'animer. Aussi le salon devint-il tout autre. Justine avait rétabli les débris du thé, et il fut servi tant bien que mal; on ne s'en aperçut pas.

– Où fûtes-vous trouvée, mon enfant? dit le procureur.

– Dans la forêt de Sénart, répondit une basse-taille dont les sons retentirent jusque dans les entrailles des dames.

– Et par qui? demanda Plaidanon à Jean-Louis.

– Par mon père.

– Qui êtes-vous?...

– Honnête homme et charbonnier, répliqua Courottin d'une voix de serinette.

– C'est ma fille!... et la grosse figure jaune du procureur souilla par un gros baiser les lis du frais visage de Fanchette: Ma chère Paméla!...

– Elle est Paméla!... grand Dieu! j'ai donc perdu Fanchette! dit le charbonnier en se retirant.

L'ex-ravaudeuse ne le regarda pas s'en aller: le pauvre garçon tomba dans la cuisine sur un magnifique gâteau de Savoie qu'il rendit mince comme une feuille de papier, et il s'y évanouit.

En dix minutes, Justine eut bientôt habillé mademoiselle Paméla avec une robe de sa mère, et elle reparut brillante comme un astre. Vaillant fut d'un empressement qui fit croire à Plaidanon qu'il pourrait la marier sans dot à son clerc, fils d'un riche notaire de Paris. On félicita Roc Plaidanon, ainsi que sa femme, et l'heure de joie qui s'ensuivit compensa assez bien l'ennui du commencement de cette soirée.

— Mon pauvre garçon, dit Courottin à Jean-Louis évanoui, votre amour a plié bagage, car mademoiselle Paméla lorgne trop M. Vaillant pour qu'elle reste toujours Fanchette pour vous. Ainsi va le monde: il n'y a qu'heur et malheur. Cherchez autre part un gâteau, n'en perdez pas un coup de dent, ça n'en vaut pas la peine. Je vous jure que je me vengerai de mon clerc et de mon satan de procureur, qui vient de m'échiner. C'est un homme sans âme: pas une personne de sa famille ni de celle de sa femme n'a été priée!... ils sont pauvres!

— Mon ami, où est-elle?

— Qui?...

— Fanchette.

— Dans le salon.

— Il faut que j'y aille.

Courottin conduisit Jean-Louis à la porte du salon, il prit un plateau, et passa devant Paméla, qui baissa les yeux.

Ce mouvement lui fit tomber le plateau des mains, et il s'enfuit la mort dans l'âme.

— Vous n'avez aucune tenue, lui dit le petit clerc en lui montrant le chemin de l'escalier, car le charbonnier voulait à toute force s'en aller par la cuisine.

Lorsque Fanchette-Paméla se coucha dans la belle chambre qui lui était destinée, la tête lui tourna; les regards enflammés de Charles Vaillant furent les seuls dont elle

se souvint, et elle s'endormit sans penser à Jean-Louis. C'était la première fois que pareille chose arrivait.

Peu à peu le calme se rétablit chez Plaidanon. Courottin ne quitta la maison que lorsque tout fut dans l'ordre, et il roula dans sa tête ses projets de vengeance et d'élévation, car le mot de protection dans la bouche du marquis avait suffi pour l'enflammer. Il n'oublia pas d'emporter le gâteau de Savoie écrasé, et des restes pour nourrir sa vieille mère pendant quinze jours; et il embrassa Justine, qui pensa en elle-même que ce jeune homme avait une intelligence sans pareille.

Jean-Louis rentra chez lui. Il trouva le père Granivel endormi sur sa chaise, et le professeur Barnabé prononçant treizièmement. Il était clair que le charbonnier avait succombé victime de l'éloquence de son frère.

— Qu'as-tu, mon enfant? ta figure fait peur, lui dit le pyrrhonien.

— Fanchette n'est plus à nous! elle est fille de Plaidanon!

— Sur un fait on ne raisonne point; je te plains, mais tout n'est pas perdu, mon neveu.

— Elle ne m'aime plus!...

— C'est bien, car tu l'aimais trop.

— Vous avez raison, mon oncle.

— Non, car cela peut devenir un mal, en ce que tu perdras la raison.

— Je le crains.

— Il ne faut jamais rien craindre. La crainte est l'opium de l'âme; cependant elle est dans la nature.

Le professeur pour la première fois de sa vie, resta court; alors il fut se coucher, et s'endormit entre un argument pour et un argument contre. Quant à Jean-Louis, il ne ferma pas l'œil, car il fut obsédé par un démon auquel vous donnerez le nom que vous voudrez.

CHAPITRE IV

L'ami de son enfance...
...Elle l'a rebuté,
Je pensais la trouver toujours tendre et fidèle.
Pour l'aimer désormais, elle est trop criminelle.
Comédie des deux Amants.

Je vous vais en deux mots dire toute l'affaire;
C'est pour un mariage. Et vous saurez d'abord
Qu'il ne tient plus qu'à vous et que tout est
[d'accord.
Racine, dernière scène des Paideurs.

JEAN-LOUIS se leva avec le jour, bien résolu d'aller trouver Fanchette. A cinq heures et demie, il était à la porte de Plaidanon, regardant d'un air piteux les fenêtres de la chambre de sa belle; mais, hélas! tout dormait: maîtres, valets, portière, clercs même!... Enfin, après trois quarts d'heure de faction, la porte s'ouvrit, et l'horrible cerbère femelle vint balayer le devant de la maison. Jean-Louis allait lier conversation avec elle, lorsqu'il fut abordé par le léger Courottin, qui se rendait à son poste.

– Eh, je ne me trompe pas! c'est M. Jean-Louis... qui peut vous amener si matin de nos côtés?... Je le devine, c'est l'amour?

– Non, c'est le diable.

– C'est ce que je voulais dire.

– Ecoute, Courottin, dit Jean-Louis en saisissant brusquement le clerc par la main, tu peux me rendre un grand service. Es-tu honnête homme?...

A cette question inattendue, Courottin regarda fixement le charbonnier, pour voir s'il ne se moquait pas de lui. « Cela doit être, se dit-il en lui-même, ou ce jeune homme est fou... » Cependant, rassuré par l'air de franchise de Jean-Louis, il se hasarda à répondre d'une manière évasive:

– Monsieur Jean-Louis, je ne suis, grâce à Dieu, sous le coup d'aucun jugement.

– Dis-moi quels sont les chemins qui conduisent jusqu'à Fanchette?

– Vous voulez dire jusqu'à mademoiselle Paméla?

– Que maudit soit ce nom!

– Mademoiselle demeure dans une des pièces de l'appartement de madame; or, l'appartement de madame donne sur deux escaliers; d'un côté, à droite, le grand escalier; c'est celui qui sert à monsieur et aux clients; et d'un autre côté, à gauche, le petit escalier dérobé; c'est par là qu'entre toujours M. l'abbé Robustinet, directeur de madame... Quelques clercs y ont bien aussi passé par-ci par-là, mais cela ne me regarde pas...

– Tiens, dit Jean-Louis, en tirant de sa poche une poignée de gros écus, voilà pour toi si tu veux me conduire près de Fanchette.

– Pour moi? répéta Courottin, l'œil brillant et la main crochue. Ah! monsieur Jean-Louis! je suis à vous.

– Marche donc...

– Un moment, monsieur Jean-Louis... Diantre, comme vous y allez! croyez-vous, par hasard, que mademoiselle soit visible à cette heure?... songez donc que vous ne pouvez guère lui parler avant midi...

– Avant midi? morbleu! mais j'ai le temps de mourir d'impatience vingt fois d'ici là.

– Je n'y puis rien faire, mon bon monsieur Jean-Louis: vous sentez bien qu'il n'est pas en mon pouvoir de faire lever les maîtres de céans avant l'heure fixée par la mode.

– Eh bien donc, s'écria le jeune homme avec dépit, je vais attendre, en allant visiter nos bateaux, que l'heure de

midi vienne à sonner. Je reviendrai alors. Prends ces écus, et songe à ta promesse, ou sinon...

– Soyez tranquille, monsieur Jean-Louis, vous verrez mademoiselle Paméla!... Cela ne m'empêchera pas, ajouta le malin clerc quand le charbonnier eut disparu, de faire tout au monde pour complaire à monseigneur le marquis de Vandeuil. En attendant, mangeons à deux râteliers, mangeons à trois si nous pouvons... voilà la bonne philosophie...

Tandis que Courottin, ferme dans ses principes, balayait l'étude et allait chercher le fromage qui devait faire manger aux clercs du pain plus que rassis, le pauvre Jean-Louis se désespérait en déchargeant un bateau de charbon.

– Que l'enfer emporte tous les procureurs, s'écriait-il!... Ah! mon père avait bien raison, ces maudits bals sont la perte des filles! Sans celui de cette nuit, ma Fanchette serait à moi, et personne au monde ne viendrait me la disputer!... Morbleu! pourquoi ne suis-je qu'un charbonnier?...

Ce souhait ambitieux fut le premier que le cœur de Jean-Louis forma... Jusqu'ici il avait vécu heureux et content de sa fortune; maintenant il peste contre le sort; il envie le rang, l'habit et la voiture de chaque passant; enfin il rougit presque de son vieux père... Qu'on dise encore que l'amour est la source de toutes les vertus!... C'est un appétit féroce et honteux, et de plus une absurdité.

Pendant que Jean-Louis a de mauvaises pensées, l'eau coule, et avec elle le temps. Bientôt midi sonne, et le jeune homme s'élance: en moins de dix minutes il est à la porte de Plaidanon.

– Courottin... Courottin!...

A la voix sonore qui prononce son nom, le clerc reconnaît le charbonnier: craignant quelque mésaventure, il descend l'escalier quatre à quatre et se présente avec l'air du dévouement devant le fougueux Jean-Louis. Bien lui en prit, car le fils Granivel était parfois brutal comme un prince.

– Courottin, Fanchette est-elle levée?...

– Mademoiselle est visible, monsieur Jean-Louis; je lui ai même annoncé votre visite...

– Eh bien! qu'a-t-elle dit?...

– Elle a paru fort émue; je suppose que c'est de joie!... En attendant, elle m'a prié de vous conduire par le petit escalier, et avec les plus grandes précautions... Justine est dans nos intérêts, ne craignez rien.

– La recommandation est inutile, reprit fièrement le résolu Jean-Louis; je suis encore à connaître la peur.

– En ce cas, vous êtes bien heureux!...

– Heureux!...

– Du moins si j'en juge d'après moi.

– Tais-toi, et marche... je te suis.

– Un moment, monsieur Jean-Louis; il faut que je vous conduise d'abord à la cuisine.

– Je n'ai pas faim.

– Il ne s'agit pas de manger non plus; est-ce qu'on mange chez nous?... mais il faut y attendre que Justine nous instruise du moment favorable où nous pourrons nous présenter chez mademoiselle Paméla.

– Encore un retard!...

– Il le faut, monsieur Jean-Louis, dans votre intérêt d'abord... mais surtout dans celui de mademoiselle, qui ne doit point être compromise...

– Je me rends... Et le charbonnier, doux comme un mouton, se laissa conduire à la cuisine. Il n'y fut pas longtemps sans voir arriver Justine.

– Mamzelle, la verrai-je? s'écria Jean-Louis...

– Certainement, monsieur Jean, car vous êtes trop honnête homme pour que ma jeune maîtresse ait rien à craindre de vous. En disant ces paroles, la soubrette lorgnait le beau garçon avec un air en dessous qui semblait dire qu'à la place de sa maîtresse elle eût volontiers affronté les dangers qu'il pouvait y avoir à se trouver seule avec lui. Puis, le prenant par la main, elle le conduisit dans le cabinet de toilette de madame Plaidanon. Paméla s'y trouvait seule, sa mère était sortie.

– Ah, Fanchette! s'écria l'amoureux charbonnier, je te revois enfin!...

Et il courut vers sa belle, qu'il prit dans ses bras, sans

s'inquiéter du froissement inévitable qui allait en résulter pour la toilette... La jeune fille, tout entière au plaisir que la vue de l'amour de Jean-Louis causait à son cœur et à sa vanité, fut quelque temps sans s'apercevoir que sa belle robe était chiffonnée et noircie par les mains du charbonnier. Néanmoins, comme une jolie femme ne peut être cinq minutes, *cinq siècles!*... sans consulter des yeux son miroir, elle découvrit bientôt les méfaits de Jean-Louis! A cet aspect, un léger mouvement de dépit s'empara de la coquette, et elle s'écria, en regardant son amant avec un air d'humeur:

— Mon Dieu, Louis, que tu as les mains sales!...

A ce reproche évidemment bien fondé, mais que Jean-Louis prit pour la plus noire injustice, il pâlit, rougit, tremble et s'emporte.

— Orgueilleuse! s'écrie-t-il, voilà donc le fruit réservé à mon amour! Vous rougissez de l'ami de votre enfance! sa présence vous importune, vous humilie; eh bien! je vous l'épargnerai... Oui, fuyons, Fanchette n'est plus...

— Jean-Louis... mon ami... reviens!... En vain Paméla laisse échapper les marques du plus vif repentir, le charbonnier a disparu avec la rapidité de la foudre. Des cris se font entendre sur l'escalier.

— Ah! s'écrie la jeune fille alarmée, c'est lui... il est blessé...

Elle court, s'empresse, arrive, et aperçoit Courottin étendu, les deux griffes et les deux fers en l'air... On s'approche, on le relève, on l'interroge, et l'on apprend, c'est-à-dire quand il eut miaulé pendant un quart d'heure, qu'un voleur l'a renversé. Le prudent Courottin aima mieux mentir, selon sa louable habitude, que de déclarer la vérité; savoir, qu'il avait été renversé par Jean-Louis, comme il avait l'oreille appliquée à la porte de la pièce où ce dernier entretenait mademoiselle Plaidanon.

A ce mot de voleur, maîtres et valets de miauler à leur tour, et clercs de rire.

— Qu'on visite toute la maison, s'écrie Plaidanon effrayé, la cave, le grenier, mon cabinet...

— Epargnez-nous cette peine, monsieur, dit un clerc égrillard; je vous jure qu'elle serait absolument inutile.

— Et pourquoi cela, monsieur l'Entendu?...

— Parce qu'il est impossible qu'un voleur vienne jamais voler chez un procureur.

— La raison, s'il vous plaît?

— Il y en a mille... d'abord la crainte de la justice doit les arrêter; ensuite...

— Ensuite?...

— Corsaires à corsaires ne font pas leurs affaires, dit le clerc en rentrant dans l'étude.

— Il s'agit bien, vraiment, de plaisanter, reprit Plaidanon en regardant du coin de l'œil ses clercs qui souriaient. Allons, messieurs, rentrez à l'étude; et vous, Courottin, accompagnez-moi dans la visite que je vais faire...

Laissons le prudent procureur s'assurer qu'il n'y a pas un fripon de plus dans sa maison, et retournons à Jean-Louis. Le voyez-vous courir le long des quais? il coudoie un grave magistrat, fait pirouetter une petite maîtresse, et renverse dans la boue un solliciteur: ce dernier y était déjà. Arrivé chez son père, il entre brusquement, se précipite sur la chaise qu'occupait Fanchette, et y reste accroupi pendant vingt-quatre heures en gardant un silence stupide et farouche. Le père Granivel et l'oncle Barnabé s'empressent en vain autour de lui; en vain le pyrrhonien lui adresse les arguments les plus pressants, et le père les questions les plus tendres, rien ne peut le tirer de sa léthargique stupeur. Que faire?... que devenir?... comment sauver Jean-Louis?... Les deux vieillards y perdent, l'un son latin et l'autre sa peine. Le jour, la nuit se passent, et Jean-Louis ne va ni mieux ni pis, malgré les trois médecins qui l'entourent. Sur ces entrefaites, le curieux Courottin se présente à la demeure de l'amant de Fanchette; il voit la frénésie du charbonnier et en devine la cause: aussitôt, homme habile, il saisit l'occasion qui se présente d'attraper quelques écus. Il s'avance vers Jean-Louis, et lui dit:

— Monsieur Jean-Louis, je viens de la part de mademoi-

selle Fanchette vous dire qu'elle vous aime toujours, et ne cessera de vous aimer.

Au nom de Fanchette, Jean-Louis paraît sortir de sa léthargie; il s'anime, prête l'oreille, et entend ces doux serments que le rusé Courottin prononce en qualité d'ambassadeur. Il n'en faut pas davantage pour le rendre à la vie; il sourit, se lève et regarde autour de lui. Il reconnaît son oncle, son père, et se précipite dans les bras de ce dernier.

— Père! elle m'aime encore!...

A ces mots, l'idée de Fanchette et de son amour fidèle attendrissent tellement le jeune homme, qu'il inonde le sein paternel de larmes de joie et de bonheur.

— Il est sauvé! s'écrie Barnabé.

— Grâce à nous, disent les médecins.

— Grâce à moi, répète Courottin en tendant la main.

— Grâce à la nature, reprit Barnabé.

— Et à Fanchette, ajouta Jean-Louis.

Quoi qu'il en fût, tout le monde sortit content. Le père Granivel, enchanté de voir son fils hors de danger, convint avec les médecins que c'était à leur science qu'il le devait, et les paya généreusement, dit à Courottin qu'il n'oublierait jamais le service qu'il venait de lui rendre, glissa deux louis dans son chapeau, et embrassa son frère en remerciant la nature. Barnabé fut le mieux payé.

— Que fait Fanchette? demanda Jean-Louis à Courottin...

— Elle pense à vous, pleure, gémit et soupire.

— Eh! pourquoi donc? dit le père Granivel.

— Parce que M. Plaidanon veut la marier au jeune Charles Vaillant, son premier clerc, dont le père est un riche notaire.

Cette nouvelle fut un coup terrible pour le pauvre Jean-Louis; il se laissa tomber par terre, puis, se relevant comme un furieux, il jura d'exterminer Plaidanon, Charles Vaillant et le notaire.

Barnabé allait prendre la parole pour argumenter contre cette proposition tant soit peu brutale, lorsque son frère l'en empêcha en disant:

— Garçon, avant de tuer les gens, il faut voir s'il n'y a pas moyen de s'entendre avec eux: laisse-moi aller chez ce M. Plaidanon; je lui parlerai, et morbleu, nous verrons!

— Ah! mon bon monsieur Granivel, dit alors le vindicatif Courottin qui aurait désiré voir Plaidanon assommé par Jean-Louis, je vous proteste que vous vous donnerez une peine inutile: le patron est un cœur de caillou, et rien ne pourra l'attendrir.

— Comment, rien!... pas même l'argent?... — C'est le seul moyen.

— Eh bien, nous l'emploierons!

— Mais songez donc, estimable Granivel, qu'il en faudrait beaucoup plus que tous les charbonniers de Paris n'en possèdent ensemble.

— Mais encore!... combien, à peu près?...

— Que sais-je... vingt mille francs, peut-être?...

— N'est-ce que cela?... Allons, Jean-Louis, gai, mon garçon, tu auras ta Fanchette.

— Quoi! père, il se pourrait?...

— Prends courage, te dis-je, et laisse-moi ruminer jusqu'à ce soir avec le frère Barnabé... demain nous nous expliquerons.

On a raison de dire qu'il n'existe pas de meilleur oreiller que l'espérance: Jean-Louis l'éprouva, car il dormit sur l'une et l'autre oreille douze heures de suite. Courottin, au contraire, ne ferma pas l'œil sur son grabat. Il cherchait à deviner d'où pouvait provenir l'assurance du père Granivel.

— Cet homme serait-il assez riche pour marier son fils à la fille du riche Plaidanon?... allons donc!... un charbonnier aisé à la vérité, mais portant le sac lui-même... Cependant, l'on a vu parfois... la brouette du vinaigrier, par exemple... Courottin!... Courottin!... il faut te mettre au courant et faire ton profit de tout.

Tandis que Courottin forme des projets, que Jean-Louis dort, et que Fanchette regrette sa petite chambre de la rue Thibautodé, et surtout le voisin qui demeurait près d'elle, le père Granivel et Barnabé, son frère, ayant arrêté dans

leur sagesse le plan de conduite qu'il devaient suivre, agissaient déjà en conséquence.

Qu'on se représente la surprise de Jean-Louis, lorsqu'en se réveillant il aperçoit, étalés devant lui, les habits les plus élégants et les bijoux les plus précieux: il ouvre les yeux, regarde, se frotte les yeux, et regarde encore. Que signifie ce qui frappe sa vue?... à qui sont destinées ces brillantes parures?... Comme il s'adressait mille questions auxquelles il ne pouvait répondre d'une manière satisfaisante, le père Granivel et l'oncle Barnabé entrèrent dans sa chambre.

– Garçon, dit le premier, nous ne sommes plus charbonniers, nous sommes maintenant propriétaires et rentiers sur l'Etat, et, comme tels, nous pouvons prétendre à la main d'une fille de procureur et même d'un conseiller... Dans deux heures, nous nous rendrons, à l'aide d'une bonne voiture, chez Plaidanon, et, morbleu! nous verrons s'il nous refusera Fanchette.

– Il ne le pourra pas, dit alors Barnabé, car j'ai préparé plusieurs arguments auxquels il lui sera impossible de répondre.

– Quoi! mon père... quoi! mon oncle... vous pensez que j'épouserai Fanchette?

– Nous en sommes sûrs, garçon.

– C'est-à-dire que nous l'espérons, ajouta le pyrrhonien; car qui peut se vanter d'être sûr de quelque chose?

Jean-Louis, transporté, s'était jeté en bas du lit, et dansait comme un perdu dans sa chambre. Pour calmer l'effervescence de ses sens, et surtout pour décrasser l'ex-charbonnier, Barnabé prononça qu'il était indispensable de lui faire prendre un bain. Jean-Louis se rendit sans résistance, et la baignoire fut apportée.

Vous me permettrez, lecteur, de taire le nombre de fois que l'eau du bain fut changée: qu'il vous suffise de savoir que Jean-Louis, lavé, décrassé, blanchi, frotté, pommadé, coiffé, endossa les riches habits qui lui étaient destinés, lesquels ne lui allèrent pas plus mal que la couronne ducale à nos parvenus. Que dis-je? ils lui allaient cent fois mieux, car Jean-Louis n'était ni bossu, ni boiteux, ni borgne, ni même louche; au contraire, il avait, comme nous l'avons déjà dit, cinq pieds dix pouces; de plus (et nous ne vous l'avons pas encore appris), il possédait une jambe parfaitement faite, de beaux grands yeux noirs, de belles dents et vingt-deux printemps; avec cela, on peut se présenter hardiment partout.

La toilette faite et le déjeuner mangé, une bonne voiture s'approcha, et notre héros, son père et l'oncle Barnabé, s'embarquèrent pour la rue Saint-Denis. On arriva bientôt à cette demeure, objet de toutes les pensées de Jean-Louis; et le bruit inusité d'un équipage produisit sur le procureur et ses gens autant d'effet que le père Granivel pouvait le désirer.

– Quoi, monsieur de Jean-Louis! c'est vous? s'écria Courottin en extase devant le brillant costume du charbonnier.

– Oui, mon garçon, répondit le père Granivel, enchanté de la stupéfaction du clerc... n'est-il pas vrai qu'on voit peu de seigneurs mieux nippés?...

Courottin confondu s'inclina...

– Mon ami, faites-nous annoncer, dit alors l'oncle Barnabé.

– Oui, fais-nous annoncer, répéta le père Granivel avec emphase; et en même temps il laissa tomber une poignée d'écus devant Courottin et la cuisinière.

A la vue du métal tentateur, Courottin se précipite, en ramasse les trois quarts à lui seul, et, prompt comme l'éclair, il entre dans le cabinet du patron, en criant de toutes les forces de ses poumons:

– Messieurs de Granivel!

A cette annonce, et surtout au ton dont elle était prononcée, Plaidanon se leva précipitamment et courut au-devant des nobles personnages, qui, probablement, venaient lui confier trois ou quatre procès.

– Messieurs, dit-il, je suis confus de l'honneur... Courottin, des sièges... Messieurs, veuillez...

– Monsieur, dit l'oncle Barnabé, nous venons pour une affaire extrêmement importante.

– Monsieur, j'y mettrai tous mes soins...

— Vous êtes père, monsieur?...
— Oui, monsieur, j'ai cet honneur.
— Votre fille est charmante?
— On le dit.
— Sage?
— Cela ne me regarde pas.
— Riche?
— Voilà l'important.
— Nous venons, monsieur, vous la demander en mariage pour notre fils et neveu que voici, jeune homme d'un excellent naturel, qui l'aime depuis longtemps.
— Monsieur...
— Qui en est aimé?...
— Monsieur...
— Et qui aura deux cent mille francs en mariage, sans compter les espérances.
— Causons, messieurs...

Comme la conversation allait s'engager, la porte du cabinet s'ouvrit, et madame Plaidanon, Fanchette, Charles Vaillant et son père parurent. A la vue de sa bien-aimée, Jean-Louis put à peine se contenir, et il aurait sans doute donné lieu à quelque nouvelle algarade, si Barnabé ne lui eût lancé un coup d'œil qui recommandait la prudence.

— Qu'ai-je entendu? s'écria le notaire; viendrait-on sur les brisées de mon fils?... Monsieur Plaidanon, je vous déclare que je ne le souffrirai pas.

— Mais, mon ami, répliqua le procureur avide, je ne puis contraindre ma Paméla à épouser votre fils... Ce jeune homme que vous voyez l'aime depuis longtemps; il en est aimé, et de plus il possède deux cent mille francs de dot, et votre fils n'en a que cent cinquante mille.

— Deux cent mille francs, dit Charles Vaillant, et le fils d'un charbonnier n'ont jamais été ensemble.

— Corbleu! s'écria Jean-Louis!...

— Paix! garçon, reprit le père Granivel, laisse-moi parler !... Monsieur Plaidanon, j'ai dit que je donnais à Jean-Louis deux cent mille francs: les voici, en bonnes traites sur les premières maisons de Paris.

— Le compte y est, dit Plaidanon après avoir vérifié les billets... Vous voyez, cher notaire, que je ne puis m'empêcher...

— Mais songez donc que c'est un charbonnier! dit le notaire.
— Il a deux cent mille francs.
— Un homme du peuple!
— Il a deux cent mille francs.
— Eh bien! j'en donne deux cent cinq mille à mon fils.
— Ah! ah! s'écria Plaidanon.
— Le bonheur de mon garçon ne tiendra pas à si peu de chose, dit le père Granivel, j'en donnerai deux cent dix mille.
— Vous entendez, notaire? s'écria le procureur, deux cent dix mille francs!

A cette apostrophe, le notaire, piqué jusqu'au vif, se laissa aller dans une énorme bergère, puis, rassemblant toutes ses forces, il entama le combat par ces mots prononcés d'un ton bref:

— Cinq mille!...
— En sus? dit Plaidanon, qui comprit de suite la manœuvre de son ami.
— En sus, répondit le notaire.
— En sus, répéta Plaidanon en se tournant vers les Granivel.
— Deux cent vingt mille francs, dit alors le père Granivel.
— Cinq mille, reprit l'imperturbable notaire.
— En sus?...
— En sus, procureur.
— En sus, monsieur Granivel.
— Frère, c'est ici un marché, dit le pyrrhonien, sortons.
— Ah! père! s'écria Jean-Louis en regardant le vieillard, qui, indigné, allait suivre l'invitation de Barnabé.
— Deux cent trente mille francs! c'est tout ce dont je puis disposer, dit le bon homme, touché du chagrin de son fils.
— Cinq mille, reprit encore le notaire.

— En sus, notaire?
— En sus, procureur.
— Eh bien! monsieur Granivel, poussez-vous l'enchère?...
— Allez au diable!...
— Une fois... deux fois... trois fois... personne ne dit mot?... adjugé à M. Vaillant. En parlant ainsi, Plaidanon mit la main de sa fille dans celles de Charles Vaillant...

En vain le pyrrhonien voulut mettre en avant un argument; en vain Fanchette pleura; en vain Jean-Louis s'emporta, cria, menaça... tout fut inutile. Adjugé, répétait Plaidanon, adjugé...

CHAPITRE V

Ainsi tourna la pucelle en arrière;
Dessus la langue elle avait la prière,
La larme à l'œil, le souci sur le front,
Dedans l'esprit un pensement profond,
Et maint sanglot se crevait en sa bouche.

Ronsard, *Franciade*, livre VII.

Judas ne vendit le Seigneur que trente deniers! Je ne suis pas si dupe... La perte de l'Innocence fut ainsi résolue.

Mathurin, *Melmoths*.

CETTE vente judiciaire terminée, Fanchette fut adjugée au plus fort enchérisseur. Ainsi donc maître Vaillant et maître Plaidanon, assistés du taciturne notaire, commencèrent la lecture du contrat de mariage. Comme vous devez connaître les clauses qui le composent, car un contrat de mariage est une selle à tous chevaux, pendant qu'on le lit, transportez-vous, je vous prie, autre part.

A cent pieds au-dessus du niveau du sol boueux de la rue Ogniard, est un palier tombant en ruines, et couvert par un toit en tuiles qui laissent en vingt endroits la place nécessaire à un astronome pour voir le ciel. On y arrive par une échelle: d'un côté de ce palier est la demeure de Courottin et de la vieille sibylle qui le porta neuf mois dans son sein. Elle n'est séparée de l'azur atmosphérique que par ce toit d'astrologue. En face est une chambre habitée

par une autre vieille. Elle est couchée sur un grabat, presque nue, étendant ses mains décharnées vers le ciel, qu'elle apercevait par cette planche à bouteilles nommée toit. Ses yeux sont hagards, ses cheveux gris s'échappent de dessous un mauvais bonnet, et le hoquet funéraire lui permet encore de faire entendre ces mots en s'appuyant sur une mauvaise paillasse:

— Encore si j'avais un confesseur!... je meurs comme un chien, sans voir personne!...

— Ouais!... s'écria Courottin, est-ce que notre vieille folle ferait son dernier paquet, le seul où l'on ne peut rien emporter à personne?...

— Holà! quelqu'un, fût-ce le diable!... Ah! grand Dieu! me pardonnerez-vous? miséricorde!...

— Elle souffre pourtant!... reprit Courottin tranquille.

— Ah!... personne pour me donner de quoi contenter ma soif!... ma bouche est brûlante comme ma conscience.

— Il y a quelque anguille sous roche!... se dit le clerc.

— De la tisane!... du vin!

— C'est ça, du vin, répéta Courottin en atteignant le dernier bâton de sa cage; la pauvre femme en a joliment pris pendant sa vie! elle veut mourir comme elle a vécu.

— Qu'il est difficile de mourir!...

— Il est bien plus difficile de vivre!...

A ces mots, le philosophe fit sauter la porte mal jointe du galetas rempli de vermine, de pots cassés, et d'une odeur de souris et de misère.

— Miséricorde!... ayez compassion, donnez-moi de l'eau!... écoutez ma faute!...

— Oui, parlez; de quoi s'agit-il?...

— Je fus nourrice il y a dix-sept à dix-huit ans... A ces mots, la vieille eut une crise et retomba sur son lit de douleur. Courottin s'impatienta.

— Mon enfant!... de l'eau, ma langue se colle à mon palais.

Le clerc lui présenta un pot ébréché, dont elle but la moitié avec un indicible plaisir.

— Cet enfant est mort, reprit la mourante, il est mort par ma faute!...

— Qu'est-ce que cela me fait?... je vous absous, ma bonne, mourez tranquille, il n'en sera ni plus ni moins; on ne peut plus vous pendre.

— On en a dressé un acte, et j'ai subi un jugement qui m'a reconnue innocente, mais... je me suis enfuie de mon pays, et jamais la famille n'a su la mort de l'enfant.

— D'où êtes-vous?...

— De l'eau!... je meurs.

— D'où êtes-vous?...

— De Quiney, près la forêt de Senart!... Si vous pouviez dire à la famille Plaidanon...

— Plaidanon!... s'écria Courottin; et où sont vos actes?

— Dessous ma paillasse!... attendez que je sois morte.

— Il s'agit bien de cela! dit le clerc en soulevant cet infect matelas.

— Ah! je meurs; par pitié, de l'eau!...

Le clerc fouillait avec une ardeur inhumaine; il renversa l'agonisante contre la croisée; elle poussa un lamentable soupir que Courottin n'entendit pas, car il tenait les papiers.

— Allons, la vieille, du courage pour mourir. Eh bien! où est-elle donc? le diable l'a-t-il emportée?

Il reconnut son erreur, et s'empressant de la relever, il cassa le pot ébréché, la liqueur coula, et la mourante altérée lappa cette tisane sur le carreau sale et fétide. Elle mourut dans les bras de Courottin, qui la jeta comme une masse, et s'enfuit en dégringolant les marches quatre à quatre.

Il arrive chez maître Plaidanon, où le père de Charles venait de signer le contrat. Fanchette, en proie à de cuisants remords, sentait renaître son amour pour ce Jean-Louis dédaigné, en songeant qu'elle serait sans doute malheureuse avec un homme qui la marchanda comme un sac de blé: son heureux naturel agissait dans toute sa force.

Si j'avais à peindre la figure de la méchanceté, je prendrais celle de Courottin, qui entre effrontément dans ce cabinet, et jette sur la table, avec une joie maligne, les pièces dérobées à la vieille.

— Comment! drôle, tu viens m'interrompre! s'écria Plaidanon.

— Lisez, monsieur.

— Grand Dieu!... s'écria l'avare procureur, qu'allais-je faire! Paméla est morte!... cette ravaudeuse est une scélérate; elle trempe dans un complot pour hériter de mes biens. Affaire civile et criminelle!...

— Fi, quelle horreur! dit madame Plaidanon, charmée de pouvoir humilier les attraits de sa rivale: qu'on appelle Justine, qu'on la déshabille; rendez-lui ses hardes.

— Madame et monsieur, dit l'ex-Paméla à Plaidanon et à sa femme, je vous remercie de vos bontés, et j'en conserverai le souvenir comme si elles partaient du cœur.

— Oh! qu'allais-je faire!... O Courottin, mon ami, reprit Plaidanon, viens que je te récompense; tu m'évites une ruine complète...

— Oui, certes, interrompit le notaire, car il ne s'agissait rien moins que d'un stellionat.

— Et vous alliez aux galères, dit Courottin pour se faire valoir; mais ce mot produisit un effet tout contraire.

— Tiens, Courottin; et le visage jaune du procureur se rembrunit en donnant un écu au petit clerc.

Fanchette lui lança un coup d'œil de remerciement qui étonna Courottin; le vieux notaire lui donna deux louis; et Vaillant un coup de pied dans le derrière. Se voyant, comme Basile, remercié par tout le monde, il ne dit mot.

— Sortirez-vous, fille de rien qui avez usurpé ma tendresse! s'écria madame Plaidanon.

— Un instant, reprit le procureur. Et sautant, pour ainsi dire, sur les mains de la jeune fille, il lui arracha les bagues qu'elle avait au doigt, et cela sans honte.

— Fanchette, dit le clerc, vous avez une paire de bas à moi...

Une autre aurait pleuré, mais Fanchette ne se possédait pas de bonheur en pensant qu'elle échappait au sacrifice. Justine vint la chercher pour la déshabiller.

— Eh bien, ma chère enfant, vous voilà cassée aux gages! C'est un beau rêve.

— Mon songe a été plus pénible qu'agréable, et je me retrouve avec plaisir ce que je dois être.

— C'est de la philosophie: j'ai une justice à vous rendre, vous étiez une bonne maîtresse, malgré vos petits moments de fierté.

Fanchette avait repris sa petite robe, son tablier noir et son bonnet; et, lorsqu'elle sortit, tous les clercs lui dirent un *Adieu, Fanchette,* assez amical.

Depuis que Courottin se voyait à la tête de cent vingt-trois francs reçus pour avoir commis le mal, et de cent louis en espérance pour le commettre, son intelligence s'était accrue; il négligeait l'étude en s'occupant du projet dont la nécessité devait lui assurer la protection du marquis, et le faire parvenir.

En conséquence, il prit un air de compassion en offrant son bras à l'ex-fille du procureur, afin de pouvoir la suivre, et accomplir ses desseins.

— Tenez, mademoiselle Fanchette, prenez mon bras, je vais vous conduire.

— O mon ami! tu n'es pas ingrat, toi!... je ne le serai pas pour le service que tu viens de me rendre!... Et elle avait les larmes aux yeux.

« Ouais!... dit en lui-même cet extrait de Satan, je suis né sous une heureuse étoile, et je fais bien de me couchèr de manière à ce qu'elle m'éclaire toujours. »

Fanchette était très-pensive, et marchait lentement.

— C'est un bien bel homme que M. Jean-Louis Granivel; il est noble et généreux.

— Oh, oui!... mais je l'ai méconnu, renié.

— Ah, mademoiselle! saint Pierre a été pardonné, et il avait renié trois fois.

— Courottin, je suis bien coupable!...

Le clerc ne comprenait rien à cette délicatesse de sentiment, et il se contenta de penser que ces deux jeunes gens prenaient la vie et le monde à rebours de ce qu'ils sont.

Laissons-les marcher, et voyez, je vous prie, ce pauvre Jean-Louis, triste, abattu, assis sur le fauteuil du premier

conseiller clerc, son siège favori, puisqu'il avait été celui de Fanchette. Ce malheureux est dans la salle basse de la petite baraque de bois que son père a construite contre sa belle maison de la rue Thibautodé; le père Granivel est en face de lui; une table les sépare, et il regarde ce fils idolâtré avec une douleur égale à celle que Jean-Louis ressent. Le professeur, depuis deux heures, n'a pas cessé de parler. Sa langue lui refuse le service; et son neveu, regardant une horloge de bois, dit avec une profonde tristesse:

— Voilà neuf heures!... elle est mariée!...

Barnabé rassembla ses forces pour répondre:

— Est-ce prouvé?...

— Ah! mon oncle!... il faut que je quitte Paris.

— Sur quel dilemme appuies-tu ta proposition ?...

— L'air m'est mortel.

— C'est une proposition simple; conclus donc?

Jean-Louis, accablé de douleur, ne répondit rien. Il mit son coude droit sur la table, appuya sa tête sur sa paume nerveuse: à ce spectacle, les deux frères chantèrent le psaume suivant:

— Mon pauvre enfant! dit le père la larme à l'œil.

— Quel malheur! dit Barnabé.

— Sans remède!... j'aurais beau donner ma fortune.

— On ne guérit pas les maux de l'âme.

— Peste de la coquine!...

— Mon frère, pourquoi l'injurier?...

— C'est une ingrate!...

— Non!

— Comment, non?

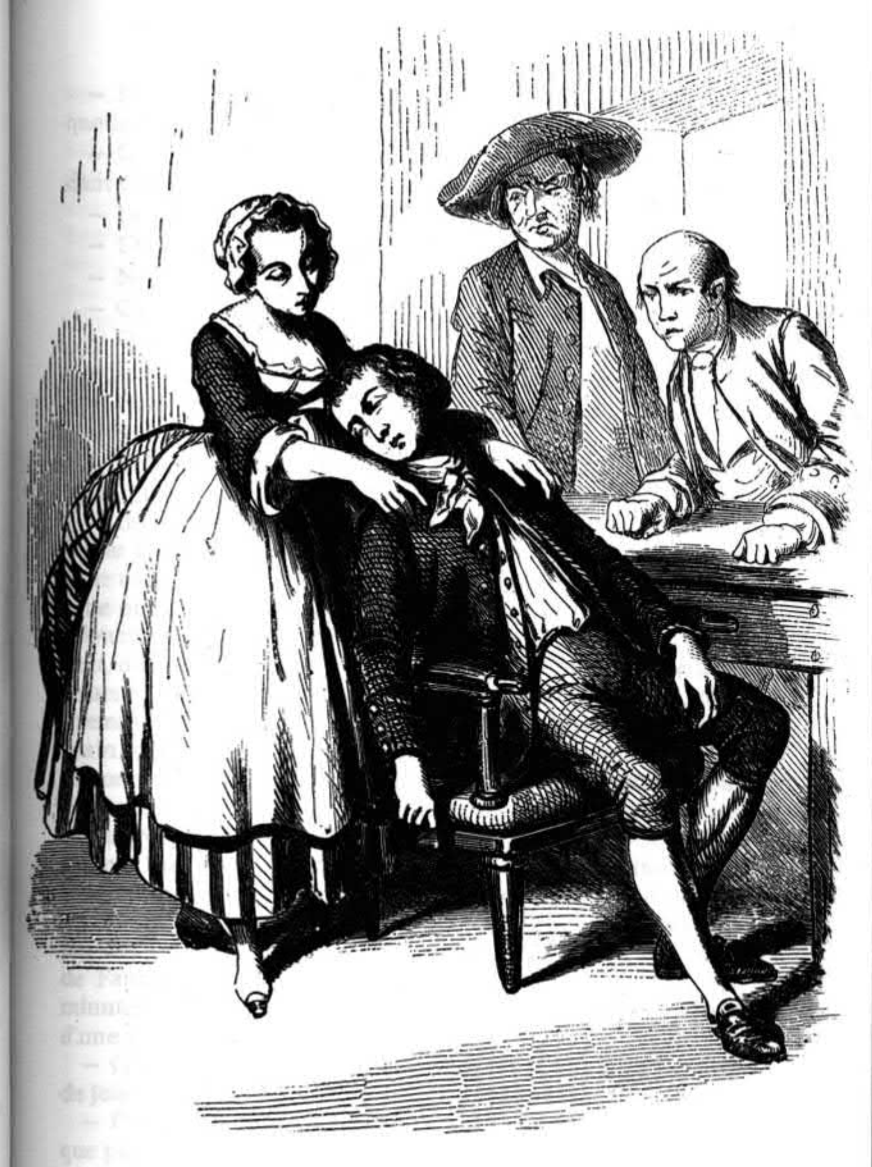
— Certainement: quand tu l'as obligée tu as eu du plaisir, et partant tu t'es payé par tes mains; un bienfait est un devoir; la reconnaissance est un trop grand prix; c'est payer un fétu de sa vie.

— Tu as raison.

— Je n'ai donc pas tort de l'appeler ingrate?

— Si; ce n'est pas à toi à le dire, c'est à elle de le penser.

— Elle est adorable!... murmura Jean-Louis avec le ton d'un homme qui s'éteint...



Elle le regarda...

– Mon fils, mon amour, ma joie, mon petit Jean!... quelle figure décomposée!...

– C'est un fait; mais les espérances trompent; cependant comment faire? dit le professeur.

– Le plaindre, mon frère.

– Cela n'avance à rien.

– Ne pas le plaindre.

– C'est mal.

– Quel est le milieu?

– Je ne sais.

– Que faire donc?...

– Se taire, et respecter son malheur!...

– Mille tonnerres! que Dieu confonde l'amour, l'âme et les femmes!...

Et ils se turent. Le silence régna et la douleur la plus profonde habita cette salle granivellienne. Ce culte du malheur est, à mon gré, le plus délicat, surtout pour une infortune que ni la raison ni le tourbillon de la vie ne peuvent adoucir. Bref, le silence s'était coulé dans les angles, dans l'air, dans tout; la lampe même éclairait faiblement. Le professeur s'est retourné au bruit d'une souris qui joue, exempte des maux de la raison!... Jean laisse tomber sa main, et pâlit en regardant son père, dont les yeux humides annoncent la tendresse... A ce moment, la clef gronde tout doucettement dans la serrure, chacun se retourne, et Fanchette resplendissante de grâce leur apparaît... Une larme prête à quitter le bas de chacune de ses joues indique, par le chemin brillant qu'elle a tracé, le combat qui s'est fait en elle avant d'entrer chez son père adoptif... Jean s'élance par-dessus la table, renverse son oncle, et baise les pieds de Fanchette... Au bout de cinq... est-ce cinq?... non, six minutes d'attendrissement général, le charbonnier s'écrie d'une voix tremblante:

– O ma Fanchette! quel sacrifice tu me fais!... j'expire de joie; tu abandonnes tout pour revenir à moi!...

– *Per philosophiam*, un dévouement pareil n'est presque pas douteux!...

Quant au père Granivel, muet et attendri, son œil disait tout par son expression paternelle.

Chaque trait de ce tableau était un coup de poignard pour le cœur de la coupable Fanchette; mais cette angoisse se passait à l'intérieur, car sa douce figure souriait à Jean-Louis; ce sourire avait quelque chose de pénible; elle prend la posture respectueuse qu'ont les Prières en suivant Jupiter, et dit au père Granivel:

— Il ne restait plus, pour combler mon malheur, que de jouir du touchant spectacle de votre amitié lorsque j'en suis indigne... j'aurai le courage d'avouer ma bonté... j'aimerais mieux vos reproches que vos témoignages de tendresse... Je ne suis point fille de Plaidanon!...

Il se fit un certain mouvement chez les auditeurs, et la tendre amie de Jean-Louis s'en aperçut bien.

— Je ne viens pas vous implorer... Ah! mes torts sont trop grands pour être pardonnés; mais avant de fuir, j'ai voulu revoir l'ami de mon enfance, celui que j'ai mortifié par orgueil, crainte, petitesse d'esprit... Sache-le donc, Jean-Louis, je t'aime et t'aimerai toujours!... dès ce moment mon cœur ne variera jamais!... Adieu!

Le front sévère de Granivel s'était déridé; il allait parler, mais l'inévitable pyrrhonien s'écria:

— Mon enfant! ton petit discours n'a pas trop de logique; mais pour être sans arguments ni sorite, il ne m'en a pas moins touché; je te pardonne de bon cœur, et je te dote de six mille livres de rente, dont je n'ai que faire.

A ces mots, Courottin entendant parler de six mille francs, montra sa maligne figure.

— Quel est ce chat? dit le professeur.

— C'est celui qui m'a rendue à vous; cinq minutes de retard j'étais madame Vaillant.

Le professeur tira une longue bourse de cuir, et la lui donna.

Mais que faisait Jean-Louis? dira plus d'un lecteur... Il n'entendait plus, une pâleur sinistre étalée sur son visage indiquait qu'il succombait à son plaisir!... Que les romanciers de nos jours frémissent devant la sainte vérité de

cette histoire!... Les pauvres gens, qui, jusqu'ici, n'ont fait évanouir que des femmes!

La charmante Fanchette alarmée tient cette tête chérie sur son sein; elle la regarde avec amour, et la constance des rayons de sa douce et langoureuse vue fit revenir Jean-Louis par degrés, comme la fleur qui renaît aux rayons du soleil. En soulevant sa paupière, sa rétine fut immédiatement frappée de l'expression amoureuse empreinte sur toute son amante, et il savoura ce plaisir pendant que le père Granivel buvait un petit verre d'eau-de-vie, devant lui depuis trois heures, et que le professeur cherchait, en se grattant le menton, à se bien convaincre de la réalité de ce qu'il voyait. Courottin comptait ses louis.

Le père Granivel, sans mot dire, s'en fut chez le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, afin d'arranger le mariage de Fanchette pour le lendemain. Courottin le suivit, et fut témoin que l'on exigea vingt écus pour cette nouvelle cérémonie.

— Mais, mille tonnerres! j'ai payé pour un mariage, je puis le faire quand je veux.

— Non, monsieur, vous l'avez décommandé; celui-ci est un nouveau.

— Peut-il être fait demain? dit Courottin.

— Certainement, en payant les vingt écus.

— Vous l'entendez, monsieur Granivel?

Le bon homme lâcha vingt écus, et il fut convenu qu'à midi on marierait Fanchette au grand autel; qu'on dirait une grand-messe, et que l'on déploierait tout le luxe des grandes fêtes.

— Tu viendras à la noce, mon petit chafouin? dit le père Granivel en se séparant de Courottin au sortir de l'église; tu nous as rendu service; sois notre ami.

— *Je vous en rendrai bien d'autres*, répondit le malin clerc.

— Adieu; je vais faire sauter de joie ces pauvres enfants; et cette fois-ci il n'y aura pas d'anicroche.

— Faut l'espérer.

Là-dessus Courottin, s'inquiétant peu de ses devoirs de

petit clerc, galopa, comme le cheval d'un postillon ivre, vers l'hôtel du marquis de Vandeuil. En chemin, il fit les réflexions les plus ambitieuses; elles étaient causées par les douze cents francs qu'il venait de recevoir du professeur. Ses treize cent vingt-trois francs, et le marquis de Vandeuil à exploiter, lui causèrent un mouvement d'orgueil; il se crut capitaliste, et jura de parvenir aux plus hautes dignités.

Il arrive au somptueux hôtel, il entre, et s'incline d'abord devant une porte sur laquelle on lisait: *Parlez au suisse.* Un gros homme habillé en rouge était assis en dehors sur un fauteuil.

— Monsieur, dit Courottin en le saluant jusqu'à terre, monseigneur le marquis de Vandeuil y est-il?...

Le suisse ne lui répondit même pas. Le respectueux clerc attendit. Il réitéra, à trois intervalles égaux, sa demande. Voyant le flegme du fonctionnaire subalterne, il fit la démonstration de passer dans la cour. Le suisse se leva, et lui dit:

— Les mauvaises fisaches sont consigner; sort ici, fouti huissiair.

— Je n'ai pas l'honneur d'être un...

— Qui es-tu?...

— Monsieur Courottin, premier saute-ruisseau du royaume.

— Moi pas connaître sté charche.

Le clerc, profitant de l'étonnement du suisse, passa entre ses jambes, celui-ci les serrant le retint par le milieu du corps.

— Je vous dis que c'est pour une affaire, cria le clerc en glissant comme une anguille.

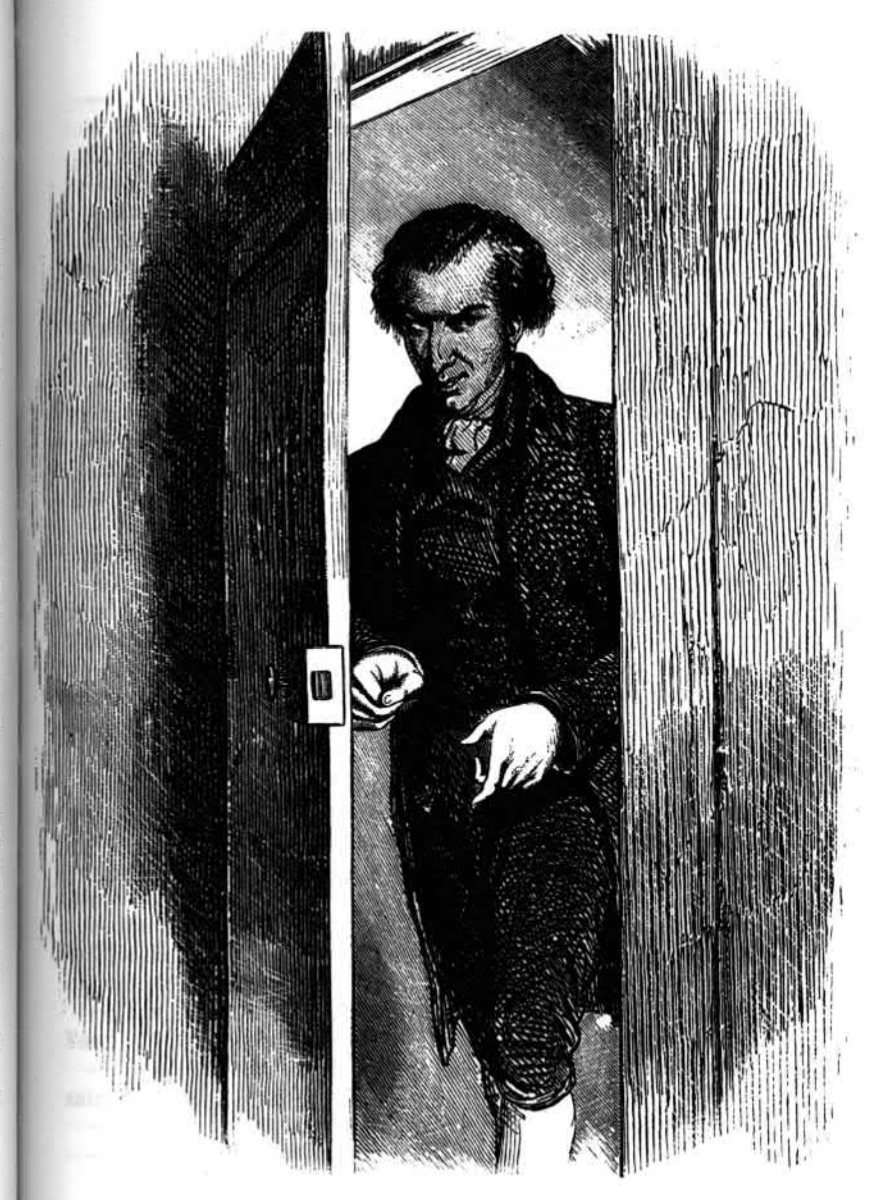
Ce premier pas fait, il s'avança dans le cour de l'hôtel, et fut arrêté par un laquais, qui lui demanda où il allait.

— Chez le marquis; où est son appartement?

— Au rez-de-chaussée, répondit le laquais, intimidé de l'air insolent et familier du clerc.

Il sonne à l'appartement; un grand flandrin de laquais vient ouvrir.

— Que désirez-vous?



Courottin entendant parler de six mille francs

– Le marquis est-il visible?
– Non. Et la porte se referme.
Courottin resonne.
– Madame y est-elle?
– Ce n'est pas son appartement.
– Mon ami, ouvrez-moi; votre maître vous récompensera. Pas de réponse. Le clerc sonne encore. La porte s'ouvre, et il met son doigt entre un des battants. Le domestique, impatienté, la frappe en voyant la même figure, et retourne à sa place. Courottin, malgré la douleur, entre derrière lui.
– Mon ami, je vous promets la moitié de ce que le marquis va m'accorder; laissez-moi parler à votre maître.
– En ce cas, adressez-vous à Lafleur, et passez.
Le clerc arriva au cabinet du marquis; Lafleur en sortait.
– Mon cher monsieur Lafleur, me reconnaissez-vous?
– Non.
Et il passe en emportant une lettre pressée.
Alors Courottin tourne la clef; il se trouve face à face avec le marquis, et s'annonce lui-même, en lui disant, après s'être toutefois plié en deux:
– Monseigneur, je suis un de vos plus dévoués serviteurs.
– Après?
– Je me suis donné mille peines.
– Au fait?
– Mais je suis parvenu.
Le comte fit un mouvement pour sonner. Courottin comprit une fois pour toutes qu'avec les grands il faut être bref. Alors il dit:
– Monseigneur, vous aimez Fanchette; elle n'est plus la fille de Plaidanon, c'était une erreur; si votre amour dure encore, demain elle est à vous.
– Que ne t'expliquais-tu, mon cher! comment! si je l'aime? j'en suis fou.
– Monseigneur, une centaine de louis serait assez nécessaire.
– Prends-les sur la cheminée. Le clerc prit sans compter.
– Quel est ton projet? Voyons, dit le marquis.

— Monseigneur, ayez la complaisance de faire mettre un numéro de fiacre à l'une de vos voitures; que votre valet de chambre la conduise, et soit à onze heures et demie dans la rue des Bourdonnais; qu'il ait l'ordre de m'obéir, et je réponds du succès.

— Sais-tu que si tu me trompes, un cul de basse fosse t'attend?

— Et si je réussis?

— Ma protection.

— Monseigneur, je l'obtiendrai; où faudra-t-il conduire Fanchette?

— A ma petite maison, rue de la Folie-Méricourt; Lafleur sera à tes ordres, et la voiture sera prête.

— Monseigneur, je n'ai plus qu'une grâce à vous demander.

— Laquelle? dit le marquis impatienté.

— Faites-moi l'honneur de m'accorder cent coups de bâton. Je n'ai pu parvenir à vous voir qu'en promettant la moitié de ce que vous me donneriez à l'un de vos laquais.

Le marquis rit beaucoup, et lui dit:

— Par ma foi, tu es rusé, et je te protégerai de bon cœur.

— Monseigneur, je me rendrai digne de vos bontés. Il se courba jusqu'à terre, et comme le marquis l'accompagna par distraction jusqu'à l'antichambre, Courottin reçut des respects d'un chacun.

— Je suis en bon chemin, s'écria-t-il; allons, Courottin, mon ami, de l'égoïsme, de l'esprit et de l'impudence, et tu seras bientôt dans les grandeurs!... A demain les affaires sérieuses. Et il monta les bâtons de sa cage avec l'assurance d'un ministre qui monte au Louvre.

CHAPITRE VI

Par un coursier rapide on la voit emportée!...
Ce coursier c'est le dieu qui régit l'univers!
Et, pliant sous Europe, il traverse les mers.
Elle pleure!...

Anonyme.

Déesse condamnée à trop peu de louanges,
Vous méritez pour suite et les dieux et les [anges.
Ce sont eux qui devraient, embrassant vos [genoux,
Partager leur encens entre leur maître et vous.

Milton, *Séduction d'Eve.*

QU'UN jour de noces est une belle chose!... Neuf heures du matin ont sonné; Fanchette saute à bas de son lit virginal, auquel elle fait ses adieux avec une tendre joie... Courottin a dépêché sa vieille mère, qui se présente pour habiller la mariée; elle lui passe une robe de moire blanche; un coiffeur lui arrange avec grâce ses beaux cheveux; on emprisonne son joli petit pied dans une élégante chaussure; sa gorge divine est voilée par une mante de malines, que l'on a vendue au professeur pour de la dentelle d'Angleterre, et, à travers cette dentelle, le blanc satiné de la peau de Fanchette brille, ainsi que ses épaules d'albâtre, dont les gracieux contours ont été jusqu'à présent cachés par la siamoise; on lui pose un chapeau de fleurs d'oranger; mais, quelque chose de plus efficace que tout cela, le bonheur fait resplendir son charmant

visage d'un fard inconnu aux malheureux... Néanmoins, on s'aperçoit qu'elle n'a pas dormi la nuit tout entière, et que mainte réflexion lui est venue sur la solennité de l'engagement qu'elle va prendre et tout ce qui s'ensuit; or, l'on sait combien cette suite-là éveille de pensers dans le cœur d'une jeune fille!...

Jean-Louis arrive tout paré; sa mise est simple; instruit par le professeur que l'habit ne fait pas le moine, il avait déjà envoyé chez le fripier les habits dorés dont son père lui fit présent pour éblouir Plaidanon. Il fut hors de lui-même quand il aperçut sa douce et tendre fiancée, embellie par tant d'attraits étrangers... Car on a beau dire, la toilette ajoute beaucoup à la beauté. Le charme de la vertu répandit un parfum céleste sur cette scène touchante, et le professeur s'écria en achevant une tranche de jambon:

– C'est un bien bel argument qu'une femme!...

Le père Granivel entre, gêné dans sa marche par ses habits de cérémonie.

– Tiens, mon enfant, dit-il à Fanchette avec bonhomie, je t'apporte tout le bien que ta famille t'a laissé; je te dois compte de ma gestion. Alors il tira un médaillon tenu par une chaîne d'or; il contenait un portrait de femme.

– Voici ton héritage et ta dot, et il lui passa au cou la chaîne d'or.

Elle embrassa son père en lui disant:

– De combien ne vous suis-je pas redevable!... Je vous dois jusqu'à mes vertus. Elle fut s'asseoir sur un canapé, et Jean-Louis, enchanté, met cinq louis dans la main de la vieille mère de Courottin, et s'approche du canapé, en rassemblant des forces pour pouvoir résister au torrent de délices qui l'inonde et fait bouillonner tout son sang.

En cet instant, le léger clerc arrive, et salue avec un air rusé toute la famille, en disant:

– Et les témoins, qui de vous y a pensé?

Sur-le-champ, invitation fut faite à quatre personnages de la rue Thibautodé, qui, alléchés par l'espérance d'un bon dîner, accoururent aussi vite qu'un ventru; or, vous connaissez la célérité d'un ventru en pareils cas.

– Le temps n'est pas certain, dit le clerc, il vous faut deux voitures.

– Certes, mon ami, ma Fanchette ne peut pas aller à pied à l'église.

– Pourquoi donc pas? la nature nous donna les jambes pour marcher.

– Mon frère, la décence...

– Est de convention.

– Nous serons suivis de tout le monde.

– Tant mieux; il y aura plus de témoins de leur bonheur!...

Mais déjà Jean-Louis avait pris Courottin dans un coin, et le priait d'aller chercher deux honnêtes fiacres.

Le roulement des voitures se fit entendre, et le cœur des deux époux battit d'une joie toute céleste.

Le galant Jean-Louis donne le bras à sa mariée: l'empressé Courottin a beau vouloir détacher le marchepied du fiacre, il ne peut y parvenir: le cocher portait une figure enluminée, et des ornements rouges sur son nez, qui prirent une tournure énergique, lorsqu'en sacrant et jurant il s'écria: « Ce n'est pas de ce côté-là; dépêchez-vous, sacrebleu! mes chevaux sont méchants!... » Jean-Louis impatienté, tire Courottin à lui, le colle contre la borne, saisit sa fiancée par sa jolie taille, et la pose sur le fatal coussin du fond; il se retourne pour attendre son père; la portière se referme d'elle-même, et les chevaux prennent le mors aux dents; ils s'échappent par la rue des Bourdonnais, et ils ont déjà tournés la rue Saint-Honoré, quand le charbonnier stupéfait regarde la place où fut la voiture!...

– Grand Dieu! s'écrie Courottin, dont la figure annonçait l'effroi le plus grand, nous sommes trompés!... on vous l'enlève.

– Qui? demanda Jean-Louis.

– L'infâme cocher.

– Parbleu! je le sais; mais qui?...

– Il s'est offert avec tant d'empressement!

– Qui le fait agir?...

– Je l'ignore, mais!...

— Eh bien! qu'y a-t-il, mon neveu? montons, s'écria le pyrrhonien.

— Montons, répète le père Granivel.

— Fanchette est enlevée! répond Jean-Louis; je jure, reprit-il en fermant ses poings et les yeux en fureur, de tuer son ravisseur!... Parleras-tu, magot de plâtre? s'écria-t-il en saisissant le pâle Courottin à la gorge.

— C'est le marquis de Vandeuil. Il avait dit, le jour du thé, à son grand coquin de laquais, de l'enlever pour sa petite maison. Le laquais, je me le rappelle, rôde depuis trois jours dans le quartier; mais, comme il y a une cousine, j'ai cru que c'était chez elle qu'il allait.

— Tiens, mon ami; et Jean-Louis donna une poignée de louis à Courottin, dis-moi où demeure ce Vandeuil?

— Chez le duc de Parthenay!...

Jean-Louis n'en entend pas plus; il court, il vole. Laissons-le courir. Les quatre témoins et les deux frères se regardent mélancoliquement.

— Frère, quel malheur! dit Granivel.

— Ce n'est pas un malheur.

— C'est un bonheur?

— Non.

— Qu'est-ce donc?

— Un fait encore sans qualité; attendons pour discuter. Et le philosophe, sans remonter avec eux, resta auprès de la porte, occupé à chercher si « ouvrir ou fermer cette porte n'était pas une même opération déguisée par les termes... ». Il eut la constance de l'ouvrir et de la fermer pendant une demi-heure, en argumentant à lui tout seul... Mais il appliquait cette opération à la vie et à la mort, et il pensa des choses sublimes...

La voiture emportait Fanchette avec une effrayante rapidité; son bruit étouffa les cris de la jeune fille, qui ne put baisser les glaces; elles étaient arrêtées par un secret. Elle prit le parti de se taire, mais le diable n'y perdit rien, car des pleurs de rage sillonnèrent sa jolie figure. Cette voiture d'enfer parcourut tout Paris, et, après cinq heures de tours, de détours et de courses, elle se dirige vers les boulevards

du Pont-aux-Choux, entre dans une rue déserte, et roule sur le sable; enfin elle s'arrête auprès d'une maison sans apparence, dont la porte s'ouvre et se referme après avoir reçu la voiture. On tient les chevaux, le faux cocher ôte son masque et sa perruque; Lafleur ouvre la portière, deux hommes saisissent, malgré ses cris, la pauvre Fanchette, et elle est transportée, comme par enchantement, dans une petite pièce où elle resta seule. La beauté de ce boudoir la surprit; l'odeur des parfums les plus suaves calme son agitation; elle s'assied sur un meuble soyeux; elle lève les yeux, et se croit sous le ciel; des oiseaux voltigent sur un plafond, chef-d'œuvre de l'art; les dorures, les recherches l'éblouissent; les murs mêmes sont déguisés sous les étoffes les plus précieuses, drapées avec une rare élégance. Sa pose sur le canapé où elle est, devient insensiblement moins roide, elle s'y étend avec complaisance... alors une voluptueuse musique fait entendre les accords les plus tendres, et une voix délicieuse invite au plaisir par des sons filés avec un art admirable... Tous les sens de la jeune fille sont trop occupés pour qu'elle pense à son malheur!...

Une porte s'ouvre, un jeune seigneur paraît, vêtu avec toute la magnificence possible; tous les ordres de la France le décorent, et Fanchette frémit en reconnaissant la figure noble et chevaleresque du marquis de Vandeuil. Une timide rougeur colore son visage.

— Fanchette, dit-il d'une voix tremblante et douce, me pardonnerez-vous?... Dieu!... que vous êtes belle!... Oui, j'ai vu la reine et les plus jolies femmes d'Europe, elles vous céderaient toutes d'elles-mêmes le prix de la beauté...

Le marquis n'approche point de Fanchette, mais il déploie toutes les grâces de son corps, et elle ne peut se dispenser de les voir. Le séducteur continue:

— Je suis bien coupable!... hélas! l'amour le plus violent est mon excuse, et je n'ai pu résister à la tentation de vous admirer un instant sans que mon bonheur fût partagé par d'insolents rivaux: vous êtes vous-même la cause de ce crime... vous n'avez qu'à parler... je vais obéir...

Avouons que l'esprit de Fanchette, de même que ses sens

l'étaient, fut séduit par ce discours, débité avec l'accent d'une passion véritable... mais l'image de Jean-Louis lui apparaissait, ainsi que la scène de la veille. Aussi répondit-elle:

— Monseigneur, je suis simple, et j'avoue que vos éloges me flattent; n'espérez cependant pas arriver à mon cœur, un autre y règne pour toujours.

— Ma chère Fanchette, je ne veux que vous voir et vous adorer, même sans espérance!...

— J'en conserve une, monseigneur, c'est que vous me rendrez à l'instant à ma famille et à mon fiancé.

— Eh! le puis-je, cruelle Fanchette? s'écria le marquis en se glissant sur le canapé où était sa victime... Fanchette!... déesse de mon âme, me refuseras-tu le triste plaisir de savourer ta vue pendant quelques instants?

— Ah! fuyez-moi plutôt, monseigneur, car, si vous m'aimez, ma vue augmentera un amour indigne de vous et de moi.

— Eh! le puis-je, belle Fanchette?... répondit galamment le rusé marquis; il est impossible de vous fuir après vous avoir vue...

En enivrant ainsi Fanchette d'éloges, le courtisan portait à ses lèvres la jolie main de la jeune fille. Effrayée de l'action du marquis, et plus encore des regards enflammés qu'il lançait sur elle, Fanchette se leva précipitamment, et fut se réfugier à l'extrémité la plus éloignée du boudoir. L'effréné Vandeuil contempla un moment avec délices la charmante colombe qui voulait se soustraire à sa destinée; puis, se levant, transporté de désirs, il s'avança vers Fanchette, l'âme pleine de voluptés coupables.

Aux éclairs qui sortent des yeux du marquis, à l'expression de sa figure, Fanchette aperçoit toute l'étendue du danger; elle se précipite à genoux, et là, les bras tendus vers son persécuteur, elle s'écrie:

— Monseigneur, au nom de votre mère, prenez pitié de moi!...

Quelque cruel et vif que fût le cœur du courtisan, l'air, l'accent et les paroles de Fanchette l'émurent involontairement. Il fixa le chef-d'œuvre de grâces et d'innocence prosterné à ses pieds, et eut honte de lui-même. Ce remords inaccoutumé sauva la jeune fille pour l'instant; peut-être aussi le désespoir et l'énergie empreints sur son visage servirent-ils à arrêter les odieuses entreprises du marquis.

— Votre place est-elle à mes genoux? s'écrie le Vandeuil en s'approchant respectueusement de sa captive. Ah! belle Fanchette, pouvez-vous croire que vous ayez quelque chose à redouter près de l'amant le plus tendre et le plus soumis?

— Monseigneur...

— Rassurez-vous; dans ces lieux vous êtes souveraine, et tout doit obéir à vos ordres.

— Alors, permettez donc, monseigneur, que je quitte une demeure si riche et si peu faite pour moi.

— Cruelle Fanchette! pourquoi me demandez-vous la seule chose que je ne puisse vous accorder?... excepté votre liberté, de laquelle mon bonheur et ma vie dépendent, il n'est pas un vœu que vous puissiez former qui ne soit accompli à l'instant... parlez, et les bijoux les plus précieux, les parures les plus brillantes, viendront embellir vos charmes... je mettrai ma gloire à les déposer à vos pieds.

— Monseigneur, tant d'honneurs me déshonoreraient; pauvre, orpheline obscure, je dois rester dans la classe où le ciel m'a placée... Dieu m'est témoin que je n'ambitionne pas d'en sortir.

— Pouvez-vous demeurer insensible à tout ce que l'amour, les grandeurs et les plaisirs ont de séduisant?...

— Monseigneur, je suis plus sensible à la honte...

— Y en a-t-il, belle Fanchette, à obéir aux plus doux penchants de la nature?... regardez-vous, de grâce, ajouta le marquis en plaçant la jeune fille devant une glace, voyez ces traits fins et délicats, cette bouche de roses ornée des perles les plus brillantes, ces yeux dont le doux éclat commande l'admiration et l'amour!... vous devez plaire, séduire, subjuguer: je dois vous aimer, belle Fanchette, il nous faut subir cette destinée...

Ce n'était pas en vain que l'adroit courtisan comblait cette jolie fille d'éloges flatteurs; digne enfant de notre

mère Eva, la vertu de Fanchette s'amollissait aux accents de la louange: le Vandeuil s'en aperçut; mais trop consommé dans l'art de la séduction pour risquer de détruire, par une conduite téméraire, les dispositions moins craintives de la jeune fille, il résolut au contraire d'accroître sa confiance, et, pour cela, se mettant à ses genoux, il lui adressa ces paroles captieuses:

— Adorable Fanchette, il n'est que trop vrai que je ne puis vivre sans vous; mon bonheur serait de ne vous point quitter, de vous entourer sans cesse de mes soins et de mon amour... Cependant, si cette perspective délicieuse pour moi coûte un soupir à votre cœur, je suis prêt à sacrifier ma félicité, mes vœux, mes espérances, au moindre de vos désirs.

» Oui, charmante fille, ces désirs seront des lois pour le malheureux marquis de Vandeuil; parlez, et dussé-je payer ma soumission de ma vie, les portes de cette demeure vont s'ouvrir devant vous... mais, avant de fuir à jamais, accordez à l'homme qui vous idolâtre une faveur bien légère et dont votre rigide vertu n'aura point à rougir...

— Que me demandez-vous, monseigneur? dit Fanchette en baissant les yeux.

— L'unique grâce que je sollicite, c'est que vous consentiez à rester encore un jour en ces lieux; ce délai expiré, si vous persistez à vouloir abandonner l'amant le plus tendre et le plus sincère, je jure sur l'honneur de vous rendre à vos amis, à votre famille, et peut-être à un rival préféré... J'ose espérer que vous ne me refuserez pas la seule faveur qui peut me garantir du désespoir.

Toute naïve qu'était Fanchette, elle comprit qu'il fallait accorder au marquis ce qu'il n'était pas en son pouvoir de refuser. Elle soupira, garda le silence, et parut se résigner à son sort.

Le Vandeuil, plein d'espoir et d'ardeur, se mit alors à dresser son plan de campagne; par ses ordres, toutes les délices des arts furent rassemblées pour subjuguer l'imagination et les sens de Fanchette; jamais conquête de grande dame n'avait coûté tant de soins! De son côté, la

jolie captive formait des vœux, pensait à Jean-Louis, et jurait de se conserver pour lui.

Pendant que chacun formait des projets, l'heure coulait, et la nuit arriva. Le Vandeuil vint alors retrouver Fanchette. La jeune fille, assise devant une croisée ouverte, fixait mélancoliquement l'étoile de Vénus, dont elle avait si souvent admiré l'éclat avec Jean-Louis.

— Hélas! se dit-elle, s'il regarde maintenant le ciel, il pense à moi...

Le marquis, au soupir sorti du sein de la jeune fille, devina l'espèce de pensée qui l'agitait.

— Belle Fanchette, pourquoi fixer le ciel d'un air d'envie?... Les diamants de la voûte céleste sont hors de ma puissance; je ne puis les mettre à vos pieds...

A ce compliment, prononcé d'une voix douce et tendre, Fanchette se retourne vivement; elle tressaille, et veut en vain réprimer le trouble involontaire qui la domine.

— Eh quoi! charmante fille, ma présence vous cause encore de l'effroi?...

— Monseigneur, ce n'est pas vous... mais la fin du jour... l'*heure noire*... que vous dirai-je?...

— Puisque l'obscurité vous déplaît, il faut lui ordonner de disparaître... Génies et fées de ces lieux, s'écria le marquis en élevant la voix, comblez les désirs de votre souveraine!...

Aussitôt les bosquets du jardin sont illuminés comme par enchantement; des gerbes, des feux variés, s'élancent dans les airs, et le chiffre de Fanchette, entouré de devises amoureuses et de serments, y paraît sous mille formes différentes. Mais bientôt tout rentre dans l'ordre accoutumé; les arbres reprennent leur vert feuillage, et la nuit ses voiles sombres et son calme paisible.

— Belle Fanchette, dit alors le marquis à la jeune fille émue, ainsi ne finira point mon amour; aussi vif que ces feux, il sera durable comme la fixité des nuits...

— Ah! monseigneur, répondit l'amante de Jean-Louis, pourquoi adressez-vous les attentions empressées d'un amour si délicat à une pauvre fille qui ne peut y répondre?... mon cœur n'est plus à moi...

— Allons, reprit Vandeuil, je vois que votre mélancolie revient avec l'*heure noire*. Il faut chasser l'ennemi...

A ces mots, le marquis pose le doigt sur un bouton; il appuie, et une nouvelle merveille vient frapper les regards de Fanchette. Le plafond du boudoir s'entr'ouvre, et un magnifique lustre de cristal, surchargé de bougies odorantes, descend doucement. L'éclat des lumières est répété dans les glaces, et Fanchette, en y jetant les yeux, peut jouir de la vue enivrante de sa beauté; alors des voix mélodieuses se font entendre; une musique aérienne les accompagne et prête un charme invincible aux chants voluptueux qu'elles soupirent.

Vous conviendrez, aimables lectrices, que la galanterie du marquis était assez bien entendue; il couronna le chef-d'œuvre de la séduction en prenant congé de Fanchette avec des paroles aussi tendres que respectueuses. Laissons des femmes de chambre, attentives et adroites, déshabiller notre héroïne; laissons cette dernière s'étendre sur le duvet le plus moelleux, après toutefois avoir visité et barricadé toutes les portes de sa chambre, et adressé au ciel, qui s'inquiétait fort peu probablement alors de l'innocence en danger, une prière ardente pour qu'il la conservât digne de Jean-Louis... Et, là-dessus, dormons comme Fanchette...

Le lendemain, à huit heures, Fanchette ouvrit les yeux, fraîche comme Hébé, belle comme Vénus, et pure comme Minerve... chose qui n'était encore arrivée qu'à elle dans la maison du marquis de Vandeuil. Quelle est sa surprise et son effroi!... Malgré ses précautions, on a pénétré jusqu'à elle... Les étoffes les plus riches sont étendues sur les meubles; sur la toilette, un riche écrin composé de girandoles d'une eau admirable, d'un collier de perles rares, de bagues et de bracelets, est placé avec art. Près du lit, un peignoir élégant garni de dentelles magnifiques; de tous côtés, enfin, les merveilles de la parure et des arts rappellent l'amour et la retenue adroite du marquis.

Fanchette, étonnée, se récrie: à sa voix, des femmes de chambre entrent dans l'appartement, et offrent leurs soins

empressés. Avant qu'elle ait le temps de faire un choix, la jeune fille est habillée avec une simplicité recherchée et un goût exquis. Elle semble être servie par des fées: c'est du moins ce qu'elle se dit tout bas, n'osant s'avouer le plaisir que la vue de sa beauté lui cause.

Enfin, d'enchantements en enchantements, la moitié de la journée se passe. Fanchette, environnée de tout ce qui tente le plus la vanité des femmes, voit cependant arriver avec plaisir le moment qui doit la rendre à la liberté et à Jean-Louis. Elle pense au fidèle ami de son enfance, à la douleur qu'il a dû ressentir de sa perte, et à la joie que va causer son retour... Sur ces entrefaites, Vandeuil, paré de manière à mettre dans le jour le plus favorable les avantages qu'il a reçus de la nature, entre dans le boudoir. Il y est à peine, qu'un maître d'hôtel vient annoncer que le dîner est servi... Le marquis se lève, donne la main à Fanchette, et la conduit à la salle du festin... Oh! pauvre Fanchette, tiens-toi bien!...

CHAPITRE VII

Souvent un beau désordre est un effet de l'art.
Boileau, *Art poétique.*

. . . . Je viens de la montagne:
Comment vivre sans ma compagne?
Elle est en mon âme et mon bonheur.
Mettez un terme à ma douleur,
En me rendant ma douce amie,
Ma mie.
Complainte du Mendiant.

Nous avons laissé Jean-Louis courant après sa chère Fanchette; or je vous prie très-humblement de lire l'historique de cette course, si toutefois vous en avez le temps.

Un bon bourgeois du Marais, qui revient de la place Royale voir jouer les petits enfants, fait presque un pas géométrique par seconde, et marche comme le balancier d'une pendule, même lorsqu'il s'agit d'aller manger sa soupe à deux heures. Prenons cette base pour juger du pas de l'homme. Le lecteur sait que Jean-Louis a cinq pieds dix pouces; son pas doit donc être double de celui du bourgeois: ce n'est pas tout, les dames ont remarqué que Jean-Louis a les muscles saillants et composés de nerfs vigoureux; doublons la vitesse. Jean-Louis aime, triplons le tout: alors il s'ensuivra que le charbonnier faisait six pas géométriques par seconde, ce qui produit mille quatre-vingt pieds par minute, et un peu plus de cinq lieues à l'heure;

c'est courir aussi vite que les chevaux d'un prince: quel scandale!...

Quoi qu'il en soit, Jean-Louis courait le nez en l'air, regardant toutes les voitures verdâtres; c'était la couleur de celle qui emportait Fanchette. Sur le quai des Tuileries, il aperçoit un fiacre de cette couleur, et le hasard veut que le cocher ait la figure rouge et le nez bourgeonné; Jean plonge un œil jaloux dans la voiture qu'il atteint bien vite, et il voit une jolie fille habillée en moire ou étoffe presque semblable!... C'en est assez, il se glisse derrière le fiacre, monte sur la petite planche, et se promet en lui-même d'assommer le marquis afin de reprendre Fanchette. Jean-Louis était devenu logicien!... Le petit carreau de derrière se trouvant cassé, Jean-Louis, en y appliquant son oreille, entendit ces désespérantes paroles:

– Eh bien! Fanchette, es-tu contente?...

Un bruit funeste fut la seule réponse... Jean-Louis est prêt à défaillir: un coup de poignard l'a frappé au cœur. Tandis qu'il reprend ses sens, la voiture s'est arrêtée à la porte du suisse des Tuileries, le couple qui l'occupe descend lestement, et entre chez le restaurateur. Jean-Louis, revenu à lui, se précipite... mais déjà les deux amants avaient gagné le commode cabinet; le charbonnier se dépite, pleure de rage, donne un louis au garçon, et demande un cabinet.

– Monsieur, ils sont pris.

– Tous?

– Oui, monsieur, le dernier vient de l'être à l'instant.

– Je veux le voir.

– Monsieur, cela ne se peut.

– Comment, mon cher, ma femme y entre avec un marquis!

– Raison de plus pour n'y pas aller, reprit le garçon philosophe.

Jean-Louis insiste, le garçon l'envoie promener; Jean-Louis applique un soufflet sur la figure du garçon, le garçon répond par un coup de poing, et Jean-Louis en colère le prend, entre dans la cuisine, et le plonge dans un grand

baquet d'eau chaude; la cuisine en rumeur s'arme, et jure... En voyant ce bataillon sur le pied de guerre, les gens qui sortaient forment un groupe, les passants entrent, les officieux pérorent et conseillent d'aller chercher le guet. Au milieu du tumulte, un petit gâte-sauce s'écrie: « Je suis mort! » L'attention se porte sur lui, Jean-Louis s'esquive, et monte visiter les cabinets; les portes sont fermées, le charbonnier frappe et appelle; on ne répond pas, *et pour cause*; il enfonce alors une, deux, trois portes, et il voit bien de drôles de choses... Les dames crient au meurtre; le guet et le commissaire montent les marches quatre à quatre... Mais Jean, sautant par une fenêtre, va se mettre en faction à cent pas de là, ses yeux fixés sur la porte du suisse. Il voit emmener quatre hommes... Les dîneurs, troublés, vont ailleurs achever leur repas et autre chose... Un fiacre en emmène deux... Jean-Louis croit reconnaître... Il accourt... il est trop tard, la voiture est partie, et Jean-Louis est obligé de se mettre derrière. Bientôt le fiacre s'arrête à la porte d'une autre maison. Sans attendre que le cocher descende, Jean-Louis ouvre la portière, laisse débarquer l'homme, mais il se saisit de la femme, la pose sur sa tête comme un pot au lait, et court avec cette rapidité que vous lui connaissez.

— Au voleur!... à l'assassin!...

Et le gros petit homme de s'élancer: chacun vole et le suit; le petit monsieur est égaré, pâle. Je le crois bien, on ne va pas en voiture impunément avec une jolie femme. Le guet du poste de l'Opéra accourt (ne vous alarmez pas, lecteur, si le guet vient encore; le guet, avant la Révolution, et les gendarmes de nos jours, ont toujours été des choses indispensables); bref, le guet prend le petit monsieur pour le voleur. On le ramène en le tarabustant, vingt témoins affirment l'avoir vu courir; le fiacre a disparu; le petit monsieur, mis au corps de garde, se trouble; le commissaire vient, l'interroge, et l'envoie en prison.

Qu'arriva-t-il de tout cela?... madame Jacques Lenfant, sa fille et sa servante, attendirent leur maître jusqu'au lendemain huit heures: on s'ingéra que cet extrait



Le guet prit le petit monsieur pour le voleur

d'homme s'était perdu dans l'Opéra. « L'Opéra est si grand! disait madame Lenfant, que Lenfant s'y sera égaré. Quelquefois, quand nous sommes couchés, j'ai peine à le trouver dans notre grand lit. » Sur ce raisonnement concluant, on alla le réclamer au directeur de l'Opéra, qui répondit qu'il ne se chargeait pas plus de ceux qui entraient chez lui que de leurs oreilles; et lorsque la famille revint de son long voyage rue des Nonnains-d'Yères, avec cette réponse égoïste et désespérante, on trouva une lettre datée de la Conciergerie:

« Ma mignonne (elle était haute de quatre pieds, et avait soixante-douze pouces de tour), va me réclamer à la police; j'ai perdu les cent vingt francs que nous eûmes tant de peine à amasser, et je n'ai pas vu l'Opéra.

Signé Lenfant.

« P.S. Informe-toi de ce qui est arrivé à la petite lingère du coin. »

Laissons l'honnête mercier à la Conciergerie, et retournons à Jean-Louis, qui court avec la petite lingère du coin sur sa tête: arrivé au Palais-Royal, il la pose à terre, et s'écrie:

– Fanchette! indigne Fanchette!

Fanchette pleure!... Jean-Louis la regarde!... Ce n'est pas elle!... ce n'est pas elle!... et il fuit en laissant la nouvelle Hélène au milieu du Palais-Royal... Je ne sais pas ce qu'il en advint, mais oncques depuis l'on ne revit la jolie petite fille de boutique de la lingère du coin!... Je faux!... car le marquis de L** en fit sa maîtresse; elle eut de l'ordre, et quand la Révolution arriva, elle passa à Mirabeau, acheta des biens nationaux, maintenant elle a cinquante mille livres de rentes, est femme d'un dignitaire, va aux sermons, est dévote, parce qu'elle a cinquante et un ans, et prêche la vertu...

Jean-Louis du Palais-Royal courut à l'hôtel du duc de Parthenay, rue du Bac. Le gros concierge le laissa passer sans mot dire, et cela par une excellente raison, Jean-Louis

était le fournisseur de la maison. Il arrive pâle, harassé, mourant de faim, à la cuisine.

— Te voilà, l'ami? s'écria le chef, sans se déranger d'un coulis qu'il méditait; mais notre provision n'est pas encore finie.

— Ah! mon cher monsieur de Ripainsel! j'ai quitté le charbon, et je viens vous demander de me rendre un service.

— Qu'est-ce? dit le chef avec un air de protection, tout en faisant sauter sa casserole.

— Avouez-moi franchement si le duc est chez lui, le marquis, la marquise!... personne ne sait mieux que vous quand ils sont ou ne sont pas ici.

— Mon cher, répliqua Ripainsel en mettant chacune de ses mains sur ses hanches, et en balançant sa tête, Son Excellence depuis ce matin est à Versailles, le roi l'a mandée, voyez-vous? la politique s'embrouille, il devient tous les jours plus difficile de gouverner, comme de faire la cuisine; le peuple veut de nouvelles choses, comme le palais de nouveaux ragoûts; voilà pourquoi je crois que monseigneur ne reviendra que demain, car demain j'ai un grand dîner.

— Et le marquis?...

— Ah! depuis une heure il est parti avec sa voiture d'expédition.

— Qu'est-ce? dit Jean-Louis.

— Une voiture sans armes, simple, et telle qu'il en faut pour courir la prétantaine.

— Le scélérat! que le tonnerre l'écrase!...

A ce blasphème, les marmitons restèrent la bouche béante, et le chef s'écria:

— Mais, mon cher, vous n'êtes pas dans votre *assiette ordinaire*; vous avez la figure rouge comme *une tomate*, vous vous emportez comme une *soupe au lait*.

— Ah! mon cher monsieur de Ripainsel, sauvez-moi la vie!

— Je ne demande pas mieux; j'en fus toujours le soutien.

— Faites-moi donc parler à madame la marquise?

— Impossible! elle dîne!... et le dîner est une affaire trop importante pour qu'on se dérange en y procédant.

— Monsieur de Ripainsel!...

— Impossible! vous dis-je. Et le chef retourne à son coulis.

Sur ces entrefaites, arrive une jolie femme de chambre qui agaçait toujours Jean-Louis quand elle le voyait... Avouons la chose, Victoire en était folle!... Vous voilà, joli garçon!... que faites-vous à cette heure?...

— Mademoiselle, lui dit le pâle charbonnier, rendez-moi le plus grand service qu'un être puisse rendre à un autre.

— Lequel?

— Faites-moi voir votre maîtresse, ou je meurs!...

— Ah! monsieur Granivel, cela ne se peut...

— Qu'est ce que je vous disais? s'écria le chef.

— Ah! mademoiselle! reprit Jean-Louis. Et il saisit la main de Victoire.

Ce geste produisit quelque effet.

— Ce serait oublier mes ordres!... Et la soubrette s'esquiva doucement par un long corridor.

Jean-Louis avait trop d'intelligence pour ne pas la suivre, et lorsqu'il aperçut les yeux brillants de Victoire, il conçut quelque espérance.

— Ah! mademoiselle! s'écria-t-il en la saisissant par la taille; seriez-vous assez cruelle...

— Oui!... Et la fine soubrette gagnait un petit escalier. L'intrépide Jean voyant qu'au bout de trois marches montées on ne le renvoyait pas, espéra davantage; et comme il était un maître homme, il risqua quelque chose de positif en embrassant Victoire.

— Allons!... j'espère, petite femme, que vous ne me refuserez pas?

— Laissez-moi, dit-elle en lui donnant une chiquenaude sur les doigts.

— Victoire!... Et Jean-Louis insista.

— Ah! monsieur Granivel, vous êtes trop bon pour me

faire renvoyer... Et elle montait avec une vitesse singulière.

Arrivée à la porte d'une petite chambre de mansarde, elle entra, en répétant:

– C'est impossible!...

La porte restant ouverte, l'amoureux charbonnier comprit tout d'un coup l'étendue du sacrifice qu'il fallait faire.

– Allons, se dit-il, c'est pour avoir Fanchette.

Jean-Louis entra...

– Eh bien!... dit la soubrette étonnée, je me résigne à me faire gronder pour vous; voyez comme je suis bonne!...

– Bonne! répéta Jean-Louis en la suivant: corbleu! vous n'êtes que reconnaissante!...

C'est si vrai, que la respectueuse soubrette descendit l'escalier en admirant le charbonnier; cette admiration se manifesta par un: *Incroyable!...* qu'elle répéta trois fois, et qui prouvait combien son esprit était frappé de la valeur intrinsèque de Jean. Ce dernier, marchant tête levée, n'y répondit que par un sourire de fierté qui semblait dire à la soubrette vaincue: « On ne vous a pas vendu chat en poche!... »

Victoire était tellement préoccupée, qu'elle entra chez la marquise, en s'écriant:

– O madame! quel homme!... Je veux dire, reprit-elle, rougissant jusque dans le blanc des yeux, que ce bel homme est le charbonnier de la maison, et qu'il désire vous parler.

La jeune et jolie marquise s'amusait à faire manger un petit singe; elle ne se dérangea pas, car elle était triste; elle pensait à la conduite de son mari!...

– Que peut-il me vouloir?... et elle jeta une noisette au petit singe.

– Mais, madame, il paraît avoir bien du chagrin.

– Du chagrin!... qu'il entre alors!...

– Madame!... dit Jean-Louis avec sa voix retentissante, et en s'asseyant sans attendre qu'on l'en priât, selon les principes d'égalité de bon pyrrhonien. La marquise, choquée, continua de jouer avec son singe, sans même remarquer Jean-Louis: car femme qui aime n'a jamais d'œil en réserve pour les hommes.

Cette contenance, loin d'intimider Jean-Louis, le fit ressouvenir d'un précepte de son oncle, qui prétendait que les grands sont entourés d'illusions, et qu'en les étonnant par la vérité et la justice, on les force à nous écouter.

– Madame!... reprit donc Jean-Louis en haussant la voix, c'est un malheur! je sais qu'en quittant votre singe vous n'allez vous occuper que d'un homme, et d'un homme au désespoir, mais encore faut-il le quitter pour m'entendre?...

La marquise, abasourdie par un tel langage, regarda le charbonnier.

– Ah, madame! reprit-il en profitant de son étonnement, je souhaite que vous ne connaissiez jamais le trouble affreux où jette la privation de ce que l'on adore, surtout lorsqu'on nous ôte, de force, tout ce qui nous fait supporter la vie: c'est ce qui m'arrive. J'aimais Fanchette, et j'en étais aimé; votre mari, qui pourtant a une assez belle femme pour n'avoir rien à envier aux autres, votre mari a vu Fanchette, et il me l'a enlevée ce matin.

Le ton de ces paroles naïves allait à l'âme, et le début avait déjà fait pleurer la pauvre marquise délaissée.

– Vous accusez le marquis à tort! il est incapable d'une pareille action!

– Madame, je ne viens pas l'accuser; qu'il se comporte il l'entend, cela ne me regarde pas; mais je veux savoir où est sa petite maison, car en ce moment il y est avec ma Fanchette!...

– Mon mari, avoir une petite maison!... Et la pauvre marquise pâlit, en regardant de nouveau le charbonnier:

– En êtes-vous bien sûr? dit-elle d'une voix entrecoupée.

– Madame, je ne sais qu'une chose, c'est qu'il m'a enlevé ma Fanchette, et il en avait formé le projet au thé de maître Plaidanon. Là on lui a entendu dire à un certain Lafleur, que le tonnerre écrase... sous votre respect, de la réserver pour sa petite maison.

La marquise pensive pâlissait et rougissait tour à tour.

– Je n'en puis plus douter!... il m'abandonne et me délaisse!... quelle récompense pour tant d'amour!...

— Aucune, madame: je suis honnête homme, et ne veux que ma Fanchette, reprit le charbonnier prenant le change.

— Mon ami, dit Ernestine de Vandeuil, tu chéris donc bien Fanchette?

— Ah! madame! c'est mon second Dieu!

— Et elle t'aime?

— Si elle m'aime! répéta le charbonnier la larme à l'œil, et tordant son chapeau... si elle m'aime!...

— *Ils s'aiment!...* s'écria douloureusement la marquise.

— Mon ami, continua-t-elle, il nous est impossible d'approfondir ce mystère d'iniquité; car aucun de mes gens ne me dira où est la petite maison de monsieur... s'il en a une!... et le dépit perça dans ces derniers mots... Mais le duc doit être demain ici à sept heures du soir. Revenez, et je réponds sur mon âme que votre Fanchette vous sera rendue.

— Ah! madame! et Jean-Louis se jeta à ses pieds, et couvrit sa main de baisers... j'avais juré la mort du ravisseur de Fanchette: c'est déjà m'acquitter envers vous que d'être parjure... Ah! madame! vous méritez d'être heureuse... Je reviendrai demain.

A ces mots, Jean-Louis disparut, et quoiqu'il n'eût rien mangé de la journée, qu'il fût huit heures du soir, qu'il eût beaucoup couru, qu'il fût très-fatigué, il ne s'en alla pas moins le jarret tendu comme un maître d'armes faisant le salut, ce que Victoire remarqua très-bien.

Cependant il faut convenir que la nature commençait à souffrir. Avouons-le, Jean-Louis était homme. Lecteurs, ce préambule est pour vous instruire qu'il avait faim et soif. Alors, entrant chez un marchand de vin, il jette un louis sur le comptoir, y voit un broc, le prend, l'enlève, le boit, et disparaît... De même que la soubrette, le cabaretier répéta: *Quel homme!...* Je vous laisse à penser quelle fut la stupéfaction de tous les buveurs, et surtout des buveurs au *canon*!...

Devançons un peu Jean-Louis, et voyons ce qui se passa chez le père Granivel. Courottin n'abandonna pas cette maison. C'est une maison d'or, avait-il dit à sa mère... aussi

la vieille Sibylle et son fils, prévoyant la profusion du repas, s'étaient-ils munis des poches de fer-blanc qui servaient au rusé petit clerc à emporter le dîner de sa mère, qu'il nourrissait de la cuisine de l'avare Plaidanon. Courottin, ce délégué de l'enfer, jouit pendant quelque temps de la douleur d'un chacun, et il y compatit en feignant une bonne foi qui séduisit le pyrrhonien. Les quatre témoins prirent une figure qui annonçait le ferme désir de coopérer au repas de noces. Pendant que sa mère mettait le couvert, Courottin furetait; ses doigts crochus s'insinuaient partout avec une rare activité; parvenu dans une pièce obscure qui donnait sur la rue, il aperçut une sacoche abandonnée; il lui prit une tendresse de père pour ce sac, qu'il recueillit charitablement; et, voyant en même temps une espèce de coffret, il lui porta promptement secours en y fourrant sa main rapace: c'était un piège pour les souris; sa main ainsi capturée, et l'autre embarrassée de la sacoche, il se trouva dans une position très-perplexe.

Parut alors Barnabé Granivel.

— Que fais-tu donc là, drôle?...

— Je range, monsieur de Granivel, dit-il tout penaud.

— Je comprends bien; mais comment ta main s'est-elle trouvée prise dans le piège?...

A cette interrogation, l'humble Courottin lâcha un « Je ne sais » avec l'air d'une dévote qui fait un acte de contrition.

— Bravo!... admirable!... belle réponse!

Le clerc crut que le docteur raillait; mais celui-ci s'approcha de Courottin, lui dit avec la joie d'un compatriote qui en retrouve un autre:

— Serais-tu pyrrhonien?...

— Parbleu! répondit Courottin, je le crois bien!... nous le sommes de père en fils.

— Prouve!... prouve!...

— Je suis prêt; mais, bien qu'il soit impossible d'affirmer que ma main soit prise, ôtez-moi, je vous prie, ce trébuchet.

Le pyrrhonien, enchanté de ce langage philosophique, débarrassa le Courottin, qui reprit:

— Ce n'est pas tout; êtes-vous sûr de voir ce petit sac?
— Certes, non...
— Etes-vous sûr de ne plus le voir? dit Courottin en le mettant dans sa poche.
— Certes, non.
— Bien, continua le clerc, laissons le sac où il est; maintenant à qui croyez-vous qu'il soit?...
— Je n'entends rien à cela, s'écria le père Granivel, qui entrait alors pour chercher de l'argenterie: mon sac?...
— ... Est à vous, monsieur de Granivel: il y a quelques probabilités en votre faveur, j'en conviens; prenez-le donc. Ce que j'en faisais, continua le clerc en trouant le sac avec son ongle, n'était que pour discuter sur la réalité des choses... On croit qu'une chose existe, tandis qu'elle n'a que des formes; on se trompe, même sur les quantités, le contenant et le contenu... et voilà...
Le clerc rendit le sac allégé...
— Ce jeune homme ira loin, frère!... dit le pyrrhonien surpris.
Le couvert dressé, chacun se mit à table; le père Granivel ne mangea pas, tant il était affligé. Courottin trouva le moyen de dévorer comme quatre, de discuter sur le mouvement avec l'oncle Barnabé, de plaindre le père Granivel, de remplir ses deux poches de fer-blanc, et de s'insinuer dans l'esprit des quatre convives, qui le regardèrent comme un profond génie.
Il parla commerce, et le loua, car il n'y avait à table que des commerçants.
— Messieurs, s'écria-t-il, c'est le commerce qui vivifie un Etat; sans le commerce, on n'a rien, absolument rien!... ni vin (là-dessus il en avala un grand verre), ni liqueurs (il arracha la bouteille de kirsch de la main du philosophe et s'en versa), ni fourrures, ni cuirs, ni maroquins (et il regardait le marchand peaussier), ni sucre, ni indigo, ni café, ni chocolat (et il fit un sourire à l'épicier). Ah! messieurs! le commerce...
Ici il les regarda d'un air goguenard, et reprit:
— Le commerce est la base de la prospérité publique et

particulière quand il va bien; c'est la branche la plus utile; les autres sont oiseuses; la médecine, la chirurgie, la pharmacie, le militaire, le barreau, la justice même, ne sont rien auprès. Vous êtes, bons commerçants, la sève de l'arbre, et, pour le prouver, prenons l'état de charbonnier; non que je ne respecte les vôtres, messieurs, mais parce qu'il faut choisir. Or, quoi de plus utile que le charbon? D'abord il fait vivre en cuisant le dîner; et n'est-ce pas le dîner qui procure les honneurs, séduit une belle dame et un magistrat. De plus, il procure les richesses et les indigestions; les indigestions, la mort; or, quoi de plus utile que la mort? C'est la vie de la médecine, des procureurs, des notaires, des huissiers, et de l'église militante, qui ne meurt jamais!... aussi le métier de charbonnier est extrêmement honorable!...
— Voilà qui est philosophique, dit Barnabé.
— Et juste, s'écria le père Granivel.
— Fort juste, répétèrent les quatre marchands.
C'est la première preuve que Courottin ait donnée de cette éloquence qui le rendit si fameux par la suite.
— Et la philosophie? reprit Barnabé...
— Monsieur, dit Courottin la voix presque éteinte, c'est la plus belle occupation de l'homme!...
— Que pensez-vous du mouvement?
— Qu'il n'est ni dans l'objet mu, ni dans celui qui le fait mouvoir, ni entre eux.
— Où est-il? demanda le carrossier...
— Partout, et nulle part.
A cette réponse, chacun resta ébahi; le philosophe embrassa Courottin.
— Viens me voir souvent, mon ami, lui dit-il; je te prédis que tu seras un grand homme!
— Je suis pauvre, monsieur le professeur; c'est là où le bât me blesse.
Ces mots valurent quelques écus à la mère de Courottin, et le professeur lui dit:
— Vous êtes une heureuse mère!... Diable! sans avoir fait d'études pousser de tels arguments! Huit heures et

demie sonnèrent à l'horloge de bois de noyer; et, au milieu des rires que les plaisanteries de Courottin avaient excités, la porte de la chambre s'ouvrit alors avec fracas, et Jean-Louis parut.

— Eh bien! monsieur Jean-Louis, quel est le résultat de vos démarches?... demanda le clerc.

Jean-Louis, la figure décomposée, lâcha le plus gros juron qu'un homme puisse dire... cherchez-le...

— Cela va donc mal, garçon?...

— Ah! père! ça ne va pas du tout. Hélas!... ma pauvre Fanchette!...

— Monsieur, interrompit Courottin, voulez-vous suivre mes conseils? Jean ne répondit rien. Je parie, continua le clerc, que vous n'avez pas été à la police?... il faut y aller.

— Il dit vrai, reprit Barnabé; mon neveu, nous irons demain ensemble; je leur préparerai des arguments...

— Allons, monsieur Jean-Louis, dit un des marchands, prenez un peu de repos, dormez, et demain vos recherches ne seront pas infructueuses, je suis sûr que vous retrouverez mademoiselle Fanchette.

— J'en suis sûr aussi, reprit l'épicier, on retrouve tout à la police; on m'y a rendu un parapluie que j'avais oublié dans un fiacre le jour de la Saint-Médard!... Ah! c'est une aventure fameuse!...

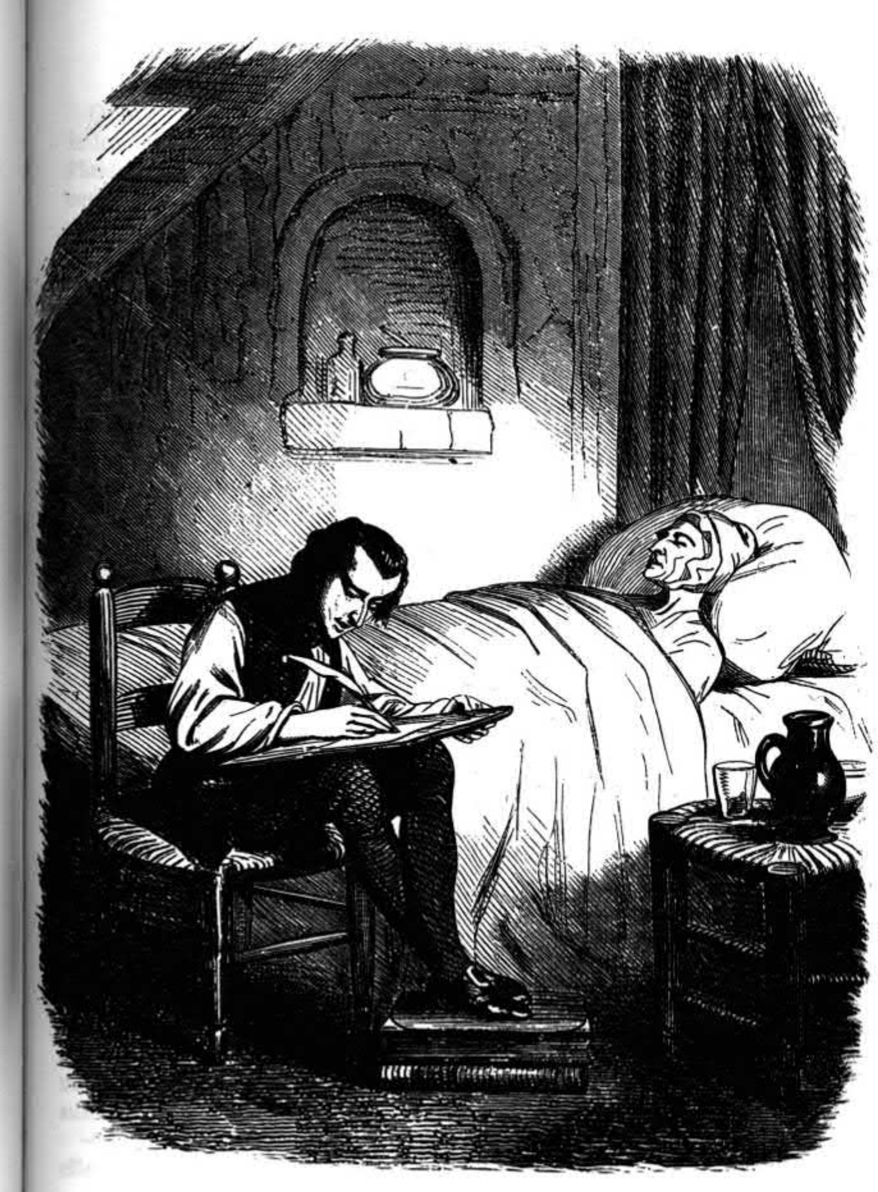
— Garçon, mange et couche-toi, dit alors le père Gravinel.

— Ma Fanchette, père!...

— Demain tu l'auras.

— Dieu vous entende, père! Et là-dessus Jean-Louis fut se coucher avec un peu d'espérance.

Courottin et sa mère, chargés de provisions, rentrèrent à leur grenier de la rue Ogniard; la pauvre sibylle y gagna une fluxion de poitrine, tant elle avait eu de mal à laver, récurer, servir, etc. Le malin clerc, après avoir couché sa mère, fait de la tisane, et mis ses habits sur son lit pour qu'elle transpirât, écrivit une lettre au marquis de Vandeuil, afin de l'instruire des efforts de Jean-Louis pour retrouver Fanchette, et il courut à l'hôtel la remettre au gros suisse.



Le malin clerc, après avoir couché sa mère... écrivit...

Quoiqu'il ne se couchât qu'à minuit, il n'en fut pas moins le lendemain, lundi, à cinq heures du matin, à la porte de Plaidanon. Voilà le modèle de ceux qui voudront avancer!... O vous qui courez cette carrière épineuse, si vous voulez une instruction plus ample, vous la trouverez dans un ouvrage anonyme de Courottin, intitulé *l'Art de parvenir*; je vous recommande le chapitre *des tarifs*, vous y verrez ce qu'on peut vendre décemment sa patrie; ce que vaut une loi, un article, un paragraphe, un amendement, un homme éloquent et un homme ennuyeux, un parvenu ou un seigneur, une place de guerre avec ou sans capitulation, un traité, un emploi, enfin ce que coûte une conspiration faite ou à faire, un député à la Nationale ou à la Constituante, ou à la Convention, ou au corps Législatif... ces derniers ne valaient pas grand'chose... Revenons à Barnabé et à Jean-Louis, qui partent pour la lieutenance de police.

Ils se trouvèrent dans l'antichambre du chef de bureau des réclamations avec une espèce de petite boule couverte d'un morceau de soie, et surmontée d'un pouf; il en sortit une voix criarde.

– J'espère que ces messieurs ne comptent pas passer avant moi?

– Non, madame, dit Jean-Louis.

– Vous venez réclamer quelque chose?

– Je ne sais, répondit le professeur.

– Je le sais, reprit Jean-Louis.

– Lequel croire?...

– Ni l'un ni l'autre, dit Barnabé; restez dans le doute!...

A ces mots le chef sortit.

– Monsieur, s'écria la petite dame, je venais réclamer mon mari, M. Jacques Lenfant, mercier de la rue des Nonandières.

– Madame, dit le chef, votre mari doit être maintenant chez lui, on l'a relâché au premier mot; son extrême naïveté est la cause de son arrestation. Il a dîné chez le suisse aux Tuileries avec une certaine Fanchette...

– Fanchette! dit Jean-Louis, je l'ai vue... ce n'était pas elle...

— O le scélérat! le parjure! je l'aimais, monsieur le chef.
Sa voix criarde cassa le tympan du chef, qui lui répondit:
— Ne l'aimez donc plus!... Qu'allait-il faire à l'Opéra?...
— L'Opéra!... Fanchette!... le suisse: c'est mon homme! dit Jean.
— Votre homme! reprit dédaigneusement madame Lenfant; il est bien à moi, je l'ai acheté assez cher; et elle descendit, ou plutôt roula par les escaliers, en méditant une terrible scène de reproches à ce pauvre M. Lenfant.
— Monsieur, dit gravement Barnabé au chef, qu'il prit par son bouton, les passions des hommes sont...
— Monsieur, interrompit Jean-Louis, qui jugea que son oncle allait entamer un discours, nous venons vous demander en quel endroit de Paris est la petite maison du marquis de Vandeuil.
— Monsieur, je l'ignore.
— Vous avez raison, monsieur, reprit le pyrrhonien... Cependant c'est philosophiquement parlant; mais admettons la présence des choses, où est située la forme de cette maison?
— C'est un renseignement qu'il m'est défendu de donner.
— Par quelle raison?
— Par la raison qu'on le défend.
— Cercle vicieux, dit Granivel; monsieur, vous ignorez donc la logique?
Jean-Louis avait déjà abandonné son oncle, qui se fit mettre à la porte par le chef, après une vive altercation philosophique très-comique, dont nous ne ferons pas mention par une raison que le lecteur doit sentir.
L'amoureux charbonnier courait vers l'hôtel du duc, quoiqu'il ne fût que quatre heures; il eut la constance de se promener trois heures en long et en large, sans s'ennuyer une minute, car il pensait à Fanchette!...
— Fanchette!... pauvre Fanchette!... en quel péril es-tu?
A sept heures, un pompeux équipage éclaboussa Jean-Louis de la tête aux pieds; il entre, et le suisse lui dit de prendre tel escalier qui le conduirait chez mademoiselle Victoire, et tel autre qui le ferait arriver chez madame la

marquise. Ernestine n'avait rien oublié pour que son protégé pût parvenir, et certes la soubrette était payée pour avoir de la mémoire; l'on doit s'en apercevoir par la première recommandation qu'elle avait donnée au suisse.
Jean-Louis monta droit chez la marquise, car il n'était pas homme à faire gratuitement une infidélité.
— Mon ami, mon oncle vient de rentrer, lui dit Ernestine, allons le trouver. Votre Fanchette n'est pas revenue?...
— Non, madame; mais rien n'est plus certain que M. le marquis a une petite maison; car le lieutenant de police a dit qu'il lui était défendu de l'indiquer.
La marquise se trouva mal, et, s'appuyant sur Jean-Louis, elle se dirigea vers l'appartement du duc de Parthenay.
— Mon oncle, dit-elle, je vous présente un brave homme qui sait d'étranges choses, et qui a bien à se plaindre de Ferdinand.
— Parlez, mon ami.
— Monsieur, je n'accuse personne: il ne s'agit que d'une seule chose, le marquis de Vandeuil m'a enlevé Fanchette; elle est dans sa petite maison, je vous prie de me dire où elle est située...
— Mon neveu une petite maison!... quelle indignité!...
— Mon oncle, cet homme aime sa Fanchette!... il faut la lui rendre!...
— Comment, la lui rendre?... sur-le-champ. Et il sonna.
— C'est parlé, cela!... s'écrie Jean-Louis joyeux; je m'en souviendrai, monseigneur, et toujours!... Son accent émut le duc. Un laquais arriva.
— Cherchez Lafleur.
— Il n'y est pas, monseigneur.
— En ce cas, je ne puis rien, mon cher; Lafleur est le seul valet qui connaisse les secrets de mon neveu.
— Monseigneur, il est des rangs où vouloir, c'est pouvoir... et il dépend de vous...
— O mon oncle!... interrompit Ernestine en pleurant, cherchez quelque moyen; je ne vivrais pas si je restais dans l'incertitude; je n'ai pas dormi de cette nuit.

— Monseigneur, dit Jean-Louis, envoyez un ordre au lieutenant de police, et vous le saurez sur-le-champ.

Le duc écrivit deux mots, et sonna.

— Que mon intendant prenne mes chevaux et brûle le pavé; il ira à la police, et me rapportera réponse.

Pendant la demi-heure qui s'écoula, on fit parler Jean-Louis; le duc et la marquise furent étonnés du sens, de la philosophie, de l'âme qu'il mettait dans ses discours. En un instant, ils surent toute sa vie et ses amours. Les larmes vinrent plusieurs fois dans les yeux d'Ernestine.

Jean-Louis avait une naïveté et une chaleur si attendrissantes, que le duc s'intéressa singulièrement à son récit. Le peu qu'il dit de l'enfance de Fanchette éveilla l'attention de ce père infortuné...

Neuf heures moins un quart sonnaient quand le gros intendant arriva et remit la réponse.

— Faites changer de chevaux sur-le-champ, dit le duc en lisant la lettre.

— L'adresse, monseigneur?... l'adresse?... demanda Jean.

— Rue de la Folie-Méricourt nº 9.

— J'y serai avant vous!...

Et le charbonnier s'élance, au grand étonnement de la marquise et du duc.

Pendant que Jean-Louis brûle les distances, transportons-nous à cette infernale petite maison...

CHAPITRE VIII

Elle était fille, elle était amoureuse.

Malfilâtre.

Le doulx fruict d'amourettes veult estre cueilli furtivement.

Rabelais.

Il recule... comme si dans les vastes déserts de l'Afrique un lion à la gueule écumante eût paru soudain, cherchant de la pâture à ses lionceaux.

Lord Byron, *Child-Harold*.

NOUS avons laissé le marquis de Vandeuil donnant la main à Fanchette pour la conduire à la salle à manger... Faites-moi le plaisir de convenir avec moi, lecteur, que jamais courtisan ne conduisit mieux une intrigue que ce Vandeuil... Voyez avec quel art il enveloppe sa proie... Il commence d'abord par énerver le courage de la jeune fille par la vue des tableaux voluptueux qui parent les murs du boudoir et de la chambre à coucher... Une musique d'une suavité italienne vient ensuite ajouter aux prestiges de la peinture; des discours enflammés, parfumés du poison de la louange; la coquetterie éveillée à qui on prodigue tous les trésors du luxe et toutes les occasions de briller; les plaisirs enfin qui se pressent en foule, achèvent l'œuvre de la séduction.

Ce n'est pas tout; non content de tant d'auxiliaires, le marquis veut ajouter une ivresse à l'ivresse morale; pour arriver à ce but, tout le génie de Koliker, le Véry de ce

temps-là, est mis à contribution. Les fourneaux s'allument, les broches tournent, les fours se chauffent, les vins se glacent, les desserts se dressent, et un dîner tel qu'aucun ministre ou directeur général n'en donna de nos jours à d'affamés ventrus, est offert à la sensualité de Fanchette.

Heureusement pour Jean-Louis, Fanchette avait le cœur gros; or, quand on a le cœur gros, on mange peu; or, quand on mange peu, on ne boit point; or, quand on ne boit point, on garde sa raison; or, quand on garde sa raison, on ne fait point de sottises... on en fait quelquefois assez sans cela. Voilà précisément ce qui sauva Fanchette.

Le marquis, qui voulait mettre sa jolie captive au niveau des dames de la cour (quoique gentilhomme il aimait l'égalité), porta force santés. Il but, et il avait ses raisons pour cela, à la beauté de Fanchette, à ses grâces, à son bonheur, voire même à ses vertus... Si le Vandeuil se fût piqué de franchise, cette dernière santé eût été un *De Profundis*.

Malheureusement pour ses projets, la jeune fille, se méfiant des santés, jura de tout faire pour conserver la sienne, et autre chose si c'était possible. Elle fit si bien, que le marquis but seul; il en résulta que le courtisan devint aussi fier qu'un soldat du pape qui escorte une procession.

Nous voici arrivés à l'instant critique: le dîner est fini; le marquis est *ebriolus*, autrement dit gris d'officier, et, par conséquent, tapageur. Il se lève résolument, s'affermit sur ses jambes, s'approche tant bien que mal de Fanchette, et, dissimulant un hoquet, il lui offre galamment la main pour rentrer dans le boudoir, champ de bataille assigné par sa prudence. Ils y sont, la porte se referme et...

. . . .

O vous, lecteurs, ô vous surtout, sensibles lectrices, ne vous effrayez pas de cette ligne de points; il n'est encore arrivé rien de funeste à notre jolie Fanchette; seulement je vous préviens que le combat est engagé.

Intrépide comme le sultan Misapouf, le marquis s'approche de Fanchette d'une main effrénée; il presse la taille la plus gracieuse; de l'autre il tient prisonnières deux charmantes mains qu'il couvre de baisers; il veut parler alors,

mais en vain; sa langue, épaissie par ses libations à Bacchus, refuse de servir d'instrument à la séduction; il se décide donc à substituer l'éloquence du geste à celle de la parole. Plein d'audace et de désirs, il rend la liberté aux jolies mains de Fanchette, et, préludant à ses entreprises plus hardies par un baiser qui souille le front de l'innocence, il enlève le fichu de gaze qui voilait deux demi-globes tels que Zeuxis même n'en aperçut jamais... O mes yeux! que n'étiez-vous là!... ô glaces envieuses! que n'avez-vous conservé cette image du beau idéal!...

A l'action téméraire du Vandeuil, à la vue de ses charmes profanés par des regards impies, le rouge de la pudeur et de l'indignation couvre le charmant visage de Fanchette; il colore son teint, et jusqu'aux formes de lait qui semblent frémir... La jeune fille se récrie, rassemble ses forces, et s'arrache des bras du courtisan...

Mais, hélas! où fuir?... où trouver un abri?... le tour du boudoir est bientôt fait, et le loup dévorant est toujours d'ailleurs à six pas de nous... il avance... que résoudre?... que faire?... inexorable, il se jouera de mes prières et de mes larmes... que dis-je? mes larmes peut-être seront un attrait de plus pour lui... Ah! si le désespoir pouvait!... faible, femme et timide, il pourra me donner la mort, et non me soustraire à l'infamie!

Tandis que notre pauvre Fanchette faisait rapidement ces tristes réflexions, le marquis, remis de la surprise que lui avait causée la défense de la jeune fille, s'avançait avec un cœur où les désirs avaient éteint la pitié:

— Bel amour, dit-il, il faut être à moi!...

— Jamais! jamais! s'écria Fanchette...

Aussitôt le combat recommence avec plus d'ardeur qu'auparavant, et... Il me prend fantaisie de mettre encore une ligne de points; non, non, cela n'est pas nécessaire, car Fanchette se défend comme un lion, ou, pour mieux dire, comme une femme qui hait; et le marquis, dont les forces sont paralysées par le vin, attaque d'une manière à me rassurer. Bientôt je le vois rendu, couvert de sueur, se jeter sur un canapé pour y recouvrer sa vigueur épuisée.

L'heureux succès de la défense a exalté le courage de Fanchette; ce n'est plus cette vierge timide qu'un regard fait trembler; c'est la femme forte de Salomon accablant de reproches et d'injures l'audacieux qui l'ose outrager.

Piqué au vif par les sarcasmes dont on l'accable, le Vandeuil jure tout haut et jure distinctement de triompher de la rebelle. Il rassemble son énergie, et s'avance dans l'intention d'enlever du cou de Fanchette le portrait qu'il y aperçoit, portrait qu'il soupçonne être celui de Jean-Louis, et qu'il regarde comme le palladium de sa vertu.

En vain Fanchette résiste, en vain elle croise ses jolies mains sur l'ivoire de son sein, la chaîne est brisée et le médaillon au pouvoir du marquis. Fier de cet avantage, ce dernier insulte à son trophée; il l'injurie et va le briser, lorsque son œil, tombant sur la peinture, y découvre un portrait de femme; il regarde...

A cette vue une pâleur livide couvre son visage; ses mains tremblent, ses genoux fléchissent, se dérobent sous lui, et il s'écrie:

– Grands dieux!...

Fanchette, immobile, frémit en apercevant le bouleversement des traits de Vandeuil. Ce n'est plus l'amour, ce ne sont plus les feux du désir et du vin, c'est une sombre expression qui brille dans sa paupière gonflée par veines... l'amant a disparu, et des passions terribles ont chassé la volupté.

Le marquis est debout; son regard fixe tour à tour Fanchette et le portrait; il semble les comparer avec une terreur invincible; enfin il rompt le silence par ces mots entrecoupés: « Elle a pu m'échapper!... ce déguisement... mais comment peut-il se faire?... » Puis, s'approchant de Fanchette, il lui dit:

– Sais-tu qui tu es?...

– Je suis une pauvre orpheline.

– Tes parents?...

– Je ne les connus jamais.

– Tu me trompes.

– Quel intérêt puis-je avoir à le faire?

– Serpent!... quel est ton nom?...

– Fanchette.

– Celui de ton père?...

– Je l'ignore.

– Tu l'ignores, dis-tu?...

– Je le jure!

– Où es-tu née?...

– Je l'ignore encore.

– Qui t'a élevée?...

– De bons et probes charbonniers.

– Les Granivel?

– Eux-mêmes; ils m'ont trouvée au pied d'un arbre de la forêt de Sénart... Je leur dois tout.

– Connaissent-ils tes parents?...

– Ils ne me l'ont jamais dit.

– Comment ce portrait est-il en ta puissance?

– Il fut trouvé sur moi dans la forêt.

– Sais-tu qui il représente?...

– Je crois que c'est ma mère.

– Ta mère!... garde-toi de prononcer jamais ce nom!...

A ces mots le marquis laisse paraître sur son visage les marques de la plus violente agitation. Il fut quelque temps comme absorbé en lui-même; puis, sortant de cette sombre rêverie, il regarda Fanchette de l'air de la haine la plus violente, et, la rejetant brutalement loin de lui, il s'élança hors du boudoir, en s'écriant d'une voix formidable:

– Malheur à toi!...

CHAPITRE IX

Jamais un parricide, un calomniateur
N'a dit tranquillement dans le fond de son cœur,
[l'innocence.
Qu'il est beau, qu'il est doux, d'accabler

Voltaire.

Est-ce un prestige? est-ce un songe?... Un cri se fait entendre, et l'espoir renaît.

Mathurin.

Le premier soin du marquis, en quittant Fanchette, fut de demander après Duroc, l'intendant et le gardien de sa petite maison. Ce vieux confident intime était absent. Ordonnant qu'on le prévînt aussitôt qu'il rentrerait de se rendre auprès de lui, le marquis court se renfermer dans la pièce la plus reculée de son appartement.

A peine est-il hors de tous les regards, qu'il laisse échapper les passions qui remplissent son âme. Semblable au criminel, il tremble et se rassure, brave tout et craint tout à la fois; tantôt morne, abattu, il fixe un œil égaré vers la terre; et tantôt furieux, blasphémateur, il pousse les plus épouvantables imprécations; il passe une heure dans cet état; enfin Duroc paraît...

– Monsieur le marquis m'a demandé?...
– Il est vrai.
– Que veut monsieur le marquis?...

– Ta mort, misérable traître!
– Moi traître! Monsieur de Vandeuil, pouvez-vous, après ce que j'ai fait pour votre maison, me donner un nom aussi peu mérité?...
– Vil imposteur! tremble! je sais tout!...
– Eh bien! que savez-vous?...
– Léonie respire, misérable!
– La fille de votre oncle?...
– Elle-même... trouvée dans la forêt de Sénart, elle a été recueillie par d'obscurs paysans; je l'ai vue... je lui ai parlé...
– Ah! monsieur le marquis! ayez pitié de moi, s'écria Duroc en tombant aux genoux de son maître.
– Tu avoues donc ton crime, infâme?...
– J'avoue que je n'ai point eu le courage barbare de vous servir comme vous l'exigiez... ou, pour mieux dire, j'ai cru vous servir en agissant comme je l'ai fait.
– Malheureux! mais tu laissais vivre l'enfant qui renversait mes espérances de fortune et de bonheur...
– Monsieur le marquis, je vous évitais le remords cruel qui suit toujours le sang versé par un crime...
– Faire gloire de ta lâcheté...
– Je ne m'en défends pas, j'ai reculé devant l'effrayante responsabilité qui menaçait ma tête... J'ai respecté les jours de l'innocence, et cependant je vous ai prouvé un dévouement sans bornes.
– Un dévouement sans bornes, perfide?...
– Faut-il vous rappeler nos crimes?... Qui ordonna la mort de la duchesse?...
– Ce fut moi, dit le marquis d'un air sombre.
– Qui versa le poison?...
– Tu fus fidèle alors.
– Ah! je fus un barbare!... Non content du meurtre de la mère, vous proscrivez l'enfant... quel enfant encore!... la fille de votre oncle, de votre bienfaiteur... votre cousine enfin!...
– Dis plutôt mon ennemie...
– Pour vous assurer les biens et les titres des Parthenay,

je consens à faire disparaître l'héritière légitime de cette noble maison. Trahison, faux actes, incendies, je commets tout pour vous servir... n'était-ce pas assez? et fallait-il enfoncer le couteau dans le sein de celle que vous priviez de sa famille et de ses biens?...

— Il fallait exécuter mes ordres!...

— J'eusse été aussi méchant que vous!...

— Duroc!

— Monsieur le marquis, le crime nivelle tous les hommes.

— Voudriez-vous me trahir? dit le marquis en pâlissant.

— Moi! monsieur?...

— La trahison suit le regret.

— Quelque coupables qu'ils furent, je ne regrette point mes services. Ce que j'ai fait par attachement pour vous, pour le nourrisson de ma pauvre Marie, je le ferais encore!...

— Dis-tu vrai?...

— Dieu sait si j'en impose.

— Eh bien! mon cher Duroc, puisque tu conserves toujours pour moi la même fidélité et le même dévouement, tu peux m'en donner de nouvelles preuves?

— Parlez!

— Cette fille que je te commandai autrefois d'immoler, cette Léonie à qui ta pitié déplacée laissa la vie...

— Achevez!...

— Elle est ici.

— Et vous voulez?...

— Sa mort... c'est le seul moyen d'assurer mon repos, d'éviter les vengeances de la justice, et de réparer tes torts envers moi...

— Avez-vous pensé, monsieur le marquis, aux suites?...

— J'ai pensé à tout.

— Mais ne craignez-vous pas?...

— Je crains tout si elle vit, rien si la tombe la reçoit.

— Le désespoir vous égare... veuillez donc réfléchir, de grâce, aux obstacles qui s'opposent au trépas de cette jeune infortunée!... Vos domestiques l'ont vue entrer ici, plusieurs

savent le nom qu'elle porte, plusieurs connaissent sa famille adoptive... D'un autre côté, cette famille fera des recherches;... le duc peut être informé de cette aventure... le prince lui-même peut en entendre parler... Que devenir alors?... tout se découvre, vous perdez honneur, réputation, fortune... la vie même!...

— Grands dieux!... quel terrible tableau!... Ah! Duroc! comment échapper à tous les dangers qui me menacent?...

— En suivant mes conseils, reprit l'intendant charmé de voir son maître faiblir dans ses résolutions sanguinaires.

— Que faut-il faire?... parle?...

— Eloigner ostensiblement Léonie de ces lieux, lui rendre la liberté...

— Lui rendre la liberté!... interrompit le marquis avec un mouvement d'effroi.

— Pour une heure seulement... la ressaisir alors, et en disposer secrètement.

— Je comprends... dans un lieu écarté... désert!...

— Du tout, dans une maison de correction.

— Dont elle pourra sortir?...

— Que vous importe? elle aura été assez de temps en notre pouvoir pour que nous puissions la voir sans crainte au milieu de sa famille et de ses amis...

— Je devine... un breuvage...

— En respectant ses jours, lui ôtera l'usage de sa raison.

— Mais es-tu bien sûr?...

— Que trop, monsieur le marquis; souvenez-vous de votre tante...

— Tais-toi... Pourquoi me rappeler sans cesse ce qu'il faut oublier?

— Oublier, monsieur le marquis? jamais...

— Pauvre esprit!... âme étroite!...

— C'est pourtant à moi que vous devez...

— Il suffit... je saurai récompenser ton zèle... En attendant, prépare tout pour le départ de Léonie... Lafleur conduira la voiture qui l'emmènera hors de ces lieux... Il la mettra en liberté dans la rue des Postes... entre neuf et dix heures du soir... j'y serai avec toi... et alors...

— Parfaitement réglé, monsieur le marquis.
— Cours exécuter mes ordres... Dans un quart d'heure je quitte la petite maison.
— Comptez sur mon exactitude...
A ces mots, le marquis et son confident se séparèrent. Duroc fut s'occuper des préparatifs nécessaires à la fuite de Léonie... Il avertit Lafleur de tenir une voiture prête pour neuf heures précises, et fit en outre atteler deux excellents chevaux à la chaise du marquis. Ce dernier venait de sortir de la petite maison.
Pendant que tout ceci se passe, Fanchette, revenue à peine de la terreur que lui avaient causée et les attaques indécentes du marquis, et ses interrogations prononcées d'une voix sombre et menaçante, Fanchette, dis-je, s'occupait des moyens d'opposer une résistance invincible aux nouvelles manœuvres qui pourraient être dirigées contre elle. La pauvrette se fit un rempart de ses vêtements; robe, chemise, jupon, tout fut rétréci, fermé; coutures, épingles, lacets, rien n'est oublié...
Voilà donc notre héroïne métamorphosée en une citadelle imprenable... Imprenable n'est pas français, dit-on; n'importe... les minutes, les heures se succèdent et se passent dans des transes inimaginables; la nuit qui approche redouble l'effroi de Fanchette: elle prête l'oreille; le moindre bruit la fait frissonner; elle fixe d'un œil hagard les portes verrouillées, et surtout les murs de la chambre... Elle croit voir à chaque instant s'ouvrir une issue secrète... Enfin neuf heures sonnent. Comme le dernier coup frappait les airs, des pas se firent entendre; plusieurs personnes montent l'escalier, s'arrêtent à sa porte, y frappent, et l'appellent à haute voix.
— Que me voulez-vous?... qui êtes-vous?...
— Je suis Duroc, l'intendant de monsieur le marquis, et je viens, par ses ordres, vous mettre en liberté... Dépêchez, la voiture attend...
— Ne me trompez-vous pas, monsieur?...
— Je vous jure, au nom de Dieu, que c'est la vérité... Venez, ne craignez rien; ma femme est avec nous.

A cette assurance, donnée au nom du Créateur, Fanchette, qui avait de la foi, ouvrit la porte, et se trouva devant Duroc, qui lui offrit la main pour gagner la voiture. Comme la jeune fille descendait l'escalier, elle s'aperçut que la main de l'intendant tremblait; elle jeta un regard sur le vieillard, et fut effrayée de l'agitation extraordinaire qui se peignait sur sa figure.
— Monsieur, lui dit-elle avec fermeté, vous répondrez devant Dieu de votre conduite envers moi.
— Je le sais, reprit Duroc d'un air sombre; mais je sais aussi que le Seigneur est miséricordieux.
— Et qu'il protège l'innocence, ajouta Fanchette en s'avançant courageusement: je mets donc mon espoir en lui.
Comme elle achevait ces paroles, elle se trouva dans la cour et devant une voiture attelée de deux chevaux.
— Où me conduisez-vous?...
— Près de vos amis... C'est-à-dire on vous descendra sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois... vous gagneriez seule votre demeure...
— Vous avez raison d'en agir ainsi; car il serait dangereux pour vous de paraître devant Jean-Louis...
— Allons, mademoiselle, montez...
Fanchette se place dans la voiture; la porte s'ouvre, et les chevaux s'élancent... Mais tout à coup, comme s'ils rencontraient un obstacle invincible, ils s'arrêtent et restent immobiles... En vain le cocher jure, sacre et fouette; en vain les coursiers frappent du pied, hennissent et blanchissent leurs mors d'écume; il n'en résulte qu'un craquement terrible; la voiture penche, elle va verser sans doute, et un cri part de l'intérieur.
Une voix formidable répond à ce cri:
— Fanchette!... Fanchette!... La jeune fille éperdue reconnaît son amant; elle brise la glace, le nomme et invoque son secours... Jean-Louis se précipite, arrache une portière, et reçoit son amie dans ses bras... Mais Lafleur, Picard, Jasmin et les palefreniers crient *au voleur!* et entourent Jean-Louis... Le peuple sort en foule des huttes qu'il habite

de temps immémorial, et comme il donne toujours raison à celui qui crie le plus fort, il se range du côté des valets qui jappent... alors une nuée de pelles, de pioches, de fourches, de broches et de sots entourent Granivel.

– Frappez! renversez! tuez le voleur! s'écrie-t-on de toutes parts... Le peuple a toujours été pour les moyens expéditifs...

– Mais, répond Jean-Louis, c'est ma maîtresse... ma maîtresse... ma femme, que j'arrache à d'infâmes coquins.

– Coquin toi-même, disent les valets.

– Coquin toi-même, reprit le bon peuple... A mort!... à mort!...

– Sacrebleu!... s'écria Jean-Louis, il n'en sera rien, ânes que vous êtes.

Ayant ainsi prononcé cette protestation énergique, le neveu du pyrrhonien se jette sur la masse qui l'entoure; il frappe à droite, à gauche, au centre (on a bonne envie d'en faire autant aujourd'hui); il écarte, écrase, éreinte, assomme et se fraye un large passage. Alors il s'élance, et, rapide comme le trait qui siffle en volant, il disparaît, en laissant échinés, rossés, crottés, jurant, beuglant le peuple, et surtout les valets du marquis de Vandeuil...

CHAPITRE X

Il n'est pas impossible qu'un grand soit
humain et généreux.

La Bruyère.

Pour l'hymen aussitôt chacun prit ses mesures;
Le monarque en pria tous les rois d'alentour,
Qui, tous brillants de diverses parures,
Quittèrent leurs Etats pour être à ce grand jour.

Ch. Perrault, *Peau-d'Ane.*

JEAN-LOUIS fut poursuivi par un ou deux valets intrépides, mais il était impossible qu'ils résistassent aux mille quatre-vingts pieds que le charbonnier parcourut par minute. Arrivé sur les boulevards, il déposa Fanchette; et comme les émotions violentes qui s'étaient si rapidement succédé en elle la rendaient incapable de soutenir une marche aussi précipitée que celle de Jean, il prit une voiture, et s'embarqua pour la rue Thibaut-aux-Dés. Ce qui prouve énergiquement sa préoccupation amoureuse, c'est qu'il tenait toujours à la main la jante qu'il avait rompue à la roue par laquelle il arrêta la fatale voiture. La tendre Fanchette, au comble de la joie et du bonheur, prit son fin mouchoir pour essuyer doucement le visage couvert de sueur de son amant; elle ôta la goutte d'eau qui se trouvait à chaque cheveu, et y passa sa blanche et délicate petite main. Mesdames, avouez qu'un homme de cinq pieds dix pouces, qui fait mille quatre-vingts pieds

à la minute, qui porte neuf cents, qui arrête une voiture, mérite bien de tels soins.

A ces tendres et naïves caresses, le charbonnier ne disait mot, et Fanchette respectait le silence de son amant, et la voiture roulait toujours vers la rue Thibaut-aux-Dés, où le professeur et le père Granivel étaient fort inquiets du sort de leurs enfants.

Dix heures sonnèrent, et le léger Courottin ayant quitté son étude, porté à souper à sa mère, et l'ayant consolée sur sa fluxion de poitrine, arriva chez le père Granivel pour apprendre le résultat des recherches.

– Monsieur Granivel, quittez votre figure chagrine; je vous promets que Fanchette aura été reconquise.

– Dieu le veuille!... et le bon homme leva ses yeux au ciel.

– C'est douteux encore, reprit le pyrrhonien en posant son livre et ses lunettes, mais comme le doute est une pensée, en tant que la pensée existe, et que l'espérance est un composé de pensées, nous pouvons l'espérer.

– Voilà, s'écria Courottin, les plus beaux arguments et les plus philosophiques paroles qui soient sortis de la bouche des hommes!...

Le professeur manqua perdre la tête!... Et pourquoi?... Pourquoi, lecteur?... c'était le premier éloge qui luï était adressé en face...

En ce moment, un roulement de voiture se fit entendre, la porte battit avec une extrême violence; celle de la pièce basse où étaient les Granivel s'ouvrit avec fracas, et Jean-Louis parut, sa fiancée dans ses bras.

– Je l'avais dit! s'écria Courottin.

– Garçon, tu as donc, encore une fois, ressaisi ton bonheur?...

– Ce sera la dernière!... dit le professeur.

Jean-Louis porte en triomphe Fanchette autour de la salle. Si la jeune fille fut étonnée dans le brillant boudoir de Vandeuil, où tout respirait la grandeur et la corruption, elle pleure de joie en revoyant cette salle simple où, pour tout luxe, on voit une horloge en bois de noyer, une table

ronde, des chaises grossières et des hommes vertueux, le Courottin excepté cependant; cette figure maligne affichait la joie.

Enfin le taciturne charbonnier pose Fanchette avec une gravité extraordinaire sur le virginal fauteuil du premier conseiller clerc qu'il y eût au parlement de Paris.

Chacun regarde ces singuliers apprêts; Fanchette est étonnée, alors Jean-Louis croise ses bras avec force, fronce ses sourcils et son front, en disant à son amante avec l'accent d'un homme très-ému:

– Fanchette, tu viens d'une petite maison!... et tu es sur le fauteuil d'une jeune fille sans tache et sans reproche?...

Le plus doux sourire vint errer sur les lèvres de ce chef-d'œuvre de grâce et d'ingénuité.

– Ah! Fanchette, ce sourire d'innocence est la plus belle réponse que femme ait faite!... Jean prend son amie dans ses bras, la serre, la couvre de baisers, et dévore chacune de ses beautés. Ce déluge de caresses enflammées fut pour l'âme de Fanchette ce qu'est la rosée du matin pour la jeune plante fatiguée; elle rit et se joue sur le sein de son bien-aimé, comme un jeune cygne sur les eaux, et toute souffrance s'oublie dans cette liesse d'amour... enfin il la pose sur les genoux du père Granivel:

– Tiens, père, c'est ton tour, voilà ton enfant...

Le père Granivel l'embrasse sur son front virginal, et la jeune fille caresse son menton de sa main blanche et jolie, en s'écriant:

– J'étouffe sous tant de bonheur!...

Ce mot fut un signal pour un nouveau déluge de caresses amoureuses de la part de Jean-Louis. Le pyrrhonien se pâmait en disant:

– Voilà la simplicité de la nature... et de la vertu!... Ce tableau était de l'alcoran pour le muet Courottin.

Le bruit d'un équipage se fait entendre, et le duc de Parthenay, curieux de voir cette Fanchette si tendrement aimée, et sur laquelle sa nièce avait éveillé sa curiosité, arriva au milieu de ce touchant spectacle: l'approche d'un grand fait l'effet de la présence d'un être animé sur la

sensitive... Chacun se tait, la gaieté se retire, on se plie avec respect.

Qui se plia? ce fut Courottin, car les trois Granivel gardèrent l'attitude qui convient à des hommes; la tendre Franchette fit une révérence que vous auriez payée mille écus... je suppose que vous les avez!... et alors vous êtes bien heureux.

Jean-Louis prit la main du duc, et le présenta en disant:

— Père, c'est monseigneur le duc de Parthenay qui nous fait l'honneur de venir nous voir!... Par déférence, Fanchette avança le fauteuil du premier conseiller clerc, et le duc s'y assit.

— Monsieur, dit ce dernier au père Granivel, il vous paraîtra très-étonnant de voir une excellence chez vous; mais j'y viens réparer les torts de mon neveu; fasse le Ciel que les excuses d'un vieillard en cheveux blancs puissent vous suffire pour les outrages!...

— Monseigneur, interrompit le pyrrhonien, n'en parlons plus: vous faites en ce moment, non pas tout ce qu'un grand, mais tout ce qu'un homme doit faire... Ici, Votre Excellence n'entendra que la vérité simple, autant qu'elle peut exister dans ce monde, car j'avoue que je ne l'ai jamais vue ni chez les guelfes, ni chez les gibelins, ni au milieu, et...

— Jeune homme, dit le duc en s'adressant à Jean-Louis, vous êtes de parole; mes chevaux n'ont pu vous atteindre; je suis arrivé pour être témoin de l'enquête que l'on faisait sur votre lutte, et je l'ai arrêtée.

Depuis que le duc se trouvait dans cette salle granivellienne, il ne cessait de regarder Fanchette.

— Voilà donc votre charmante fiancée?... Ah! sans mes soixante-dix ans, mademoiselle, je ne sais si je n'aurais été, je ne dis pas aussi coupable que mon neveu... mais du moins aussi amoureux!... Avouez-nous ce qui s'est passé?...

— Monseigneur, s'écria Jean-Louis, c'est inutile!...

— Je voulais seulement, reprit le duc, m'informer par quel motif mon neveu vous remettait en liberté, car le vieux Duroc m'a soutenu que c'était son intention... Ecoutez, mes

enfants, l'expression de ce vieux domestique, en me parlant de mademoiselle, avait un je ne sais quoi qui m'a été au cœur; habitué qu'il est à ces sortes d'aventures, puisque le marquis, dont je suis fier de rougir devant vous, a cette infâme maison depuis dix ans, je lui ai trouvé une figure décomposée, une espèce de terreur, une crainte de me voir... et certes, jusqu'à présent, jamais jeune fille enlevée ne lui a causé de pareils remords!... du moins, son visage les annonçait; ainsi donc, belle Fanchette, expliquez-moi le motif qui vous fit mettre en liberté par Vandeuil... je sais que vous fûtes respectée; et, certes, il lui a fallu pour cela des raisons bien importantes...

Fanchette, se souvenant des menaces du marquis, et d'ailleurs craignant que le récit de la manière dont le portrait fut trouvé ne chagrinât Jean-Louis, se décida à taire cette circonstance; elle fit le récit de ses deux jours d'infortune avec naïveté, et soutint au duc, en rougissant cependant, que ses larmes et son désespoir avaient seuls ému Vandeuil. A la vue de la jeune fille, le duc, ancien diplomate et ministre habile, jugea qu'on lui cachait quelque chose... Une pensée lui vint, et cette pensée attira des larmes dans ses yeux!...

— Quel âge avez-vous?...

— Dix-huit ans, je crois, monseigneur...

— Ma fille aurait à peu près cet âge...

— Monseigneur, écoutez l'histoire de Fanchette, dit le père Granivel; j'ai des terres et des forêts du côté de la forêt de Sénart. En novembre 1770...

— C'est l'époque de l'incendie de la ferme où était Léonie, interrompit vivement le duc... Insensé que je suis! n'est-elle pas morte?... n'ai-je pas l'acte mortuaire!... Le duc parut accablé de douleur, et le pyrrhonien dit tout bas à son neveu:

— C'est un bien digne homme, que ce duc!

— Je passais, reprit le père Granivel, dans la forêt de Sénart; j'entends des cris! des barbares, malgré le froid, avaient exposé cette pauvre petite sans linge ni vêtement. Le cœur me saigne, je me déshabille, et, l'enveloppant dans

mes habits, je l'apporte à ma pauvre femme, en lui disant: « Tiens, prends-en soin! Dieu le veut, car il me l'a fait trouver, c'est pour que j'en sois le père!... » Et je le fus; pas vrai, Fanchette?... Fanchette, pour toute réponse, lui sauta au cou.

— Bien! frère, s'écria le pyrrhonien, pour qui le beau ne fut jamais douteux. Le duc était combattu par mille idées contradictoires qui l'assaillaient. L'œil tristement attaché sur Fanchette, une pensée triomphait toujours: « Léonie aurait cet âge!... »

— Monseigneur, dit Courottin d'une voix mielleuse, demain les deux fiancés se marieront: si vous leur faisiez l'honneur d'assister à leur union, vous qui l'avez si bien protégée que...

— Très-volontiers, mes amis, répondit le duc en regardant toujours Fanchette. Cependant, ajouta-t-il, ne faites point de façons pour moi; je pourrais être retenu auprès du roi; ne m'attendez pas!... Si monseigneur le permet, continua le clerc, j'irai l'avertir de l'heure qui doit être prise afin que Son Excellence n'attende pas.

— C'est me faire plaisir, mon ami, répliqua le duc.

— Alors Votre Excellence aura-t-elle l'extrême bonté de dire un mot à son suisse, pour qu'il veuille bien laisser passer désormais Courottin, le nom de votre très-humble serviteur?...

— Je le dirai...

— Si monseigneur prend intérêt à nous, et daigne faire luire un rayon du pouvoir sur nous!...

— Ah! monseigneur, interrompit le pyrrhonien, c'est un jeune homme rempli de talents!...

— Et de zèle, ajouta Courottin.

A ces éloges réitérés, le duc quitta la vue de Fanchette, et regarda le sieur Courottin, qui, par une heureuse tactique, se courba jusqu'à terre, en ne faisant voir de sa figure que juste ce qu'il fallait pour être reconnu.

— Monseigneur, dit Courottin, l'Etat, vous le savez, se trouve en des circonstances critiques; il sera nécessaire d'avoir des hommes adroits, qui soient doués d'un esprit

conciliant... si par hasard... Votre Excellence... Ce qui causa le bégayement de Courottin, ce fut le regard inquisiteur du duc.

— Qui êtes-vous, mon cher?...

— Un ami de la maison, et j'aspire à l'honneur de servir monseigneur... En ce moment, je suis un des membres du Châtelet.

— Suffit... Alors le duc se leva, prit la main calleuse du père Granivel, et lui dit:

— Songez, monsieur Granivel, que vous avez en moi un zélé protecteur. Il salua Fanchette avec cette grâce et cette galanterie des hommes de l'ancienne cour, s'inclina légèrement pour le reste, et partit. L'infatigable Courottin s'était saisi de la lampette, et présenta son bras pour que le duc montât dans sa voiture.

— Ah! si tous les seigneurs lui ressemblaient! s'écria le père Granivel.

— Je conviens qu'il est bon homme; mais, pour un ministre, je le trouve faible sur le raisonnement et la logique. Cependant il a conquis mon estime... La-dessus Barnabé remit ses lunettes, et reprit son Locke.

— Pour moi, Fanchette, je lui dois tout, car s'il ne m'avait pas enseigné la petite maison, du diable s'il arrivait assez à temps pour te sauver!... Tout cela est juste, dit alors Courottin; mais convenez que ce duc ne tient pas son rang!... venir chez vous!... A ce mot imprudemment lâché, Jean-Louis et le père Granivel regardèrent le chat judiciaire avec un air qu'il comprit fort bien, car il se hâta d'ajouter:

— Mes amis!... comment pouvez-vous croire que je veuille vous abaisser?... cette visite ne m'a-t-elle pas été utile? et je serais un ingrat... Mais, remarquez une chose, tout le quartier est en émoi, et douze personnes sont à votre porte et s'entretiennent de cette visite d'une Excellence. Or, vous savez à quel point en est l'esprit public; une révolution se prépare, les nuages politiques sont gros d'une tempête; prenez garde que cette visite ne fasse croire que les grands vous ont distingués!... croyez-moi...

— Il a raison, dit le pyrrhonien... et parle comme un ange.

Là-dessus le clerc trouva prudent de s'en aller. Monté dans son galetas, il réfléchit à cet événement, et, sur-le-champ, il écrivit un mot au marquis de Vandeuil pour l'instruire de ce qu'il savait de Fanchette; et, avec un courage admirable, il s'en fut le porter au suisse, qui le combla de joie, en disant:

— Moi afoir l'orte de te laissair entrir...

Courottin se coucha bercé des plus douces espérances.

Pour la troisième fois, le père Granivel courut à Saint-Germain-l'Auxerrois se disputer avec le sacristain et le prêtre de service; néanmoins il obtint de ne rien donner en plus, et le mariage de Fanchette et de Jean-Louis fut commandé pour le lendemain.

Ce lendemain si désiré arriva; Fanchette se leva pâle, fatiguée et souffrante.

— Mon ami, dit-elle à Jean-Louis, il m'est impossible d'aller à l'église.

— Ah, Fanchette! ce retard me fait peur!

— J'irai, Louis, si cela t'alarme; mais je suis sûre...

— Allons, garçon, ne risquons pas sa santé.

Courottin, pendant qu'on l'avait envoyé chercher le déjeuner de l'étude, était accouru; on le chargea d'aller à Saint-Germain-l'Auxerrois, et le mariage fut remis au jour suivant... Le petit clerc profita d'une course dans le faubourg Saint-Marceau pour se rendre à l'hôtel du duc, rue du Bac, et il l'instruisit de ce retard par une lettre, car il n'était pas visible. On va voir comment.

La journée parut un siècle à Jean-Louis; mais il eut le plaisir de voir la fièvre de Franchette cesser, et le médecin déclarer que cela ne serait rien.

Laissons ces deux amants livrés à l'espoir le plus tendre, à la joie la plus complète, se croyant à la porte du paradis, et suivons le duc.

CHAPITRE XI

Une femme est toujours une femme.
Milord H***.

What can enoble sots, or slaves, or cowards?
Alas! not all the blood of all the Howards.
Pope, *An Essay on Man, Epistre IV.*

Et toi, si tes vertus ne te font honorer,
Tout le sang des Talbot ne saurait t'illustrer.
Delille, traduction.

RENTRÉ à l'hôtel de Parthenay, le duc, indigné de la conduite de son neveu envers Fanchette, résolut de lui en marquer son mécontentement. Il trouva Ernestine dans les larmes: le marquis n'avait point paru à l'hôtel depuis vingt-quatre heures.

— Pauvre Ernestine! dit le bon seigneur en fixant sa nièce d'un air de compassion.

— Ah, mon oncle, mon oncle!... Ferdinand est bien coupable!... enlever la fiancée d'un brave homme presque à l'autel... la conduire dans un lieu infâme!... mais au moins la jeune fille a-t-elle échappé à la séduction?...

— Grâce au ciel, mon indigne neveu n'a pu flétrir son innocence... Ernestine, vous ignorez encore jusqu'où il a poussé l'oubli de l'honneur et de ses devoirs.

— Grand Dieu!...

— Tout me fait craindre qu'il n'ait déshonoré mon nom... J'ai vu cette jeune Fanchette, et me suis fait raconter toutes les particularités de son aventure!

— Eh bien, mon oncle?...

— Eh bien, Ernestine, la jeune fille craintive, embarrassée, ne m'a point expliqué clairement ce qui avait pu décider le marquis à lui faire rendre la liberté. Lorsque son amant parut et l'arracha à ses persécuteurs!... qui sait ce qu'aurait fait Vandeuil sans ce secours inespéré?... peut-être eût-il porté le crime...

— Ah, mon oncle! pourquoi ne pas croire plutôt que le repentir et le remords...

— S'il en était ainsi, Fanchette n'aurait pas manqué de m'en instruire... une autre cause a donc guidé votre mari? Je le saurai, et malheur à lui si jamais...

— Mon cher oncle, je vous supplie...

— Ma nièce, vous êtes trop faible, et si je vous imitais, notre conduite, au lieu de corriger le marquis, ne servirait qu'à le enhardir dans le mal. Ma résolution est prise; je ne veux point que les cris des victimes du libertin s'élèvent jusqu'à moi, et viennent accuser mon insouciance. Je vengerai la société, vous-même, Ernestine, et l'honneur de mon nom...

La marquise ne répondit rien; quoiqu'elle aimât son époux avec une aveugle idolâtrie, elle ne pouvait nier les écarts nombreux dont il se rendait chaque jour coupable. Voyant donc le duc aussi courroucé contre lui, elle n'osa aborder de front la défense de Vandeuil; mais, en revanche, elle s'y prit avec l'adresse admirable que possèdent les femmes pour arriver au but de leurs désirs. Elle entoura le vieux seigneur de ces attentions délicates qui, semblables à des rêts invisibles, enlacent sans qu'on se croie captif; elle pleura: elle était belle, douce, sensible et malheureuse; le duc fut presque désarmé.

Cependant il était deux heures du matin, et Vandeuil ne rentrait pas; les dispositions à la clémence commençaient à s'évanouir, lorsque Ernestine fit si bien, que le duc, déjà fatigué des secousses de la journée, se laissa facilement convaincre de la nécessité de ménager sa santé; mais, avant de se retirer, il exigea que la marquise, relevant à peine d'une maladie de langueur, se mît au lit.

Ernestine obéit consciencieusement; néanmoins, comme elle n'avait pas promis de dormir, elle employa encore une heure à penser au volage qui la délaissait. Enfin, sur les trois heures du matin, sa paupière appesantie se ferma, et son imagination fut bercée de rêves d'autant plus doux, que le réalité était désespérante...

Revenons maintenant à l'indigne époux d'Ernestine... Effrayé de ne point voir Fanchette arriver au guet-apens de la rue des Postes, il court à sa petite maison; là, il apprend que Jean-Louis, après avoir écharpé ses gens et les voisins, a enlevé sa fiancée, et a disparu; il apprend encore qu'une demi-heure après le combat de Jean-Louis, le duc est arrivé... A cette dernière nouvelle, son âme coupable devint la proie des craintes les plus vives; il croit déjà son crime connu; il se voit sur l'échafaud... Duroc, qui est témoin de son effroi, essaye, mais en vain, de le dissiper, Vandeuil n'a plus ni énergie ni courage... Enfin le marquis se calme, et il convient avec son confident de la conduite qu'il va tenir. Il est arrêté que le marquis ne rentrera à l'hôtel qu'à quatre heures du matin, et que Lafleur, prévenu par Duroc, attendra le retour de son maître, en ayant soin d'observer attentivement toutes les démarches du duc...

Quatre heures sonnaient comme le marquis, marchant à pas de loup, traversait les jardins de l'hôtel. Il arrive jusqu'à l'antichambre de son appartement; il entre, et aperçoit son domestique profondément endormi.

— Lafleur!... Lafleur!... comme il dort!... le drôle est bien heureux!... Lafleur!... Lafleur!.. te réveilleras-tu, coquin?

— Qui m'appelle?. Ah! c'est vous, monsieur le marquis?... pardon, mais je m'amusais, en vous attendant, à faire un petit somme.

— Paix!... il s'agit bien, vraiment, de plaisanter!... Que dit-on de nouveau?... le duc et la marquise sont-ils rentrés de bonne heure?...

— Madame la marquise n'est point sortie, et M. le duc a passé la soirée chez elle...

— Ah!... bon!...

— Il a demandé aussi après vous, et j'avais ordre de le prévenir de l'instant de votre retour.

— Soupçonnes-tu ce qu'il avait à me dire?...

— Je crois que c'était par rapport à ce qui vous est arrivé avec cette jeune fille... la maîtresse de ce grand charbonnier...

— Es-tu bien certain de ce que tu avances? dit alors le marquis en pâlissant.

— Oui, monseigneur; mademoiselle Victoire, une des femmes de madame, a entendu quelques mots de la conversation, et me les a rapportés comme de coutume...

— Le duc paraissait-il ému?...

— D'abord il l'était; mais il ne tarda pas à s'apaiser... Cependant, il a donné plusieurs ordres à son valet de chambre, et a dépêché un de ses gens à Versailles, et un autre chez le lieutenant de police.

— Est-ce tout ce que tu sais?...

— Oui, monseigneur le marquis.

— Il suffit... laisse-moi...

Lafleur fut se coucher, et le marquis rongé d'inquiétudes et de remords, se retira dans son appartement... ne pouvant supporter l'état d'anxiété où il se trouvait. Vandeuil pénétra doucement dans la chambre à coucher de sa femme. Si quelque danger me menace, son amour m'en avertira... Tout en négligeant sa compagne, comme bien des maris de ma connaissance, l'ingrat rendait justice au cœur qu'il déchirait... Il entre donc dans la chambre, approche du lit, et contemple Ernestine livrée au plus doux sommeil... un rêve délicieux l'occupait en ce moment, et le nom de l'époux qui l'abandonne est prononcé avec ivresse.

Ce sommeil tranquille rassure le marquis, et, le cœur soulagé, il regagne son appartement... Il s'assied, veut essayer de dormir, mais en vain; l'image de Léonie, réclamant ses droits, ne lui permet pas de goûter un moment de repos... il tire de sa poche le portrait arraché du sein de Fanchette, le contemple, et frémit... Un avenir sinistre se déroule devant lui; il voit la vérité sortir du fond des tombeaux, et apparaître aux yeux des hommes... Enfin, après

de longues agitations, la nature épuisée reprend ses droits, le marquis se laisse aller sur la table près de laquelle il est assis; il dort!... mais quel sommeil!... une sueur froide coule de son front; sa poitrine est oppressée, et des mots entrecoupés annoncent le trouble qui le dévore.

Tandis que Vandeuil subit, pendant cet affreux sommeil, le supplice anticipé qu'il mérite, le jour a paru, et la douce Ernestine, ouvrant les yeux, consacre son premier souvenir à son époux. Inquiète, elle sort du lit, passe un peignoir, et court légèrement à la chambre où il repose... le croyant plongé dans ses réflexions, elle avance doucement, et se baisse pour lui souhaiter le bonjour... Le portrait enlevé à Fanchette est sur la table, la marquise l'aperçoit, s'en empare, et fuit la mort dans le cœur.

Dans le premier moment de sa douleur, elle court chez le duc, et là, oubliant la prudence, elle se précipite dans les bras du vieux seigneur, en s'écriant:

— Ah! mon oncle! c'en est fait, Ferdinand est le plus ingrat des hommes!...

A la vue des pleurs d'Ernestine, le front du duc se couvre de nuages, et son regard devient sévère:

— Je le vois, il faudra sévir, dit-il; mais, mon enfant, quel nouvel outrage fait couler tes larmes?... apprends-le-moi, et je jure...

La colère du duc fait oublier à la marquise ses sujets de plainte; elle ne voit que le danger du volage; et son faible cœur, tremblant pour son époux, se repent déjà des transports qu'il vient de laisser éclater...

— Mon oncle, je n'accuse point Vandeuil... ne croyez pas à mon trouble... ma santé... un rêve pénible...

Mais ces excuses tardives ne peuvent donner le change au duc. Il a vu la douleur peinte dans les yeux d'Ernestine; elle était véritable... Ce n'est pas tout, la marquise tient dans ses mains le fatal portrait, le duc s'en empare, et dit:

— Osez encore défendre votre époux!...

Ernestine, tremblante, se jette aux genoux de son oncle:

— Grâce! grâce! s'écrie-t-elle...

— Point de pitié pour l'indigne marquis... Eh quoi! ma nièce, vous vous abaissez au point de prier pour l'être le plus vil... ne ressentirez-vous donc jamais, comme vous le devez, les outrages dont il vous accable?... Ah! loin de l'excuser, il faudrait le maudire.

— Mon oncle, il est mon époux...

— C'est précisément ce titre sacré qui le rend inexcusable... Possesseur d'une femme charmante, il lui donne sans cesse de nouvelles rivales, et quelles rivales!... des femmes sans mœurs, sans naissance, et mille fois moins jolies que mon Ernestine...

— Ah! mon cher oncle! votre amitié vous aveugle, dit alors la marquise en rougissant de plaisir, et ce malgré la situation pénible où elle se trouvait, tant il est vrai qu'une femme n'écoute jamais impunément le doux poison de la louange.

— Non, ma nièce, reprit le bon seigneur, je suis sûr qu'aucune des nombreuses maîtresses de ton mari ne peut te le disputer en grâces et en beauté... Que ce portrait décide entre nous.

En parlant ainsi, le duc ouvre le médaillon qu'il tient à la main, il y jette les yeux... mais soudain un cri terrible sort de son sein, le portrait glisse entre ses doigts, tombe et roule à ses pieds... La marquise y porte un regard avide, et découvre avec douleur la plus belle tête de femme qu'elle ait encore vue... Ernestine n'est point encore revenue de sa surprise, que le duc a ramassé le médaillon et l'a caché soigneusement dans ses habits. Alors il saisit la main de sa nièce, et, l'entraînant avec lui, il entre dans l'appartement du marquis.

Ce dernier venait de se réveiller, l'imagination encore pleine des songes pénibles qui l'ont assailli; son premier soin est de chercher le fatal portrait. Il a disparu!... Vandeuil se récrie!... rapide comme le vent qui porte la tempête, sa pensée envisage toute l'étendue des dangers qui l'entourent; il faut fuir, ou la mort et la honte... La croisée est ouverte, le jardin est désert, personne, nul bruit, il va s'élancer; la porte s'ouvre, et le duc, la figure renversée,

Ernestine, le visage mouillé de pleurs, s'offrent à ses regards.

— Je vous trouve enfin, s'écrie le duc... A ces mots, prononcés avec une énergie concentrée, le marquis s'arrête anéanti; son œil, baissé vers la terre, n'ose se lever sur le vénérable bienfaiteur dont il déchira l'âme paternelle, et sur la douce Ernestine, si longtemps négligée...

Tandis que le pâle et tremblant Vandeuil s'efforce en vain de rappeler sa présence d'esprit et son audace, le duc a fermé soigneusement toutes les portes de l'appartement, après s'être assuré que personne ne pouvait s'y trouver; alors il s'avance vers son neveu, et tirant de son sein le médaillon enlevé du cou de Fanchette, il le présente au marquis.

— Comment se fait-il, monsieur, que le portrait de mon épouse infortunée se trouve aujourd'hui en votre pouvoir?...

Vandeuil garda le silence.

— Quoi! s'écria Ernestine, ce portrait serait celui de la duchesse?... Ah! mon cher Vandeuil! que d'excuses ne te dois-je pas! pardonneras-tu jamais à la jalouse Ernestine les accusations insensées qu'elle osa former contre toi?... Mon cher oncle, vous le voyez, Ferdinand n'est pas coupable...

Les excuses de la marquise vinrent on ne peut plus à propos pour tirer Vandeuil d'embarras. Il comprit de suite que, puisque sa femme parlait ainsi, il fallait que le duc n'eût encore rien découvert de la destinée de sa fille. Il ne pouvait avoir que quelques soupçons vagues tout au plus, et, avec un peu d'adresse, il ne devait pas être impossible de les dissiper.

— Monsieur, dit l'adroit marquis en levant sur le duc un regard assuré, qu'il eut soin cependant de faire paraître craintif, je conviendrai devant vous et devant Ernestine de la faute que cette miniature me rappelle. Il n'est que trop vrai, je m'en suis emparé jadis, et je n'ai pas osé vous l'avouer depuis.

— Pour quel motif, monsieur?...

— Pour avoir toujours devant les yeux l'image de ma généreuse bienfaitrice. Mon oncle, vous savez que je dois beaucoup aux bontés de la duchesse... Des torts nombreux signalèrent mon ardente jeunesse, j'en conviens; mais jamais mon cœur ne fut atteint du vice de l'ingratitude.

— Comment peut-il se faire, demanda le duc en jetant sur le marquis un regard scrutateur, que ce portrait, donné par moi à ma chère et malheureuse Léonie, soit maintenant entre vos mains?...

— Je le pris à Léonie dans un des voyages que je fis en Poitou. Mon intention était d'en faire tirer une copie, et de restituer l'original à ma jeune cousine. Cette enfant était si jeune alors qu'elle ne put s'apercevoir du larcin que je lui faisais... Quelque temps après, arriva le fatal incendie qui vous priva d'une fille chérie... Je crus devoir garder le médaillon, et ne point rouvrir les plaies encore mal fermées de votre cœur paternel, en vous faisant une restitution qui aurait indispensablement nécessité une explication qu'il était de mon devoir de vous éviter.

— Mon oncle, dit alors la marquise, vous le voyez, le récit de Ferdinand est empreint du cachet de la vérité.

— Il est du moins fort vraisemblable... Cependant je voudrais savoir comment il se fait qu'après seize ans entiers passés depuis la mort de Léonie, le portrait de la duchesse se soit trouvé ce matin sur cette table où vous dormiez?

Cette question imprévue parut embarrasser le marquis; le duc s'en aperçut, et il renouvela sa demande en fronçant le sourcil d'un air sévère. Le fourbe, appelant à son secours toute l'audace qu'il avait en partage, résolut de sortir avec éclat de la position critique où il se trouvait.

— Puisque vous l'exigez, monsieur, dit-il au duc, je vais vous donner l'explication d'un fait qui vous paraît extraordinaire... Mais auparavant, chère Ernestine, ajouta-t-il en se tournant vers la marquise, permets que j'implore à genoux le pardon d'une erreur dont je rougis maintenant...

En parlant ainsi, Vandeuil embrassait les genoux de sa femme...

— Relevez-vous, mon ami, reprit la pauvre Ernestine, tremblante du nouveau tort qu'elle allait avoir à pardonner... Quelque faute que vous ayez commise, je l'oublie si votre cœur la désavoue.

— Indulgente et douce Ernestine !... ah ! je le sens aujourd'hui plus que jamais, je suis indigne de vous appartenir... Eh quoi! j'ai pu trahir la plus charmante épouse!... j'ai pu rechercher un autre amour que le sien!... Ah! je suis un ingrat, un fou, un monstre, et je mérite...

— Aime-moi, et tout est oublié...

A cette dernière marque de tendresse, le marquis laissa paraître la plus vive admiration et la plus tendre reconnaissance. Il baisa avec transport la main d'Ernestine, et quelques pleurs vinrent même mouiller ses yeux.

— Enfin! s'écria le duc, qui n'écoutait qu'avec méfiance les belles phrases de son neveu, m'expliquerez-vous?...

— Quelque chose qu'il puisse m'en coûter, reprit le marquis d'un air de tartufe, je vais vous obéir... un de mes amis me présenta dernièrement chez une dame dont je dois taire le nom... Enchanté de la beauté de madame de***, j'osai lui parler de l'effet qu'elle avait produit sur moi. La dame était coquette; elle reçut mes soins, mais exigea des preuves d'amour et même des sacrifices... L'idée du portrait de ma tante me revint à l'esprit, et je crus pouvoir, à tort sans doute, offrir comme un juge de l'empire qu'on avait sur mon cœur, le médaillon qui retraçait les traits de ma bienfaitrice...

— Ah! monsieur, interrompit le duc avec un air de dégoût, avez-vous pu sans honte...

— Accusez-moi, mon cher oncle, donnez-moi les noms les plus odieux, je me soumettrai, avouant mes erreurs. Cependant je n'ai point mis à exécution le projet honteux que j'avais formé. Sur le point de me rendre coupable de l'action la plus légère et la plus répréhensible, le souvenir de ma digne bienfaitrice, de ses bontés, et, plus que tout cela, la noblesse du sang qui coule dans mes veines, me retinrent. Je sortis de chez madame de*** sans avoir souillé l'image d'une Parthenay... Mon oncle... Ernestine,

il ne me reste plus qu'à implorer de vous un généreux oubli...

— Cruel! dit la tendre marquise, me faudra-t-il toujours t'absoudre?...

— Ernestine, c'est le dernier pardon.

— Songez-y, monsieur, ajouta le duc, car je vous jure que je me souviendrai de ce nouveau serment.

En prononçant ces dernières paroles, le duc s'éloigna en laissant tomber sur son neveu un de ces regards qui peignent mille fois mieux que les plus longs discours les sentiments dont le cœur est plein. Le marquis en comprit fort bien toute l'énergie; aussi se promit-il de profiter du moment de répit qu'il venait de conquérir pour ensevelir dans les entrailles de la terre les traces du crime affreux qu'il avait commis jadis.

CHAPITRE XII

Un premier crime en attire une foule d'autres.
Oxcurstiern.

Rends-la moi cette fille chérie,
Que chaque jour appelle nos soupirs.
Vous qui voulez calmer nos déplaisirs,
Et que mon cœur se rattache à la vie,
Rendez-la moi...
Compigny.

A peine libre, le marquis courut à sa petite maison: ce n'était rien d'avoir dissipé momentanément les soupçons du duc, d'en avoir imposé au cœur et à l'esprit d'Ernestine; il fallait encore, le danger présent éloigné, s'occuper du danger à venir. Vandeuil n'avait pas le choix des moyens: quelque terribles qu'ils pussent être, les plus prompts étaient les meilleurs. Mais, comment agir?... quelle route suivre?... que faire enfin pour sortir d'embarras?...

Ce fut l'esprit agité de mille idées diverses et contradictoires, le cœur tremblant et la conscience bourrelée, que le marquis parvint à la maison de la rue Folie-Méricourt. Son premier mot fut: Duroc?... c'était effectivement le seul homme auquel il pût se fier entièrement, le seul qui lui eût jusqu'alors donné des preuves d'un attachement invariable et sans bornes.

— Monsieur le marquis, Duroc est malade, répondit un valet.

– Malade, dis-tu?...

– Très-malade, monsieur le marquis: le médecin, qui l'a déjà visité, a déclaré que le vieillard avait une fièvre chaude.

– Comment se fait-il que subitement?...

– Ah mon Dieu! monsieur le marquis, ça lui a pris comme un coup de foudre; justement le soir que cette jeune fille est sortie d'ici: Duroc fut dans un état... Oh! dame, fallait voir! il avait déjà le délire; mais c'est principalement après l'arrivée de monseigneur le duc, que ses grandes crises se sont déclarées.

– Après l'arrivée de mon oncle?... Oui, monsieur le marquis.

– Il suffit; guide-moi à la chambre de Duroc.

– C'est impossible, monsieur le marquis, on n'en peut approcher; figurez-vous que dans un de ses accès, et il lui en prend souvent de ce genre-là, il pourrait vous donner un coup de couteau.

– Allons, tu exagères...

– Oh! non, monsieur le marquis, je vous jure que nous avons été obligés de lui ôter tout ce qui pouvait devenir une arme dans ses mains. Figurez-vous qu'il a porté plusieurs fois la rage jusqu'à vouloir se détruire lui-même...

En entendant ces dernières paroles, le marquis parut réfléchir profondément: une idée maîtrisait son âme, et le sourire qui vint animer sa physionomie prouvait qu'il s'y arrêtait avec une joie cruelle.

– Tu dis donc, répéta-t-il en s'adressant à son valet, que Duroc a déjà tenté plusieurs fois de se détruire lui-même?...

– Oui, monsieur le marquis.

– Cours t'informer de l'état du malade, et reviens m'en informer de suite... Je t'attendrai dans mon cabinet.

Débarrassé de la présence importune de son valet, le marquis laissa paraître alors sur sa physionomie les plus sinistres augures. Il eut néanmoins un moment l'air de douter de lui-même; mais, faisant un effort violent, il surmonta promptement ce qu'il regardait sans doute comme une

faiblesse, et il s'élança pour gagner son appartement: il y était à peine enfermé, laissant éclater les infernales passions qui l'agitaient, lorsque son valet vint l'y trouver pour lui annoncer que Duroc était toujours dans le délire le plus complet. Le marquis, après avoir gémi sur le sort de celui qu'il nomme un fidèle et dévoué serviteur, renvoya le domestique, et fit ses préparatifs. La nuit vint enfin au gré de son impatience; huit heures!... neuf heures!... dix heures!... il compte ces heures avec angoisse, semblable au criminel qui attend la mort. Au coup de onze heures, il se saisit d'un couteau, le cache dans son sein, et se dirige vers la chambre de Duroc; il s'était assuré que l'intendant n'avait alors personne auprès de lui.

Le marquis, à l'aide d'un escalier secret et de son passe-partout, pénètre chez Duroc sans que personne puisse l'apercevoir. Il s'avance vers le lit du vieillard, qui, plus calme alors, ouvre les yeux et reconnaît son maître.

– Ah! c'est vous, monsieur?...

– Oui, mon cher Duroc, répond le marquis d'une voix tremblante; je venais pour m'informer moi-même de l'état de votre santé.

– Hélas! mon cher maître, je sens que je ne vais pas tarder à paraître devant mon souverain juge... Pourquoi faut-il que ma conscience soit chargée d'un poids si lourd?... il me semble voir votre tante devant moi... elle est là, regardez: ses yeux brillent comme au jour de sa mort... elle me reproche mon crime... elle appelle sur ma tête toutes les malédictions de l'enfer... Grâce, grâce?... Elle est inexorable... il faut... Ah! s'il était possible de racheter mon forfait... si le repentir le plus sincère... Sauvez-vous, mon cher maître, voilà la duchesse!... Que me voulez-vous, madame?... Il faut, dites-vous, que je répare mon crime?... Ah! prenez tout mon sang, versez-le jusqu'à la dernière goutte; mais sauvez mon âme!... sauvez-la des supplices éternels réservés aux assassins... vous le pouvez!... Parlez, que faut-il entreprendre?... Me repentir?... Dieu voit mon cœur... Rendre à Léonie son nom, ses biens et le cœur d'un père?... C'est impossible: je perdrais l'enfant qui a sucé le

lait de ma femme... Il faut qu'il meure, dites-vous?... Oui, c'est justice. Mais, au nom du Dieu des miséricordes, n'exigez pas que je le livre moi-même au bourreau... je ne le pourrais, cet effort est au-dessus de mon courage... Eh bien! damnation!... Grand Dieu, ayez pitié de moi!

A ces mots, Duroc parut prêt à rendre l'âme. Le marquis, en voyant le délire de son complice, avait tremblé vingt fois pour sa vie, et vingt fois il avait saisi le couteau caché sous ses vêtements. Les remords du vieillard pouvaient le perdre... le repentir n'avait qu'à l'emporter sur le dévouement. Il attendit donc, avec une impatience difficile à exprimer, le résultat de la crise: contre son espoir, Duroc parut se ranimer.

– Le misérable ne mourra pas!... s'écria l'impitoyable Vandeuil. Duroc! Duroc!...

– Qui m'appelle?...

– Duroc! répéta le marquis en s'approchant du lit de l'agonisant.

– Ah! c'est vous, reprit le vieillard... et il ajouta: Vous ne m'avez donc point abandonné...

– Vieux fou!... ne peux-tu commander à tes absurdes remords?...

– Ah! monsieur le marquis, que dites-vous là?... le repentir est la seule vertu qui puisse parler pour moi lorsque je paraîtrai devant Dieu.

– Imbécile!... voilà donc cet attachement si vanté pour moi!... Dans une heure peut-être tu vas trahir ton bienfaiteur, et le conduire sur l'échafaud.

– Ah! j'aurais plutôt...

– Tais-toi!... chacune de tes paroles m'accuse.

– Vous avez raison, dit le vieillard d'un air pénétré, il faut me taire... Me taire pour toujours!... Mais, hélas! que deviendra cette jeune et intéressante Léonie?

– Crois-tu la rendre heureuse en l'arrachant à l'homme qu'elle aime?

– Oui, mais son père?... l'époux de l'infortunée que j'ai précipitée dans la tombe...

– Tes regrets lui rendraient-il la vie?...

– Non. Je fus un méchant!... et je pourrais encore faire le mal!... Je pourrais, dans un moment de terreur, vous sacrifier pour sauver mon avenir... Ainsi donc, enfermez-moi!... empêchez que personne ne m'approche, car la fièvre me brûle et le remords m'accable...

– Infâme! dit le marquis avec l'accent de la rage, tu pourrais...

– Volontairement, jamais... s'il dépendait de moi, j'emporterais votre secret dans la tombe...

– Qu'il y soit donc enseveli...

A ces mots, murmurés si bas que Duroc ne les entendit point, Vandeuil s'approche du vieillard: ce dernier prend la main de son maître, la baise et la mouille de ses larmes, il va jurer de garder un éternel silence... Inutile dévouement!... un feu cruel déchire son sein, des flots de sang s'échappent, et Duroc regarde son maître, le barbare vient de l'assassiner...

– Il est mort, dit froidement le marquis en voyant sa victime exhaler un soupir qu'il prit pour le dernier. Fuyons ces lieux... personne n'a pu me voir... tout est sauvé!...

Il descend alors en s'applaudissant du succès de son crime, monte tranquillement en voiture, et recommande à ses gens de veiller sur le bon vieux serviteur, qu'il confie à leurs soins. Arrivé à l'hôtel, il entre dans l'appartement d'Ernestine, avec le sourire sur les lèvres. La marquise regarde tendrement son époux, et le duc, charmé de cette visite, tend la main à son neveu.

Le lendemain matin, au déjeuner, le marquis s'empresse auprès d'Ernestine, il badine: jamais il ne fut plus aimable, jamais plus de saillies heureuses ne sortirent de sa bouche; on admire sa gaieté, la grâce et l'à-propos de ses reparties. Tout à coup, un domestique entre effaré, et annonce au duc que le vieux Duroc, dans le délire de la fièvre, s'est frappé d'un coup de couteau.

– L'infortuné! s'écrie le marquis, il s'est tué?...

– Non, monsieur le marquis, il respire encore, et demande instamment à voir monseigneur; il a, dit-il, des choses de la plus haute importance à révéler.

A ces terribles paroles, le marquis, pâle comme la mort, sent ses genoux prêts à se dérober sous lui. Le trouble inséparable d'une pareille nouvelle empêche le duc de s'apercevoir du désordre de son neveu. La marquise seule s'écrie:

– Mon ami, vous vous trouvez mal!...

– En effet, je ne me sens pas bien... j'étais si attaché à ce domestique... que...

– Partons, interrompit le duc. Vandeuil, suivez-moi...

– Mais, mon oncle, dit Ernestine, mon mari souffre.

– Ce ne sera rien... Venez, mon neveu.

Tout en parlant ainsi, le duc entraîne le marquis, descend l'escalier, et monte avec lui en voiture. Les chevaux brûlent le pavé, et l'on arriva bientôt, Vandeuil bourrelé de craintes, et le duc en proie à la plus vive inquiétude.

– Est-il mort? s'écria le marquis.

– A-t-il recouvré sa raison? ajouta le duc.

– Il vit, et a sa connaissance, répondit un valet...

– Montons, mon neveu...

Et le duc, appuyé sur le bras de Vandeuil, pénétra dans la chambre de Duroc. En apercevant son maître, l'intendant parut se ranimer.

– Vous avez désiré me parler, Duroc? dit le duc en s'approchant avec bienveillance et pitié du vieillard; que me voulez-vous?...

– Monseigneur...

Le marquis trembla.

– Avez-vous quelque faveur à me demander pour votre famille?

– Non, monseigneur; grâce à la générosité de M. le marquis, mes enfants n'auront besoin d'aucun secours.

– Expliquez-vous... qu'avez-vous à me dire?

– Monseigneur, on croit que je me suis donné la mort dans un accès de délire, on se trompe... (Ici, la figure du marquis fut couverte d'une sueur froide.) On se trompe, monseigneur, continua Duroc, je me suis frappé volontairement, et cela pour me soustraire aux remords que me cause le crime affreux que je commis, jadis, par un attachement aveugle pour mon maître... Madame la duchesse est morte empoisonnée...

– Monstre!... s'écria le duc.

– Laissez-moi parler, monseigneur... ce n'est pas tout. Votre fille... cette Léonie...

– Fut assassinée pareillement par toi?...

– Non, monseigneur, elle respire.

– Elle respire, grand Dieu!... Monsieur, ajouta le vieux seigneur en se tournant vers son neveu, qu'apprends-je ici?

– Mon oncle!...

– Mon maître ignorait mon crime, dit l'intendant en prenant la main du marquis; il ne l'aurait pas permis...

– Où est ma fille?...

– Monseigneur, de braves gens l'ont recueillie: les Granivel...

– Quoi! Fanchette?...

– N'est autre que Léonie!...

– O mon Dieu! s'écria le duc. Et il tomba à genoux pour rendre grâce à la Providence.

– Monseigneur, dit l'intendant, priez aussi pour moi!... Je suis bien bien coupable, mais je viens de racheter mon crime... Monsieur le marquis, mon cher maître, priez aussi pour moi... Monseigneur, mon cher maître, je sens mon âme qui se révolte... grâce!...

Le vieillard expira; et le marquis, accablé sous le fardeau du crime, releva sa tête coupable.

– Quelle fin!... dit-il d'un air hypocrite, et à quels excès ce malheureux s'est-il porté par dévouement pour moi!... Ah! mon oncle, croyez que je maudis son zèle, et que je bénis son repentir... Courons, votre Léonie!...

En ce moment, midi sonna.

– Midi! s'écria le duc, c'est aujourd'hui, à cette heure, que Fanchette épouse le fils du charbonnier!...

Le vieillard s'élance, malgré son âge, monte en voiture, promet cent louis au cocher s'il arrive à temps; la voiture part comme un trait... et le marquis rentre pensif à l'hôtel. Le duc arrivera-t-il à temps?... c'est ce que nous allons voir...

CHAPITRE XIII

. . . . . . Tu dois savoir
Que toujours à ces grandes journées
Les femmes sont mieux attournées
Qu'aux autres jours, et cela tente!...
O mon Dieu!... qu'elle était contente!...

Cl. Marot, *Dialogue des deux Amoureux.*

Nos plus chères espérances s'évanouissent souvent comme les illusions d'un songe d'amour!

Averroès, *de Re medica.*

ENFIN Jean-Louis est en face le maître-autel de Saint-Germain-l'Auxerrois! Fanchette, dans sa brillante parure, est agenouillée sur un coussin de velours rouge. Les ornements promis par le curé embellissent la cérémonie; et, dans ce moment, il arrive lui-même à la sacristie. Une grande activité règne dans l'église.

Les quatre marchands, le père Granivel et le pyrrhonien entourent les deux époux; une foule immense de peuple contemple les apprêts de cet hymen; le suisse frappe souvent le carreau avec sa canne à pomme d'argent; car, malgré la majesté du lieu, toutes les commères du quartier chuchotent:

– Qu'elle est belle!... c'est un beau garçon!... queu beau couple!... etc. Madame Paradis et Courottin, que l'on a dépêchés au presbytère pour hâter le curé, arrivent; alors,

le clerc se place à l'endroit le plus favorable. Midi sonne!...

Le bon curé s'avance gravement; un joli petit enfant de chœur agite une sonnette argentine, et le prêtre monte à l'autel. Au premier *pax sit vobiscum*, Courottin, voyant le visage un peu rouge de l'officiant, s'écria:

– Ouais! il déjeunait tout à l'heure, madame Paradis!... Elle n'a pas l'air de m'entendre...

Alors, le clerc malin gagne le côté de l'autel où était le missel, et dit au curé, qui crut voir le diable, tant la figure de Courottin avait un air satanique:

– Monsieur le curé, vous oubliez que vous étiez à l'instant *inter pocula.*

– *Pocula* toi-même, répondit le joli petit enfant de chœur en colère.

La messe s'interrompt avec une espèce de rumeur. Le mot *pocula*, qui a interloqué le curé, court de bouche en bouche, et il est impossible de décrire le trouble et la confusion de l'église.

– Cela n'empêche pas le mariage, dit le père Granivel.

– Qu'est-ce?... demanda Jean-Louis.

– On nous avait promis des chantres, dit Courottin au père Granivel... L'officiant doit faire un discours, ajouta-t-il tout bas à Barnabé.

Tous trois volent à la sacristie; mais le clerc altéré, profitant du tumulte, but d'un trait la burette au vin, en respectant toutefois l'eau sainte. Nous devons ajouter que c'était par suite d'une habitude contractée quand, à l'âge de quatorze ans, il cumulait la place de petit clerc avec celle d'enfant de chœur. Pendant le cours de ces dernières fonctions, on lui avait appris le latin des frères des écoles chrétiennes d'avant la Révolution, et tout ce qu'ils savaient d'histoire, littérature, etc., etc. Mais, aussitôt que Courottin eut vingt ans, il jeta son commencement de froc aux orties, et se voua au dieu de la chicane, après avoir mis à profit toutes les leçons et les préceptes de l'église.

Ce diable incarné eut encore gagné la sacristie avant les frères Granivel.

— Comment, monsieur le curé, vous avez mis dans votre marché deux chantres, et vous n'en fournissez pas? Vous deviez dire la messe, et voilà que *pocula* vous en empêche! Un curé *pocula*!...

— Mon cher, nos chantres ont été mandés à Saint-Denis pour l'enterrement d'un évêque.

— Ah!...

— Et moi, j'ai marié quelqu'un hier à minuit; je me suis trouvé ce matin l'estomac fatigué... Madame Paradis a oublié que je devais dire la messe, et m'a fait déjeuner...

— C'est juste, monsieur le curé; je vous présente mes excuses...

Pendant ce temps-là, le pyrrhonien cherchait celui qui s'habillait pour officier. C'était un homme dont la figure indiquait une grande douceur.

— Monsieur, vous faites un discours aux mariés?

— Oui, monsieur.

— Pourriez-vous me le communiquer, s'il vous plaît?...

— Mais, monsieur, puis-je savoir?...

— Oui, monsieur... c'est pour y faire une réponse car vous sentez que lorsqu'on parle seul on a toujours raison... Or, saisissez bien ceci, dit-il en arrêtant le prêtre par sa robe, je vous contredirai, en exposant les arguments contraires, alors les époux resteront dans cette indécision que doit avoir tout homme raisonnable...

— Mais, monsieur, un homme raisonnable ne peut avoir aucun doute sur les choses palpables que je...

— Comment, monsieur, on ne peut pas douter?... Ah bien! ne pas douter!... Ecoutez... ou vous êtes prêtre, ou vous ne l'êtes pas... Vous n'avez absolument que ces deux manières d'être; l'une exclut l'autre; or vous êtes prêtre, donc vous n'êtes pas!... Qu'êtes-vous, maintenant? répondez...

Le pauvre ecclésiastique, qui, venu du fond de la Sologne, officiait pour la première fois à Paris, resta la bouche béante à cet argument dont il ne pouvait connaître le vice, puisqu'il est à noter qu'un livre de logique ait paru dans la Sologne.

— Comment, je ne suis pas prêtre!... j'ai montré mes lettres et mes pièces probantes, dit-il avec une rare simplicité.

— Qu'est-ce que cela fait?

— Mais on ne peut pas vous marier: je suis le seul ici qui puisse dire la messe!...

A ces fatales paroles, le père Granivel vint à côté du prêtre, et l'engagea à mettre de la promptitude.

— Je ne suis pas prêtre! cependant depuis vingt ans...

— Allons, monsieur l'abbé Vinet, dépêchez-vous! les mariés sont à l'autel et attendent, dit le curé.

— Je ne suis pas prêtre! et depuis vingt ans j'enterre, console, marie, encense, baptise, bénis... car je n'ai jamais maudit personne!...

— Ah! monsieur, dit le père Granivel, mes enfants!... quel retard!...

Le pauvre Solognais, frappé à mort par ce terrible argument, ne répétait que: « Je ne suis pas prêtre! » à toute la sacristie consternée.

— Mais vous m'en avez donc imposé? dit le curé.

— Non, monsieur, j'ai dit la vérité... s'écria Vinet effrayé, avec l'accent de l'innocence.

— Officiez donc!

— Je ne suis pas prêtre! répéta-t-il avec les larmes aux yeux.

Barnabé, et surtout Courottin, jouissaient de ce désordre, lorsque le pyrrhonien, averti par son frère que ce retard faisait languir les fiancés, s'avança gravement, comme un médecin sûr de guérir son malade, et il dit au pauvre abbé:

— De quoi doutez-vous?...

— De moi, car j'ai toujours douté de mes forces...

— Bon... Eh bien! comme je vous l'observais, ou vous êtes prêtre ou vous ne l'êtes pas.

— Il est vrai.

— Eh bien! n'ayant que ces deux états, l'un excluant l'autre, convenez que vous ne l'êtes pas.

La figure du prêtre indiqua la plus grande terreur.

— Or vous ne l'êtes pas, répéta le pyrrhonien, donc vous l'êtes.

— Ah!... s'écria le bon Solognais, comme si on lui ôtait un poids de cent livres de dessus l'estomac. Ainsi rassuré il mit sa chasuble, et s'en fut à l'autel.

La messe recommença à midi un quart, et l'impatience de Jean-Louis cessa. Une espèce de pressentiment l'agitait; aussi cassa-t-il la balustrade d'un coup de poing, lorsqu'au milieu de la messe on fut obligé d'aller chercher une nouvelle burette de vin.

— Contiens-toi, mon ami; qu'avons-nous à redouter? lui dit tout bas la tendre Fanchette.

Enfin le prêtre solognais, qui officiait avec une rare dignité et une persuasion intime, que son onction inspirait même aux autres, se retourne avec un visage comme empreint d'une lumière céleste; il descend les marches de l'autel, et, s'adressant aux futurs époux, il prononça ces paroles avec l'accent d'un homme inspiré; son organe avait quelque chose de naïf:

— Mes enfants, vous allez être unis... vous le serez toujours! j'en crois et la voix secrète de mon cœur et l'augure que la Divinité fait briller dans vos yeux... Oui, vous le serez!... et l'amour le plus pur et le plus constant sèmera de fleurs la route que vous allez parcourir ensemble, même pendant l'hiver de la vie... parce que la vertu vous accompagnera!... Je ne vous détaillerai pas vos devoirs: aimez-vous!... ce mot les comprend tous. Je remercie le Tout-Puissant de se servir de mes faibles mains pour bénir votre union; regardez-moi donc comme son ministre... Je le suis!

— Homme, dit-il à Jean-Louis, jures-tu de respecter cette femme et de la protéger?

— Je le jure, répondit la basse-taille. Elle fit trembler les voûtes du temple.

— Femme, continua le bon prêtre, jurez-vous d'obéir à votre époux et de lui être fidèle?...

— Je le jure, dit Fanchette avec l'expression de l'amour le plus tendre.

Le prêtre allait prononcer le *conjungo vos!*... Un saint

recueillement a saisi tous les assistants, à l'exception de Courottin; l'expression du visage des deux amants inspire une joie pure et un intérêt qui touche l'âme de chaque spectateur. On écoute avec attention, on regarde... Tout à coup un bruit de tonnerre se fait entendre à la grille... Des chevaux, couverts d'une blanche écume, amènent un brillant équipage.

— Où en est la messe? s'écrie un seigneur décoré du Saint-Esprit et dans la plus vive agitation.

— Au deussième tinquemann, répond le suisse.

— Monseigneur, reprend Courottin, on finit l'instruction pastorale, on échange les anneaux!...

A ces mots, le duc de Parthenay se précipite, court à l'autel.

— Au nom du roi, je m'oppose au mariage!... s'écrie-t-il de toute sa force.

Le prêtre étonné s'arrête! Jean-Louis grince des dents avec une rage qui le fait écumer; tous les assistants sont stupéfaits; le duc saisit Fanchette, la presse dans ses bras, et s'écrie, avec l'accent d'un père qui retrouve son unique enfant:

— Ma fille!... ma Léonie!... c'est toi!... Et il verse un torrent de larmes, tout duc qu'il est.

Léonie, insensible aux caresses d'un père qu'elle n'a jamais connu, devint pâle comme la mort à l'aspect de la douleur de Jean-Louis.

Au milieu du tumulte le plus grand qu'il y ait eu dans une église, Courottin est auprès du duc, et lui dit:

— Sans moi, monseigneur, tout était perdu...

— Vous serez toujours mon père! dit Léonie à voix basse au père Granivel.

— O ma petite Fanchette!... souffre que je t'appelle encore de ce nom!... c'est la dernière fois que je le prononce, car te voilà grande dame!... tu nous oublieras... Adieu!

Un regard de Léonie fit venir les larmes aux yeux du bon père Granivel; il eut regret d'avoir dit cela.

Léonie s'arracha des bras de son père; elle détourna ses

yeux languissants et dénués de cette flamme vive et pure qui naguère y brillait, et les reporte sur le pauvre charbonnier, qui, tout immobile, la considérait d'un air hébété; cependant on voyait une douloureuse avidité sur son visage. L'étonnement de toutes les figures, la subite stupéfaction de chacun, la présence du prêtre vénérable, la majesté du temple, et cet événement, rendirent ce moment terrible. On eût dit que la faux de la mort venait de semer son éternel silence. Alors Léonie s'avance, jette avec grâce son joli bras autour du cou de Jean-Louis, et dépose un baiser sur ses lèvres en y rassemblant toutes les forces de son amour. Jean-Louis la regarde fixement; une larme tombe de l'œil de Léonie sur le froid visage de son amant:

– Je serai toujours ta Fanchette, dit-elle à voix basse; puis elle embrassa le professeur:

– Mon enfant, s'écria le pyrrhonien, tu as la logique de l'âme!

Le duc est muet et s'attendrit; alors, en présence de tout le monde, Léonie ôte cette couronne nuptiale, ce délicieux et cruel chapeau de fleurs; elle le presse et le met dans son sein, en disant d'une voix entrecoupée:

– Il ne me quittera jamais!...

Une certaine grâce mélancolique anima ces adieux touchants. Le duc s'approche du père Granivel:

– Mon ami, ne m'accusez pas; venez à mon hôtel: le second père de ma Léonie y sera vénéré.

A ces mots il s'éloigne à grands pas en soutenant sa fille presque évanouie, qui regardait toujours son amant immobile.

Attirés par une force magique, les Granivel la suivent; en entendant le roulement de la voiture qui s'avançait, Jean-Louis eut un effrayant réveil, qui se manifesta par un soufflet appliqué sur la joue de Courottin. L'animal souple n'eut que deux dents cassées, attendu qu'il n'offrit aucune résistance; il roula jusqu'à la grille, et se trouva debout sur ses jambes pour soutenir mademoiselle de Parthenay, en lui disant:

– Mademoiselle, ayez la bonté de prendre Justine pour femme de chambre. Et, en aidant le duc à monter, il lui répéta:

– C'est à moi, monseigneur, que vous devez...

Le duc, voyant sa figure ensanglantée, lui jeta, dans sa joie, une bourse pleine d'or.

Une fois assise dans la voiture brillante, Léonie, apercevant ses amis et le seul homme qu'elle pût aimer, mit sa main sur son cœur, et la leur tendit en exprimant dans ce geste tous les sentiments dont elle était accablée. Ce geste mélancolique dépeignit toute sa souffrance et l'état de son cœur.

L'affreux roulement de la voiture retentit dans l'âme de Jean comme les cris d'un malheureux qu'on ne peut secourir. Il reste immobile, il suit la voiture des yeux, et, lorsqu'elle est disparue, ses regards restent sur le même endroit.

Courottin s'en va en sautillant; les deux Granivel essayent de se faire entendre de Jean-Louis, mais il me semble cloué sous le portail de Saint-Germain-l'Auxerrois comme un saint de pierre...

CHAPITRE XIV

Tout homme n'a-t-il pas sa folie!... heureux le genre humain quand la folie des grands est douce!...

Vauvenargues.

LECTEURS, vous avez beaucoup de mémoire, et je vous en félicite... la mienne me quitte, et j'en suis bien triste... Puisque vous avez de la mémoire, vous devez vous rappeler l'attitude mélancolique du pauvre Jean-Louis... Après une heure d'immobilité, il s'élance, ses gestes sont convulsifs... il a sur les lèvres un poison mortel qui l'attaque et le rend furieux: ce poison, c'est le divin attouchement du baiser de Léonie, qui déposa sur la bouche de Jean-Louis tous les feux de l'amour. L'ex-charbonnier quitte son père, il vole, franchit d'un saut le portail de Saint-Germain-l'Auxerrois, la place et la rue; il est sur les quais, il court, tombe, écrase un perroquet, se relève et court encore... Il est sur le pont Neuf; la foule assemblée regardait un chien et un homme qui se noyaient. Jean se jette du haut du pont, et plonge...

– Benêts que vous êtes! s'écrie le professeur arrivant en sueur, arrêtez-le donc, il est fou!...

– Il est fou! répète la foule, et l'on examine le professeur. Celui-ci s'élance après son neveu, et chacun se prit à rire de ces deux plongeons!... (A Paris on rit de tout même de la vertu!)

La graisse fit surnager le philosophe, tandis que Jean

empoigne d'une main le chien, et de l'autre M. Lenfant, qu'il ramène sur la plage. Fou ou non, le chien fut reconnaissant: l'homme?... on n'en sait rien. Le chien suivit donc Jean-Louis, et ils se secouèrent tous deux en sortant de l'eau: le peuple ébahi se prit à rire, et en se séparant, chacun répétait: *Il est fou!...* Tout ce qui est grand est extraordinaire, ce qui est extraordinaire paraît folie.

Au sortir de l'eau, le professeur fut arrêté pour être conduit ès Petites-Maisons de Charenton. Il ne se posséda pas de joie d'avoir à prouver, parler et prétendre que, etc...

Pendant qu'il argumente en plein corps de garde, et qu'il convainc le guet... ô miracle!... Jean, s'imaginant être poursuivi, entre au palais; il assiste à un plaidoyer de de Bonnières, qui avait tort. Le spirituel Jean se met à rire au nez de la justice, et demande qu'on tire à la courte paille; on le regarde, et l'on rit, il *rerit* parce qu'on rit, les avocats rient, le public rit, les juges rient, l'huissier rit, tout rit, jusqu'aux procureurs et aux bons bourgeois qui, le nez sur leur canne, écoutaient juger pour faire leur digestion: ce rire fit aboyer le chien... alors la cause fut gagnée.

Jean se sauve en entendant les considérants de l'arrêt.

Arrive Barnabé suant, soufflant, haletant!... il demande à la cour son neveu. On rit plus fort, et l'on reprend les considérants... Alors Barnabé s'écrie que c'est douteux!... il fait plus, il le prouve!... de Bonnières est effrayé. La cour rend un arrêt pour prendre un plus ample informé!... C'était la cause du duc de Parthenay!

Pendant ce temps, Jean-Louis, le nez en l'air, entre effrontément à l'Ecole de médecine. Un jeune médecin devait soutenir une thèse sur ce qui regarde le corps humain, *et de omni scibili:* le jeune médecin était attendu. Jean-Louis lui ressemblait...

– C'est vous?... dit l'appariteur.

– Oui, c'est moi.

Alors on le conduit dans une salle; il se laisse conduire et revêtir d'une robe noire... on le mène sur les bancs.

Trois autres robes noires surmontées d'une tête à

perruque, en forme de docteurs, feuilletaient de gros livres poudreux.

Là-dessus l'infatigable Barnabé arrive, et reste confondu du sérieux avec lequel Jean se prépare à soutenir une thèse...

— Silence!... dit l'appariteur à face de carême.

Le docteur Bartholo, le premier professeur, fit: Hum! hum!... c'est-à-dire il toussa, et demanda:

— Parlez-vous latin ou français?

— L'un et l'autre, et tous deux, répondit Jean.

— Bien commencé!... s'écria Barnabé.

— Messieurs, s'écria Jean-Louis d'une voix de tonnerre, depuis longtemps vous connaissez la serrure du corps humain, je vous en apporte la clef...

A ces mots, chacun regarda Jean-Louis, qui, dans ce moment, portait la main dans le gousset droit de sa culotte. Les trois docteurs se consultaient déjà pour savoir s'ils devaient se fâcher ou non, lorsque le candidat poursuivit ainsi:

— *Savantissimi doctores*, vous *qui estis chandellœ* des six, tant vous *eclairatis* un art ou jusqu'ici l'on n'y voyait goutte!... apprenez que, d'après de nouvelles découvertes faites à Londres, à Paris, à Pékin, à Tornéo et Lilliput, on a su que quatre grands agents sont la base de la nature, et les corps premiers de la matière dont nous voyons les admirables modifications, *visum visu*.

» Ces quatre principes sont: l'*hydrogène*, l'*oxygène*, le *carbone* et l'*azote*... Or, il est certain que le *corpus humanum* ne peut être composé que du mélange ou des produits de ces quatre *principia vitae mundi*, dont le plus ou le moins explique les différents caractères des hommes. Ainsi, au lieu de dire les *bilieux*, les *sanguins*, les *nerveux*, je voudrais que l'on dise les *hydrogéniques*, les *oxygénaques*, les *carboniens* et les *azoteurs*... Je vais plus loin, et je soutiens qu'une assemblée législative, judiciaire ou nationale, ne peut bien aller et décider qu'autant qu'elle contient un nombre égal de ces divers caractères!... Et n'est-ce pas de cette raison que viennent les mauvais

ménages?... et même la sympathie? Car, si vous mariez une *azoteuse* avec un *oxygénaque*, le moyen qu'ils s'accordent!... comme aussi une *carbonienne* et un *carbonien* tendront toujours à se réunir!... *inde irae, inde amores!...* voilà pourquoi j'aimais Fanchette!...

» Alors, *savantissimi doctores*, vous comprenez que *omnes maladias* qui tombent sur le casaquin de l'humanité ne viennent que du *derangeamentum* de l'équilibre qui doit exister entre ces quatre principes, tant à l'extérieur, *intus, extrà* et *ultrà*.

A cet exorde, les trois professeurs s'examinèrent encore, comme pour se dire:

« Est-ce le Dieu de la médecine en personne? Esculape avait-il un chien?... » Ils restèrent émerveillés de son savoir, et Jean se mit à caresser son chien, qui remuait la queue en regardant les trois docteurs avec des yeux si pleins de feu, qu'on le prit pour un chien savant.

— Il suffit donc, reprit le candidat, pour guérir les *diversas maladias* de l'homme et de la femme, de *distinguare:* 1° Si c'est l'un des quatre principes qui domine ou qui se trouve trop faible; 2° ou si deux principes ne se sont pas ligués pour opprimer les deux autres. Enfin, apprendre les divers produits de ces mélanges et de ces combats, voilà, *savantissimi doctores*, tout le secret de la médecine.

» Or, cela posé, en rendant ou en ôtant, soit du carbone, de l'azote, de l'oxygène ou de l'hydrogène, on guérirait *omnes maladias* sans l'appareil *domnium petites-bouteillarum, petite-potionum, juleporum, apozemorum, seringorum, cataplasmatum et moxarum, etc.* Mais, *savantissimi doctores*, cette sage investigation rendrait toujours la médecine un art tout aussi conjectural, sans le petit instrument que je vais vous faire voir.

Ici Jean-Louis fouilla encore dans son gousset, et l'on se mit à rire.

— Cet instrument, continua-t-il d'un air nonchalant, est une espèce de thermomètre qui a coûté cinquante ans de travaux à mon oncle Barnabé, auteur de l'*Encrier de la Médecine*, de la *Faux médicale*, de la *Pantoufle du Droit*,

du *Biga salutis*, et des *Virevoustes accouchatoires*. *Savantissimi doctores*, en *plongeando* un homme dans cet *Antropomètre*, on voit *subito*, par une échelle, chef-d'œuvre immortel de l'esprit humain: 1° si les quatre principes sont en égale proportion; 2° quel est celui ou ceux qui dominent, et par conséquent celui ou ceux qui sont trop faibles; 3° tous les degrés de combinaison de ces principes! c'est-à-dire un tableau de tous les caractères possibles, depuis les tyrans jusqu'aux bons rois; depuis les génies jusqu'aux imbéciles; 4° le tableau de toutes les maladies qui dérivent du bon et du mauvais mélange de ces quatre principes, avec la dose qu'il faut ôter ou ajouter pour les guérir.

Ainsi, avant de conclure un mariage, si l'on met le marié dans un *Antropomètre*, et la fiancée dans un *Gunomètre*, on verra sur l'échelle si leurs quatre principes sont en harmonie, ainsi du reste.

Un murmure flatteur s'éleva dans toutes les parties de l'auditoire, et plusieurs malades se croyant déjà guéris, criaient:

— Bravo!...

Alors le chien aboya, ce qui rétablit l'ordre.

— Voici cette échelle, dit Jean-Louis, et voici des modèles d'un *antropomètre* et d'un *gunomètre*...

A ces mots, les docteurs quittèrent leurs places et baissèrent leurs têtes, pour voir le papier que leur présentait Jean-Louis; mais ce dernier, partant d'un éclat de rire, saisit les perruques des trois docteurs, et se mit à leur frotter le visage sans prendre garde à leurs cris. Chacun s'élance sur Jean-Louis.

— Il est fou! il est fou! s'écria Barnabé.

Un grand combat s'établit, et le terrible Jean-Louis, assommant tout ce qui s'opposait à son passage, parvint à gagner la rue au milieu du tapage, des cris, et de la foule stupéfaite. On le poursuit, il trouve une porte ouverte: il entre, voit un escalier, y grimpe; il arrive à un cinquième étage où trois voleurs crochetaient une porte; ils ont peur et se sauvent; Jean monte sur les toits, son oncle le suit; Jean s'élance, et saute d'une rue à l'autre, portant son

chien en laisse; le bon Barnabé veut prendre le même chemin, il rassemble ses forces, prend son élan, et tombe... Heureusement, une charrette de foin qui allait à Ivry reçut le professeur.

Jean était en l'air avec son chien: une vieille dévote crut que le philosophe était le diable, Jean-Louis saint Michel, et le chien son cheval céleste; elle crie: « Victoire! miracle! » en voyant le diable foudroyé. On s'attroupe, on la croit!... dix mille hommes sont témoins; la robe noire a l'air d'une auréole de feu, car le soleil la faisait paraître ainsi; le bruit s'en répand, on en cause: « Je l'ai vu!... je l'ai vu!... »

Alors on en parle au Marais, au Palais, dans l'Ile, dans la Cité, sur les quais, dans les rues, dans les hôtels garnis ou non, dans les boudoirs, dans les salons, dans les coulisses, dans les boutiques, partout. On se signe, on s'agenouille, on tremble, on lève les yeux!... Enfin on avertit le donneur d'eau bénite, qui avertit le suisse, qui avertit le sacristain, qui avertit un prêtre, qui avertit les curés, qui avertissent le grand-vicaire, qui avertit l'archevêque, qui avertit un cardinal, qui avertit le roi, qui se permet d'en rire, et le dit à la reine... La reine le dit à sa dame d'atours, qui le dit à son laquais, qui le dit à un imprimeur... Alors le clergé, saisissant cette occasion pour louer l'Eternel, et mettre une fête de plus au calendrier, sonne les cloches!... chacun court à l'église. Nonote et feu Patouillet pataugent dans leurs sermons, on y dort... et l'on n'est réveillé que par les colporteurs, qui criaient: *Pour deux sous l'apparition de saint Michel par ordre du roi, etc.*

Jean n'en courut pas moins les toits... Mais depuis longtemps il s'est arrêté rue du Bac. Il se trouve au-dessus de la cheminée de la chambre à coucher de mademoiselle Léonie de Parthenay; il descend par la cheminée, examine cette pièce, où sont rassemblées toutes les recherches du luxe et de l'opulence. Il voit une lettre commencée, et lit ces mots:

« O mon ami! il nous reste la triste consolation de pouvoir nous... »

Jean met au bas: « Fanchette, je t'aimerai toujours! » Il couvre le papier de ses larmes, entend tousser dans la pièce voisine, alors il remonte par la cheminée avec son chien, et recommence à courir sur les toits... Enfin il ne s'arrêta qu'à l'archevêché, où l'on faisait une ordination à l'occasion de l'apparition de saint Michel.

Jean entre avec sa robe noire, que l'on prend pour une soutane. Quand c'est à son tour, il se baisse, se met à genoux; et sa fureur lui reprenant encore, il saisit l'ordinateur par les jambes, le renverse, bat les acolytes, les prêtres même, et mord la fesse du théatin Robustinet, le directeur de madame Plaidanon, ce dont elle fut bien marrie. Effroyable tumulte! Robustinet crie:

– C'est le diable!

On répète:

– C'est le diable que saint Michel n'a tué qu'à moitié! C'est le diable! il se réveille! gare!...

L'archevêque se sauve en criant... le diable suit l'archevêque, chacun crie, se lamente... Alors le portier, traversant la foule du peuple ébahi, va chercher main-forte afin d'arrêter le diable et le mettre à la Conciergerie (l'enfer d'ici-bas). Les gardes françaises refusent de marcher... Rumeur dans tout Paris!... Bonnes femmes de tailler des bavettes!... vieillards de trembler!... La police elle-même y perd son latin, et ce n'est pas une grande perte?... L'on dit que la fin du monde approche!...

Alors, dans cet effroyable désastre (qui fut, dit-on, précurseur de la Révolution française), on trouva trois malfaiteurs condamnés à mort pour fausse monnaie qui se chargèrent d'arrêter le diable, au lieu d'aller au gibet.

Ils entrent dans l'archevêché... et trouvent l'archevêque à table, mangeant une perdrix pour se remettre de ses fatigues. Jean était disparu après lui avoir tiré les oreilles en lui disant:

– Amende-toi, pécheur!...

Au milieu de ce désordre, le pauvre Jean-Louis s'en allait *pedibus cum jambis* par les rues: il se dirigea par instinct chez maître Plaidanon. On le laissa passer, lui et son chien.

– Monsieur, dit Plaidanon, vous venez pour affaire?

– Pour affaire, répondit Jean-Louis avec le flegme d'un Allemand qui étudie Kant.

– Quelle affaire?...

– Une saisie.

– Immobilière?

– Non, corporelle...

A ce mot, Jean prend maître Plaidanon par la ceinture, et le secoue de toute sa force. Plaidanon crie; Jean trouve plaisant qu'une machine comme cela se révolte; il le met entre ses genoux, comme une poupée, et lui donne de petits soufflets. Les clercs arrivent, alors le charbonnier renverse un sac d'écus à terre. Plaidanon s'évanouit, Courottin ramasse des mains et de la bouche, et Jean passe tranquillement chez madame Plaidanon.

Il se met familièrement à côté d'elle sur son canapé.

– Vous voilà, mon ami, dit madame Plaidanon, qui, reconnaissant Jean-Louis, feignit de le prendre pour son mari à cause de la robe; tu as bien tardé, le Palais t'a retenu?

– Oui, dit Jean-Louis, et il s'appuya sur l'épaule de la procureuse, comme un jeune chat qui veut jouer.

– Pauvre ami! et madame Plaidanon l'embrassa sur le front, et le cajola...

– Attendez donc, reprit Jean-Louis gravement, attendez.

– Non, répondit-elle d'une voix faible. Plaidanon, mon ami!...

– Allons, dit Jean-Louis. Et il se lève, défait sa robe, se rassied, la plie tranquillement en quatre, et la pose sur ses genoux, en ayant soin qu'elle ne fasse qu'un petit volume.

Madame Plaidanon regardait ces apprêts d'un œil voluptueusement furtif, et le malin Jean lui souriait avec l'air d'un singe qui va faire une malice... Madame Plaidanon s'approche, et...

– Fi! s'écria Jean-Louis en se bouchant le nez, geste qui certes annonçait la folie... Et, donnant une grosse tape à madame Plaidanon, il se sauva par les escaliers, en les descendant quatre à quatre.

Il fit ses mille quatre-vingts pas pendant dix minutes, et se trouva au milieu d'un club de gens qui dissertaient. Jean, mû par une inspiration prophétique, nouveau Daniel, se plaça au centre, monta sur une chaise, et s'écria, le visage enflammé:

— Si vous voulez savoir l'avenir pour conduire la Révolution qui s'apprête, voici les pronostics de l'*Année perpétuelle!...* les Merlin, les Mathieu-Laensberg n'ont jamais rien dit d'aussi véritable. (Ecoutez, écoutez!)

» En cet an il y aura un roi (mouvement en sens divers), ce roi... c'est le Créateur, qui n'a jamais changé de lois ni de ministres; la nature va sans bascule et sans réactions. (Légère interruption.)

» Il y aura des éclipses, des éclipses de bon sens dans certaines têtes. (Murmures.) Quant aux éclipses planétaires, il y en aura sans doute, surtout si les astres se trouvent placés de manière à en produire. (Mouvement de conviction.) Quant à leurs dates, à leurs moments préfix... il y a gros à parier que ce sera le jour ou la nuit, le soir ou le matin, ou à midi.

» Cette année, les principes iront à reculons, les ministres en avant, et la France en arrière; les hommes de côté, s'ils sont ivres; en pliant le dos, s'ils veulent des places; ou en levant la tête, s'ils sont libres et honnêtes; en prison, s'ils ont des dettes, et *ad Sanctam Pelagiam* s'ils ont voulu introduire la raison en contrebande; de plus, les pauvres iront comme ils pourront, et les morts n'iront pas du tout [1].

» Dans cette année, la vieillesse sera réputée incurable par tous les savants médecins, et l'on engage les gens à s'en préserver; mais rien n'égalera la maladie régnante! elle sera horrible, contagieuse, endémique et épidémique,

[1] De crainte que l'on ne m'accuse de plagiat, j'avoue franchement que Rabelais m'a suggéré cette plaisanterie, et j'invite ceux qui veulent rire un moment, à lire sa *Pronostication pantagruéline*, morceau plein de comique, où ils retrouveront plusieurs traits et l'idée première de ce passage. Quant à ce livre, n'aurait-il produit que le bien de faire connaître Rabelais à un homme qui ne l'aurait pas lu, c'en serait un très grand.

laxative, douloureuse; elle gagnera les gouvernants comme les gouvernés, et son diagnostic sera ce cri: « De l'or!... de l'or!... »

» Aussi les riches auront-ils de l'argent, mais les pauvres verront le diable dans leurs bourses, et les aveugles n'y verront rien du tout. Les sourds n'entendront presque pas, les boiteux clocheront d'un pied, et les culs-de-jatte des deux! Je garantis qu'aucun médecin ne se chauffera l'hiver des jambes de tous ceux qu'il aura guéris. (Agitation générale.)

» Il y aura du blé!... s'il pousse bien et n'éprouve aucun encombre de la part du vent, de la pluie ou du soleil, et l'on verra toujours pruneaux à Tours, olives en Languedoc, sables à Olonne, filles à Paris, pédants au quartier Latin, bons bourgeois au Marais, et les rentiers feront queue au Trésor.

» Cette année, les auteurs seront fiers, les commis insolents, les comédiens difficiles à conduire, et les femmes amoureuses... quant aux hommes, ils ne le seront que par instants, ce dont ils se plaindront.

» Il mourra de grands princes!... mais pas une minute avant l'heure fixée par la grande ordonnance du parlement perpétuel, et il en sera de même de tous leurs sujets, ce qui me paraît une bévue dans la nature!...

» Du reste, malgré les projets de la petite Provence, on laisse la Sicile à sa place, Naples comme il est; seulement on désirerait voir ses habitants un peu plus vaillants; aux Anglais moins d'orgueil, aux Français du plomb dans la tête, et des chaînes pour les empêcher de danser, car on suppose qu'ils ne parlent plus.

» Enfin, le printemps aura des roses, l'hiver des glaçons, l'été ses moissons, et l'automne ses vendanges. L'univers sera toujours peuplé d'une race qui se reproduit de ses ruines comme le phénix, et, parmi cette mousse, ce microcosme d'insectes, on se battra, on se déchirera, ou l'on restera tranquille. Il y aura toujours des impôts, des vexations, etc. Mais, que vois-je?... attendez?... je ne vois rien!... Si, je distingue!... terre, mer, ciel, étoiles!... Nom

d'un jésuite!... morbleu, corbleu, voyez!... voyez-vous?...

Ce fut alors que Jean-Louis, voyant le temps présent, le temps d'aujourd'hui, reprit avec cet organe de tonnerre que vous lui connaissez:

– Courage, généreux défenseurs de Fanchette! courage! sapez l'affreux rocher qui s'élève audacieusement au milieu de la Gaule, sapez!... mais sapez bien!... Il tombera sur vos têtes, et vous écrasera (Rire universel) vous et vos casseroles; n'importe, sapez!... périssez au champ d'honneur; ne craignez rien, je me charge de votre épitaphe... Je taillerai pour l'écrire toutes les plumes des poulardes du Maine et de la Bretagne... Sûrs d'acquérir une précieuse immortalité, car le ridicule ne meurt jamais en France; continuez donc à lancer dans les airs des cris impuissants!... vous arriverez, je le prédis, à la hauteur des héros de Cervantès!... Qu'il sera sublime à l'homme de retourner vers la barbarie!... Né sous le signe de l'écrevisse, ce siècle-là aura la gloire de faire couler les fleuves vers leur source, d'abaisser les grands, d'élever les petits, de mettre la charrue devant les bœufs, et de faire voltiger la raison autour de toutes les têtes, sans qu'elle puisse entrer!... (Agitation, bravos prolongés.)

Chacun resta la bouche béante, et Jean profita de l'étonnement pour s'échapper. Il court, prompt comme la foudre; il prit par Passy, Neuilly, Souilly, Pouilly, Cailly, Lysy, Bercy, Crécy, Foilly, Raincy, Viry, Grecy, Gregy, Farcy, Lagny, Charly, Marly, Etrépilly, Rumilly, Bobigny et Ivry. Comme il entrait, on se disposait à marier mademoiselle Jolynet à M. Hustus... Jean prend la mariée, l'emmène de force, et...

– Comment, comment, mon neveu! s'écria Barnabé en gesticulant du haut de sa charrette de foin: peste, quel argument!... Enfin, il est dans la nature!...

Avant que l'oncle Barnabé fût descendu, Jean et son chien couraient la poste à mille quatre-vingts pieds par minute.

– C'était mon neveu, dit Barnabé.

– Vous payerez pour lui! s'écria le marié.

– C'est douteux!...

– Nous l'assignerons.

– Voire...

– A moins que vous ne nous donniez des dommages-intérêts... L'oncle paya et se mit à la poursuite de Jean.

Celui-ci, déjà près de Paris, se trouva fatigué; il s'arrêta, se mit sur une borne, et appela Fanchette de toutes ses forces; le chien, comprenant la peine de son maître, poussait aussi des gémissements lugubres. Je n'ai pas la ressource de faire retentir les échos, car ils étaient en pleine campagne.

Il entra dans Paris, crotté, lassé; il arrive au boulevard Saint-Martin, l'œil égaré, mais il commençait à réfléchir. Le premier résultat de cette réflexion fut d'embrasser une vieille marchande de gâteaux, en la nommant sa chère Fanchette; puis il lui fait sauter sa boutique et toutes ses pâtisseries... Elle crie, on s'attroupe, on s'informe, le noyau grossit, la vieille se plaint, on chuchote:

– Qu'est-ce? qu'est-ce?...

Et déjà Jean-Louis et son chien, un échaudé dans la gueule, couraient comme des possédés; l'oncle arrive, et dit:

– C'est mon neveu!...

On le prend au collet, il se laisse prendre, et paya; mais ce ne fut qu'après avoir argumenté, prouvé, et convaincu la vieille que... que... que...

Le soir vient, Jean entre au spectacle; on jouait le *Déserteur*... Il se mit à pleurer si fort, que chacun le regarde: un monsieur fort honnête, venu de la province du Maine, le prévient, comme tout Manceau doit le faire, qu'il est l'objet de l'attention générale. Jean le remercie fort obligeamment par un coup de poing qui lui enfonça les fosses nasales; le chien aboie, les voisins contiennent Jean, qui frappe les voisins; le parterre s'en mêle, et il crie: A la porte!... à la porte!...

Jean, injurié, saute au milieu du parterre, et distribue ses vigoureux coups à droite et à gauche. De son côté, le chien imite son maître, et mord les gras de jambe... Les propriétaires des mollets crient, on hurle, on siffle, les loges applaudissent, les vieilles se sauvent, les jeunes admirent

les forces musculaires du triomphateur... L'inévitable garde française arrive avec un commissaire en robe noire...

Le parterre est cerné! Alors, comme des disputes particulières avaient déjà eu lieu, Jean se coule sous les banquettes, et quand le commissaire en robe noire paraît d'un côté, Jean s'élève de l'autre avec sa robe, qu'il revêtit. Il dit à un garde d'aller arrêter le faux commissaire: le garde, qui tendait au caporalat, se hâte de donner une preuve de son zèle, il s'empare du vrai commissaire... Plus ce dernier se dit le vrai, plus on le bourre; bref, on l'emmène en prison avec celui que Jean désigne comme l'auteur du trouble.

Jean-Louis s'en fut à l'aventure... Ses pas se portèrent rue Ogniard, au repaire de Courottin. Il monte lentement cet escalier à pic, et après cent quatre-vingt-trois marches, il arriva à ce palier que vous devez connaître...

Il entre dans le taudis où la vieille sibylle qui mit au monde Courottin se trouvait occupée à rendre l'âme...

— Ah! vous voilà, monsieur le médecin; vous avez bien tardé... si l'on vous a promis un écu, je ne vous donnerai que trente sous.

— Trente sous! dit Jean-Louis.

— Quinze alors!...

Jean ne disant mot, la vieille s'écria:

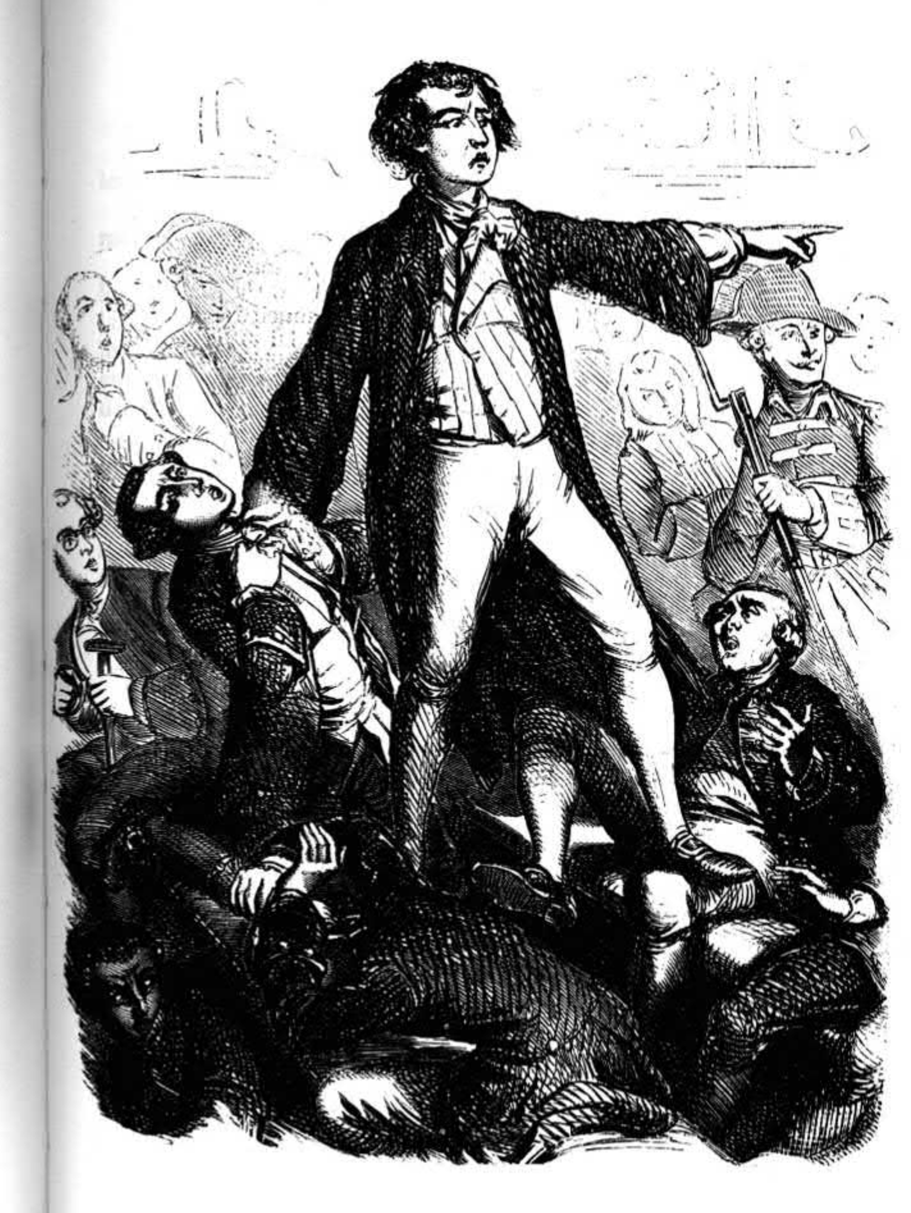
— Dix sous, ou allez-vous-en!...

— Vous êtes mal, reprit Jean; votre visage... Il faudrait prendre...

— Prendre! s'écria la vieille en rassemblant ses forces. Prendre!... je veux bien, si cela peut s'accorder avec ma conscience!... La languissante, apercevant une lumière brûler, dit: Par grâce, monsieur, éteignez-la!... Les paroles ne se voient pas: c'est une chandelle des six!... Ah! mon coquin de fils me ruinera!...

Jean, en se levant, tomba sur un vieux fauteuil en tapisserie, il le cassa, et dix-sept mille francs en louis d'or roulèrent dans la chambre.

— Au voleur!... on m'assassine!... Et la vieille, les cheveux épars, se lève, ses rides se contractent, ses dents claquent l'une contre l'autre, ses yeux sont égarés!



Il dit à la garde d'aller arrêter le faux commissaire

– Mon trésor!... Au voleur!...

A ces mots, Courottin entre, et la vieille expire de douleur, en mordant ses louis de rage.

Nous devons rendre justice à Courottin: il aimait sa mère!

– Ma mère! s'écria-t-il, sans trop prendre garde aux louis, ma mère!... la pauvre femme!... Il versa quelques larmes; Jean-Louis se mit à pleurer aussi, Courottin souleva le cadavre encore un peu chaud, le remit sur le grabat, en ôtant toutefois trois louis que la vieille avare avait mis dans sa bouche, comme pour les emporter au tombeau.

Jean-Louis fut comme atterré de ce spectacle; il revint tout pensif au logis paternel.

Déplorons sa folie. Réjouissons-nous cependant de ce qu'il va retrouver son bon sens... quoique le digne Barnabé, monté sur un hippogriffe, n'aille pas le rechercher dans les régions lunaires. Mais plaignons-le, car il revient aux douleurs!... Fanchette est à jamais perdue!... A cette idée, il pleure, il s'arrache les cheveux, il ne veut pas manger, il n'écoute ni son père ni son oncle.

Le mouvement lunatique que son corps a subi, son âme en hérite. Il habille, il est en délire, parle à Fanchette, gronde le duc et pair, caresse son chien, qui le regarde tristement; il cause avec l'air, le feu, la terre, les vents, et leur adresse ses plaintes et ses soupirs, pour qu'ils les transmettent à sa bien-aimée; il déchire ses vêtements comme Jacob, il ne sent rien, n'entend rien, ne respire rien, ne veut rien qu'une seule chose!... sa douce amie, sa Fanchette!... celle qui l'embrassa sur ses deux lèvres, celle qu'il allait épouser... celle que le soir il devait... Il la chante, la cajole, lui rend son doux baiser; elle est palpable pour lui, quoique absente; alors il saute de joie, et son chien l'imite; le père Granivel gémit et prie. Quant au professeur, il suit Jean partout, sur les escaliers, dans la cour, en raisonnant, argumentant, prouvant, distinguant, dissertant... Au bout de trois jours, l'exhaltation cesse: Jean tombe sur le lit de Fanchette. Le professeur parle. Jean s'endort.

Laissons-le dormir, et occupons-nous maintenant de gens qui ne reposent guère. Le lecteur doit deviner que je veux parler de Léonie, du marquis de Vandeuil et du duc de Parthenay. Le duc seul est heureux: il a retrouvé sa fille chérie. Vandeuil, qui sent toutes les conséquences de cet événement, forme rapidement un plan admirable qu'il se propose d'exécuter avec persévérance. Il a tout calculé, tout pesé, et il est assez méchant pour ne rien craindre, et assez adroit pour tout oser. Nous le suivrons bientôt dans sa marche tortueuse. En attendant, lecteur, permettez-moi d'aller me coucher, car j'ai sommeil, et ma ménagère m'apporte mon bonnet de coton.

Bonsoir...

CHAPITRE XV

Il revit dans sa fille, et non pas dans lui-même.
Poème de Jonas.

Je viens en criminel, repentant et confus,
Qui demande sa grâce, et ne l'espère plus.
Comédie du Mari libertin, *d'un anonyme.*

« Connaissez-vous Onuphre? –
Il m'est bien inconnu.
– Onuphre a de l'esprit. –
Il parviendra peut-être!...
– Il est humble et rampant. –
Il est donc parvenu!
Comédie des Proctecteurs, *d'un anonyme.*

LECTEUR, je crois que dans ce moment des réflexions sur l'inconstance des choses humaines viennent très à propos. Avouez que j'ai le droit d'interrompre cette intéressante histoire par sept ou huit bonnes pages de dialogues sur le haut et le bas des roues du char de la fortune. Mais je déclare vous exempter de ces banales réflexions, pourvu que vous preniez la résolution ferme de songer à l'avenir, et la peine de lire le passage de Sénèque: *de Fortuna...*

Alors moi, de mon côté, je ressaisis le fil de l'histoire, et je me mets derrière la voiture du duc de Parthenay, pour suivre la charmante Léonie.

Pendant la route, le duc accabla sa fille de questions;

mais, à toutes ses demandes, Fanch... que dis-je? mademoiselle de Parthenay ne répondit que par des monosyllabes; ce qui vous indique assez qu'elle pensait à Jean-Louis!...

Elle arrive enfin à cet hôtel, désormais sa demeure; dans le vestibule elle trouve Ernestine de Vandeuil qui venait à sa rencontre.

– Ma nièce, voilà ma fille!... s'écria le duc au comble de la joie.

– Ah! mon oncle, je partage bien tout votre bonheur!... Là-dessus, la marquise embrassa Léonie avec une touchante sensibilité. Quant au duc, je crois qu'il aurait dit à toute la terre qu'il avait retrouvé sa fille chérie.

Mademoiselle de Parthenay fut installée dans les appartements occupés jadis par sa mère; Ernestine les avait fait ouvrir; on avait nettoyé les beaux meubles, qui étaient découverts, et tout y respirait le luxe et la grandeur.

Le duc ayant déclaré qu'il voulait dîner en famille et sans importuns, la porte de l'hôtel fut fermée à tout le monde. Le marquis ne tarda pas à rejoindre son oncle et Léonie. Sa figure était calme et riante; et cependant son sein renfermait toutes les haines de l'enfer.

– Ma chère cousine, dit-il en s'approchant de Léonie, je n'ai maintenant qu'à me féliciter de vous avoir enlevée, car, sans cela, mon oncle n'aurait jamais retrouvé sa fille chérie, et nous une cousine charmante, et que nous aimerons bien sincèrement.

– Aussi, reprit le duc, je vous pardonne votre étourderie; j'ai bien pardonné à Duroc des forfaits dont je veux ensevelir la mémoire. Et le duc embrassa de nouveau Léonie.

– Mon oncle, je vous promets que, dès aujourd'hui, ma petite maison cessera d'en être une; après avoir été habitée deux jours par Léonie, elle ne peut plus l'être par personne; et quant à moi, je me réforme, je renonce à Satan, à ses pompes, à ses œuvres.

– Bien, mon neveu! s'écria le duc. La marquise regarda son mari d'un air de doute,

– Oui, chère Ernestine, reprit le perfide marquis, je ne

serai plus volage; cette aventure est la dernière, et je retourne à la femme dont j'ai méconnu l'amour et la beauté!... je le jure!...

– Chère Léonie, dit la marquise avec une espèce de joie mélancolique, je vous devrai donc aussi mon bonheur. Elle semblait, en prononçant ces paroles, ne pas y croire encore, tant ce retour lui paraissait impossible.

– Qu'as-tu, ma Léonie, reprit le duc, tu ne dis mot? ta jolie figure est presque triste?...

– Mon père... Léonie disait ce mot pour la première fois, et les entrailles paternelles du bon seigneur frémirent de plaisir. Mon père, continua-t-elle en rougissant et presque interdite, comment serais-je gaie? je viens d'être enlevée à des bienfaiteurs qui ont pris soin de mon enfance; ils ont eu mes premières caresses, le premier sourire de mon visage et de mon âme; je ne vous connais que depuis un instant, et, depuis dix-huit ans, mon père adoptif m'a comblée des marques d'une tendresse véritable; il a tout mon amour... Mon père! ces liens ne se brisent pas sans affecter douloureusement... Dès ce jour, croyez que je m'efforcerai de vous aimer ainsi!... je sens que cela me sera facile!...

– Ma fille, cet aveu naïf redouble ma tendresse pour toi... Et il lui serra les mains en lui lançant un regard vraiment paternel.

On voit que Léonie se garda bien de parler de Jean-Louis et de son amour; ceux qui ont aimé sentiront pourquoi; j'aurais honte de l'expliquer aux insensibles.

Dès ce moment, la plus douce amitié s'établit entre Ernestine et Léonie; elles se sentirent dignes d'être amies: aux premières paroles, à la première vue, il semble que ceux qui ont dans l'âme une cause secrète de mélancolie s'attirent l'un l'autre par une mutuelle sympathie.

Au dîner, la marquise fut tout étonnée des attentions presque amoureuses de son mari, et la pâleur habituelle de sa belle figure se nuança d'un léger incarnat. Elle répondit à ces avances conjugales avec cette affabilité touchante qui ne manque jamais d'animer celui qui reçoit des

marques de bienveillance d'un être dont il eut toujours à souffrir.

On s'amusa beaucoup de l'étonnement de Léonie à l'aspect de toutes les petites cérémonies dont les grands s'entourent. Enfant de la nature, elle ne s'était jamais anusée, en mangeant, à faire autre chose que manger; elle ne concevait pas que l'on ne se servît pas soi-même; accoutumée à voir le père Granivel et le pyrrhonien s'attacher au cou de blanches serviettes, elle se mit à rire en voyant son père et son cousin s'appliquer à ne pas avoir besoin des leurs, demander à boire à des valets moitié respectueux et moitié insolents, enfin ne pas savoir le nom des plats qu'ils mangeaient. Sa surprise fut au comble en apercevant les fruits remplacés au dessert par des surtouts et des peintures, etc., etc. On convint pendant le dîner qu'il fallait une voiture et un cocher pour Léonie, un valet de chambre pour ses appartements, et des femmes; on causa longtemps des emplettes à faire, chacun dit son mot; la soirée se passa aussi gaiement qu'il était possible, et le marquis fut toujours d'une rare amabilité avec sa femme, qui goûtait le charme d'être aimée, en tremblant que ce ne fût une illusion, un songe.

Léonie, retirée chez elle, n'admira pas cette fois, comme chez Plaidanon, l'éclat, le luxe et la richesse somptueuse de sa chambre à coucher; non, elle s'assit sur un fauteuil, et, la tête dans ses mains, elle se mit à réfléchir sur la barrière immense et les obstacles insurmontables qui la séparaient de son bien-aimé. Elle tira ce bouquet de fleurs d'oranges naturelles qui parfumait son sein, et le baisa en répandant des larmes sincères; puis, saisissant la plume, elle traça cette lettre dont on connaît le commencement; mais, réfléchissant combien il serait difficile de correspondre avec Jean-Louis, elle s'arrêta, et, se déshabillant elle-même avec sa promptitude accoutumée, elle se mit au lit en maudissant les événements qui toujours l'avaient séparée de Jean-Louis.

A peine fut-elle au lit que la femme de chambre de la marquise accourut.

— Que me voulez-vous? dit Léonie.

— Mademoiselle, je venais pour votre toilette du soir.

— Je vous remercie, je n'ai besoin de personne.

— Mademoiselle, excusez-moi d'être venue trop tard; madame m'a gardée plus longtemps qu'à son ordinaire, car monsieur couche aujourd'hui dans les appartements de madame... Il y a bien trois ans, murmura Victoire, que cela n'est arrivé... Nous ne rapporterons pas, et pour cause, tous les commentaires que cette jolie femme de chambre fit sur les infidélités du marquis, et nous tirerons un pudique rideau sur l'hôtel de Parthenay. Le mariage est chose trop grave pour qu'on le plaisante. Qui sait ce qui nous est réservé?

Ici, lecteur, il faut nous occuper d'un personnage peu important à la vérité, mais que vous verrez toujours lorsqu'il y aura une place à obtenir, un sou à gagner et des courbettes à faire. Courottin donc ne dormit pas plus que Léonie, et que madame de Vandeuil, et celle-ci pour cause.

Le rusé petit clerc savait par expérience qu'il ne faut jamais perdre une minute avec les grands. Or, dès le matin, après toutefois avoir soigné sa mère, il courut chez madame Plaidanon, et, grimpant l'escalier tortueux, il arriva chez Justine, encore au lit.

— Qui va là? s'écria la femme de chambre.

— C'est moi, Justine; ouvre-moi: habille-toi vite!...

La soubrette saute à bas du lit et vient ouvrir. Le clerc avait trop d'affaires dans la tête pour batifoler, et Justine fut toute surprise de ce que Courottin, sans l'embrasser ni la tourmenter, lui dit:

— Ma chère Justine, notre fortune est faite; mets sur-le-champ tes plus beaux atours, et viens avec moi.

— Et le lever de madame? répondit-elle.

— Laisse-la, et dépêche-toi. Le sérieux du clerc convainquit Justine.

— Eh bien! Courottin, va-t'en!... ne faut-il pas que je m'habille? dit-elle avec un malin regard.

— Tiens! laisse donc; je m'en vais plutôt t'aider, repartit le clerc en riant.

— Ah! Courottin! la décence!...

— Justine, et la fortune?... elle passe avant tout... Du reste, ne sommes-nous pas à moitié mariés?...

— Petit scélérat!... Ce mot fut prononcé à l'occasion d'un baiser que le clerc appliqua fort amoureusement sur le joli sein de Justine. Enfin... non, ce n'est pas enfin, c'est après... Courottin aida la charmante soubrette à faire une toilette souvent interrompue, et ils se mirent en route pour l'hôtel de Parthenay, conduits par l'Espérance et l'Ambition.

— Ecoute, Justine, dit le clerc en cheminant, si nous réussissons à avoir la place de femme de chambre de Fanchette...

— De Fanchette! s'écria Justine étonnée.

— Oui, ma chère; Fanchette est maintenant mademoiselle de Parthenay. Comment cela s'est-il fait? c'est ce qui ne nous regarde pas; ce qui nous touche, c'est le soin qu'il faut avoir de monter le plus possible; et, comme nous sommes encore dans la crotte où se pose l'échelle des grandeurs par un bout, il convient de grimper au plus vite sur quelque honnête échelon... c'est là toute notre affaire... Or, ma chère Justine, tu auras bien des choses à observer. D'abord, aie soin de t'insinuer dans la confiance de Léonie et de partager ses secrets; de te rendre utile, nécessaire, indispensable, car cette protection sera pour nous les mines du Potose. A l'idée d'être la femme de chambre de la fille du duc, l'imagination de Justine conçut les plus belles espérances, et le couple doubla le pas.

— Ecoute donc, Justine, je crois que mademoiselle de Parthenay aime son charbonnier, libre à elle, mais je ne pense pas qu'il faille servir ces amours-là, parce que jamais ils ne réussiront. Tu devras rassembler toute ta science pour les approuver avec la fille, et les blâmer avec le père; au surplus, dans chaque occasion délicate consulte-moi.

En parlant ainsi, ils arrivèrent à l'hôtel; mais le suisse, laissant passer Courottin, arrêta Justine.

— Sti cheune et cholie temoiselle ne pas entraire.

— Excusez, monsieur le suisse, c'est la femme de chambre que mademoiselle de Parthenay a demandée.

A ces mots le suisse ne dit plus rien, et l'audacieux Courottin parvint jusqu'à l'antichambre de mademoiselle de Parthenay à l'aide de ces mots magiques: « C'est la femme de chambre que mademoiselle de Parthenay a demandée. » Il était beaucoup trop matin pour que tous les valets fussent éveillés; aussi Courottin ne fut arrêté que par deux laquais et le suisse. Cependant Léonie, déjà levée et habillée, se consultait pour savoir comment elle allait employer son temps. La lettre de Jean-Louis, à peine commencée, s'offrait à ses regards, lorsque deux petits coups frappés doucement à sa porte la firent lever précipitamment. Dès qu'elle se fut retournée, elle aperçut, dans le faible entrebâillement de sa porte, la figure maligne du clerc. Courottin se glissa comme un chat dans la chambre, en voyant que Léonie ne l'en empêchait pas.

— Ah! mon ami!... c'est vous? dit-elle.

A ces paroles flatteuses, les idées que Courottin s'était formées sur les grands, et l'insolence que l'on devait prendre en parvenant, furent renversées.

— Son ami! se dit-il, elle a perdu la tête... Oui, mademoiselle, répondit tout haut le clerc en s'inclinant.

— Vous venez sans doute de la part de Jean-Louis?

— Oui, mademoiselle, reprit l'audacieux solliciteur sans hésiter.

— Que t'a-t-il dit?... parle.

Sans s'interdire, Courottin répliqua:

— Ah! mademoiselle, monsieur *de* Granivel est fou de vous...!

— Qu'a-t-il fait hier?... il doit être bien affligé! que devient-il?

— Mademoiselle, il vous en instruira lui-même. Dans ce moment, je viens vous rappeler votre promesse... vous savez combien je vous suis attaché?...

— Oui, mon ami, je n'oublierai jamais tout ce que je te dois... Jean-Louis...

— Justine! dit alors le clerc. Et Justine parut.

— Mademoiselle, reprit alors Courottin, c'est votre intérêt qui m'amène, car il vous faut une demoiselle de compagnie qui vous aime et puisse vous rendre des services... Le clerc s'arrêta sur ce mot en y donnant une expression suffisante. Or, prenez ma future, ajouta-t-il; vous la connaissez déjà; elle vous chérit, vous pourrez vous confier à elle: c'est une perle, ma Justine!... elle vous sera dévouée... Et si mademoiselle veut correspondre avec M. de Granivel, je lui servirai...

Courottin tira Justine par sa robe, et elle se tut.

— Tu as raison, Justine, interrompit l'amoureuse Léonie.

— Mademoiselle, dit Courottin, à Dieu ne plaise que je vous demande une récompense pour mes services! mon cœur, dit l'hypocrite en frappant sa poitrine, fut toujours à vous... Cependant, si nous avions besoin de protection pour notre petite fortune, souffrez, mademoiselle que je prenne la liberté de me présenter...

— Tout ce que tu voudras, mon ami, tu peux le demander, et, s'il est en mon pouvoir, je me ferai un véritable plaisir de solliciter pour toi.

— Ah! mademoiselle... Et Courottin se retira en mouillant de ses larmes la main de Léonie.

Justine voulut alors s'en retourner chez madame Plaidanon pour lui dire qu'elle n'était plus à son service; mais le rusé clerc s'y opposa, en observant très-judicieusement qu'il ne fallait jamais abandonner une place nouvellement emportée d'assaut. (Avis aux solliciteurs!...)

Courottin, en s'en allant, regarda la soubrette fixement, et lui dit d'un ton sévère:

— Ah çà, Justine?...

— Je te comprends, Courottin, ne crains rien!

— Je ne te demande, reprit le clerc, que de m'être fidèle de cœur... car, la fortune avant tout. Il l'embrassa, et quitta l'hôtel...

Le même jour, Justine fut installée, et Victoire en fut seule mécontente; elle devait perdre beaucoup aux yeux

des laquais depuis l'arrivée de la fiancée de Courottin.

Pour celui-ci, ne se possédant plus, il se promena toute la journée en dédaignant son étude, et réfléchissant à ce qu'il devait faire. Le résultat de ses méditations fut qu'il lui fallait sortir à tout prix de la fange où le hasard l'avait placé, et il résolut de partir à pied pour Reims, ville où en vingt-quatre heures, et avec deux louis, on devenait autrefois avocat, et pour Courottin l'état d'avocat équivalait à une savonnette à vilain...

Le soir il rentra chez lui. Ici l'on doit se rappeler comment la vieille mère de Courottin mourut, et comment son respectueux fils arriva au milieu de cette scène où Jean-Louis jouait un grand rôle... C'est à ce moment qu'il nous faut revenir; car, emporté par le récit de la folie du fils des Granivel, nous n'avons pu suivre la chronologie... A cet égard, nous avons imité tous les historiens.

Courottin donna des larmes sincères à la mémoire de sa mère; c'est même sa douleur qui fit décamper Jean-Louis. Aussitôt que ce dernier fut parti, et que les premières larmes furent écoulées, Courottin récapitula ses richesses: 1° se dit-il, après avoir compté les louis d'or contenus dans le vieux fauteuil, voici bien dix-sept mille francs; 2° j'ai pris cent louis sur la cheminée du marquis, heureusement ils étaient doubles, cela fait vingt-un mille huit cents livres; 3° mille livres d'économies et de grapillages, dons, pourboires, etc.; 4° deux cents francs donnés par le pyrrhonien... tout cela fait un total de vingt-trois mille francs dont je suis légitimement propriétaire, ou à peu près, cela est indifférent, la possession suffit en fait de meubles... Allons, Courottin, tu seras tout ce que tu voudras être!... Là-dessus il se mit à sauter de joie... Mais, apercevant le corps froid de sa mère, il se jeta à genoux, en s'écriant:

— O ma pauvre mère! c'est à toi, à ton économie, que je devrai ma grandeur!... Sur cette oraison funèbre, Courottin se coucha moitié chagrin, moitié content: il pleurait sa mère, souriait à l'idée de sa fortune future...

— Enfin, dit-il, mes pleurs ne ressusciteront pas ma mère!... Et il s'endormit.

Le lendemain, madame Courottin fut enterrée avec une espèce de pompe, et le clerc suivit le convoi en pleurant. Il n'en fut pas moins à midi à son étude, où le plus grand désordre régnait depuis la disparition de Justine.

– Monsieur le drôle, s'écria Charles Vaillant en voyant le petit-clerc, pourriez-vous bien m'apprendre ce que vous êtes devenu?...

– Monsieur le clerc, reprit Courottin avec une fierté encore plus grande que sa précédente humilité, je suis devenu quelque chose de mieux que M. Charles Vaillant; car, Dieu merci, j'ai de l'esprit, assez pour faire mon chemin tout seul... A ces mots, le clerc se lève et s'élance sur Courottin; Courottin passe entre ses jambes, et lui saute sur le dos en poussant le petit cri par lequel on encourage un cheval. Le premier clerc, furieux, veut se débarrasser et gesticule; plus il court, plus Courottin redouble ses insultants kic, ki, ki, kic; tous les clercs de rire. Vaillant renverse les tables, les papiers, l'encre, les plumes; les *moyens* de M. de V*** tombent sur les *moyens* de madame de Cx**; tout est en confusion. Le premier clerc, en colère, pousse des cris en cherchant à se débarrasser de sa charge; les clercs augmentent avec plaisir le tapage. Au milieu de cette scène, Plaidanon, inquiet, accourt, croyant qu'on veut le voler...

– Quel est ce bruit, messieurs? A sa voix l'on s'arrête. Courottin!... s'écrie le procureur en colère, que signifie?... que faites-vous?...

– Je me venge, monsieur, répondit-il; et, dégringolant de dessus le dos du clerc, il s'adresse à Plaidanon: Monsieur, je ne suis plus à votre service; j'ai vingt-deux ans, je suis un homme, et demain je serai avocat. Si vous avez des causes, ajouta-t-il avec un rire sardonique, qui demandent de l'éloquence, de l'adresse, je suis à vous!... Quant à mademoiselle Justine, elle est demoiselle de compagnie de mademoiselle Léonie de Parthenay, auparavant Fanchette, et que vous avez eu l'inhumanité de mettre hors de chez vous sans procédés; prenez garde à vous!... j'ai la promesse de monseigneur qu'il ne négligera rien pour

moi, et, je vous le répète, dans trois jours je plaiderai sa cause au Parlement. Adieu; je vais à Reims en poste... nous nous reverrons?...

Courottin les quitta en ayant jeté les spectateurs dans le plus grand étonnement. Il s'en fut effectivement à Reims, devint avocat, paya son diplôme, revint à Paris, le troisième jour était inscrit avocat stagiaire au Parlement, et, le quatrième, il plaidait la cause de M. de Parthenay, que le duc lui confia sur la recommandation de Léonie. Le piquant, le mordant, le feu, le talent épigrammatique que le nouvel avocat déploya, lui donnèrent une grande célébrité. Laissons-le! nous y reviendrons...

CHAPITRE XVI

Elle parut comme une jeune fleur rare et belle, dont on n'a vu ni les progrès ni les commencements, et que l'on transplante tout à coup, et lorsqu'elle fleurit dans la serre d'un riche pour en être l'ornement.

B ***, *Réflexions morales.*

Une femme (grand Dieu! faut-il à la mémoire
Conserver le récit de cette horrible histoire?)
Une femme!...

Voltaire, *Henriade...*

LE même jour où, par les intrigues de l'avocat Courottin, Justine obtint la place de demoiselle de compagnie de mademoiselle de Parthenay, Léonie fut présentée à la cour. Son aventure et sa présence y firent grand bruit; elle reçut une foule de compliments sur sa beauté et sur-le-champ les jeunes seigneurs l'entourèrent de leurs hommages en songeant à sa fortune... Dieu sait les réflexions que fit Léonie en contemplant de près les coulisses de ce vaste théâtre dont les scènes nous éblouissent tant! Ses pensées furent dignes d'une élève de Barnabé. Ce fut le soir, à son retour de Versailles, qu'en se couchant elle aperçut l'écriture de Jean-Louis et son serment d'amour.

– Justine, dit-elle en regardant la soubrette, comment est-il parvenu jusqu'ici?...

– Qui, mademoiselle?...

– Lui!...

– Je vous jure, mademoiselle, que pendant votre absence personne n'est entré chez vous; je n'ai pas quitté votre antichambre.

– Mais ce n'est pas un rêve, une fiction? voyez-vous vous-même?...

Léonie debout, les yeux errants, n'y croyait qu'à l'instant où ses regards s'attachaient sur les caractères chéris qu'elle connaissait si bien.

Elle fut longtemps à comprendre comment un tel mystère avait eu lieu, et la vérité historique nous force à dire qu'elle ne le comprit jamais...

La lettre alla rejoindre, sur son sein, le chapeau de fleurs d'oranges: puis elle s'endormit avec la douce idée que Jean-Louis pensait à elle!... Doux charmes des amours!... heureux le cœur!... Ne pleurez pas lecteur, je m'arrête.

Huit jours après le duc donna une grande fête pour célébrer le retour de sa fille et sa présentation à la cour. Courottin qui, la veille, avait gagné l'affaire du duc, y fut invité. Léonie, héroïne de cette fête, y parut entourée de tout ce que l'art de la parure a de plus brillant et de plus gracieux; les diamants de sa mère enrichissaient son front d'un éclat inutile... A son entrée, le murmure d'étonnement qui l'accueillit fit monter sur ses joues l'incarnat de la pudeur, et fut un véritable triomphe pour son père. Sa grâce et sa beauté, pour tout dire d'un seul mot, enlevèrent jusqu'aux suffrages des mères qui avaient des filles... à marier!... D'abord Léonie n'osa pas parler, tant l'assemblée lui en imposait! Cependant, sur la fin de la soirée, s'apercevant des inutilités qui se débitaient, et du peu de solidité de la conversation d'une foule d'hommes renommés par leurs talents et leurs connaissances variés, elle reprit l'aisance que donne la conviction de la supériorité.

Nous n'avons pas instruit le lecteur que le professeur Barnabé donnait chaque soir des leçons à Jean-Louis et à Fanchette, et que ces deux êtres cachaient sous une écorce grossière une instruction solide. Aussi le duc de Parthenay eut un triomphe auquel il ne s'attendait guère; ce fut l'étonnement général du salon, lorsque Léonie, se hasardant à

parler, fit entendre les expressions pittoresques et poétiques que la nature met dans la bouche de ceux qui sont vierges pour la langue sociale[1].

Les gens de lettres et les hommes d'Etat, aux premiers mots prononcés par Léonie, se rangèrent autour d'elle, comme s'ils eussent entendu le prélude d'un concert. Les reparties justes et fines de l'élève de Barnabé firent naître une conversation d'un haut intérêt, et elle y obtint la palme par la manière ingénieuse dont elle dissertait. Le professeur avait donné à Léonie des idées sommaires de chaque science, des abrégés superficiels, mais justes et solides, afin qu'elle pût remplir son rôle de femme, tel que l'ordre social l'exige: plaire et toujours plaire!... Quand une femme est belle et qu'elle dit un trait passable, sa bouche de rose le rend divin. Or, vous pouvez juger du triomphe de Léonie, alors qu'elle ne lançait pas un mot qui ne fût piquant! Un évêque, étonné de son savoir, osa même lui adresser cette question:

– Et que pensez-vous, mademoiselle, de l'apparition de saint Michel?...

– Ah! monseigneur! dit-elle avec un malin effroi, est-ce qu'il y a des miracles modernes?... Chacun rit involontairement.

– Il y en a, cependant... répondit l'évêque assez confus.

– Oui, monseigneur, reprit-elle gravement, surtout lorsque les papes, au moyen de quelques bulles, rendaient l'Europe leur tributaire, et que Rome, ne pouvant plus régner sur les humains, créa un empire de la conscience. Il semble que la destinée de Rome soit de régner toujours!... désormais elle ne régnera plus que par ses monuments.

– Mais, ma chère, dit madame de Vandeuil, vous êtes donc philosophe?...

– Je tâche d'être juste et de voir clair moralement.

[1] Nous appelons langue sociale cette manière de converser qui ne s'occupe que du temps, des toilettes, de l'importance d'un pli de robe, enfin ces graves riens qui fournissent à l'esprit mille autres riens, et des redites perpétuelles. Je crois qu'on pourrait, en France, faire le type éternel d'une conversation de visite.

– C'est beau! s'écria la Harpe, étonné de l'expression, en sa qualité de critique.

– C'est mieux, répondit-elle, car c'est bien.

– Et comment avez-vous trouvé la cour? demanda Vandeuil.

– Une bien grande et une bien petite chose!...

– De grâce, et pour l'honneur de votre philosophie, expliquez-vous, mademoiselle, interrompit Chamfort, qui s'était fait remarquer par son esprit délicat, et mettez à la portée des pauvres humains les discours des déesses?...

– Hélas! comment parler de prison devant un homme qui en sort?... répondit-elle avec ingénuité.

– Parlez toujours, dirent trois ex-ministres.

– Eh bien! messieurs, le palais que j'ai parcouru m'a semblé plein de vide; et les paroles, les gestes de ces automates, sortis de la main du même mécanicien, et que l'on nomme, je ne sais pourquoi, courtisans, m'ont prouvé qu'ils étaient loin d'atteindre à l'éloquence, au grandiose des expressions, et au sentiment que l'on rencontre un étage plus bas; car nous ne sommes divisés qu'en grands et en petits!... Je vous assure que les minuties de la grandeur et la grandeur des minuties ne m'ont pas séduite; mais, ajouta-t-elle avec un charmant sourire, en parlant ainsi de la foire où se vendent les faveurs, je blasphème!... n'est-ce pas?...

– Ma fille, dit le duc, comment, en un jour, avez-vous su tout cela?...

– Parce que j'étais avec vous, mon père!...

– Elle n'épargne personne! s'écria Parthenay.

– Vous n'êtes donc pas Français, mon père? ce que je dis contient soit un compliment, soit une épigramme, et, contre votre ordinaire, vous prenez le mal.

– Vous avez bien raison, mademoiselle, ajouta Chamfort, nous n'hésitons jamais; et les Français sont à moitié femmes sous ce rapport-là.

– C'est vrai, repartit Courottin, habillé tout en noir, et qui, dès le commencement, avait brillé par son esprit sardonique: en général, le Français est l'Athénien moderne,

constant dans sa seule inconstance, mobile comme le vent, gracieux dans tout ce qu'il fait, riant de tout, brave à l'excès, il dompterait l'Europe, et, s'il la possède jamais, il la perdra par pur caprice, après l'avoir vaincue; il en agira avec elle comme avec une maîtresse.

On prit Courottin pour un homme supérieur; dès ce moment sa fortune commença, car le duc l'avait écouté.

Il serait trop long de rapporter toute cette conversation. Ernestine ne fut point jalouse de la supériorité de sa cousine, et cette circonstance noua leur amitié par un lien indissoluble. Il n'est point de divorce entre deux femmes qui s'aiment véritablement. Au milieu de cette réunion des hommes les plus marquants de l'époque, Léonie chercha vainement, parmi les mieux traités par la nature, quelqu'un qui pût rivaliser avec Jean-Louis, auquel elle pensait toujours. Elle s'applaudit de son choix, et son amour redoubla par les obstacles. Cette soirée décida le sort de la pauvre marquise de Vandeuil. Son perfide époux, rongé d'ambition, et toujours amoureux de Léonie, au milieu du triomphe de cette cousine dont l'existence lui enlevait les biens de la maison de Parthenay, jura de nouveau de tout concilier, fortune, amour, ambition. Hélas! cette fête brillante fut pour Ernestine un signal funèbre. Nous passerons les détails de la journée qui suivit cette fête; qu'il vous suffise d'apprendre que la marquise fut toujours comblée des attentions de son perfide époux.

Le soir à peine arrivé, le marquis s'enveloppe d'un manteau, se déguise, et se hasarde à marcher à pied dans Paris; il s'arrête devant chaque apothicaire, et son pas douteux marque une hésitation honorable pour le genre humain. Enfin il n'ose y entrer, mais il s'avance toujours dans Paris avec le même dessein, et sans pouvoir se décider. Tout à coup il se souvient de Duroc et de la manière dont ce serviteur obtint le poison qu'il donna à la duchesse de Parthenay; alors le marquis précipite ses pas et se dirige vers le Luxembourg; il le traverse, et gagne la rue des Postes. Il arrive à un endroit appelé le Jardin des Apothicaires.

La nuit était sombre, et le marquis fut très-longtemps

avant de trouver une porte bâtarde sans serrure et sans marteau; ils cherche le bouton d'une sonnette, et pendant ces différentes opérations, son âme murmure, et des remords anticipés l'étouffent... Il a sonné. « Duroc ne m'a pas trompé dans son récit, » se dit-il en essayant de penser à d'autres objets. Bientôt il entend des pas pesants... personne n'est dans la rue, et il tremble en voyant briller par les fentes une lumière vacillante et un œil curieux qui l'examine avec un soin effrayant.

— Ouvrez! s'écrie le marquis impatienté.

— Qui êtes-vous? répondit une voix forte.

— Un homme qui veut se venger!... Alors l'œil inquiet, brillant à travers les fentes, scruta de nouveau le marquis. A cet instant, un rayon de la lune donnant sur le visage de Vandeuil, l'inconnu n'eut plus de doutes, et, à l'aspect de la pâleur et de l'altération des traits du suppliant, il fait tourner la porte sur ses gonds; le marquis se glisse, et l'introducteur s'écrie d'une voix rauque:

— Entre, enfant du crime!

Vandeuil tressaille à ces mots. Le délabrement des habits de ce gnome, sa figure sinistre, ses cheveux blancs, et son pas tremblant, le firent frémir; la lampe vacillante les éclaire à peine dans le vaste souterrain qu'ils parcourent... enfin ils arrivent à une pièce voûtée remplie de vases, de cornues, de réchauds, de fourneaux, de planches garnies de racines et de fioles; on voyait même un squelette et des têtes humaines rangées et étiquetées.

— Que veux-tu? dit l'Américain en se rasseyant sur un fauteuil vermoulu, et remettant ses lunettes posées sur un vieux livre manuscrit et tout gras.

— Insolent! murmura le marquis.

— Insolent! reprit le vieillard en levant le nez. Ici l'ami, toutes distinctions cessent; nous sommes là comme chez les morts; point de rébellion: tu es en mon pouvoir!... ta vie dépend d'un geste... Mais parle, que veux-tu? Réponds vite, mon temps est précieux...

— Américain, interrompit le marquis, se souvenant du récit de Duroc je veux tuer une femme!

— Une femme! s'écria le vieillard, et ses yeux s'animèrent de tous les feux de la haine; sois le bienvenu. Quelle est la mort que tu lui destines?

— Un poison qui fasse languir plusieurs mois.

— Enfant! je n'ai jamais conçu la vengeance qui tarde!...

— Tenez, dit le marquis, en jetant un rouleau de cinquante louis parmi les spatules et les instruments qui couvraient la table: dépêchez-vous!

A la vue de l'or, l'Américain ôta ses lunettes, et, regardant Vandeuil:

— Dis-moi, veux-tu qu'elle souffre, ta victime?

— Non, je veux qu'elle expire sans douleur.

— Ce n'est pas là une vengeance! répliqua l'obstiné vieillard, et il dit à Vandeuil d'un ton brusque: Sors et attends.

Le chimiste farouche chercha dans un de ses tiroirs, et pesa dans ses balances une poudre rougeâtre dont il enferma dans un papier la valeur de trois ou quatre têtes d'épingle, puis il cria:

— Tu peux rentrer!...

Le marquis revint tout en frémissant de rage, en voyant l'empire despotique que cet Américain cuivré exerçait sur lui.

— Tiens, lui dit le vieillard en lui donnant le poison, que ta victime prenne cela, tes vœux seront remplis!... mais souviens-toi que si ta vengeance n'est pas légitime...

— Je demande du poison et non pas des conseils! s'écria le marquis, indigné du ton de Maïco-Montézumin; de quel droit me parlez-vous donc ainsi?

A ces mots, le vieillard prit une attitude fière et imposante, la colère la plus fougueuse animait son front...

— De quel droit, répéta-t-il avec tant de fureur, qu'il bégaya ces paroles... De quel droit?... Quoi que tu puisses être, et si les dignités humaines sont quelque chose au milieu de l'appareil du neant, songe que mes ancêtres furent empereurs du Mexique!,.. Ici Maïco-Montezumin lança au marquis un regard ironique.

— Etre chétif! si tu savais par quels malheurs je suis

arrivé à l'état où tu me vois!... Une femme!... une femme vomie par l'enfer!... composée de tous ses poisons et de ses haines, de ses feux et de sa rage!...

La fureur toujours croissante de ce vieillard, rappelant au marquis le récit de Duroc, et le danger que l'on courait auprès de Maïco quand il pensait à ses malheurs, Vandeuil, épouvanté de son imprudence, tâcha de sortir.

— Une femme! continua le vieillard s'agitant dans sa cellule, une femme! que l'enfer l'engloutisse! que les démons la poursuivent! que la mort lui soit dix fois amère!... A ces mots l'Américain se mit entre la porte et le marquis, effrayé à l'aspect du chimiste écumant de rage.

— N'es-tu pas une femme?... dit Maïco-Montézumin, saisissant le marquis par ses habits. Réponds!...

— Non, répliqua ce dernier, tout tremblant.

— Sors!... Va-t'en... homme!... et fais souffrir longtemps ta victime; qu'elle expie le crime d'être femme! Adieu!... Et le farouche vieillard se mit à sourire au marquis de Vandeuil. Prenant alors le moment où Maïco immobile semblait se repaître, en idée, de la mort de celle qui fut cause de ses malheurs, le marquis s'élança dans le souterrain, et il y fut suivi par l'Américain, qui grommelait toujours. Lorsque Vandeuil sortit, il respira l'air, et revit le ciel avec un mouvement de joie dont il ne fut pas le maître.

— Il a peur!... et il veut se venger! s'écria Maïco en s'apercevant du geste du marquis.' Il le regarda fuir à travers Paris, verrouilla sa porte, et reprit les immenses travaux qu'il avait entrepris sur la nature des choses.

Nous donnerons un jour les aventures du descendant des Montézumin: elles sont extraordinairement curieuses, et de nature à justifier cette haine qu'il portait au beau sexe.

CHAPITRE XVII

Nul ne sait mieux que lui le grand art de
[séduire,
Nul sur ses passions n'eut jamais plus
[d'empire,
Et ne sut mieux cacher, sous des dehors
trompeurs,]
D'un criminel dessein les sombres profondeurs.

Voltaire.

Celui qui ne s'émeut a l'âme d'un barbare
Ou n'en a point du tout.

Malherbe.

LE marquis de Vandeuil courait comme s'il eût eu à sa poursuite une légion de diables. Il arriva à la place Maubert, prit un fiacre, et se fit conduire à l'hôtel de Parthenay. Après avoir changé de vêtements, il se présenta dans le salon avec un visage riant et en lançant à sa femme des regards par lesquels il s'efforça de peindre un amour perfide, qui, dans la circonstance présente, ressemblait à ces feux follets qui mènent le voyageur vers le gouffre où il doit périr.

Ernestine tressaillit en voyant entrer son époux, et ce mouvement marqua toute la surprise qu'elle éprouvait.

— Qu'avez-vous, ma chère cousine, lui demanda Léonie étonnée.

— Voulez-vous que je vous l'explique? répondit le marquis en s'asseyant entre les deux amies, et, saisissant la main de la tendre Ernestine: J'ai, continua-t-il en se tour-

nant vers Léonie, j'ai un ange pour femme; je suis un démon indigne d'un tel bonheur, car je l'ai méconnue et abandonnée; elle a souffert en silence, pleurant mes erreurs et me les pardonnant toujours... Enfin, tant d'amour m'a touché, je suis revenu de mes égarements, et j'ai juré dans ma pensée, car je ne sais si elle eût cru mes serments...

A ce mot, Ernestine pleura de joie en regardant le marquis, qui lui baisa la main avec tout l'enthousiasme d'un amant d'un jour.

— Chère Léonie! continua Vandeuil en prenant le ton de la confiance et de l'amitié, depuis que je suis marié, je n'ai pas passé dix soirées avec Ernestine... Léonie fit un mouvement de surprise et s'écria:

— Dix soirées!...

— Oui, ma chère, dit la marquise, il en est ainsi de tous les mariages des grands... Léonie tressaillit encore.

— Eh bien! chère cousine, reprit le marquis, ma femme, en me voyant rentrer lui tenir compagnie, a été étonnée, et, je vous le demande, n'y avait-il pas de quoi?... N'est-ce pas un phénomène que, dans notre siècle, un mari puisse aimer sa femme?... Savez-vous, ma chère cousine, que je vais être exposé à mille brocards de la part de tous les jeunes courtisans?... Ne sera-ce pas un scandale, que, dans un siècle de philosophie et de lumière, un seigneur soit aux petits soins pour sa légitime épouse?... Aussi vous avez vu la surprise de ma chère Ernestine; elle n'ose pas encore croire à mon retour; elle ne peut s'imaginer que je revienne à elle!... quoique depuis deux jours je cherche à le lui prouver.

Alors le marquis, prenant sa femme, la conduisit devant une glace, et lui dit avec un léger sourire:

— Connaissez-vous donc vous-même, et voyez si l'on ne peut pas tout affronter pour vous plaire?

Ernestine ne put rien répondre; elle se jeta dans les bras de Vandeuil, et y répandit un torrent de larmes de plaisir.

— Monsieur, cet instant me ferait oublier un siècle de malheurs!

— Vous me pardonnez donc, Ernestine?

— Pouvez-vous le demander!...

— Chère amie! tu dois maintenant être rassurée; l'amour fondé sur l'estime dure toujours.

Cette scène était de l'alcoran tout pur pour Léonie; elle cherchait dans sa pensée à concevoir ce qu'avait voulu dire le marquis; elle fut émue néanmoins des larmes de sa cousine, et n'en comprit pas plus les discours de Vandeuil. En effet, que l'on se représente une jeune fille simple et naïve, de mœurs irréprochables, témoin de toutes les actions de celui qu'elle aime, n'ayant sur le mariage que les idées saines du vulgaire; transportée tout à coup dans le grand monde, où le mariage, la vie et les mœurs sont dirigés par des principes tout contraires!... je le demande, ne doit-elle pas être étonnée d'une scène où la reconnaissance des droits de la société est regardée comme une faute?

— Eh bien! ma chère Léonie, vous paraissez stupéfaite! s'écria la marquise.

— Je vous avouerai, cousine, que je ne comprends rien à ce que vous avez fait et dit.

— Vous êtes bien heureuse, alors, répondit Ernestine.

Jamais la pauvre marquise ne passa des moments plus enchanteurs. Vandeuil voulait couronner sa victime de fleurs: la fin de cette soirée fut délicieuse pour elle. Son mari lui prodigua les témoignages de l'amour le plus tendre. Léonie, en voyant ces petits soins, pensa à tout ce que Jean-Louis faisait autrefois pour elle, et sa petite mine toute rêveuse ne fut pas aperçue par Ernestine et le marquis, tout à fait l'un à l'autre. L'amante du fils de Granivel enviait le bonheur dont elle était témoin; et ce spectacle la rendit chagrine, car elle songeait que Jean-Louis ne pouvait plus être que son époux. Elle souriait à sa cousine, mais son sourire avait quelque chose de triste qu'Ernestine ne vit pas; elle était trop heureuse pour y faire attention.

On aime à croire le bonheur: aussi la marquise fut-elle convaincue de la sincérité du repentir de son mari par les événements de la nuit, dont nous abandonnons les détails

à l'imagination de chacun, bien persuadés qu'il y aura autant de versions que de ménages qui liront cette véridique histoire de Jean-Louis le charbonnier...

Je ne pense pas que nous devions décrire le lever de l'aurore, parce que depuis longtemps le monde connaît le point du jour, et que si l'on est curieux de poésie, on peut en lire mille descriptions dans Homère, Virgile, et tous les poëtes français jusqu'au dix-neuvième siècle exclusivement. Cependant, qu'il nous soit permis de dire que le soleil s'élançait dans les cieux, lorsque le marquis et la marquise, réunis pour la seconde fois sous le même plafond depuis la nuit de leur mariage, s'éveillèrent dans une attitude tout à fait conjugale... Il n'y a rien de si peu romantique que le lever de deux époux; car, sitôt que l'on en parle, M. et madame Denis s'offrent à la pensée; il faudrait, pour parler dignement des mystères de l'hymen, que l'on pût employer des expressions poétiques comme celle-ci:

> ... Un époux radieux
> Qui, dès l'aube matinale,
> De sa couche nuptiale
> Sort brillant et radieux.

Mais remarquez qu'un époux *glorieux* toute la nuit ne peut guère sortir *brillant* et *radieux* le matin, à moins d'être un Hercule ou un Jean-Louis: aussi le poëte lyrique a commis une grande faute, et c'est très-bien prouvé par le lever du marquis de Vandeuil. En effet, ce dernier s'éveilla pâle et les yeux battus; la tendre Ernestine, languissamment et mollement couchée sur des coussins tant de fois foulés, ouvrait et refermait les yeux tour à tour, semblable à une ménade qui, dans les fêtes de Bacchus, succombe sous les efforts du dieu qu'elle a trop honoré... Elle balbutie même quelques paroles entrecoupées, trop vagues pour être rapportées. Certes, les chastes caresses que tout époux qui se respecte lui-même doit prodiguer encore à sa chaste moitié, quand elle est jolie et qu'un tendre demi-jour invite à couronner l'œuvre, peuvent être dévoilées et même sentent trop le devoir pour être érotiques; on peut les décrire au

public sans redouter des reproches; et les tendresses de Vandeuil, libertin consommé, serviraient d'exemple à plus d'un bourgeois ménage, qui fait tout bourgeoisement; mais j'avouerai que je me sens très-peu propre à un pareil récit... je craindrais la chaleur de mon imagination!... l'on m'accuserait de cynisme, de violation des mœurs, et je redoute singulièrement la prison! on y est seul!... non pas que je sois marié, car alors la prison serait, dans certains cas, un asile, Enfin le marquis, prenant le cordon de la sonnette, la tire violemment... et elle sonna à plusieurs reprises... Victoire d'accourir: elle entre avec cet air curieux qu'ont les laquais lorsqu'un événement extraordinaire se passe, et qu'ils sont impatients d'en savoir les résultats. Tout en ouvrant les croisées et arrangeant les rideaux, elle jeta sur le lit assez de regards furtifs pour deviner tout, depuis *Pater* jusqu'à *Amen*, et pouvoir en gloser avec les valets!... Que l'on est malheureux d'avoir des gens!...

Le marquis sortit en disant à sa femme qu'il reviendrait prendre le chocolat avec elle, et dans ses appartements. Cette petite attention combla de joie la pauvre marquise, et, saisissant avec avidité cette lueur de bonheur, elle fut dès lors persuadée que le retour de son mari était sincère; sans l'attribuer à son propre mérite, elle crut qu'elle le devait au bon naturel de Vandeuil. L'innocente joie de cette victime dévouée à la mort se dévoila par mille mouvements tandis que Victoire l'habillait. Elle mit une attention scrupuleuse à sa toilette du matin; consulta pour sa parure les goûts de Vandeuil; elle se souriait à elle-même en se regardant dans sa glace; elle ne dit rien que d'obligeant à sa femme de chambre, et fredonna quelques sons avec l'accent et la vive gaieté du bonheur.

Pendant ce temps-là, le marquis examinait comment il pourrait empoisonner sa femme; il regardait la poudre rougeâtre qu'il avait achetée la veille à Maïco l'Américain, et il cherchait vainement les moyens de la faire prendre à Ernestine d'une manière assez adroite pour ne pas attirer son attention.

— Si j'avais encore ce coquin de Duroc, se disait-il, je ne



Le marquis de Vandeuil

serais pas embarrassé; il eût fait cela en un tour de main... Allons! s'écria-t-il en lui-même, confions-nous à mon bon génie, il m'inspirera peut-être.

Mettant alors le poison dans la poche de sa veste, il revint dans les appartements de sa femme. Aussitôt qu'il arrive, Ernestine, entendant son approche, accourt au-devant de lui avec l'empressement de l'amour; Vandeuil, en ce moment, sentit une espèce de regret: il rougit en pensant au crime qu'il allait commettre, il tressaille involontairement à l'aspect de la joie qui éclate sur le visage de sa victime, et des remords anticipés lui font détourner les yeux.

– Eh quoi! lui dit la marquise, qui prit le change, serais-je mal coiffée, mal habillée? Parlez, mon ami; si dans ma parure quelque chose vous déplaît, soudain je vais l'ôter...

– Non, ma chère Ernestine, répondit le marquis, telle toilette que vous choisissiez, vous l'embellirez toujours!...

Ils s'assirent à côté l'un de l'autre, devant une petite table de marbre sur laquelle on avait préparé leur déjeuner. Le marquis épiait tous les mouvements de sa femme avec une curieuse attention qu'elle prit pour celle de l'amour; souvent leurs yeux se rencontrèrent, et le trouble du marquis semblait à Ernestine un nouveau gage de tendresse.

Enfin l'on apporta les deux tasses de chocolat, et Vandeuil espéra pouvoir accomplir son dessein... Il mangeait d'un air distrait, en regardant Ernestine, à laquelle il sourit de ce sourire affecté qui cache toujours quelque chose! mais celle-ci, pressée de terminer son déjeuner, achevait sa tasse avec une rapidité que le marquis maudissait en lui-même... Il songeait déjà qu'il pourrait fort bien remettre la partie à une autre fois, car il ne restait plus à sa femme que très-peu de chocolat, lorsqu'il s'avisa de l'expédient suivant: il feignit de chercher quelque chose avec inquiétude; ses mouvements et ses regards arrêtèrent sur-le-champ Ernestine, qui lui demanda:

– Mon ami, que voulez-vous?...

— Rien, rien.

— Si, vous semblez désirer quelque chose; que ne puis-je la deviner?...

— Je ne sais, reprit-il, ce que j'ai fait de mon mouchoir, il est peut être sur le lit. A ces mots, l'amoureuse marquise, jalouse de prouver son amour, s'élance dans sa chambre pour éviter à son mari d'y aller.

Maître de la place, Vandeuil saisit précipitamment le poison, déploie le papier qui le renferme, le prend dans ses doigts, les élève au-dessus de la tasse!... Mais, en ce moment, Léonie entre étourdiment en chantant, et le marquis, pâlissant de rage et de confusion, a à peine le temps d'avaler le papier qu'il tenait à la main... La poudre rougeâtre est entre son pouce et son index droits; il la presse, et tâche de déguiser son attitude gênée.

Ernestine rentre alors, et lui présente le mouchoir qu'il avait demandé, il le saisit de la main gauche et s'en couvrit la main droite.

L'arrivée de Léonie empêcha la marquise de s'apercevoir que son mari ne se servait pas de son mouchoir.

— Comment, Léonie, s'écria-t-elle, vous venez ainsi surprendre vos amis?

— Surprendre est le mot, dit Vandeuil, car je n'ai pas encore eu le temps de saluer ma chère cousine...

— Que voulez-vous? répondit Léonie; il y a bien longtemps que je suis debout; songez donc qu'il est midi, que je me lève avec le jour, que je n'ai vu personne depuis ce matin, et que je vous aime?...

— Vous êtes charmante, ma chère, répondit la marquise. Elle embrassa Léonie.

Vandeuil ne savait que faire du poison qu'il tenait entre ses doigts; l'arrivée de Léonie était un contretemps bien fatal à ses desseins, et bien heureux pour sa victime. Enfin, se souvenant de la manière dont les sauvages de l'Amérique s'empoisonnent entre eux, il conçut l'idée de les imiter. Il glissa peu à peu les grains de la poudre mortelle entre l'ongle et la peau de son pouce, serra fortement, se servit alors librement de son mouchoir, et acheva son chocolat

en causant avec Léonie et sa femme. Il s'agissait de renvoyer Léonie, et le marquis, tel adroit qu'il fût, sentait qu'il était très-difficile de le faire sans que l'on s'aperçût qu'il le voulait. Il commença donc par parler des bonnes qualités du duc de Parthenay, éloge qu'Ernestine confirma; il félicita Léonie de l'avoir pour père, et finit par lui demander s'il était à l'hôtel ou à Versailles, enfin si elle avait été lui présenter ses devoirs.

Léonie, confuse, convint qu'elle ne l'avait pas vu; elle s'excusa en disant qu'elle était habituée à toute autre chose qu'à ces petites démonstrations puériles, à ces devoirs commandés par l'étiquette; que Barnabé le pyrrhonien lui donna d'autres idées sur les sentiments, sur la vie, la liberté, la nature...

— Hélas! dit-elle, c'est un homme bien instruit, un homme de bien, et il connaît la vertu comme si c'était son élément... Au surplus, tout cela n'empêche pas que je ne doive faire voir à mon père que je l'aime: je cours l'embrasser. Là-dessus elle sortit.

— Quelle charmante enfant! s'écria la marquise, c'est elle qui est cause de mon bonheur...

A ces mots, le marquis attira sa femme sur ses genoux; elle s'y assit, et Vandeuil embrassa sa tendre moitié avec une effusion de cœur qu'il était impossible de ne pas croire véritable.

— Ah! dit-elle, nous n'avons pas bu notre verre d'eau.

— C'est vrai, s'écria le marquis. Il prit son verre et en but la moitié; mais, voyant briller dans les yeux de sa femme le désir de l'achever, afin de boire dans le verre de celui qu'elle aimait, il lâcha dans le clair breuvage la poudre qu'il avait entre son ongle et son pouce, en procédant à cette opération derrière le dos de sa femme.

— Donnez-le-moi, mon cœur! dit-elle au marquis avec un regard suppliant.

— Non, ma belle, prends le tien.

— Je le veux!... s'écria-t-elle d'une voix tendre. Et, saisissant le verre fatal, elle appliqua ses lèvres précisement à l'endroit où son mari avait bu.

Ce dernier parut touché de ce trait d'amour; il embrassa sa femme tout en tremblant, et il s'écria:

– Va... tu seras désormais la source de ma félicité, de ma fortune, de tout ce qui peut charmer la vie...

La joie que ressentait la pauvre Ernestine, en se voyant pressée dans les bras de son époux, l'empêcha de sentir une légère chaleur dans son estomac... Le poison parcourut ses veines et s'attacha à son cœur, qui tressaillait d'amour et de bonheur. Malgré son effronterie, Vandeuil pâlit, et se sentit inondé d'une sueur froide. Ne voulant pas de témoin de son émotion, il se leva et courut se renfermer dans son cabinet pour reprendre ses sens et retrouver son audacieux sang-froid.

Il ne tarda pas à reparaître, et ne cessa de prodiguer les soins les plus touchants à la victime qu'il venait de consacrer à la mort.

Il l'entraîna dans les bals, aux spectacles, dans les fêtes, à la cour, partout, et, partout, chacun fut convaincu que la marquise de Vandeuil était la femme la plus heureuse. Pour elle, en reparaissant dans le monde sans cesse accompagnée de son époux, ne prenant aucun plaisir qu'il ne le partageât, elle crut renaître à la vie, et nageait dans la joie en voyant son bonheur envié de toutes les femmes.

Quant au marquis, il essuya de bonne grâce les plaisanteries que l'on fit sur sa fringale d'amour conjugal, et il finit par en parler si sérieusement, par vanter tellement le bonheur qu'il éprouvait, et les qualités de sa femme, que cette conversion fut le signal d'une foule d'autres. Pendant quelque temps il fut de mode d'aimer sa femme. Le monarque sut beaucoup de gré au marquis de Vandeuil de sa conduite; et, dès ce jour, il le distingua de la foule et l'honora de sa bienveillance. Alors tous les courtisans tombèrent éperdument amoureux de leurs moitiés, étonnées d'une telle révolution.

C'est à l'occasion de ce changement que le duc de R... dit au comte de Brog...

– Mon ami, où en sommes-nous?... Qu'est-ce qui se prépare?...

– Une grande révolution; car revenir à nos femmes est une véritable convulsion de l'état social.

La marquise de Vandeuil devint sujette à de fréquentes indispositions; mais les médecins n'y virent aucun danger; ils attribuèrent son défaut de force et son énervement aux soins du marquis de Vandeuil, qui fut décidément cité comme le modèle des époux. Tout à l'hôtel de Parthenay prit l'aspect de la joie; on y donna des fêtes, et la seule Léonie garda au fond de son cœur un sujet de méditation et de rêveries, qui la rendirent distraite aux hommages dont l'entouraient une foule de prétendants à sa main. Dire qu'elle était une des plus riches héritières de France, c'est assez indiquer que sa cour devait être nombreuse... et les louanges très-hyperboliques.

Cette fumée, ces grandeurs, ce luxe ne put la détacher de Jean-Louis... Heureux Jean-Louis!

CHAPITRE XVIII

Ie connois, tolz nourriz de cresmes;
Ie connois tout, fors moi mesmes.

Villon, *Ballade XXII, recueil des Poëtes français.*

On mènera toujours les hommes avec les mots de *gloire* et de *liberté;* mais l'*intérêt* est une amorce encore plus forte; et la science de l'orateur est de convaincre que ce qu'il propose est dans l'intérêt de ceux qu'il entraîne.

Anonyme.

DÉTOURNONS nos regards de cette scène en revenant chez le père Granivel. Ici, lecteur, j'ai un compte à régler avec vous; quoique je n'aie pas tant de mémoire que vous, je me souviens fort bien que j'ai le droit de mettre dans ce susdit ouvrage deux cents et quelques pages dont la substance équivaille à rien. Or, je déclare que je veux user de ce droit, et faire un chapitre d'ennui, afin que, dans cette mémorable histoire, il y ait quelque chose qui ressemble à la *Législation du chaos,* par M. Tohu-Bo...hu. On verra comme je m'en tire. Ah! madame que je vous plains!... mais si vous vous occupez de budget, de lois, de... eh, parbleu! si vous avez des enfants, cette lecture ne vous sera pas inutile, car je veux y mettre un mot de bon sens, et j'intitule ce mémorable chapitre... *De l'Instruction publique et particulière.*

En engageant messieurs du conseil à en faire leur profit,

je les avertis cependant qu'il n'y sera parlé, en aucune manière, des frères ignorantins; mais il ne sera pas non plus question de l'enseignement mutuel! Ainsi qu'ils se rassurent, je n'en veux aucunement à leurs places...

Nous avons laissé Jean-Louis dormir sur le lit virginal de celle qui n'est plus Fanchette... Son sommeil fut agité, mais il dura deux jours, et c'est à ce sommeil qu'il dut sa guérison.

Le troisième jour, après qu'ils eurent dîné tous les trois, Jean-Louis ne disant mot, le père Granivel en regardant son fils désolé, et le professeur en réfléchissant si profondément, que le rides de son os frontal en étaient redoublées; ce dernier, au sortir de table, se mit en face de son passif neveu, et lui tint ce discours que nous rapporterons en entier:

Discours de Barnabé Granivel, professeur

« Jean, ne nous attristons pas!... défendons nos organes de ce saisissement noir et mélancolique qui les envahit; le chagrin ne dit rien, ne fait rien, ne prouve rien, et n'avance à rien, comme je te le démontrerai tout à l'heure, autant qu'il est permis à l'homme de prouver quelque chose, c'est-à-dire presque pas, n'importe!... Continuons! Tu as perdu ta maîtresse!... (à ce mot, Jean-Louis fit un soupir); elle est placée dans une sphère que tu désespères d'atteindre... Je vais t'y faire monter!... (Jean-Louis regarda le professeur avec étonnement). Mon enfant, il faut continuer ton éducation et la finir: lorsque tu l'auras achevée, tu deviendras un héros, non pas ici, car il n'y a aucune occasion de te distinguer, mais en Amérique. Reviens en France après avoir délivré les Etats-Unis, et le général Granivel épousera bien mademoiselle de Parthenay. Nous resterons ici pour la maintenir dans son amour, et veiller sur elle... Au surplus, voici mes conseils pour ton éducation; écoute le plan que j'en ai médité pendant ces trois jours.

» Je t'engage à manger beaucoup de pain et autres substances semblables qui contribuent à entretenir le génie

quand on en a, et qui sont reconnues pour développer l'esprit. En effet, à mesure que l'on s'éloigne des climats qui ont un beau ciel, et dont les habitants sont panophages, on trouve des hommes rudes et grossiers.

« Ainsi préparé, et ne t'occupant pas des sciences que je t'ai apprises, principalement de la vertu et de l'art d'être heureux et bienfaisant, enseignement qui n'entre dans aucune éducation, car il faudrait payer trop cher les professeurs, à bon compte dans ce siècle, tu commenceras par t'assurer si tout ce que tu vois existe? C'est une matière fort ardue et très-pyrrhonique que tu éclairciras, si faire se peut: en apprenant ce que c'est que la durée, l'espace, le mouvement, le plein, le vide, le mou et le sec; ce qui, d'arguments en arguments, te conduit à examiner l'homme, ce perpétuel phénomène!... et comment il se fait qu'il ait des idées qui ne soient ni pleines ni vides, sans espace, sans durée, sans mouvements, ni autres qualités matérielles... Or, ceci se complique, et devient inintelligible... Suis-moi bien!... tu tâcheras de le comprendre!... et voilà, mon garçon, ce qui constitue la *philosophie des écoles*. Il y en a diversité. On compte:

« La stoïque, de Zénon;

» La platonique, de Socrate;

» L'épicurienne, d'Epicure;

» La cynique, de Diogène;

» La péripatéticienne, d'Aristote;

» Enfin la sceptique, de Pyrrhon, qui est la mienne, et qui bat toutes les autres... Néanmoins ces diverses enseignes se sont rangées en deux armées modernes: le spiritualisme et le matérialisme. Mais le pyrrhonisme est resté!... preuve que c'est la bonne secte. Sois donc pyrrhonien, et doute de tout!... »

Ici, le père Granivel interrompit son frère par un ronflement bien décidé... Barnabé gémit!... Mais, voyant que son neveu avait encore l'œil ouvert, il continua ainsi:

« De la philosophie tu passeras à toutes les sciences qui en dérivent, et qui sont: la précieuse logique (ici le professeur ôta son bonnet de velours noir, s'inclina, et le remit),

les sciences naturelles, la physique, la médecine, la chirurgie. Alors tu pourras te saigner, purger, ouvrir ton corps, guérir tes rhumes *séculiers et ecclésiastiques*!... Pour complément de ces sciences, tu ajouteras l'histoire naturelle et la botanique, avec un examen scrupuleux des systèmes; et tu sauras les noms de tes bouquets à Chloris dans les terminaisons as, us, ex et is. Si l'on prononce le nom gracieux de Narcisse, dis que c'est une *liliacée*. Tu apprendras la chimie et l'alchimie, qui t'offrent les moyens de dépenser cent mille francs pour avoir une once d'or: la métallurgie, avec laquelle tu pourras te faire pendre en faux-monnayant. De là, tu passeras à l'agriculture, en y joignant toutes les sciences qui s'y rapportent: le commerce, la banque, etc. Tu ferais même bien d'apprendre tous les métiers; on ne sait pas ce qui peut arriver!... Ensuite, tu passeras aux mathématiques, que tu étudieras depuis la géométrie jusqu'au calcul des variations, afin de connaître comment Saturne approche de quinze sixièmes de plus qu'on ne le croyait de je ne sais quel astre très-influent pour notre bonheur; et tu n'oublieras pas la mécanique, afin de savoir faire un tournebroche, une montre, une cage à poulet.

» De ces sciences exactes tu t'avanceras dans l'architecture, l'artillerie, la construction des places fortes, et la guerre... art admirable, qui consiste dans un peu de plomb qu'il s'agit d'insérer le plus promptement possible dans la tête de ceux qui se trouvent devant nous pour le recevoir... Mais il faut que cela s'opère par poids et par mesure.

» Enfin, mon neveu, tu apprendras la marine, le pilotage, les longitudes, etc.; car aux Etats-Unis tu peux devenir amiral ou général, et il ne faut pas être au-dessous de sa place, comme tous ceux qui sont ignorants et présomptueux. »

Ici Barnabé fit une pause... Mais il reprit avec un nouveau courage:

» Après ces simples et préliminaires connaissances, tu t'occuperas de l'histoire, car il faut apprendre ce qui fut et ce qui est... Enfin, pour nous mettre en usage ces

connaissances diverses pour ton bonheur et celui de l'humanité, tu iras prendre une idée de la manière dont les hommes se gouvernent: Tu voyageras, en un mot... Car il ne faut pas avoir l'air d'un nigaud qui n'est pas sorti de sa rue. Tu sais que l'on envoie tous les fils de famille dépenser leur argent sur les grandes routes, pour savoir comment on danse à Naples, à Rome, en Suisse; que le Panthéon a tant de pieds de haut, que la statue d'Apollon est belle; que l'on brûle du charbon de terre à Londres; que, etc... alors tu seras obligé d'avoir de bons souliers si tu vas à pied, ou bien un livre de poste et de l'argent... A l'aide du fouet et des jurements réitérés d'un postillon, tu apprendras la politique de tous les pays, ainsi que le droit des gens, le droit public, le droit romain, et tous les droits du monde, afin de pouvoir défendre tes culottes si on te les dispute...

» Cependant, mon neveu, jamais science ne fut si pyrrhonique; car M. de Harlay, chef d'un parlement, disait que si on l'accusait d'avoir pris Notre-Dame dans sa simarre, il commencerait par s'enfuir. Tu auras besoin, pour approfondir tout l'art législatif, de lire cent mille volumes, ce qui prouve que la vérité est une, et n'a pas besoin d'explication.

» De là, mon ami, tu passeras à l'économie politique, à la science de l'administration, qui consiste à avoir un cœur droit et du bon sens. Alors, mon neveu, tu étonneras, comme moi, tout le monde par ta mâle éloquence; tu raisonneras à tort et à travers sur les impôts et les gouvernements, et à force de pousser tes dilemmes, tu deviendras un grand ministre, ou tu iras à la Bastille.

» Mais... je t'avertis que la connaissance profonde de toutes ces sciences, comme de celles qui vont suivre, ne te serviront de rien, si tu n'as pas *du génie!...* c'est-à-dire si tu n'es pas, sur trente millions d'hommes, parmi les dix que la nature capricieuse constitue d'une manière si parfaite, que tes idées soient claires, justes, neuves, et rendues par toi avec des expressions originales qui peignent d'un mot.

» Enfin, ton génie ne te servira encore de rien, si... tu n'as

pas la patience, et si à la patience tu ne joins l'art d'intriguer...

» Mon ami, tout ceci bien compris, admettant que tu as du génie, de la patience, et le don de l'intrigue, tu pourras devenir célèbre. Mais cette célébrité sera un poison mortel fécond en chagrins!... Cependant si tu veux occuper tes loisirs et te consoler, il te reste une foule de sciences qui sont les ornements du bel édifice que je viens de construire: tu as la poésie lyrique, comique, épique, tragique; la musique vocale, instrumentale, et la composition; la peinture, la sculpture, et toute la littérature, depuis l'acrostiche jusqu'aux œuvres inédites.

» Tu vois, mon ami, l'utilité de mes conseils, et si tu veux les suivre, je t'abandonne cent mille francs, qui sont le produit de mes économies depuis vingt ans. Ils te serviront à tes nobles entreprises; deviens l'honneur des Granivel! tu seras un grand homme, je l'espère!... car la jonction de ton orteil avec ton index gauche, et la protubérance de ton os frontal me l'indiquent... Va, mon enfant, achève ce que j'ai commencé... parcours l'Europe en discutant, et prouve aux Anglais que tu es digne des Turennes... »

Lecteur, à ce discours, qui fut débité avec une volubilité extraordinaire, vous devez vous apercevoir que Barnabé se trouvait dans un des plus beaux paroxysmes de sa passion favorite, qui consistait à parler sans cesse, et à montrer la vaste étendue de ses connaissances. En repassant en revue les divers dadas qu'enfourchent les hommes, le bon pyrrhonien se délectait en faisant caracoler le sien. Hélas!... on a bien raison d'affirmer que les passions ou les dadas, comme on voudra, aveuglent les hommes... Barnabé en est une grande preuve, et les gens qui voudront confondre les incrédules pourront la citer... Le pauvre docteur était si bien aveuglé, que, non-seulement il ne voyait pas un déluge de salive qui, s'écoulant de chaque côté de sa bouche, produisait un fleuve sur son habit; mais encore qu'il n'avait entre son pouce et son index droit que le bouton de la veste par lequel il avait saisi son neveu, qui depuis longtemps s'était couché, de même que le père Granivel!...

De temps en temps le docteur, selon ses vues grandioses, tirait ou repoussait le bouton, croyant tenir son neveu... Il poussa un long soupir en voyant le peu de philosophie du siècle, et réfléchit, en se couchant, à la fatalité qui n'avait permis à personne d'écouter un de ses discours tout entier... Cette idée l'attrista d'abord, mais en y pensant, il y vit du pour et du contre, et cette bonne âme s'endormit!... O digne et estimable professeur! puisse ton ombre se consoler par l'idée que quelque Breton tenace, lecteur enragé, lira jusqu'au bout ce chapitre.

O toi qui as eu le courage de l'achever, comme moi de le copier dans l'ouvrage de Barnabé, intitulé *Embrouillamenta granivelliana,* sache que ce professeur était un des hommes les plus savants de l'époque. Il inventa les mitaines à quatre pouces, le corset à la paresseuse, les lits élastiques... les parapluies à canne, le sucre indigène, le jeu du solitaire; il a fait des commentaires sur la guerre et les anguilles à la tartare; on lui doit le *Parfait Procureur*, ouvrage éminemment utile, dans lequel il compte cent soixante douze manières honnêtes de s'approprier le bien d'autrui; mais malheureusement il s'est arrêté au vol avec effraction... Il a découvert dix-huit planètes nouvelles, dont il oublia les noms et la position. Si la cruelle mort ne l'eût pas interrompu dans ses travaux, il aurait inventé les constitutions de l'Europe, l'enseignement mutuel, le calcul des variations que lui a volé Lagrange, les télégraphes, les draisiennes, l'imprimerie stéréotype, l'autoclave, le kaléidoscope, les fosses inodores, la cafetière Morize, l'huile de Macassar, la loi sur les communes, et les machines... Monsieur l'intrépide lecteur, ce grand Barnabé est grand en tout, car il dédaigna d'indiquer le fruit que l'on doit tirer de ce grand et sublime discours: il résulte si bien de l'épigraphe et de ce chapitre, qu'il ne le mit pas par écrit, de même que Phidias n'inscrivit pas au-dessous de sa statue: *Jupiter!*

Je ne vous ferai pas l'injure de vous expliquer: vous avez trop de bon sens et d'instruction pour cela!... Grand Dieu! quel lèse-lecteur je commettrais!

Le lendemain matin, au déjeuner, le pauvre docteur demanda, d'un air très-humble, à son neveu, ce qu'il avait entendu de son discours.

– Mon bon oncle, j'en ai entendu assez pour savoir que vous êtes la bonté même: je suivrai vos instructions.

– Et tu vas partir secouer ton chagrin! répondit Barnabé.

– Non pas sur-le-champ... Fanchette... mes adieux?...

– Ah! j'oubliais!... c'est juste, mon neveu. Cependant réfléchis que, si tu vas voir Fanchette, tes maux augmenteront... d'un autre côté, tu regretteras de ne pas l'avoir vue: voilà les deux côtés de la chose... maintenant fais comme tu voudras...

– Garçon, il te faudra de l'argent? dit le père Granivel.

– Frère, c'est mon affaire, répondit l'oncle.

– Je veux que cela me regarde seul, répondit le père.

– C'est pour son instruction: je m'en suis chargé; je suis son maître... tu n'as rien à y voir...

– C'est mon enfant.

– C'est mon neveu; je suis vieux, et n'ai que faire de mon argent.

– Ni moi non plus!... répondit l'obstiné père Granivel.

– Tirons à la courte paille!... s'écria le pyrrhonien; il n'y a rien à dire contre le hasard. Les chances sont égales: c'est la seule chose qu'un pyrrhonien puisse admettre.

– Tope, s'écria Granivel.

Jean-Louis avait les larmes aux yeux d'attendrissement. Le professeur gagna; mais le père Granivel déclara qu'il ne céderait jamais le droit de payer l'équipement, le sabre de son fils et les fournitures à faire à deux ou trois cents vauriens déterminés que Jean-Louis annonça vouloir emmener aux Etats-Unis, après toutefois avoir achevé son éducation à l'université d'Oxford.

Comme Jean-Louis finissait d'expliquer qu'une centaine de chenapans, qui n'auraient rien à perdre et tout à gagner, seraient d'excellents défenseurs pour les Etats-Unis, et qu'ils formeraient un bataillon sacré, une troupe d'enfants perdus dont il serait le capitaine, et qu'il convenait de les

chercher dans Paris, réceptacle d'une foule de malheureux braves comme des Césars, parce qu'ils n'ont pas le sou. Courottin entra: il était vêtu d'une manière très-élégante et le visage riant, car il venait de toucher de magnifiques honoraires pour avoir gagné la cause de M. le duc de Parthenay; et ce qui le rendait plus joyeux encore, c'est que le procès n'était pas encore terminé, l'adversaire en ayant appelé au grand conseil.

— Je viens de voir mademoiselle Léonie de Parthenay, dit-il à Jean-Louis; elle pense toujours à vous... Je m'étonne, monsieur Granivel, que vous ayez manqué à l'aller voir,

— Et comment, dit Jean-Louis, puis-je le faire?...

— Eh quoi! s'écria l'avocat en levant les mains, c'est un amant qui demande par quel moyen il verra sa maîtresse?...

— Dès demain je la verrai, dit Jean-Louis. Cependant elle est placée plus haut que moi, et ce serait à elle à venir!...

— Ah çà! que fais-tu maintenant? demanda le pyrrhonien à Courottin.

— Ce que je fais? reprit l'avocat, je suis votre exemple. J'expose à la justice le pour et le contre, afin qu'elle doute le plus longtemps possible de quel côté est le bon droit. Tantôt je plaide le pour, et tantôt le contre; et depuis quinze jours que je suis au barreau, sur dix causes je n'en ai perdu qu'une, et c'était la meilleure, aussi maintenant je ne prendrai plus que les mauvaises.

— Et t'écoute-t-on? demanda Barnabé d'un ton piteux.

— Quelquefois, répondit Courottin.

— C'est beaucoup, observa le pyrrhonien.

— Allons, mon oncle, s'écria Jean-Louis, nous n'avons pas de temps à perdre, sortons, et prenons l'argent nécessaire.

— Et pourquoi faire? demanda Courottin; puis-je vous être utile à quelque chose!

— Il s'agit, dit le père Granivel, de recruter des gens sans le sou, de bonne santé, et qui cherchent la fortune.

— Oh! j'en connais beaucoup, s'écria le malin avocat, et je vous prierai d'enrégimenter mes connaissances; vous

délivrerez la patrie d'un assez bon nombre de gens redoutables dans les circonstances où nous nous trouvons; car, depuis que j'ai quelque chose à conserver, j'ai pris le parti des riches.

Le pyrrhonien saisit un rouleau de douze cents francs en or, et il sortit suivi de Jean-Louis et de Courottin, auquel on expliqua, tout en cheminant, les desseins de Jean-Louis.

A peine avaient-ils atteint le Pont-Neuf, que Courottin se trouva face à face avec un grand escogriffe au teint hâlé, ayant des moustaches épaisses, et un air assez patibulaire.

— Tiens! s'écria l'avocat, te voilà encore?... Et la surprise de Courottin faisait voir qu'il s'étonnait de ce que le survenant n'était pas déjà pendu.

Ce dernier le comprit fort bien, car il répondit:

— O mon Dieu! depuis ce matin je suis revenu de mes erreurs,

— Messieurs, dit Courottin au pyrrhonien et à Jean-Louis, voici déjà un de vos soldats: il a toutes les qualités requises, et je le garantis sur-le-champ. On lui donna rendez-vous à la Grenouillère, au cabaret des Quatre-Fils-Aymon: alors l'avocat prenant son ami par la main, lui dit:

— Ah çà! pas de plaisanteries, tu m'entends?...

— Sois tranquille, je me suis repenti... répondit l'escogriffe en serrant la main de l'ex-petit clerc.

Courottin prit l'heure du rendez-vous, et se chargea de venir accompagné d'une centaine de recrues.

De leur côté, le pyrrhonien et Jean parcoururent tout Paris en cherchant ce qu'ils n'eurent pas de peine à trouver, car les vagabonds y fourmillent!...

L'oncle et le neveu s'avançaient vers le Gros-Caillou, satisfaits de leurs recherches, lorsqu'ils rencontrèrent Courottin qui était en pourparler avec un mendiant couvert de haillons,

— Veux-tu être un héros? lui dit l'avocat.

— Qu'est-ce qu'un héros? demanda le mendiant; que gagne-t-il par jour?...

— Cinq sous de paye, répondit Courottin.

— J'en gagne douze à mendier.

— Mais, observa Jean-Louis, on acquiert de la gloire.

— En mourrais-je plus tard? continua le besacier.

— Oui et non, dit le pyrrhonien; non, parce que nous mourons tous; oui, parce que la postérité parlera toujours de toi, et que c'est une ombre d'existence.

— La postérité!... répéta le mendiant; ne sommes-nous pas la postérité des temps passés?

— Oui, dit Barnabé.

— Eh bien! reprit le pauvre, l'homme est trop vil pour que je veuille lui plaire...

— Mais, l'ami, interrompit Courottin, tu es malheureux?... et tu peux atteindre aux grandeurs en prenant parti avec nous.

— Tout gît dans l'opinion que l'on se fait des choses, répliqua le pauvre en regardant ses guenilles: je suis le premier de ma tribu, et je m'y trouve heureux. Je me suis fait une place très-commode dans ma boue, et j'ai encore des envieux!...

Le pyrrhonien admirait le bon sens de cet homme, qui, voyant passer un grand seigneur et une jolie femme, alla en sautillant leur tendre la main en disant son protocole accoutumé.

— Nous n'en ferons rien, s'écria Courottin. Et ils s'avancèrent vers l'auberge des Quatre-Fils-Aymon, où déjà deux cents personnes les attendaient en chuchotant.

Jean-Louis, Courottin et Barnabé, comme s'ils eussent été chefs d'une conspiration, saluèrent chacun, dirent des mots obligeants, et prévinrent qu'après le dîner ils feraient les ouvertures d'une entreprise noble et généreuse, qui rendrait les coopérateurs célèbres et riches.

On envahit les salons de trois cents couverts, et les deux cent dix convives eurent bien de la peine à y tenir. Barnabé avait eu une conférence avec le traiteur, et la bonne chère et les matelotes furent servies à profusion. Le vin ne manqua à personne; il était à discrétion.

On aurait volontiers payé sa place pour jouir du spectacle de toutes ces figures empreintes du cachet de la misère,

et néanmoins joyeuses de cette joie du peuple, la seule vraie; il semblait que l'Espérance éclairait cette scène de son flambeau qui dure toute notre vie, et s'éteint à peine à la mort.

L'agitation, les gros rires, les éclats de voix, les refrains des chansons, les cris et les louanges de Jean-Louis retentissaient au-dehors, et plusieurs personnes, étonnées de ce rassemblement, écoutaient ce bruit joyeux.

Tout à coup Barnabé se leva, et fit un signe de main qui produisit un profond silence. Le pyrrhonien jugea que l'occasion était belle pour prononcer un discours que la reconnaissance forcerait au moins d'écouter; il toussa, cracha, et s'exprima en ces termes:

« La guerre est un grand fléau, mais aussi ce ne peut être un bien; apprenez donc qu'il n'y a ni mal ni bien à se battre; qu'il est indifférent de prendre l'un ou l'autre parti; qu'ainsi vous pouvez combattre pour les Etats-Unis sans craindre de vous tromper. Cela étant, et l'Amérique ayant besoin de vous, *et vice versa*, vous, besoin d'elle; je pense que, *nemine contradicente*, rien ne s'oppose à l'effet de mon raisonnement *ad hominem*, car cela vous regarde. Or, vous n'avez pas d'argent, or nous en avons, car je déclare que nous vous en donnerons; or embarquez-vous, car l'argent et les Etats-Unis, avec la liberté, *per philosophiam*, et la digne logique, vous forcent de tomber dans mon sens, car... »

Ici Barnabé s'empêtrant dans des raisonnements que les fréquentes rasades qu'il avait bues ne lui permettaient pas d'entasser avec sa profondeur ordinaire, perdit la tramontane, et tomba par terre, en répétant: *Car, car*. Aussitôt que Barnabé fut renversé, Courottin, voyant l'impression défavorable produite par la chute de l'orateur, se leva, et reprit le discours du Pyrrhonien:

« Ce grand philosophe a voulu vous dire, s'écria l'avocat, que vous êtes de fort honnêtes gens; de plus, braves comme les Français le sont tous, et que la liberté fondait sur vous ses plus chères espérances; que vous serez récompensés de vos hauts faits d'armes, par le pillage de tout ce que les

Anglais possèdent en Amérique; que vous reviendrez glorieux, riches, et que vous serez invulnérables!... Allez donc représenter dignement la France dans les combats qui se livrent sur le Nouveau-Monde... Vous en rapporterez de l'or, des grades, de la gloire. Vive la liberté!... »

L'on répéta avec enthousiasme: Vive la liberté!... et l'on but à la santé de cette bonne déesse, qui alors ne savait auquel entendre.

— Mes amis, dit Jean-Louis qui avait observé toutes les figures de ses soldats pendant le discours de Courottin, allez vous faire inscrire chez Granivel, le charbonnier. On vous donnera des armes, un uniforme, l'argent nécessaire à votre route, le lieu du rendez-vous, et l'époque du départ... J'aime ma Fanchette, mes amis, vous avez tous des Fanchettes?... il faut leur plaire: vivent l'amour, la gloire, la liberté! et buvons à nos maîtresses.

L'on but et l'on rebut tant et tant, que chacun en devint ivre. Ce fut au milieu de cette ivresse que Jean-Louis et Courottin achevèrent de séduire tous ces dignes soldats en leur distribuant de l'or. Alors l'enthousiasme fut à son comble; on cria: Vive le roi! Vive la liberté! Vivent les Etats-Unis! Vive Jean-Louis!...

En ce moment les trois amphitryons se retirèrent, après toutefois avoir payé le traiteur assez largement pour qu'il donnât encore du vin aux plus altérés.

On prétend, mais nous n'osons pas l'assurer, que Jean-Louis fut suivi d'un espion de police; s'il l'avait su il l'aurait assommé. Quoi qu'il en soit, il rentra dans sa rue Thibautodé en soutenant le pyrrhonien, qui trouvait la terre très-douteuse, ne pouvant pas y tenir pied.

Jean-Louis ayant donné avec ardeur dans les moyens d'illustration proposés par son oncle, se coucha, en jurant de partir au plus tôt, après avoir employé toutefois ses derniers moments à faire ses adieux à Léonie.

CHAPITRE XIX

Adieu, tu peux partir...

Racine, *Andromaque*.

Par ce prestige heureux se rapprochant l'un [l'autre
Ils trompent cet exil, ils charment leurs ennuis;
Et ces écrits tracés dans le calme des nuits,
De leurs cœurs éloignés sont la vivante image.

Anonyme.

Nous n'avons jamais su comment Jean-Louis fit pour se déterminer si promptement à s'exiler du beau pays de France: nous venons d'exposer cependant que ce fut dans l'espoir de se rendre digne d'épouser sa charmante maîtresse, en faisant disparaître la barrière idéale que la société élevait entre eux. Si vous y voyez d'autres raisons, cherchez-les... Je déclare, à la face du ciel et de la terre, que je m'en tiens à celle que j'ai trouvée dans nos manuscrits...

Or, faites tourner bride à votre imagination, et figurez-vous sur un fauteuil, et dans le salon du duc de Parthenay, la pauvre marquise de Vandeuil pâle et fatiguée: elle est à côté de Léonie; le duc observe l'abattement de sa nièce, et d'un regard approuve les soins de son perfide neveu. Le duc de Parthenay est dans l'erreur, car il croit que cette langueur est la suite de l'amour satisfait d'Ernestine. Or, on va se demander comment l'amour produit une intéressante

pâleur sur la figure?... Je répondrai que cela dépend de la nuit; et cependant, il est certain que cela vient plutôt du jour. Il y a pourtant une grande différence du jour à la nuit... Donc, se dira-t-on, monsieur le duc se trompait!... Non, mesdames, M. de Parthenay ne se trompait pas, car la figure du marquis était pâle!... comment se tirer de là? Hélas! comme on voudra, pourvu que vous sachiez que jamais amant ne fut plus attentif que Vandeuil auprès de sa femme; que jamais femme ne fut plus contente; que la mort dans le sein, sans qu'elle s'en doutât, chacun de ses regards était un regard d'amour adressé à son bourreau; car elle attribuait aussi sa pâleur à la cause imaginée par le duc. Maintenant, mesdames, je vous demanderai s'il fut jamais dans le monde un plus habile et plus consommé scélérat que ce marquis? Quel malheur qu'il possédât cette valeur brillante qui constitue un bon mari!... Oh! que la nature est capricieuse!...

Au milieu de cette scène, ajoutez Justine qui entre et dit à Léonie, avec affectation et en s'accompagnant de gestes et de signes:

– Mademoiselle, un commissionnaire apporte vos commandes d'hier...

– C'est bon, Justine, recevez-les, répondit Léonie, que les sourires du duc à son neveu et les yeux baissés et relevés d'Ernestine avaient intriguée.

– Mademoiselle ne veut donc pas les voir? demanda Justine.

– Non.

– Et si ce ne sont pas les mêmes choses que mademoiselle a demandées?

– Vous étiez avec moi, vous les reconnaîtrez bien.

– Mais, mademoisellle, dit encore la tenace soubrette...

– Allons, Justine, dit la marquise, laissez-nous.

– J'y vais, reprit Léonie en apercevant un geste d'impatience dans tout l'ensemble de la fidèle Justine.

Elle arrive à sa chambre, où elle voit un manant, grossièrement vêtu, déposer une malle posée sur des crochets.

– Eh bien! que me vouliez-vous donc, Justine?

– Mademoiselle, c'est...

– Ah!... fut la seule chose que put dire Léonie.

Amour! que ne peux-tu dicter ce passage! pourquoi Raphaël ne fut-il pas témoin d'un pareil moment? où est la plume de Virgile?... On sait qu'après de telles doléances nous n'essaierons pas de peindre l'émotion de Jean-Louis, dont le cri de Léonie fit tressaillir les entrailles les plus reculées... encore une fois, madame, j'aurai recours à votre ardente imagination pour que vous vous représentiez Léonie tombant dans un fauteuil, mais dans le plus près de Jean-Louis, qui saisit sa main et la couvre de baisers enflammés... Je l'ai déjà dit, Justine est le type éternel de toutes les soubrettes; je ne veux plus le répéter, et ce serait le répéter que de dire qu'elle s'en allait...

– Restez, Justine... je le veux!... s'écria Léonie.

– Mademoiselle, dit Jean-Louis.

– Appelle-moi toujours Fanchette; n'es-tu plus Jean-Louis?

A cette réponse naïve une larme d'attendrissement altéra le feu de l'œil de Jean-Louis, et son regard revint puiser la vie dans le céleste aspect de sa Fanchette. Léonie, détachant une épingle, lui montra sur son sein le bouquet d'orange!... Il faut avoir aimé de cet amour pur, sincère et brûlant, qui nous saisit une seule fois dans notre premier âge, pour comprendre toute la beauté muette de ce geste!... Ce doit être une magnifique fête de mélancolie pour le cœur de celui qui fut brûlé des feux de cet amour!... Ce geste de Fanchette lui rappellera tout!... oui, tout!...

– Mon ami, reprit-elle de sa douce voix, des obstacles insurmontables nous séparent à jamais!...

– Je le sais.

– Et tu t'y résignes ainsi?...

– Non!...

Cette syllabe énergique, cette voix forte, et l'attitude de Louis, pénétrèrent le cœur de son amante: elle le remercia par un de ces regards qui, s'ils tombaient sur cent mille hommes à la fois, changeraient le destin des empires.

— Que deviendrons-nous? demanda Léonie.
— Dis-moi, Fanchette, qu'as-tu résolu?...
— De te rester à jamais fidèle!...

A ces mots, Granivel saisit dans ses bras nerveux la fille des Parthenay, et la pressant sur son cœur, il lui rendit sur ses deux lèvres de corail le fameux baiser que Fanchette lui donna à la face des autels... En ce moment l'on entendit les pas et la voix de la marquise; elle accourait, en chantant, pour voir les robes et les commandes de Léonie, car une femme ne peut pas décemment laisser une autre femme seule au milieu des inventions du luxe...

Léonie pâlit; Justine s'écrie: C'est madame de Vandeuil. Jean se baisse, et disparaît par la cheminée... Ainsi, mesdames, cet amant extraordinaire a encore une qualité bien précieuse: la discrétion et la présence d'esprit dans les moments critiques!...

— Oh! cousine!... comme vous êtes pâle!... qu'avez-vous?...

— Ce que vous n'avez pas certainement!... A ces mots innocemment jetés par Léonie interdite, la marquise rougit de cette rougeur qui annonce la pudeur d'une vierge; quant à moi, je n'y comprends rien; car enfin elle était mariée!...

Léonie écoute le frottement imperceptible à entendre, des pieds et des genoux de Jean contre les parois de la cheminée... elle regarde l'endroit où il était posé; un attendrissement et des larmes involontaires s'emparent d'elle tout entière!... elle pense, et s'égare dans ses pensées!... Ernestine, un peu confuse, se mit à examiner, heureusement pour Léonie, les étoffes dépliées; mais après quelques minutes, elle prit la main de sa cousine, et lui dit avec une voix attendrie:

— J'imagine, Léonie, que vous n'avez pas eu l'intention de me faire de la peine?... Je dois instruire le lecteur que Léonie fut à cent lieues de comprendre ce que signifiait le tendre regard et le ton de reproche de sa cousine.

— Que voulez-vous dire? reprit-elle avec un accent d'ingénuité qui désarma sa cousine. Ernestine l'embrassa.

L'active soubrette monta chez elle, et cria par la cheminée

à l'amoureux Jean-Louis de redescendre par la sienne; Granivel l'entendit et s'y trouva bientôt seul avec Justine.

— Mon enfant, lui dit-il, ce n'est pas tout, je veux revoir ta maîtresse... car je pars pour longtemps, et un adieu d'une minute ne me suffit pas!...

— Comment la voir? voilà le difficile!... Et Justine se mit à réfléchir.

— Retournez-vous-en, dit-elle, et fiez-vous à moi!... Jean-Louis sauta au cou de la soubrette sans pouvoir la remercier autrement.

Justine resta un moment à considérer le beau Jean-Louis; elle rougit de ses pensées. Alors Granivel sortit de chez elle. Ils furent rencontrés par Victoire sur le même escalier où jadis... Et Victoire s'imagina les choses les plus extraordinaires!... elle regarda en riant Justine, dont l'air interdit prêtait aux conjectures, et l'air malin de Victoire sembla dire: Et moi aussi j'ai été à Corinthe!...

L'ex-charbonnier revint tout triste à cette rue Thibautodé où l'attendaient avec impatience son père et le pyrrhonien.

— Eh bien, mon neveu, tu lui as fait tes adieux?
— Hélas non,... mon oncle!
— Comment cela, garçon?... demanda le père Granivel.
— On nous a interrompus; je ne l'ai vue qu'une minute!...

Trois jours se passèrent pendant lesquels Jean-Louis eut à subir toutes les recommandations de Barnabé. C'était le quatrième jour au matin qu'il devait partir... Le soir, Louis pleurant de rage, s'en fut vers l'hôtel de Parthenay: il marchait avec cette rapidité que vous lui connaissez, et qui, sur le quai des Théatins, lui fit heurter un jeune homme habillé en noir. Le fier jeune homme se retourne: c'était l'inévitable Courottin...

— Ah, mon ami! dit Jean-Louis, tu sais que je dois partir pour l'Angleterre et l'Amérique, et je ne *lui* ai pas fait mes adieux!

Un homme comme Courottin avait assez d'intelligence pour comprendre ce langage, aussi lui répondit-il:

— Voulez-vous *lui* écrire un mot? je puis le *lui* faire parvenir, car je vais à l'hôtel du duc pour m'entretenir d'affaires sérieuses.

Jean-Louis prit le crayon de Courottin, et déchirant une page de l'agenda de l'avocat, il composa la lettre suivante:

« Fanchette, demain je pars!... »

J'abandonne les commentaires à l'esprit de chacun, tout en observant que ces mots étaient dignes, et de celui qui les traça, et de celle qui devait les lire. Il la plia, la remit à Courottin tout étonné. Courottin entra chez le duc, rencontra Justine, à qui il remit le griffonnage de Jean, et Léonie le lut à son retour de Versailles, où il y avait eu une fête.

Que l'on ne croie pas que Courottin venait pour rien à l'hôtel du duc. Sachant que le gouvernement protégeait en dessous main les Américains, il eut une conférence avec le duc pour se faire un mérite auprès de lui d'avoir délivré la France de deux cents vauriens, et de servir la cause de l'indépendance. Ainsi Courottin cherchait à se glisser parmi les hommes d'Etat.

Jean-Louis s'en était revenu dans son manoir, dont il ne pouvait souffrir la vue depuis que sa Fanchette ne l'habitait plus. Il espéra que le lendemain Léonie aurait trouvé moyen de le voir, sinon il se promit d'entrer à l'hôtel, et d'arriver jusqu'à elle par tel moyen que ce fût.

Il était dix heures du soir, et le pyrrhonien, le nez affublé de ses lunettes, écrivait à Jean-Louis les auteurs qu'il devait lire et consulter; il lui indiquait le collège d'Oxford comme celui où il lui fallait rester trois mois, etc... Le père Granivel embrassait son cher fils, et lui faisait ses adieux; tout à coup on entend le bruit d'un brillant équipage, on frappe à la porte, elle s'ouvre, et Léonie paraît!...

Il n'y a que certaines âmes qui ont le don infus avec la vie de connaître une foule de petites choses qui décorent les actions d'une magie de sentiment inconnue à beaucoup d'autres. Cette réflexion me vient, parce que la fille du duc de Parthenay était vêtue avec une petite robe de siamoise pareille à celle qu'elle portait dans son petit tonneau; elle

n'avait rien qui décelât sa grandeur... A cet aspect, Jean-Louis, hors de lui, la prit par sa taille svelte, et la posa dans le fauteuil du premier conseiller clerc, en lui disant:

— Je t'y place pour la dernière fois!... hélas!...

— Louis, qu'as-tu donc?... pour la première fois tu pleures!...

— Ah, Fanchette! je veux te mériter: ne m'as-tu pas juré d'être fidèle?

— Je tiendrai mon serment.

— Fanchette... tu me rassures... écoute: Je m'exile pour longtemps. Je cours à la gloire, et je vais la chercher dans un autre hémisphère... J'y cours parce que je ne puis te posséder qu'au moyen de l'illustration et de la plus grande célébrité... Mon cœur me dit que j'y atteindrai... mais pendant tout ce temps, pendant cette longue absence, je ne te verrai point!... Fanchette, étonnée au dernier point, répondit:

— Louis, n'as-tu plus d'imagination?... moi je te verrai toujours!...

— Malheur aux Anglais!... Je réponds du triomphe des Etats-Unis!... s'écria Jean-Louis, fanatisé par la réponse de son amante.

— Là... là... mon neveu, tu n'es pas assez fort pour dompter le destin, et s'il est écrit que les Anglais...

— Ils périront!... Fanchette, je remets tous mes droits à mon père et au bon oncle Barnabé: tu me promets de les instruire de tous tes chagrins?

— Mon ami, nous nous écrirons!...

— Ah, Fanchette! nous avons été bien près du bonheur!...

— Hélas! mon ami, ne sommes-nous pas heureux? ta Fanchette t'adore; tu es certain d'être toujours son seul ami, sa consolation... Crois-moi, Jean-Louis, nous serons unis!... Souviens-toi des paroles du prêtre, et de sa conviction!...

— O Fanchette! pourquoi rappeler tout ce qui peut ajouter à la tristesse dont je suis saisi, en songeant que je te quitte?... Hélas!... ce fugitif moment peut être le dernier...

— Je songe que tu reviendras glorieux, et alors cette douce mélancolie a des charmes enivrants.

— Si je péris!... Fanchette!...

— Louis... je n'aurai point d'autre époux que toi!...

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Il y eut moment de silence: le pyrrhonien essuyait son œil, et le père Granivel le sien, pendant que Léonie et Louis, se tenant par la main, se regardaient avec cet air que le pinceau seul peut rendre, car en amour les trois quarts de ce qui se dit s'expriment au moyen de l'admirable éloquence de l'œil. Il semble que la nature y ait placé un feu pénétrant qui se coule jusqu'au cœur... Alors quand j'emploierais tout le génie de l'auteur du *Solitaire*, ou de Pradon, il serait impossible de vous rendre ce tableau vraiment enchanteur. Un aveugle comparait l'écarlate au son d'une trompette; je comparerais ce moment à cette couleur grise dont le terne a quelque chose de brillant et de voluptueux pour l'œil...

Pour cent critiques de ma comparaison, j'aurai peut-être trois personnes qui m'entendront... cela me suffit... j'en suis content...

— Allons!... allons, enfants, interrompit brusquement le père Granivel, du courage, et ne nous ôtez pas le nôtre... Morguienne! si Jean périt, je ne vivrai plus.

— Adieu les Granivel!... A ce mot du pyrrhonien chacun éclata de rire, et conçut le plus heureux présage.

Le corps de Léonie effleura celui de Jean-Louis, car elle se posa doucement sur son bien-aimé, et ce toucher délicieux leur causa quelque chose de plus que du plaisir. Cette douce expression allait au cœur; cet assemblement chaste et momentané avait un charme céleste qui répandait sur ces adieux une certaine grâce mélancolique. Les cheveux bouclés de Léonie jouèrent sur le visage de Louis; cette dernière caresse, ce hasard d'amour le pénétra; il n'aurait pas donné ce tact fugitif pour un empire.

Léonie fit un mouvement pour s'en aller en entendant sonner onze heures à l'horloge de bois.

— Ah, Fanchette! encore un moment... et Léonie se rassit.

— Quelque séparé que je puisse être de toi, je serai comme la plante d'Apollon, toujours tourné vers l'astre qui donne la vie... Tu es à jamais le mien!

Certes, lecteur, les Céladons de l'Artamène n'ont rien dit de plus galant que cela; mais j'ai remarqué que ceux qui ne sont pas encore englobés par la civilisation en font de pareils. Je me souviendrai toujours d'un jeune Américain qui, voyant au Jardin des Plantes une fleur qui venait de son île, me la montra, en disant: Voilà mon pays!...

Enfin, Léonie se lève, et les trois Granivels la suivent; Louis la conduit à sa voiture, et lui donne son dernier baiser!... Fanchette resta longtemps sur le cœur de son bien-aimé.

— Adieu, Fanchette!...

— Adieu, Louis!...

— Adieu!

— Adieu!... Léonie s'évanouit, et Jean posa son amante, pâle et tremblante, à côté de Justine; il l'embrasse encore: elle se réveille à ce baiser!... lui tend les bras; le cocher fouette, elle part!... et Louis reste à la même place, regardant la voiture, entendant ce son, et lorsqu'il ne voit ni n'entend plus rien, il y reste encore!... et doute de son existence!...

Le lendemain matin, Justine arriva tout effarée au moment où Louis montait dans sa chaise de poste... Elle apportait à Granivel une belle ceinture rouge, et venait lui dire de lui adresser ses lettres... Jean-Louis baisa la ceinture, et partit au milieu des bénédictions de son père, qui pleura lorsque les chevaux emportèrent tout son espoir. Le professeur lui cria:

— Discute, et discute bien, la logique est tout!...

Je vous dispenserai, lecteur, de l'histoire de la traversée: qu'il vous suffise de savoir que personne n'a à réclamer les frais de poste de Jean-Louis, car il les paya bien et dûment ès mains des postillons; que le paquebot *Lady Marlboroug* le transporta à Douvres, où il prit la poste pour Londres, et de Londres à Oxford, où il étudia au collège.

Ici, nous n'avons pas d'autres événements que ceux de sa correspondance avec sa maîtresse. Ce fut la seule distraction qu'il se permit: nous allons en extraire ce qu'elle renferme d'intéressant.

Lettre de Jean-Louis à Léonie.

Oxford, septembre 1788.

« Oh! ma chère Fanchette! ton image m'est sans cesse présente pendant tous mes travaux; elle m'encourage, et j'ai bientôt vaincu les difficultés. J'ai appris la tactique, et je vais partir pour l'Amérique, afin de contribuer à la délivrance d'une nation asservie et en chasser les oppresseurs. Pardonne-moi de ne pas t'avoir écrit plus tôt; je travaille à notre bonheur, et je ne veux pas perdre une minute.

« Oh! quel sera mon courage en pensant que chaque fait d'armes te sera raconté, et fera palpiter ton cœur! A leur multiplicité, tu reconnaîtras mon amour... Je n'ai qu'une crainte: si, pendant mon absence, ton père allait te présenter des époux, et te forcer d'en choisir un? Ah! Fanchette, écris-moi vite, et plus vite encore j'accourrai sur les ailes de l'amour et du désespoir. Ton écharpe rouge est toujours avec moi; elle brûle; elle me rappelle sans cesse et le besoin de m'illustrer, et nos amours... Fanchette, lorsque cette lettre, tracée à la hâte, te parviendra, daigne la lire seule, à l'heure où le jour baisse peu à peu; tâche de te représenter le pauvre Jean-Louis, exilé volontairement à mille lieues de toi, par amour pour toi!... Puissent ces caractères qu'il a formés te le rappeler tout entier!... Hélas! je leur ai confié toute mon âme. Si l'amour répand une vie, une odeur, un nuage, un je ne sais quoi sur ce qu'il touche, presse ce papier froid, je l'ai animé!... pense, en le touchant, que je me suis occupé de toi; qu'en ce moment où tes yeux le parcourent, je l'ai parcouru; qu'une heure entière j'y ai déposé tous mes soupirs; que, la lettre finie, je lui ai parlé comme à un messager fidèle; qu'il était chargé d'une foule d'idées amoureuses; qu'il doit te dire, enfin, beaucoup plus

de choses qu'il ne contient, parce que, telles choses qu'il contienne, j'en ai pensé davantage... L'espoir me soutient, confirme-le... Je ne sais, mais parfois je doute de toi, quand je me figure combien de séductions t'entourent!... Hélas! je ne t'offre qu'un cœur brûlant... d'autres peuvent t'offrir le pouvoir de tous les oripeaux de la vie humaine... Ah! j'ai besoin de savoir de nouveau que tu m'aimes!... Adieu, Fanchette... souviens-toi de notre adieu!... Adieu. »

En fille bien élevée, la modeste et tendre Fanchette répondit à son amant. Nous transcrivons ici la lettre, afin que vous puissiez juger du mérite de son style épistolaire.

Lettre de Léonie à Jean-Louis.

Paris, ...

« Oh! mon ami, ta lettre a procuré à mon cœur une de ses plus douces fêtes!... Oui, je me suis recueillie pour la lire, et je la lis sans cesse. Elle est sur mon sein avec mon bouquet de mariée, et cette lettre me tient lieu d'un portrait... Hélas! la résolution et l'entreprise que tu as formées auraient augmenté mon amour, si mon amour n'avait pas atteint une force à laquelle on ne peut plus rien ajouter... Ta lettre m'a fait voir que tu persévères: que je l'ai bénie de fois, cette chère lettre!...

« La joie qu'elle m'a causée a, pour un moment, adouci mes peines; je dis mes peines, car celle que je ressens de ton absence, toute cruelle qu'elle est, ne balance pas celle que j'éprouve. Ma cousine, cette aimable Ernestine, est dangereusement malade; c'est une amie que je perdrai, et, si elle meurt, je serai inconsolable... Il est impossible de quitter la vie avec plus de sujet de la regretter; mon cousin Vandeuil comble sa jolie femme d'attentions et de prévenances. Ernestine est aimée avec une ardeur et une bonté qui doublent ses souffrances; mon père est au désespoir, et le marquis ne quitte pas son chevet. Elle se lève, mais une secrète langueur la domine... Elle est pâle, ses beaux yeux sont ternis, et ne s'animent que quand elle regarde son

mari, dont l'amour est extrême... Elle m'a dû son bonheur, dit-elle, et elle ajoute qu'elle meurt étouffée sous un tas de roses!... On prétend que cette situation vient de trop d'amour!... Hélas! je ne comprends pas que l'amour puisse faire mal... Jusqu'ici il fut pour moi le baume le plus enivrant; et, quand je pense à toi, mon bien-aimé, une douceur secrète me pénètre, et mon sang ne rencontre pas d'obstacle, tant il est prompt à se diriger vers mon cœur!...

« Tu crains des rivaux? tu n'es pas fait pour en redouter. Ne suis-je pas Fanchette? cette jeune fille élevée par Barnabé, qui nous apprit à ne connaître qu'une seule chose de solide et de prisable, la vertu? Tu veux que je te fasse de nouveaux serments! ils sont inutiles, et si tu peux me trouver un mot plus énergique que « Je t'aime! » apprends-le moi, je te l'écrirai!...

« Ne crois pas que j'abandonne nos deux amis. Il y a trois jours j'étais seule à l'hôtel avec Ernestine; j'ai invité ton père et l'oncle à venir dîner; nous avons passé une délicieuse soirée... Barnabé a réussi, par ses dilemmes, à faire sourire ma pauvre cousine; car il lui a prouvé que la mort valait mieux que la vie. Les boutades et les expressions originales du professeur ont égayé Ernestine... Ce léger sourire qui vint errer sur ses lèvres m'a fait l'effet d'une rose que l'on trouve dans la campagne au mois de novembre!... il m'a touché l'âme... Oh! mon ami, sois bien persuadé que ta tendre Fanchette t'aimera toujours, et que toi seul seras son époux. Adieu!... et regarde cet adieu comme un baiser!... »

Jean-Louis devint presque fou en lisant l'épître de Fanchette. Ce fut la consolation de sa traversée. Arrivé en Amérique, il traça l'épître suivante:

Deuxième lettre de Jean-Louis à Léonie de Parthenay.

Des monts Alligani...

« Fanchette! ô mon amie! je suis sur la terre de la liberté, et le troisième jour j'ai vaincu! Mes trois cents

camarades et deux cents hommes que nous avons ramassés en route ont emporté une batterie de canons; cette charge a décidé la victoire... Washington m'a nommé colonel sur le champ de bataille; car, en arrivant, j'avais été promu par mes compatriotes au rang de capitaine... L'illustre défenseur de l'Amérique m'a donné un commandement très-important, et, avant huit jours, ou tu seras veuve, ou l'Europe retentira des exploits du compagnon de Washington... Ce grand homme prétend que je dois arriver à tout. Reporte ces louanges à mon oncle qui m'a formé, et le reste à toi; car tu es une déesse à qui je dois tout! Mon amour pour toi est la cause première de toutes mes actions. J'ai dû ma promotion au manque d'officiers. Nous n'avons ni argent, ni munitions, ni vivres; le courage et l'amour de la liberté font des miracles; mais ta ceinture rouge en fait encore plus... Si tu veux m'écrire, un corps de Français nous est annoncé, donne-leur ta douce lettre... Washington témoigne beaucoup de plaisir à s'entretenir avec moi. Les journaux anglais t'en diront davantage sur mes exploits. J'ai fait prisonnier le général Wallis. Adieu, Fanchette!... adieu!... Le théâtre bruyant où je suis ne laisse pas le loisir de soupirer: le bruit du canon et les cris de mort me font avoir honte de penser à des amours, quand des milliers d'hommes expirent. Je t'écris au milieu du tumulte et en courant. Mon amour sera aussi durable que ma vie présente l'est peu!... Je me réjouis, et les batailles ne me semblent rien, en songeant que tu penses à moi!... je m'imagine que tu me vois. Adieu!... »

CHAPITRE XX

Un homme vint qui jeta l'épouvante.
Anonyme.

Mais elle était du monde, où les plus belles [choses
Ont le pire destin.
Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.
Malherbe.

Crois-moi, ton deuil a trop duré,
Tes plaintes ont trop murmuré;
Chasse l'ennui qui te possède.
Malherbe.

LA correspondance de Léonie vous a instruit de l'état de la marquise de Vandeuil: cette victime de l'ambition, consumée par le poison, mourait chaque jour... A chaque aurore, on croit qu'elle va périr; son perfide époux ne la quitte pas d'une minute, et lui prodigue les soins les plus touchants. Il y avait quelque chose de barbare, une sorte de raffinement de cruauté à lui faire ainsi regretter la vie!...

Le mois de décembre arriva; la marquise ne pouvait plus se lever que bien rarement: Léonie, Vandeuil et le duc de Parthenay entouraient son lit.

– Mon ami, dit-elle en tendant au marquis une main brûlante et décharnée, je ne verrai pas l'année nouvelle: heureuse avant de mourir d'avoir connu le bonheur!...

– Il faut espérer, mon Ernestine...

– Ne m'abusez pas; vous devez savoir que ma fin est prochaine.

Le marquis tressaillit à ces paroles.

– Léonie, continua-t-elle, ta douce amitié me fait aussi regretter la vie...

– Hélas! chère Ernestine, dit Léonie, les malades ne sont pas ceux qui souffrent le plus. Vous ne laissez que des mourants!... et des affligés...

– Chère cousine, interrompit le marquis, c'est moi qui suis le plus à plaindre!...

Le duc ne disait mot: sa douleur était extrême... Quel déchirant tableau que celui d'une jeune mort!... Ernestine, semblable à une plante gracieuse qu'un ver ronge dans sa racine, se penchait chaque jour davantage vers la terre: sa contenance accablée, sa défaillance, ses yeux dénués de vie, tout navrait l'âme du spectateur de cette dissolution anticipée.

Un soir que, réunis dans la chambre de la malade, Léonie, le duc et son neveu lui prodiguaient les plus touchantes marques d'intérêt, Ernestine, plus calme et moins souffrante, se laissa aller au sommeil, dont elle était privée depuis longtemps. On évitait de parler et de faire du bruit; le silence le plus grand régnait dans l'appartement; Léonie se lève, éteint les lumières, et allume une lampe, dont la faible clarté ne peut s'opposer au repos de son amie... Chacun est debout et prêt à se retirer; Léonie est auprès du lit, et s'assure, en baissant son oreille vers son amie, que le léger souffle qui s'exhale de sa bouche est bien celui du sommeil. Tout à coup des pas se font entendre... la porte s'ouvre... Tous les yeux se tournent vers l'arrivant...

– Quel est l'importun, le maladroit?... dit le duc.

– Ciel! s'écrie le marquis en lui-même, l'enfer le vomit-il?...

– Me reconnais-tu?... Tels furent les mots que prononça d'une voix sourde un vieillard à cheveux blancs, et dont la figure hâve était sillonnée par un affreux sourire... c'était l'Américain... Léonie frémit involontairement à l'aspect de

l'œil farouche de l'inconnu, et le visage de Maïco s'enflamma de fureur quand il aperçut Léonie:

– Une femme!... murmura-t-il. Le marquis trembla de tous ses membres en entendant ce mot; et le duc, étonné qu'un étranger soit parvenu jusque dans les appartements sans être annoncé, s'avance pour l'interroger... mais le marquis se hâte, en surmontant son invincible terreur, de dire au descendant des empereurs du Mexique, d'un ton de voix altéré:

– Que voulez-vous, mon cher?

– Un siège, car je suis fatigué... Le marquis s'empressa de le conduire vers un fauteuil.

– Venez plutôt dans mon cabinet, reprit Vandeuil interdit.

– Non, je suis bien ici... et le vieillard, en s'asseyant, remua son manteau pour en faire tomber la neige.

Le marquis était sur un abîme; il regardait fixement Maïco avec un air scrutateur. Le duc de Parthenay ne revenait pas d'étonnement, en voyant la docilité de son neveu aux ordres brusques de l'étranger; il allait tirer le cordon de la sonnette pour faire venir les laquais, lorsque son neveu, inspiré par le danger, arrêta son oncle, en lui disant à l'oreille:

– Mon oncle, laissez-nous; cet étranger est un médecin anglais que j'ai demandé, il ne faut pas qu'on en soit instruit...

– Suffit, mon neveu, répliqua le duc qui prit le change; Léonie, sortons.

Et ils laissèrent le marquis seul avec l'Américain. Vandeuil s'assura que sa femme dormait toujours.

– Qui peut vous amener ici, monsieur? dit-il en se tournant vers le vieillard, je ne croyais pas être connu de vous?...

– Certes, tu as pris assez de précautions pour dérober ton nom, répliqua l'Américain; il ne fallait donc pas laisser sur ma table cette carte...

A ces mots, le vieillard tira de sa poche de côté une carte de visite, et la rendit au marquis stupéfait.

– J'apprends, continua Maïco, que l'Amérique arme contre ses tyrans; je brûle de quitter une terre abhorrée, et d'aller me venger de mes chagrins en me livrant à ma fureur dans les combats. Ne m'interromps pas, dit-il au marquis prêt à parler. Puisque le hasard veut que tu sois le dernier qui ait fait usage de ma science, et le premier assez imbécile pour me laisser son nom, sers-moi... A dater de ce jour, tu es mon esclave!...

– Vil magicien! sors d'ici, s'écria le marquis, oubliant, dans son indignation, que Maïco possédait ses secrets.

– Enfant, dit le vieillard, obéis-moi, ou je te brise comme un verre!...

Il y avait à la cheminée un magnifique poignard turc, dont Sa Hautesse fit présent à un ambassadeur de la famille du marquis; le saisir et s'élancer sur Maïco fut l'affaire d'une seconde.

Le vieillard s'avance, tend la poitrine:

– Frappe, enfant, je suis invulnérable!... Et il lance un sourire ironique à Vandeuil.

Le marquis plonge son poignard... il se casse sur le sein de Maïco, dont le rire sardonique avait quelque chose d'infernal. Le marquis était un esprit fort; cependant, à ce moment, l'idée d'un pouvoir surnaturel erra dans son esprit, et la peur lui fit couler sa glace dans toutes les veines, une sueur froide se répandit sur son corps. La lueur sombre, le silence, la méchanceté de l'œil de Maïco, tout contribuait à l'effrayer.

– Obéis, reprend l'Américain d'une voix sourde.

– Que veux-tu? parle, envoyé de l'enfer!... que désires-tu?

– Un passeport pour demain; je le veux tel que je puisse aller où bon me semblera sans que l'on m'inquiète.

– Je ne peux l'avoir pour demain.

– Tu ne peux? dit Maïco: je le veux ce soir, et j'attends ici!... L'œil fixe de l'Américain et son attitude effrayante abasourdirent tellement le marquis, qu'il sortit à pas lents, sans doute dans l'intention d'aller chercher le passeport chez le ministre.

— Ne me fais pas attendre longtemps!... lui cria Maïco.

Le vieillard se croyant seul s'assit, et se mit à réfléchir sur sa destinée.

Une fois le marquis sorti, son imagination n'étant plus frappée, il rougit en lui-même de l'idée qui lui était venue, et, pensant combien Maïco pouvait lui nuire, il chercha les moyens de le prendre sur-le-champ et d'assurer son propre repos, soit en le faisant passer pour fou, soit en obtenant une lettre de cachet pour le mettre dans un cul de basse fosse en le bâillonnant...

Il recommanda à Lafleur de ne pas laisser sortir l'étranger de la chambre de la marquise, et il lui ordonna en même temps de s'entourer de tous les laquais pour exécuter cet ordre, attendu que l'inconnu était un homme d'une haute importance pour l'Etat. Le duc et Léonie étant couchés, le marquis monta en voiture, espérant que ses desseins n'éprouveraient aucune entrave.

Maïco fut interrompu dans sa profonde méditation par un léger soupir: l'Américain se retourne, et cherche d'où peut venir ce bruit. Enfin il aperçoit les beaux yeux noirs qu'Ernestine souffrante levait vers le ciel.

— Grand Dieu! quelle douleur!... Léonie!...

En entendant ces mots, le vieillard s'avance vers le lit.

— Mon ami, dit Ernestine, prenant Maïco pour le marquis, ma langue est brûlante, donne-moi donc un peu d'eau...

— Une femme!... s'écria l'Américain, qu'elle meure!

— Qui est là?... Si c'était mon mari, je serais déjà satisfaite... Et la marquise, se levant sur son séant, tira violemment ses rideaux:

» C'est un prêtre sans doute, dit-elle; oui, ma fin est prochaine... et je dois me résigner.

Maïco s'approcha de nouveau, et prit la lampe pour regarder la malade...

— Mon père, je n'ai rien à me reprocher, dit la marquise.

— Ciel! s'écria Maïco, en reconnaissant les symptômes du poison qu'il avait donné au marquis... Eh quoi! madame, vous ne vous plaignez pas?

— Je souffre en silence; pourquoi désoler ses amis?...

Cette réponse émut le cœur de l'Américain, qui depuis longtemps était fermé à la voix de la pitié; ce qui le frappa, ce fut la résignation de la marquise en des souffrances qu'il savait être excessivement aiguës.

— Femme, reprit-il, vous méritez votre sort.

— Je jure, mon père, que je n'ai jamais blessé personne; autant que je l'ai pu, je fus bonne, charitable et vertueuse.

— Tous les mourants parlent ainsi... Réponds-moi, femme... (Ici le vieillard fronça le sourcil, et la pauvre Ernestine eut peur.) Réponds sincèrement: n'as-tu pas outragé ton mari!

— Moi, grand Dieu! s'écria la marquise en se tordant les bras, moi! je n'ai jamais eu d'autre amour... et quel amour!... il a peut-être offensé la Divinité par trop d'ardeur.

Le visage d'Ernestine s'anima, et la sublime expression de l'innocence se défendant d'une injuste accusation parut dans sa contenance, et persuada le farouche Américain, dont la haine pour les femmes parut s'assoupir un moment. Il est vrai qu'Ernestine était aux portes de la mort. Cependant il reprit, en manifestant une espèce de répugnance de parler à une femme:

— Néanmoins tu meurs victime de la haine...

— C'est impossible! s'écria la marquise.

— Femme, je te le dis, et, de plus, moi seul pouvais te sauver!...

— Sauvez-moi pour mon époux, et toute sa fortune est à vous pour prix de ce bienfait... il m'aime assez pour faire ce sacrifice.

— Femme, il n'est plus temps! Le poison est arrivé au dernier degré d'intensité... Rien ne peut vous ravir à la tombe...

— Je suis donc empoisonnée?... dit la marquise avec un mouvement d'horreur.

— Tu l'as dit...

— Mais qui?... murmura la pauvre Ernestine.

— Depuis quand as-tu ressenti de l'affaiblissement?...

— Depuis la fin d'août, répondit la marquise effrayée.
Le vieillard réfléchit un moment, regarda Ernestine en approchant la lampe, et lui dit:
— N'es-tu pas la femme de Vandeuil?
— Oui.
— Eh bien!... c'est ton mari qui t'a empoisonnée!...
— Imposteur! Lui, grand Dieu!... lui qui m'aime...
— C'est lui!... répéta fortement l'Américain: j'en suis sûr!...
— D'où le savez-vous?... Et la figure haletante d'Ernestine marquait une effroyable angoisse.
— C'est moi qui lui ai vendu le poison, répondit Maïco avec calme.
La marquise, abattue, retomba sur son oreiller à moitié évanouie.
— Maintenant, dis-moi, quel tort as-tu fait à ton mari?
— Je n'ai à me reprocher que trop d'amour, répondit-elle faiblement.
Malgré son horreur pour les femmes, Maïco fut ému. Cette épouse prête à périr, le son de sa voix, sa pâleur, son bel œil brillant d'indignation, en se voyant désabusée, tout contribuait à rendre cette scène éloquente... Il le fallait bien pour que l'Américain poussât un soupir.
Il fit un mouvement machinal pour sortir, et entrouvrit la porte; mais les valets rangés lui rendirent la retraite impossible. Ce rassemblement de laquais fut pour lui un trait de lumière; nul doute que le marquis n'en voulût à ses jours. Il revint vers la marquise, dont la respiration entrecoupée annonçait la fin prochaine.
— Hélas! pourquoi êtes-vous venu me désabuser?... je serais morte heureuse!
— Et la vengeance?... s'écria Maïco.
— Je ne la connais pas!...
Maïco, tout étonné, recula de trois pas.
— Comment! ne pas se venger d'un traître, d'un assassin?... Le voulez-vous? je vais vous en donner les moyens.
— Je vous remercie!... je l'aime!
— Grand Dieu! interrompit Maïco, vous n'avez pas deux heures à vivre.

— J'avoue, reprit-elle, que j'aurais de la peine à quitter ce monde sans me convaincre... car je ne puis croire ce que vous dites.
— Je puis retarder votre mort de quelques heures.
— Ah! monsieur, si je puis vous inspirer quelque pitié, faites-le.
— J'y consens, si vous voulez m'être utile.
— Que peut une mourante?...
Le vieillard traça à la hâte quelques lignes, car il entendit le bruit d'une voiture qui rentrait.
— Voici l'ordonnance d'une potion qui prolongera votre existence; elle prouvera que je connais le poison; que si je le connais, c'est que je l'ai vendu, et c'est votre mari qui vint me l'acheter.
— Donnez-la!... Et la marquise tendait ses faibles mains.
— Oui. Mais, à votre tour, montrez-moi un chemin pour sortir d'ici sans être vu.
— Au pied de mon lit, il y a un bouton de cuivre presque invisible, poussez-le... vous trouverez une petite place...
— J'y suis, dit Maïco.
— Ouvrez une porte qui donne sur un escalier; cet escalier vous mène à l'appartement de mon mari; ses appartements sont au rez-de-chaussée, et les jardins...
Maïco n'en voulut pas entendre davantage. Il jeta à la marquise son ordonnance, et, au bruit de la voix de Vandeuil, il s'évada en emportant la lampe...
— Qu'on s'en empare! c'est un insensé!... il est en démence! ne le croyez pas... Saisissez-le... Tels étaient les ordres que le marquis donnait aux archers et à ses gens.
Ces fatales paroles convainquirent la marquise... Un affreux battement de cœur la saisit, et elle s'évanouit à la voix du perfide Vandeuil... mais l'ordonnance était en lieu de sûreté.
Le marquis, en voyant sa femme évanouie, sans lumière, et Maïco disparu, se livra à une affreuse colère... Les alguazils qu'il avait amenés eurent l'ordre de fouiller tout l'hôtel... Deux heures du matin sonnèrent.
Le bruit infernal qui eut lieu réveilla le duc et Léonie...

Effrayés par un cruel soupçon, ils crurent Ernestine à sa dernière heure, et se précipitèrent vers la chambre de la marquise... Elle était seule!...

— Ernestine! s'écria Léonie, qu'as-tu?... comment! tu n'as personne à tes côtés?...

— Que signifie ce tumulte? dit le duc.

— Ah, mon oncle!... un homme s'est introduit ici!... il est échappé!

— Dans quel désordre êtes-vous, mon neveu!... d'où vient votre effroi?... j'espère que vous m'expliquerez tout ceci!...

— Il est échappé!... répéta le marquis comme en délire.

— Oui, mon ami, dit Ernestine; il est inutile de le chercher, c'est moi qui lui ai indiqué le chemin.

— Mon amour, tu as mal fait; c'est un criminel d'Etat.

— J'ai la tête fendue de tout ce bruit, répondit la marquise; Vandeuil, fais-le cesser...

Le marquis sortit pour ordonner à tout le monde de se coucher, et il renvoya les exempts et la maréchaussée. L'inquiétude la plus violente l'agitait, et l'on s'en aperçut à la manière dont il donnait ses ordres. En effet, un ambitieux, au moment de tout perdre et de voir ses crimes découverts, doit avoir de l'effroi. Le marquis ne doutait pas que sa femme ne fût instruite; le ton qui accompagna ses paroles le lui indiqua.

— Léonie, dit la mourante Ernestine, êtes-vous sûre de Justine?

— Oui, ma cousine.

— Eh bien! prenez sous mon chevet un papier, qu'elle aille sur-le-champ chercher ce que l'ordonnance contient, et qu'elle mette à cela la plus grande célérité...

Le duc fut lui-même éveiller Justine, et les chevaux étant encore à la voiture du marquis, elle y monta.

— Eh bien! Ernestine, comment te trouves-tu? demanda le marquis, revenu près du lit de sa femme.

— Bien, mon ami!...

— Et qu'a dit le médecin anglais? dit le duc de Parthenay.

— Quel médecin, mon oncle?... demanda la malade.

— Ce vieillard... cet inconnu, répondit le duc.

— Oh! mon oncle! il m'a guérie d'un mal incurable!...

En prononçant ces mots elle pressa la main de Parthenay; une larme roula sur sa joue décolorée; et un coup d'œil foudroyant ajouta à la terreur qui avait saisi Vandeuil à toutes ces questions.

— Léonie, reprit-elle, ma tendre amie! hélas... viens, que je t'embrasse!... maintenant allez vous reposer, demain j'existerai encore... vous pourrez me voir!...

— Nous ne voulons pas t'abandonner, ma fille, dit le duc; je suis venu passer le reste de la nuit à ton chevet.

— Et moi aussi, s'écria Léonie.

— Charmante enfant!

Et Ernestine l'embrassa de nouveau, bien qu'elle devinât quelle était la cause de son malheur.

— Mais, reprit-elle, mes bons amis, laissez-moi; je désire causer seule avec M. de Vandeuil... Et elle ajouta, en affectant un sourire: C'est bien le moins qu'avant de mourir une femme tourmente encore un peu son mari!...

La plaisanterie d'un agonisant attire les larmes de force; aussi le duc et sa fille pleurèrent-ils à ces mots... Le marquis, pâle et tremblant, les cheveux presque droits de stupeur, tressaillit à cette parole, et ne s'aperçut pas de la sortie de son oncle et de Léonie.

Il y eut un moment de silence, que la marquise rompit en disant:

— Sommes-nous seuls, monsieur?

— Oui, ma chère Ernestine!...

— Pourquoi m'appeler *chère*?... m'avez-vous jamais aimée?... Monsieur, je sais que vous m'avez empoisonnée...

A ce moment le marquis se jeta à genoux contre le lit, en s'écriant:

— Ernestine!... je suis perdu!...

Alors entra Justine; elle apportait le contrepoison, que la marquise avala rapidement. L'attitude du marquis, son exclamation, l'altération de sa voix, convainquirent la soubrette que Vandeuil était fou de sa femme, et au désespoir de la perdre: quand elle dit à Léonie ce dont elle avait été

témoin, les soupçons de Léonie disparurent; il en fut de même du duc, à qui sa fille le redit; car, ne vous imaginez pas que la maison d'un duc soit exempte de caquets!... Justine sortie, et le contrepoison pris, la marquise repoussant la main dont son mari la pressait, lui dit:

— Malheureux!... si mon existence vous était à charge, vous pouviez m'en instruire; au moins j'aurais eu le mérite du sacrifice, et je vous aurais évité un crime... Et moi qui me vantais de votre amour!... moi qui vous chérissais!... Ah! l'excès de mon attachement méritait-il une telle récompense? Il ne vous a pas arrêté!... Quelle âme avez-vous?... Mais à quoi servent mes reproches?... Si votre conscience vous en fait, ils sont plus cruels que les miens; si elles ne vous en fait aucun, pourquoi vous en adresserais-je?...

Elle s'arrêta un instant, à cause de la violente émotion qu'elle éprouvait. La contenance humiliante du marquis semblait dire: « Me perdrez-vous?... »

Ernestine le comprit...

— J'aurais droit, reprit-elle, de me venger, et le contrepoison que je viens de prendre m'en donne le temps...

A ces mots, le marquis jeta un regard furtif sur la pointe empoisonnée du poignard cassé... comme pour s'en servir!...

— Ingrat! reprit la mourante... je n'oublie point que jamais je n'ai pu te haïr... Je te pardonne, et j'irai prier l'Eternel qu'il ne te rejette pas de son sein; repens-toi, moi je t'en supplie?... je conserve ta réputation ici-bas. Donne-moi l'espoir que, réunis dans un monde meilleur, ton âme épurée aimera la pauvre Ernestine!...

Le reste d'amour qui présidait à ces paroles, l'attitude touchante, l'espèce d'extase de la marquise, rendaient ce moment sublime. Faire le bien est un degré de vertu; faire le bien malgré les hommes en est un second; l'exemple du troisième et dernier nous est offert par Ernestine.

Le marquis, voyant la bonté de cette âme divine, crut pouvoir l'abuser encore.

— Ma chère, dit-il en embrassant les mains de la marquise, sur quel fondement accuses-tu ton époux d'un si lâche complot?...

— Arrêtez, monsieur le marquis... je suis désabusée... on m'a marqué le jour, et quand je n'aurais pas l'aveu de l'homme qui vous vendit le poison, ce que j'ai vu naguère, et le mieux que j'éprouve par l'effet du remède qui prolonge mes jours d'un fugitif instant, me le prouvent... et si je voulais consulter les raisons qui vous firent agir, je les aurais bientôt trouvées... mais je crains cette recherche même!...

— Ernestine! Ernestine!... Et le marquis trouva des larmes...

— Je ne suis plus Ernestine, je ne suis plus votre femme; je suis... je vais être la proie de la mort... Sortez, monsieur le marquis, laissez-moi seule, je veux vivre encore... Je vous jure d'emporter votre secret dans la tombe... sortez...

— Ame céleste! non, je ne t'abandonne pas; je veux mourir devant toi!... s'écria le marquis.

— Point de comédie, monsieur: si vous restez, c'est peut-être pour vous assurer de ma promesse?...

— Ernestine, quelle injure!...

Ce mot la rappela au système de douceur qu'elle avait eu pendant toute sa vie; alors elle lui répondit:

— Je t'en demande pardon, mon ami; mais ne feras-tu pas quelque chose pour madame de Vandeuil?... elle n'a pas longtemps à l'être.

Il sortit... En quittant la chambre, il lui sembla qu'un poids de cent livres s'enlevait de dessus sa poitrine.

— Enfin, se dit-il, il n'y a plus longtemps à craindre!...

Ernestine mit le verrou à sa porte, et rassemblant toutes ses forces, elle s'habille à la hâte, sort par son issue secrète, et se rend chez Léonie.

La marquise ayant deviné l'objet des crimes de Vandeuil, voulait consacrer ses derniers moments à préserver Léonie du malheur d'épouser son cousin, et il se glissait dans ce dessein une lueur de jalousie...

Il était cinq heures du matin... Léonie, agitée, se trouvait dans cet état incertain, le milieu entre la veille et le sommeil... sa lampe de nuit éclairait faiblement, et elle jeta un cri affreux en voyant un fantôme blanc se glisser dans sa

chambre... Elle reconnaît sa cousine... la peur la glace... Ernestine s'approche... elle court assez rapidement, et d'un vol si léger, ses mouvements sont tellement aériens et soyeux que l'imagination de Léonie en fut frappée et bouleversée; elle crut que sa cousine venait d'expirer, et que son esprit voltigeait... La froide sueur de l'épouvante coula sur son front, et elle retenait son haleine en tâchant de ne faire aucun mouvement.

Le fantôme arrive près de son lit et s'arrête: Léonie reconnaît à peine les yeux brillants de son amie.

— Léonie, s'écrie-t-elle d'une voix rendue lugubre par le silence de la nuit.

Léonie resta immobile, ne pouvait croire que ce fût sa cousine.

— Léonie, continua la marquise; Léonie, c'est moi... écoute. N'épouse jamais Vandeuil!... Léonie, promets-le-moi!... jure-le à une mourante, heureuse d'emporter cette idée.

— Je te le promets!... je le jure!... dit Léonie d'une voix faible.

— Songe que c'est une promesse faite sur l'autel de la mort... elle est sacrée. Je te le répète, n'épouse jamais Vandeuil!... Tu ne sais pas!... tu ne peux savoir!...

A ces mots, elle laisse Léonie étonnée, se retire, rentre dans son lit, et dormit deux ou trois heures beaucoup plus tranquillement qu'on ne croirait!...

Pendant son sommeil, le duc, Léonie et Vandeuil se glissèrent dans sa chambre, et entourèrent son lit, de manière qu'à son réveil ses yeux retrouvèrent sa famille...

— Mes amis, je n'ai plus qu'un instant à vivre... Léonie, fais-moi donc sentir une fleur?...

A ces mots, elle prit la main de son oncle et de Léonie... lança un dernier coup d'œil de pardon à son mari!... Léonie n'ayant pas de fleurs, sortit de son sein le bouquet de fleurs d'oranges naturelles qu'elle portait toujours.

— Elle sent encore, mais elle est fanée!... dit la mourante.

Et la tendre Ernestine expira sans secousses, sans convulsions, comme une plante qui tombe. A ce moment, un éclair

de joie brilla dans l'œil du marquis; mais, son oncle se tournant vers lui, il pleura aussitôt.

Le silence le plus profond régna... Léonie, accablée, se retira chez elle, et s'y livra à de grandes réflexions sur la nature de la recommandation qu'Ernestine lui avait faite!...

La marquise fut enterrée avec précipitation... Cette mort ne servit qu'à rendre Vandeuil célèbre par ses regrets et son amour conjugal.

Son deuil fastueux, ses larmes feintes trompèrent tout le monde. Deux mois se passèrent, et la conduite du marquis ne se démentit pas. Solitaire, et affectant cette espèce d'amabilité de la douleur, et une résignation admirable, il réussit à convaincre son oncle de la réalité de ses regrets et de la bonté de son cœur. Léonie, sans afficher ce luxe de douleur, pleura son amie, et fut inconsolable de cette perte, non pas pour un moment, mais pour toujours. Ernestine sembla associée à toutes ses pensées; cette affliction sincère était celle de la nature; Léonie, en élève de Barnabé, n'en assistait pas moins aux fêtes; elle ne cessa pas d'aller dans le monde, mais elle y porta sa douleur muette...

... Un incident vint jeter dans son âme une espèce de joie.

Ce fut à cette époque que la renommée de Jean-Louis s'étendit jusque dans la capitale de la France. Ses hauts faits d'armes, sa valeur brillante, le récit, plein d'intérêt et de cette éloquence des grandes âmes, qu'il envoya des campagnes de 1788 à 1789 à Barnabé, qui n'oublia pas de le publier avec de savants commentaires, rendirent le colonel Granivel le héros par excellence. Tous les salons retentissaient de ses louanges, et chacun se félicita de voir la France coopérer à l'émancipation du nouveau monde. Les louanges de Jean-Louis étaient confirmées par les journaux anglais. On doit se figurer combien Léonie était satisfaite de ces éloges: elle eut cependant la sagesse de se taire, tout en aspirant le flatteur encens que son amant lui adressait; mais son cœur n'en perdait rien.

Déjà le duc de Parthenay, accablé d'une foule de prétendants à la main de Léonie, dont la beauté et les richesses étaient célèbres, avait proposé plusieurs partis à sa fille...

Léonie les rejetant les uns après les autres, le duc se trouva fort embarrassé de l'ordre que le roi lui intima.

Il n'y a pas de doute que le lecteur veut connaître cet ordre; pour cela, nous n'avons qu'à transcrire fidèlement une conversation entre Léonie et son père, deux mois et demi après la mort de la marquise.

— Mon enfant, disait le vieux duc en prenant une prise de tabac, tu dois t'apercevoir combien je t'aime d'un amour vraiment paternel?

— Oh! mon père, vous avez aussi tout mon amour!...

— Laisse-moi parler, Léonie: je ne veux pas te causer le moindre chagrin, et c'est le désir de faire ton bonheur qui me porte à te demander si, depuis que tu es à la cour et chez moi, aucun homme n'a fait impression sur ton cœur?

En examinant bien cette demande, Léonie crut pouvoir répondre sans mentir:

— Personne, mon père, je vous assure!...

— J'en suis joyeux, mon enfant; apprends-donc qu'il est un malheur particulier aux filles de grandes maisons de France... c'est le souverain qui dispose d'elles... pour enrichir ses favoris!...

— Voilà pourquoi M. le comte de R... disait hier que le sang des grandes familles s'abâtardissait, puisque nous étions toujours mariées à des hommes que nous n'aimions pas!

Le duc sourit et ne s'aperçut pas que cette plaisanterie cachait un embarras que la rougeur de sa fille dévoilait assez.

— Hier donc, le roi m'a pris à part, pour me dire que si je n'avais pas de vues sur toi, il faisait son affaire de ton ménage...

L'effroi le plus grand se peignit dans les regards de la tendre amante de Jean-Louis.

— Ma fille, nul doute que le roi ne veuille faire la fortune de quelque favori, et cela aux dépens de la nôtre: mais j'y puis mettre ordre, et, puisque ton cœur est vierge de sentiments, j'ai conçu un projet qui conciliera nos intérêts avec la volonté du monarque; je suis persuadé qu'il ne s'opposera pas à mes vues.

— Qu'est-ce, mon père?...

— Ecoute, Léonie, mon neveu est, je crois, le seul parti qui te convienne; il est riche en substitutions, il est mon héritier pour les fiefs masculins et pour mon titre de duc... Il est aimable et digne de toi; tu as eu l'exemple que c'est un excellent mari...

— Mon père, je me trouve indisposée, permettez-moi de me retirer? s'écria Léonie, pensant aux paroles de sa cousine mourante.

— Ma fille, tu m'effraies!... ta pâleur... le médecin...

— Sa présence est inutile; ce n'est qu'un mal passager.

— Va, mon enfant, je vais songer à ton alliance!...

Ce bon père suivit de l'œil sa fille chérie: dès le soir même, il résolut de faire part à son neveu des projets qu'il avait conçus.

Il entre chez le marquis de Vandeuil, qui, en entendant annoncer son oncle, prit une attitude pleine de mélancolie et, lorsque le duc parvint à la chambre où était son neveu, il le trouva les yeux fixés sur le portrait de sa femme, et une larme sur la joue.

— Mon neveu, dit Parthenay en s'asseyant à côté du marquis, je viens vous entretenir d'une affaire de grande importance, et qui concerne notre famille...

A ce début, le marquis tressaillit, et regarda le duc avec un air tellement inquiet, qu'un juge y aurait découvert la trace d'un forfait: il crut que Maïco avait déclaré au duc le crime que voilait la tombe.

— Votre femme... continua le duc de Parthenay.

A ce mot, le marquis fut dans une agitation encore plus violente. Le duc s'en aperçut.

— Je sais, dit-il, que l'on ne peut toucher à cette corde sans vous émouvoir profondément; mais l'intérêt de notre maison exige que vous vous occupiez sérieusement de cette affaire.

— Quelle est-elle, monsieur? demanda le marquis en tremblant.

— Il s'agit, marquis, de vous remarier.

— Y pensez-vous, mon oncle? quelle autre femme oserait remplacer Ernestine? pourrais-je l'aimer?...

En prononçant ces paroles avec le ton de la douleur, le marquis était au comble de la joie en lui-même; car il ne douta point, d'après les bruits de la cour, que le duc ne voulût lui proposer Léonie.

— Monsieur, reprit le duc, il n'est pas question d'amour, il est question d'empêcher que nos biens ne passent à une autre famille ennoblie d'hier, qui peut-être n'a que la faveur du monarque pour tout bien... Le roi veut disposer de Léonie, et vous sentez que je ne puis parer ce coup qu'en disant qu'elle vous est promise.

— Certes, mon oncle, rien n'est plus nécessaire que cette union; elle est commandée par la politique; mais comment voulez-vous qu'après trois mois de deuil j'aille épouser ma cousine? ce serait faire servir la tombe d'Ernestine d'autel pour ce mariage; que ne dirait-on pas?

— On ne dirait rien; le roi nous y autorisera.

— Le roi, mon oncle, sera mécontent de ne pouvoir disposer de Léonie, et ne voudra pas s'y prêter.

— Si, si, mon neveu, car il a pour nous une affection toute particulière.

— Mais, mon oncle, j'aime Ernestine; je la pleure tous les jours. Qu'apporterais-je à Léonie? un cœur mort au plaisir, un cœur sans cesse en deuil... qui ne peut plus aimer, enfin!

— Allons, mon neveu, Ernestine était une femme charmante, adorable, j'en conviens, je la pleure comme vous; mais ces pleurs, cette affliction, ne la rendront pas à nos vœux; quittez donc votre air dolent, faites votre cour à Léonie, et les charmes de ma fille sont bien de nature à dissiper votre chagrin, et à vous faire oublier votre malheur!

— Hélas!...

— J'espère, Vandeuil, que vous réfléchirez à ceci et que vous consentirez à ce projet?

— Hélas! mon oncle, puisqu'il le faut!... je me soumets à la nécessité!... Hélas!...

— Je puis compter sur vous? et en conséquence...

— Hélas!...

Là-dessus, le duc de Parthenay quitta son neveu en le

laissant plongé dans la tristesse, en apparence, mais au comble de la joie de ce que son oncle eût proposé de lui-même ce qu'il désirait tant, ce qu'il redoutait de demander, et même de faire entrevoir par sa conduite, qui alors aurait demandé beaucoup d'adresse.

De son côté, le duc de Parthenay fut très content de pouvoir s'excuser auprès du roi d'une manière plausible.

La seule Léonie était triste; et, songeant à la convenance du mariage dont son père lui parla, elle ne voyait aucun moyen de s'y soustraire... Pauvre Léonie!... pauvre Jean-Louis!... pendant que tu gagnes des batailles en Amérique, on veut en France t'enlever ta douce amie!... Qui le lui dira?... hélas!...

CHAPITRE XXI

Oncle et neveu se tenant par la main,
C'est preuve que mariage est certain.
Complainte sur la maison de Morvan.

Prends un an si tu veux pour essuyer tes
[larmes;
Mais ne sois point rebelle à mon
[commandement,
Qui te donne un époux aimé si chèrement.
Le Cid, acte V.

Arrière mon espoir!... de ce danger extresme
Rien ne peut me sauluer, si n'est celuy que
[i'ayme!...
Ains parloyt Maguelonne en allant au
[moustier:
Soubdain l'on entendit le bruict d'un destrier...
Maguelonne de Provence.

LÉONIE fut pendant quelque temps réellement malade: l'impression que lui fit le dessein de son père lui donna une attaque nerveuse qui dura plusieurs jours. Si cette attaque de nerfs n'avait pas eu pour cause son amour pour Jean-Louis, nous n'aurions pas manqué de plaindre Léonie de contracter déjà cette maladie des grandes dames. L'héritière des Parthenay se mit à réfléchir bien sérieusement sur sa destinée, car les paroles de la marquise mourante s'offraient sans cesse à sa mémoire!... En fidèles historiens du cœur de Léonie, nous devons avouer que parfois, en y pensant, elle attribua

la recommandation d'Ernestine à son amour jaloux, et au désir d'emporter dans la tombe l'idée qu'elle n'aurait pas de rivale... Mais bientôt, rougissant de ses pensées, elle cherchait à se convaincre que cette recommandation n'avait que son bonheur pour cause; puis elle repensait à Jean-Louis, et, sentant que ce dernier était le seul qu'elle pût aimer, elle répétait en elle-même: « Plutôt la mort qu'un autre hymen!... » J'avoue que toutes les amantes au désespoir en ont dit autant; mais toutes les amantes au désespoir n'ont pas, comme Léonie, un bouquet à embrasser!...

Le duc resta longtemps sans aller à la cour, afin de ne pas donner au roi la réponse définitive qu'il avait demandée. Le marquis changea de conduite par degrés, et insensiblement il combla d'attentions sa cousine; il l'appelait sa chère Léonie; chaque jour, malgré la saison, il lui présentait un bouquet de fleurs naturelles; de plus il lui parlait de leur union en termes couverts; compliments, flatteries, présents, tout fut mis en usage. A tout cela, Léonie ne répondit rien et garda le silence le plus réservé. Pour le duc de Parthenay, il était joyeux en voyant que son neveu obéissait à ses désirs.

Au bout d'un mois, chacun fut convaincu de l'amour du marquis pour sa cousine, et de la convenance de cette alliance. En effet, heureuse proportion d'âge, richesses accumulées, honneurs et biens concentrés dans la famille, bonheur en perspective, enfin rien n'y manquait. Alors le duc pria un matin Léonie de s'habiller somptueusement, et il partit seul avec elle pour Versailles.

– Ma fille, lui dit le bon seigneur, nous allons prendre les ordres du roi sur ton mariage. Ne crois pas, Léonie, que ta contenance me soit échappée.

– Mon père, répondit Léonie en pleurant, je vous avoue franchement que je ne veux point me marier; je veux rester avec vous, et vous consoler dans vos vieux jours; mon intention vous est connue depuis longtemps; combien de partis n'ai-je pas refusés! Je préférerais un cloître...

Le duc, tout ému des alarmes de sa fille, lui répondit:

— Mon enfant, je t'aime comme ma vie, mais je te fais juge: vois mes cheveux blancs; veux-tu les déshonorer: faut-il que je me mette à tes genoux, et que je te conjure d'épargner ton père?... Depuis ma naissance, la faveur des rois m'environne... c'est un prodige que deux rois m'aient aimé; iras-tu en un jour me faire perdre le fruit de ma vie tout entière?... car ta désobéissance aux ordres du prince sera le signal de ma disgrâce.

Léonie, sans répondre, continua de pleurer. L'image de Jean-Louis, entourée du prestige de leurs amours naïfs, était la seule chose dont son âme s'occupât. Le duc respecta le silence de sa fille. Ils arrivèrent à Versailles sans prononcer une parole.

— Ma fille, s'écria le vieux courtisan, sèche tes pleurs: on ne paraît jamais devant les rois le visage triste; la plainte et les pleurs sont un cortège que les grands n'aiment pas.

Ils traversèrent les galeries, et le duc entra dans les appartements du roi sans difficulté, quoique ce ne fût pas jour de réception. Léonie et son père furent introduits dans un cabinet très-simple, et la jeune fille eut peine à reconnaître le roi; sans sa belle et douce figure, le simple habit gris qu'il portait aurait parfaitement déguisé le souverain.

— Vous voilà, monsieur le duc! dit le prince; j'aime que l'on surprenne ainsi ses amis.

— Sire, je me rends aux ordres de Votre Majesté.

— Mademoiselle, reprit le roi, j'ai une grande querelle à vous faire. Comment! vous, le plus bel ornement de la cour, vous y paraissez à peine!...

— Sire, répondit Léonie, si tous les courtisans vous ressemblaient, j'y serais tous les jours.

— Madame, dit le roi en se retournant vers la reine, vous entendez?...

— Comment! répondit-elle, j'en meurs de jalousie pour peu que vous ajoutiez un mot!

— Mademoiselle, reprit le roi, prenez ce tabouret...

— Ah! sire, dit la reine, que vais-je devenir?...

— Ma belle enfant, je me suis chargé de votre mariage, et je tiendrai parole...

— Sire, interrompit le duc, vous m'avez fait l'honneur de me demander mes projets sur Léonie...

— Eh bien! reprit le roi en fronçant un peu le sourcil, est-ce que vous l'auriez promise?... En adroit courtisan, le duc ne répondit rien. Le roi, devinant ce que signifiait ce silence, demanda:

— Mais, monsieur le duc, sur qui se sont fixés vos projets?...

— Sur le marquis de Vandeuil, mon neveu... Cette alliance...

— Est celle que je voulais vous proposer, s'écria le roi en frappant ses mains l'une contre l'autre.

— Je veux prouver à ma jolie rivale, dit alors la reine en riant, que je n'ai point de rancune: la place de première dame d'honneur est vacante, je vous la donne, mademoiselle.

— Sa Majesté veut donc réduire ma beauté à rien, si elle m'approche d'elle?...

— Elle entend la flatterie comme un vieux courtisan, dit le roi en donnant à Léonie une petite tape sur sa joue brûlante. Mon ami, continua le roi en s'adressant au duc, je nomme Vandeuil ambassadeur à la cour d'Angleterre, et croyez que ce poste n'est que le marchepied d'un ministère!... Dans huit jours nous célébrerons le mariage au château.

— Sire, s'écria la jeune fille au désespoir, j'ai une grâce à vous demander.

— Parlez...

— Accordez-moi quatre mois de délai pour cette union!... Ici le duc lança à sa fille un regard foudroyant.

— Je suis encore en deuil, ajouta la jeune fille avec beaucoup de présence d'esprit.

— C'est juste, et j'y consens, répondit le roi, étonné de l'accent de Léonie... Mais dans quatre mois, j'espère qu'il n'y aura plus de difficultés?...

— Non, sire... Et, se retournant vers la reine, Léonie ajouta: Je remercie Vos Majestés des bontés dont elles me comblent.

— A demain, dit le roi au duc, qui sortit avec sa fille.

Le roi et la reine crurent bien sincèrement avoir fait le bonheur de deux de leurs sujets. Voilà comme se trompent les rois... même dans leurs bienfaits... Il serait assez inutile d'instruire le lecteur de la manière dont Vandeuil plut au roi.

Léonie, de retour à l'hôtel, s'enferma chez elle pour pleurer à son aise. Justine fut témoin de ses larmes, et, quoiqu'elle dût quitter le service de Léonie pour épouser l'avocat Courottin, elle demeura volontairement quelques jours à consoler Léonie.

— Ah! Justine, tu es plus heureuse que moi... tu épouses celui que tu aimes; mon père te dote; vous serez joyeux pendant que je vivrai dans le désespoir!...

— Mademoiselle, espérez encore!...

— Il n'est plus d'espoir.

— Mademoiselle, il faut chercher quelque expédient pour...

— D'abord, répliqua Léonie, je vais écrire au colonel Granivel... Et vite, vite, la petite femme tire son papier, brouille ses plumes, et en saisit une... Elle écrit une, deux, trois, quatre, dix, vingt pages, et, jusque-là, elle n'a encore rien appris à Jean-Louis qu'il ne sache, c'est-à-dire qu'il est toujours aimé de sa chère Léonie... On sent que ce serait abuser de la patience de ceux qui ont la charité de me lire que de transcrire les cinquante pages de la tendre Léonie. Voici le plus important de sa lettre:

Extrait de la lettre de Léonie de Parthenay
à M. J.-L. Granivel, colonel au service des Etats-Unis.

Paris, 1er avril 1789.

« Mon tendre ami, je me console un moment des malheurs qui m'accablent en t'écrivant... Hélas! ton amour est menacé!... Laisse la gloire, la guerre et l'indépendance; reviens dans ta patrie, où notre bonheur s'enfuit comme

une onde légère... Le roi m'a ordonné d'épouser ce Vandeuil, cet homme qui m'enleva déjà une fois à ton amour!... Dieu! si tu n'accours pas, que vais-je devenir?... J'ai demandé quatre mois de répit pour te donner le temps de réclamer ton épouse!... Si tu n'arrives pas le 18 juillet, je suis perdue... perdue pour toi... et pour tout le monde, car je meurs fidèle au sortir de la chapelle de Versailles!... Cependant, mon ami, que la mort d'une femme n'empêche pas le bonheur d'une nation; si tu es utile, si ton absence est funeste à la cause de l'Amérique... reste. Je mourrai!... j'emporterai l'idée de régner toujours dans ton âme... Ces quatre mois seront une longue agonie pour ta petite Fanchette... Hélas! je frémis quand je pense que ma destinée est soumise au caprice des vents!... Adieu!... notre adieu ne sera-t-il pas le dernier?... T'aurais-je vu pour la dernière fois?... Amour, je t'invoque; protège ma lettre, guide le vaisseau!... Mais si les Anglais le prennent?... Que de craintes!... Adieu! »

La lettre fut remise au capitaine de la frégate la *Biche*. La *Biche* fut poussée heureusement par le vent pendant huit jours; mais un vent contraire la retint huit autres jours à je ne sais quelle latitude. Là un vaisseau anglais passa. En voyant le pavillon français, il suivit les ordres du cabinet anglais, qui voulait s'assurer si la France ne secourait pas les insurgés. On voulut visiter la frégate; l'équipage de la *Biche* ne se soumit pas à cette ignominieuse visite; on se battit, mais le vaisseau anglais avait douze canons de plus que la frégate et elle fut prise par le vaisseau anglais le *Commodore*. Heureusement une barque bostonienne, commandée par un enragé partisan maritime, s'empara du *Commodore*, quand le *Commodore* vint croiser devant les côtes. Alors la *Biche*, le *Commodore* et la chaloupe entrèrent à New-York. La lettre parvint au colonel Granivel à K..., dont il faisait le siège, le 1er juin 1789. Cette lettre le mit dans une telle fureur, qu'il rassembla ses troupes, leur parla de gloire, de Fanchette et de butin dans un discours fort énergique qui n'avait ni queue ni tête; cependant il est probable que les tournoiements du

sabre du commandant, et le mot pillage, firent un grand effet, car les troupiers, saisis de la rage qui animait leur chef adoré, montèrent à l'assaut, et emportèrent K... malgré les batteries et les bastions anglais.

Ce fut à ce siège que Maïco se distingua le plus. La singularité de ce descendant des Montézumin le fit remarquer. En effet, il ne portait jamais ses gants et sa culotte qu'ils ne fussent de la peau des femmes anglaises, et il changeait très-souvent d'habits.

La prise de la forteresse de K... passa pour un des plus beaux triomphes des Américains; de plus, les Etats-Unis y gagnèrent d'immenses munitions, des canons et des habits pour leurs soudards... Jean-Louis remit le commandement au major Browning, distribua deux cent mille francs à ses soldats, et principalement à cent cinquante coupe-jarrets braves comme des Césars, unique reste des cinq cents vauriens qu'il avait amenés... On cria Vive le colonel! on but du punch; on procéda à l'accomplissement de l'ordre du Seigneur: *Crescite et multiplicamini*... Ce *crescite* a toujours exercé ma science commentatrice... Il est cependant bien évident que le *multiplicamini* dépend du *crescite*!... Bref, la joie fut extrême; les Français chantèrent, les Américains burent; on dansa, on... se reposa... on recommença, on devint ivre... on s'abandonna à mille excès, et l'on prit un nouveau courage pour battre les Anglais. Le colonel, plongé dans la douleur, garda cent mille francs, mit son cheval au galop, rejoignit Washington, lui donna ses plans, ses comptes, ses mémoires, lui dit son aventure en deux mots. Ils s'embrassèrent, et Jean-Louis fut accompagné par le héros son ami jusqu'à New-York. Là il s'embarqua pour la France, suivi de cinquante de ses soldats qui voulurent revoir leur patrie et y dépenser leurs écus... Le 10 juin 1789, une assemblée d'officiers, de soldats et d'habitants firent leurs adieux à Granivel, qui partit aux acclamations de reconnaissance de la foule... Bon voyage...

Pendant ce temps, Léonie, dans les larmes et le chagrin, comptait les jours, regardait sur la carte le chemin que



Jean-Louis Granivel, colonel au service des Etats-Unis

devait parcourir le vaisseau; elle calculait le temps, elle s'informait de la durée des vents, de leur direction... que ne faisait-elle pas!... Pauvre Léonie! que d'anxiétés dans l'amour!... mais aussi que de jouissances! répondrait le pyrrhonien... Avril, mai, juin se passent; juillet arrive!... chaque nuit, chaque aurore qui se lève sont des coups de poignard pour Léonie...

Tout cela n'empêche pas le jour fatal d'approcher, et Vandeuil d'être au comble de la joie en parvenant à la réussite de tous ses projets. En effet, lecteur, pour peu que vous ayez la vue bonne, ce qui arrive lorsqu'on ne fait pas beaucoup de ces sottises dont Voltaire avouait à quatre-vingts ans n'en avoir que soixante-dix-huit à se reprocher, vous devez apercevoir Léonie à la fenêtre de son appartement; elle y déplore son malheur en voyant entrer trois hommes vêtus de noir qui viennent enterrer ses amours!

Ces messieurs étaient Courottin et Plaidanon, rédacteurs du contrat, accompagnés de Charles Vaillant, devenu notaire. Ici, lecteur, je pourrais m'éviter cinq ou six pages en copiant textuellement le contrat de Léonie; mais j'ai de la pudeur, et je le passe: cependant, je dois vous assurer que rien n'y fut omis; il commençait ainsi:

« Par-devant les conseillers du roi, notaires soussignés, maître Ch. Vaillant, etc... »

Maître Courottin, prévenu par sa femme, l'adroite Justine, fit naître quelques difficultés, autant pour se venger de Vaillant et de Plaidanon, auxquels il prouva devant le duc qu'ils étaient des imbéciles, que pour donner quelques jours de répit à Léonie, qui l'en remercia d'un gracieux coup d'œil. Le malin avocat s'en fut chez le père Granivel, l'instruire de la détresse de Léonie. On voit combien ce fin renard savait ménager la chèvre et le chou!

Il trouva les deux Granivel, suivant, sur la carte d'Amérique, les pas du fils chéri.

— Bonjour, messieurs, dit l'avocat.

— Ah! te voilà, l'ami! s'écria le pyrrhonien; que dis-tu ou ne dis-tu pas?...

— Hélas! je vous apporte de mauvaises nouvelles!...

— C'est une affirmation!... s'écria le pyrrhonien.

— Léonie se marie dans quatre jours à la chapelle de Versailles... et elle est au désespoir... elle m'a confié sa douleur... elle m'a dit avoir écrit au colonel...

— Il est inconcevable qu'il n'arrive pas, interrompit le père Granivel consterné.

— C'est, au contraire, très-concevable, frère.

— Il faudra que le colonel prenne son parti, reprit Courottin.

— Il aimera mieux Fanchette morte que dans les bras d'un autre! s'écria le père Granivel.

— Ça manque de logique, dit le professeur: il pourrait faire son rival c..., ce serait plus conséquent.

— Il l'aimera mieux morte que déshonorée, répondit Granivel.

— Tu changes la question, frère!...

— Messieurs, s'écria l'avocat avec l'air du profond dévouement, disposez de moi, je suis tout à vous!...

Le professeur se grattait la tête en pensant, et il s'ensuivit une demi-heure de silence.

— Mon ami, tu reverras Fanchette? demanda le professeur.

— Oui, répondit Courottin; maintenant, j'entre dans le salon, et je suis reçu à l'hôtel de Parthenay à toute heure...

— Eh bien! dis-lui qu'elle nous apprenne le jour fixé pour son mariage, et l'heure à laquelle...

— Il n'y a pas besoin d'elle pour cela, interrompit l'avocat: c'est dans trois jours, à dix heures du matin, à la chapelle royale de Versailles... J'y suis invité!... ajouta Courottin avec un mouvement d'orgueil.

— Va lui dire qu'elle ne craigne rien; je veille sur elle.

Cette pyrrhonique réponse lui fut portée sur l'heure par le dévoué Courottin.

— Frère, dit Barnabé lorsqu'ils furent seuls, il faut du courage et de la résolution, et, mieux que tout cela, une précision et une présence d'esprit admirables...

— Viens avec moi, que nous prenions nos mesures... Ils sortirent à cet effet.

La réponse du professeur ne rassura point Léonie, et c'était bien fait pour cela. En effet, le fatal troisième jour arriva sans qu'elle eût aperçu l'ombre d'un secours quelconque. La nuit précédente, elle avait repassé dans sa tête toute sa vie et ses amours, et elle se retraça le bel œil brun de Jean-Louis; son flatteur organe, qui chatouillait si bien le plus profond de son âme; la scène du soir où elle arriva de chez Plaidanon, l'évanouissement de Jean-Louis, sa constance, sa gloire, ses victoires, etc. Alors elle pleura de rage, car elle était sujette à pleurer, et elle eut raison, si l'on songe à la bassesse, à la traîtrise de son futur époux. Le résultat de cette tempête morale fut que Léonie, exaltée, s'arma d'un joli petit couteau pour s'en percer le cœur en sortant de l'autel.

Elle se lève, se laisse habiller tristement sans dire une seule parole; elle retient ses larmes, et compare cette matinée à celle du jour où elle devait épouser Jean; elle baise le bouquet consolateur sur lequel expira la marquise.

— Et moi aussi, je vais me faner! s'écria-t-elle en se souvenant des paroles d'Ernestine. Elle entre au salon; Vandeuil la dévore des yeux. On entend le hennissement des chevaux, les cris et les jurements des palefreniers: on déjeune en silence, on part!... Léonie est sur la route de Versailles, et, pendant que la voiture l'entraîne avec une effrayante rapidité, son âme erre dans l'immense espace des mers; elle cherche par quel accident le vaisseau qui doit porter le colonel Granivel n'a pu aborder la plage française.

— Eh bien! Léonie, tu ne parais pas joyeuse? dit le duc. Un sourire mélancolique tint lieu de réponse à Léonie.

— Si ma chère Léonie est inquiète sur son avenir, qu'elle reprenne sa tranquillité, j'ai bien assez souvent juré son bonheur.

Elle ne répondit rien.

— Mais, Léonie, reprit le duc, il y a quelque chose d'extraordinaire qui se passe en toi?...

Une larme roula dans son œil, sur sa joue, et tomba sur la main de son père... Cette larme était brûlante!... Pour le coup, le duc fut agité jusque dans le fond de son cœur,

et tellement, que, plein de trouble, il n'aperçut pas que la calèche était arrêtée par huit hommes masqués.

— Au secours!... s'écria Vandeuil.

— Tais-toi!... Et un homme saisit le marquis à la gorge. Un homme non masqué se présente à la portière.

— Monsieur le duc, il y a divers points indécis, comme tout ce qui est ici-bas; cependant il faut les éclaircir... dit Barnabé le pyrrhonien.

— Au secours!...

— Monsieur le duc, si vous criez vous avez tort... Ecoutez-moi...

Léonie, immobile, ne savait quelle était l'intention du pyrrhonien, qui lui lança un coup d'œil d'intelligence.

— Monsieur le duc, reprit Barnabé, voici...

A ces mots, un homme se saisit de Léonie et disparut à travers un bois, en emportant l'héritière des Parthenay. Aux mouvements vigoureux du ravisseur, elle reconnut son père adoptif. On ne pouvait opposer aucune défense, car le marquis remarqua dix cavaliers à cinq cents pas derrière eux, sur la route, et le même nombre, à la même distance, en avant; ils disparurent aussitôt que Léonie fut enlevée. Le duc et son neveu criaient toujours.

— Voici donc ces questions, continua l'imperturbable Barnabé.

— Au secours!...

— N'ayez aucune peur, je suis honnête homme, et pyrrhonien. Examinons: 1° Ou vous êtes père, ou vous ne l'êtes pas?... 2° Ou les pères ont le droit de marier leurs enfants, ou ils ne l'ont pas?... 3° Fanchette veut se marier, ou elle ne le veut pas?... 4° Ou son futur lui convient, ou il ne lui convient pas?... 5° Ou le roi a le droit de forcer ses sujets à se marier, ou il ne l'a pas?... 6° Ou le bonheur existe, ou il n'existe pas?... 7° Ou elle sera heureuse avec monsieur, ou elle ne le sera pas?... 8° Ou le mariage est à faire ou non?... 9° Ou nous devons l'empêcher, ou nous ne le devons pas?... 10° Ou nous avons qualité pour intervenir, ou non?... et remarquez que nous intervenons... 11° Mais...

Barnabé, voyant arriver la maréchaussée, ajouta:

— Or, il n'est pas séant de débattre ces propositions sur la route: du reste, nous les avons examinées pour vous; le résultat est qu'il ne faut pas marier votre fille avec un scélérat... Adieu; un jour vous reconnaîtrez, je l'espère, le service que je vous rends!...

Barnabé et ses huit hommes s'enfuirent au grandissime galop. Le duc avait reconnu le pyrrhonien; il donna l'ordre à la maréchaussée de le poursuivre, et il arriva de son côté à Versailles... Dieu sait quel tumulte et quel scandale cette aventure y répandit!... Le roi fut très en colère, et certes il y avait de quoi... L'étonnement fut grand... Sur-le-champ ordre fut envoyé au lieutenant de police, aux autorités, aux gens du roi, à tout le monde, d'arrêter Barnabé Granivel, etc., etc.

Le duc revint à Paris très-affligé, le marquis encore plus. Enfin la maréchaussée ne découvrit aucune trace, ni de chevaux, ni d'enlèvement, ni d'hommes; les villageois des environs déclarèrent n'avoir vu personne; les fers des chevaux étaient retournés, leurs traces presque effacées... On sent combien un pareil événement fit de bruit: on en commenta toutes les circonstances merveilleuses; bourgeois, filles, femmes, enfants, grands seigneurs, tout Paris en parla, en glosa, et, si vous avez bonne mémoire, vous devez vous souvenir de tout ce que les journaux du temps en dirent... Mais ce tumulte ne dura que deux jours; le surlendemain on n'en parla plus, parce que l'on enleva un ballon!... O Parisiens!... comment peut-on, après cela, espérer de faire parler longtemps de soi?... Ceux qui recherchent vos suffrages sont bien fous. Je devine maintenant comment Voltaire a pu être jaloux d'un pendu qui vous occupa trois jours par le mot qu'il dit en mourant.

Revenons à Léonie. Le père Granivel la prit en croupe sur un cheval qui les mena au P... par des chemins détournés. Ils entrèrent dans la cabane d'un bûcheron; Léonie y trouva des habillements très-simples, qu'elle revêtit; et le père Granivel, après avoir remercié le bûcheron et sa femme, monta dans une petite carriole d'osier, à laquelle

le bûcheron avait attelé le cheval de Granivel. Léonie, au comble de la joie d'échapper au supplice de son mariage avec Vandeuil, monta dans la petite carriole, que son père adoptif dirigea, par des chemins détournés, vers les villages qui environnent Paris.

Ce fut pendant la route que Léonie réfléchit à tout le danger que cet enlèvement faisait courir à ses auteurs.

— Mais, père, dit-elle, vous vous êtes beaucoup exposé.

— C'est vrai, Fanchette; nous serons victimes de cette entreprise; mais le garçon sera heureux, et tu l'épouseras.

Léonie admira le dévouement de ses amis.

— Où me conduisez-vous? demanda-t-elle.

— Mon enfant, répondit le père Granivel, j'ai compté sur ta discrétion et ta sagesse; nous allons rentrer par la barrière d'Enfer; je te conduirai au couvent des Ursulines, où j'ai annoncé que je t'amènerais; songe à ne jamais parler de ta famille, et à garder le silence sur ton nom. Tu es désormais la sœur Marie, fille naturelle de M. le théologal de L..., que son intendant va remettre ce soir entre les mains de l'abbesse: hier je l'ai prévenue que M. le théologal ne voulait jamais entendre parler de toi, qu'il nierait dans le monde tout ce qu'on pourrait lui dire sur ton compte, et je dois remettre, au nom du théologal, la somme nécessaire pour entrer au couvent.

— Mais, père, je ne prononcerai pas de vœux?...

— Non, non, mon enfant: il est dit que tu dois en prononcer, mais nous veillerons sur toi!...

En effet, la charmante Léonie fut mise aux Ursulines; et le père Granivel, après l'avoir confiée aux soins de l'abbesse, se réfugia dans sa forêt, où il défia le pouvoir et ses alguazils de le trouver.

CHAPITRE XXII

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des [hommes;
Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que [nous sommes,
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous!...
J. - B. Rousseau.

Enfin il arriva tout couvert de poussière,
Harassé de fatigue, et les cheveux épars.
A ce spectacle affreux il s'écrie, en colère:
« Je vengerai mon fils!... »
Poëme du Moïse sauvé, *chant IV.*

Le lecteur remarquera, j'espère, la magnanimité du bon professeur, qui ne voulut jamais céder à son frère la coulpe et le châtiment de cet horrible complot; il s'arrangea pour en supporter seul les dangers. Il s'en retourna tranquillement les mains derrière son dos à la rue Thibautodé, comme un négociant qui revient de la Bourse, et il se mit à table devant la tranche philosophique d'un jambon dont l'existence était probable, en réfléchissant que son frère et ses charbonniers devaient être actuellement hors de danger, et il se frotta les mains de joie en pensant au bonheur de Léonie.

Courottin l'infatigable se trouva à l'hôtel lorsque le duc de Parthenay et le marquis de Vandeuil revinrent furieux de Versailles.

— Je promets dix mille francs à qui me rendra Léonie, disait le duc.

— Et moi tout autant à qui se saisira du coupable.

— Messieurs, répondit Courottin, j'ai le malheur d'avoir été l'ami de Barnabé Granivel, et je crois qu'il sera très-difficile de l'arrêter... Ce crime, inouï dans les fastes des grands seigneurs, mérite une éclatante punition: c'est du ressort du parlement.

» Pour vous prouver à quel point je vous suis dévoué, je me charge d'amener Barnabé de lui-même en prison, pourvu que l'ordre m'en soit donné.

— S'il en est ainsi, répliqua le duc, je convertirai ma récompense en une haute charge judiciaire.

L'ordre ne tarda pas; et Courottin, escorté des alguazils et des exempts, s'achemina vers la rue Thibautodé.

Comme le professeur achevait sa tranche de jambon, trois coups bien distincts se firent entendre à la porte. Une vieille servante introduisit Courottin, car l'escorte se tint prudemment à l'écart.

— Illustre professeur, dit Courottin d'une voix doucereuse, je viens vous engager à vous rendre à l'invitation qui vous est faite par M. M..., savant magistrat et procureur du roi, homme très-intègre, ainsi que par M. le lieutenant de police...

Barnabé ôta son bonnet, et répondit:

— Le lieutenant de police me fait beaucoup d'honneur; mais, attendu que je ne suis ni fiacre, ni fille, ni lanterne, ni boue, je ne vois pas comment je puis être de son ressort. Mon cher ami, comment me viens-tu proposer une pareille chose?

— Je vous assure, monsieur Barnabé, qu'il s'agit de la discussion d'un fait qui vous intéresse, et il y a certain problème à résoudre, pour lequel votre présence est nécessaire ainsi que votre opinion.

— Porte ma réponse; c'est: oui et non.

— Il est indubitable, cher docteur, que vos arguments triompheront toujours des miens; il est impossible de lutter contre vous: c'est ce qui me donne l'espoir que le parlement sera convaincu; mais considérez que ce n'est pas avec moi qu'il faut discuter. Votre talent brillera sur le théâtre où

veulent vous amener ces savants magistrats signataires du défi.

— Mon cher, dit Granivel, enivré de la seconde louange qu'il ait reçue en sa vie, ton argument est pitoyable, car si je ne veux pas discuter...

— Mais observez, reprit Courottin, embarrassé pour la première fois, qu'elle est indispensable pour...

— Enfin, mon ami, je rentre dans mon système, interrompit Barnabé: discuter ou ne pas discuter avec ces messieurs m'est indifférent, car il y a autant de raisons d'un côté que de l'autre, et, malgré que je n'en aperçoive aucune, j'en suis sûr...

— Alors, venez donc!... dit Courottin.

— Non, je veux rester... répliqua Barnabé.

— Cela ne vous est donc point indifférent? s'écria l'avocat.

— Bravo! mon ami, répliqua le pyrrhonien, enchanté de cet argument; tu as le plus grand talent, je suis vaincu!...

» Il fera son chemin, murmura Barnabé tout bas; je te suis.

— Que font ces messieurs? demanda le pyrrhonien en voyant les alguazils à sa porte.

— C'est une garde d'honneur que vous envoie le procureur du roi.

— Et sur quoi roule la question à résoudre?...

— C'est un problème sur le droit coercitif et les grands chemins, repartit Courottin, qui commençait à avoir de l'inquiétude.

— Diable!... et où me mènes-tu donc?

— A la Conciergerie.

— C'est une prison, je pense?...

— Oui, mon ami, reprit Courottin d'une voix doucereuse; je prends ce parti-là pour vous sauver.

— Pour me sauver! répéta le pyrrhonien stupéfait.

— Oui, répondit Courottin avec audace; une lettre de cachet est décernée contre vous, je l'apprends, je vole au parquet du parlement, je réclame un mandat d'arrêt, je viens vous arrêter, vous mettre en prison; dans deux ou trois jours vous serez jugé d'urgence, acquitté, parce que

c'est indubitable, si vous plaidez vous-même votre cause; et j'aurai la consolation d'avoir évité au meilleur de mes amis le malheur d'aller mourir dans un cul de basse fosse à la terrible Bastille.

Le professeur, pénétré de reconnaissance, embrassa Courottin, qui continua:

— Quand vous seriez condamné, cela n'est-il pas encore préférable à la mort lente et douloureuse qui vient vous saisir dans une prison sale et infecte?...

On était arrivé; le professeur fit la grimace à l'aspect du porche par lequel il entra. Le geôlier le conduisit dans un très-solide cachot, et l'honneur de la philosophie moderne y fut inclus. Courottin, étonné lui-même d'avoir su se tirer de ce pas difficile, s'en fut annoncer au duc le succès de l'arrestation, et lui fit entrevoir qu'il serait bientôt vengé.

La pauvre victime du machiavélisme courottinien, c'est-à-dire le grand Barnabé, se résigna. Il jeta un regard moitié gai sur les murs humides de sa prison, sur la paille salie, sur le faible jour qui l'éclairait, et sur les carreaux disjoints qui lui parurent être les victimes du désespoir ou de l'oisiveté d'un prédécesseur. Cet inventaire fait, il se dit tranquillement:

— Etre ici ou être dans un palais, c'est assez indifférent; ici j'aurai froid, j'aurai peu de commodités, pas de matelas, un dîner simple; mais je serai dans un calme parfait, aucun importun ne viendra m'interrompre; j'y suis libre; ma pensée peut errer à son gré; quant à mon corps, il est vrai que si je veux le mettre à l'air... néant. Mais depuis que je suis à Paris je ne suis pas sorti dix fois; ensuite, considérons que d'hommes confinés par la goutte dans un fauteuil!... Si je voyais trop clair, je perdrais la vue... ce moment de captivité m'évitera des lunettes... Dans un palais, je serais assommé de flatteurs, de mauvais raisonnements; bref, je ne crains ici les brigands ni les envieux; je ne paye pas d'impositions. Les murs paraissent solides... pas de réparations... Je ne croyais pas qu'une prison eût autant d'avantages.

Après ce monologue, que chacun devrait savoir par

cœur pour être heureux, le philosophe arrangea sa paille pour se coucher; il hésita longtemps s'il se mettrait en long ou en rond, en travers ou assis, sur le côté gauche ou droit, sur le ventre ou sur le dos, debout ou sur son séant; il examina les propriétés de la courbe et de la droite, il pesa tous les inconvénients, et, bien convaincu, après trois heures de réflexion, qu'il y avait autant d'arguments pour que contre chaque position, il se mit tout de son long, en attendant patiemment les coups du sort.

Au bout d'un certain laps de temps, une lourde clef tourna dans la serrure, et un homme d'une tournure assez grossière, accompagné d'un chien, apporta une cruche, du pain et de la soupe de cosses de haricots.

— Tenez, mon brave, voilà...

Et le valet de prison mit chacune de ses mains sur ses hanches, et considéra le flegme de Barnabé.

— Qu'as-tu, l'ami? lui dit le pyrrhonien.

— Je *crois* que vous ne souffrirez pas longtemps; le parlement va vous juger, puisque c'est un pair que vous avez attaqué.

— Ah! tu *crois*, toi? répliqua Barnabé; tu serais, je gage, bien embarrassé de prouver que tu *crois*; mais... je te remercie de ta nouvelle: elle est bonne.

— Bonne! répéta le valet.

— Bonne d'un côté, mauvaise de l'autre: il en est de tout ainsi.

— Elle est, certes, mauvaise, car vous serez pendu bel et bien.

— Et je parierais qu'en examinant bien, on verrait que l'état de pendu a encore des agréments, s'écria Barnabé.

— Ils disent tous cela la veille.

— Mon ami, je le pense; il y a mieux, je le prouve!... Ecoute...

— Ah! je n'ai pas le temps; tenez...

Et le valet lui présenta son souper.

— Tu me donnes là du pain un peu sec?

— C'est très-mauvais!... j'en conviens, dit le valet.

— Au contraire, c'est ce qui peut m'arriver de plus

agréable, reprit Barnabé; un bon dîner me tuerait; ce régime va me faire maigrir, et je gagne trente ans d'existence de plus; ce qui, d'un autre côté, est un mal, car vivre, c'est souffrir; mais vive la philosophie et Pyrrhon!...

– C'est le chef de votre bande? dit le valet, espérant une révélation.

– Oui, mon ami; c'est comme tu dis, notre chef, et, de plus, un grand homme.

– Savez-vous où il est? continua le geôlier.

– Oui et non, répondit Barnabé en souriant.

– Comment cela?

– Oui, car il est mort; non, car j'ignore où sont les substances qui l'ont formé; oui, je sais qu'il n'existe plus; non, j'ignore s'il n'anime pas un autre être. Ici, suis-moi bien, car il y a une question complexe: si l'âme du philosophe anime un autre être, ce dernier et Pyrrhon sont-ils la même chose? ou bien...

– Ce n'est donc pas un voleur?... dit le geôlier désappointé.

Ici Barnabé se prit à rire; le valet se retira en grognant, et le chien l'imita. Je passe sous silence les petits événements qui lui arrivèrent pendant qu'il fut en prison; qu'il suffise de savoir qu'il eut le bonheur d'argumenter avec le valet de prison. Je saute à pieds joints sur ses interrogatoires, quoiqu'ils soient curieux, parce que ceux qui en auront envie pourront aller les lire au greffe du parlement.

Arriva le jour du jugement: Barnabé comparut devant la première cour du royaume sans être étonné de la majesté de la justice. Chaque juge prit sa place d'un air assez indifférent et comme s'il s'agissait de la chose la plus ordinaire. Le public fut introduit, et l'avocat général, prenant la parole, expliqua les faits, et requit la peine de mort sans que Barnabé s'en émût. Courottin brigua l'honneur d'être nommé d'office, afin de persuader à la famille Granivel qu'il était son ami fidèle et dévoué. Les témoins entendus, le pyrrhonien voulut se défendre lui-même.

Persuadé que nos lecteurs seront enchantés de connaître un des discours que l'on a rangés dans la classe des chefs-d'œuvre de cet homme illustre, nous en donnerons l'extrait que l'on va lire. Et, si quelqu'un le trouvait long, qu'on se souvienne que nous avons le droit de mettre deux cents pages inutiles.

Extrait du plaidoyer de Barnabé Granivel, docteur en théologie et professeur de philosophie.

Notre héros se leva, regarda ses juges et l'assemblée, se gratta le front, examina le plancher, et parla en ces termes après avoir salué:

« Il est dans les choses probables, messieurs, qu'à tout discours il faille un exorde; souffrez que mon salut en tienne lieu; car, dans cet exorde j'aurais pu vous flatter et vous plaire, mais aussi j'aurais pu vous y dire la vérité, et partant vous choquer; or, comme un salut tient un juste milieu entre ces extrémités, il est le meilleur interprète d'un pyrrhonien. J'entre en matière:

« Quant aux faits, votre avocat les a parfaitement bien exposés, et je ne les contredirai pas; cependant il me serait facile de défendre ma cause en vous prouvant qu'il se pourrait que ces faits n'aient peut-être jamais existé; j'aurais recours: 1° aux erreurs que nous font commettre nos sens, et je démontrerais que chaque témoin m'ayant vu selon ses organes, que les organes des témoins étant tous dissemblables, il deviendrait évident qu'aucun d'eux n'a vu la même personne; 2° la durée, le temps, l'espace, la matière m'auraient fourni des arguments tels que vous en seriez venus à douter de tout ce que vous avez entendu. » (Ici Barnabé se livra à de grands développements philosophiques dont nous faisons grâce, en observant qu'ils étaient admirables.)

« Je renonce à ces moyens, qui cependant feraient triompher ma cause... Vous voulez ma tête?... j'ai peu de temps à vivre; imitons Socrate, et rendons ma dernière minute utile au genre humain. Je puis mourir après, car je me trouve assez heureux d'avoir eu, une seule fois en

ma vie, des audieurs qui m'écouteront jusqu'au bout... malheureusement ils y sont forcés...

« Ma question de droit, dans ce discours *pro humanitate*, sera bientôt posée: Avez-vous le droit de condamner un homme à mort?

« J'établis le droit que j'ai pour la discuter: 1° Il s'agit d'un trop grand bien pour la société, et d'une amélioration trop évidente, pour ne pas chercher la vérité; 2° cette question, quoique examinée par les législateurs, est toujours restée indécise sur le tapis philosophique; 3° tout homme que l'on veut condamner peut la traiter; 4° chacun peut se trouver dans ce cas; 5° j'y suis; 6° si l'on observe que c'est troubler la société que d'agiter des questions dangereuses, je réponds que l'on ne fut jamais d'accord sur ce qui est dangereux; 7° qu'une société que troublent des discours repose sur des bases bien faibles; 8° que lorsqu'elle a des maréchaussées, des juges, des polices, contre-polices, exempts, troupes, ministres, et qu'elle redoute la pensée, alors elle est prête à crouler, et ne devrait pas faire ainsi l'aveu de son impuissance; 9° que l'on peut discuter des théories; 10° enfin, qu'en examinant si la peine de mort n'est pas dans la nature, je n'ôte pas à la société que vous représentez le droit d'infliger des châtiments. »

Les juges, en entendant cet argumentateur impitoyable, hochèrent la tête, peut-être parce qu'ils dormaient, et Barnabé, prenant ce hochement pour un éloge, continua en ces termes:

« Messieurs, l'on s'est beaucoup occupé des lois et très-peu de la justice. C'est une des chimères que chaque homme dit à son voisin de chercher, et l'on consume sa vie sans réussir; c'est à un tel point que l'on n'a jamais pu la définir clairement.

« Cependant, un grand homme, quoiqu'il ne fût pas pyrrhonien, a dit que « les lois étaient les rapports nécessaires qui dérivaient de la nature des choses »; alors la *justice* serait donc la *nécessité* par excellence. Plus vous réfléchirez, et plus vous verrez que la conséquence que je tire est juste. Si les lois sont des *rapports nécessaires*,

le principe qui meut ces lois, qui fait qu'elles sont, en un mot qui les dicte et grave sur la pierre, le marbre, l'airain, c'est la nécessité; c'est cette grande déesse tant adorée des anciens, ce *fatum* qui gouvernait leurs dieux. Sublimes idées allégoriques peu saisies; car dans un Etat les lois, telles imparfaites qu'elles sont, guident les souverains; et si l'on peut voir au-dessus d'eux, on aperçoit le *fatum*. Cependant si la nécessité est la justice, il n'est pas difficile de prouver que la nécessité est parfois bien injuste... Un arbre qui tombe sur ma tête pendant que je dors est mû selon les rapports nécessaires qui existent entre un vent impétueux et sa masse vieillie: il m'écrase nécessairement. C'est dans la nature des choses un acte plein de justice. Je n'applique pas ce raisonnement aux scélérats, il semblerait les justifier, ce qui n'est pas mon fait: il y aurait trop à dire... Alors ce principe de Montesquieu, avec ses conséquences, reste-t-il vrai?... Il s'ensuit que le crime dont vous m'accusez est rempli de justice; si le principe est faux, que résulte-t-il?... que la nécessité est ou n'est pas le principe caché de la justice: dans le premier cas vous devez m'absoudre; aussitôt que j'aurai prouvé la nécessité de mon action dans le second cas, le principe étant une erreur, il faut chercher un principe absolument contraire; alors nous aurons la vérité, puisqu'elle est l'opposé de l'erreur; or, le contraire de la nécessité étant le libre arbitre, il s'ensuivrait que l'arbitraire social serait le principe de la justice: ce qui implique contradiction. Entre ces deux quantités morales, je n'aperçois aucune moyenne proportionnelle; et, si l'on m'objecte que la justice est la vérité, je réponds encore que la vérité et la nécessité sont sœurs; que rien n'est vrai sans être nécessaire; alors on se dit: La justice n'existe donc pas?...

« Messieurs, si l'aveu coûte trop à l'humanité, qu'elle me donne procuration pour le faire. Je le confesserai; il y a mieux, je le prouve! »

Ici Barnabé regarda si les yeux des conseillers étaient encore ouverts... il eut le chagrin d'en voir quelques-uns fermés. Il n'en continua pas moins:

« En effet, messieurs, laissant de côté les généralités métaphysiques, examinons de bonne foi sur quelles bases repose la Justice, cette belle femme qui se laisse si souvent violer!... Remarquez, messieurs, que je ne mets pas en doute votre pouvoir; car la seule raison que la société se constitue, elle a le droit de laisser un corps qui agisse en son nom: je n'applique mon attention qu'à la peine de mort, et je continue, en posant en fait que la justice ne peut avoir pour bases que le droit naturel ou le droit positif; et certes il serait difficile de lui trouver d'autres fondements.

« Ici, nous trouvons les mêmes incertitudes quant à ce mot *droit*... mais je passe même par là-dessus, et j'accorde que ces idées premières, qui forment l'assise de l'édifice, soient comprises dans le même sens par toute la terre, ce qui est impossible; néanmoins je l'accorde! Alors je prétends que la justice ne peut pas se fonder sur le droit positif, par dix grandes raisons:

« 1° Le droit positif étant celui que chaque nation se crée à elle-même, la justice qui en dérive n'est appuyée que sur une base fausse, puisqu'elle consiste dans une volonté chancelante, en des arguments plus ou moins concluants, que l'on fit à une époque très éloignée qui n'existe plus, et il est de plus constant que les principes de la logique antique ne ressemblaient pas aux nôtres; que les idées humaines ont eu leur croissance; qu'enfin ce droit ne fut établi que d'après l'opinion momentanée et fugitive qu'a eue le corps populaire d'alors... J'abandonne le reste des développements.

« 2° La preuve s'en trouve dans cette deuxième raison: l'on ne saurait disconvenir que ce droit change chez chaque peuple, et varie selon les habitudes, le climat, les impressions locales, le degré de sensibilité, le caractère, et les éléments qui influent sur cette nation; le droit et les lois sont donc accommodés à toutes ces désinences, et forment une justice qui ne ressemble en rien à celle des autres Etats, qui diffèrent entre eux tout autant. Il résulte de cela qu'une action qui, si la justice, fondée sur le droit positif, était une, serait jugée bonne ou mauvaise, aura autant de

caractères divers que de justices nationales qui l'envisageront. Or est-ce dans cette bigarrure, dans cet habit d'Arlequin qui ceint la terre entière, que vous reconnaîtrez la justice? Je crois que s'il fallait expliquer pourquoi vous portez une robe noire, on pourrait dire que c'est pour cacher ces diverses couleurs. »

(Nous passons, à chaque proposition de Barnabé, les savants développements et les preuves qu'il en apporta, preuves toujours puisées dans des exemples connus.)

« 3° Si, continua-t-il, le droit positif avait la vérité pour base, il serait, comme elle, unique, indivisible, partout semblable, ayant les mêmes symptômes en tout temps, en tout lieu. Or, je le demande, le droit positif a-t-il ces diagnostiques? dure-t-il? se ressemble-t-il? La justice peut *être*, mais jusqu'ici elle n'a pas *été*. Chaque empire au tombeau sommeille avec la sienne: le despotisme, la liberté, l'aristocratie, toutes ces formes de gouvernement ont une justice particulière, compagne douce et fidèle. Allez à Babylone, à Palmyre, et voyez que de débris de justices et d'empires en poussière.

« 4° Mais cette variation existe non-seulement dans le bien, mais aussi dans le mal; alors il arrive que l'on assoit faussement la justice par rapport à ce qui est juste, comme par rapport à l'injuste, c'est-à-dire que, dans tel pays, une chose sera crime, qui chez nous est vertu.

« 5° On m'accordera, j'espère, que chaque homme est sujet à l'erreur, et que là où sont beaucoup d'hommes, là sont beaucoup d'erreurs; à Athènes, un trait d'esprit a pu déterminer une loi: voyez les académies: ces réunions de talents n'ont jamais rien produit; il semble qu'aussitôt que l'homme s'agglomère, les génies particuliers se fondent dans une masse inerte, que je comparerais volontiers à un bloc de stalactites, où brillent de beaux effets partiels dans un tout informe!... Eh quoi! c'est l'homme, et l'homme assemblé, qui détermina cette ligne délicate qui sépare le juste de l'injuste!... Qui de vous osera dire: On ne s'est pas trompé; sur cent grandes idées morales, il n'y a rien eu de faux?... En sortant de l'assemblée, personne de la majorité

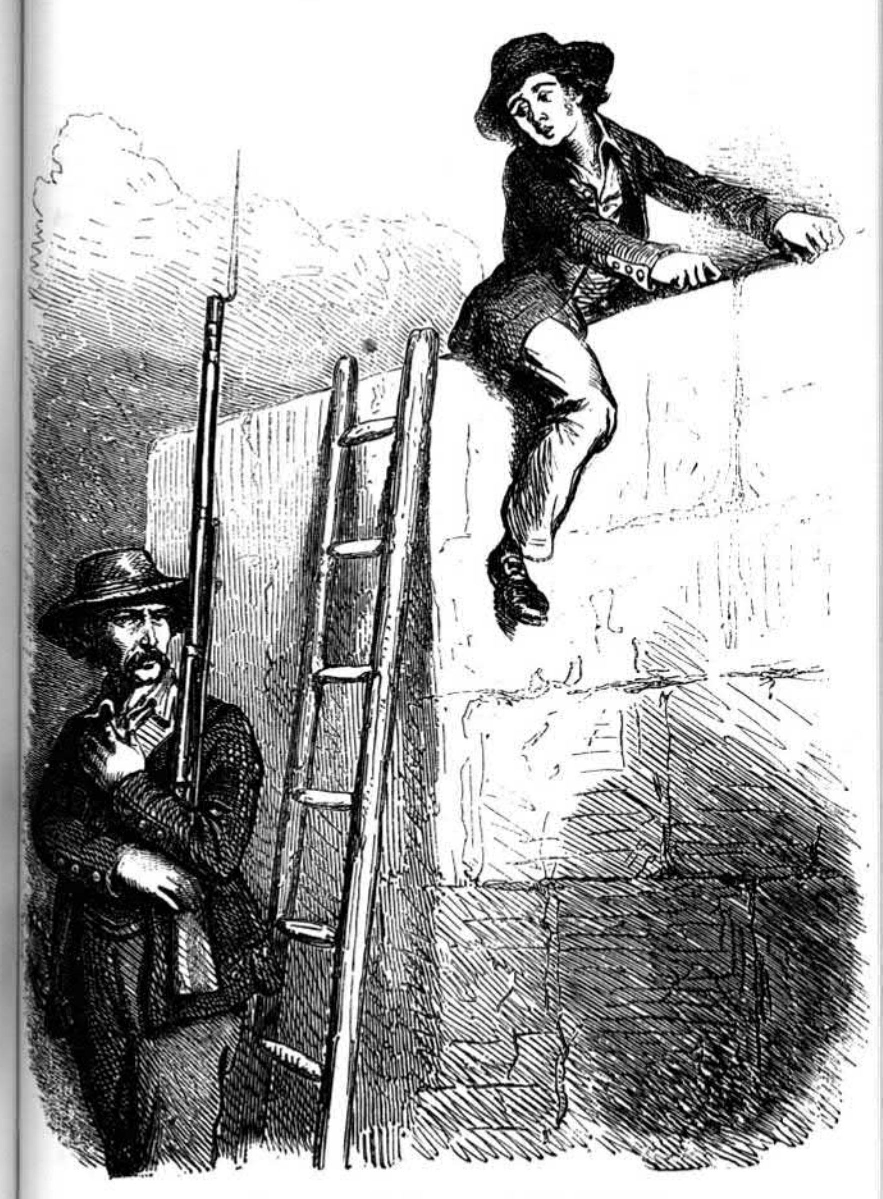
n'aura douté de soi?... Mais comment me ferez-vous croire que le dernier point qui se trouve contre cette ligne de démarcation du côté du juste, ne soit pas un peu injuste; et que, *vice versa*, l'autre ne soit pas juste? Et c'est cette terre partagée entre ces deux hémisphères que l'on nomme droit positif!... le nom seul en est la plus sanglante épigramme, et cependant c'est appuyé sur ce sable mouvant que l'on condamne à mort...

« 6° Que d'espèces pareilles ont été jugées en divers sens, non-seulement sur toute la terre, mais encore dans un même pays! Et quand je pense qu'un homme de plus ou de moins aurait fait pencher la balance!... Ici, messieurs, il faut avouer qu'un des deux arrêts est une sottise: or, qu'est-ce qu'un droit positif dont la moitié des effets sont absurdes?... Enfin, sur les mille criminels que l'on juge par an sur la terre judiciaire, je pose en fait qu'il y en aurait à peine un seul de privé de la vie, s'ils eussent passé par les justices de chaque pays... Cette idée seule doit exciter en nous des réflexions profondes...

« 7° Ajoutez à chacune de ces six raisons péremptoires les subtilités qui servent à éluder les lois; et lorsqu'on s'aperçoit que le droit prétendu positif reçoit autant d'interprétations qu'il y a d'hommes qui l'expliquent et l'appliquent, que doit-on en penser?...

« 8° Jusqu'ici je n'ai attaqué le droit positif que comme existant; que sera-ce, si je veux examiner par quels moyens on l'assied? Je crois que, tous les hommes étant égaux, il a fallu, pour établir un droit positif, que tous le discutassent, y consentissent, et que cette convention fût religieusement gardée: or quelle nuée de questions s'élèvent dans celle-ci!... Questions qui toutes peuvent être controversées et résolues en sens contraire!... Je les abandonne à votre sagacité...

« 9° Remarquez que, dans l'état de ce droit, le plus ou le moins de savoir et d'éloquence d'un défenseur peut faire absoudre ou condamner un homme!... Alors quelle infirmité morale! Je n'insiste pas sur cette raison; elle est palpable!...



... Et l'autre en faction au pied de l'échelle

« 10° Enfin, messieurs, depuis 440, notre droit positif a subi plus de cent changements: qui vous dit que dans celui qui surviendra je serais condamné?... »

En fidèle historien, je dois dire que la langue de Barnabé était sèche; il n'en continua pas moins:

« J'ai plutôt énoncé que discuté ces dix propositions, dont chacune est mortelle pour le droit positif. Enfin, plus vous les examinerez, plus vous verrez que le droit positif n'est pas et ne peut pas être la justice.

« Sera-ce le droit naturel?... » s'écria Barnabé d'une voix forte qui réveilla les dormeurs. « Mais, messieurs, ce droit n'étant autre chose que le penchant et le vouloir que la nature a posés en nos cœurs, ce droit nous offre alors la *nécessité* dans tout son jour, ainsi que la *vérité*; assez de philosophes l'ont prouvé, sans que j'aille les répéter.

« Ce droit est le règne du bon plaisir de l'homme, et certes ce ne peut être là le fondement de la justice. Dans ce droit, une voix secrète nous guide, c'est notre conscience!... vos gibets sont moins forts qu'elle, car ils sont inutiles sitôt qu'elle est méconnue. Or feuilletez les archives de ce droit, et voyez si je mérite la mort!...

« Qu'allez-vous prononcer?... peu m'importe!... Seulement apprenez que l'homme n'arrive à mon âge qu'après avoir essuyé bien des maux et des tempêtes, et que si je vis la nature le veut!...

« Enfin, je suppose qu'il y ait autant d'arguments contre mon opinion que je viens de vous en débiter pour l'appuyer; alors vous devez douter, et dans le doute on s'abstient... *Non liquet*, a dit Pyrrhon. (A ce mot, le professeur ôta son bonnet.) Du reste, ne croyez pas que je parle pour ma tête; depuis longtemps je sais souffrir: la philosophie n'est-elle pas, d'ailleurs, la contemplation de la mort? Mais je parle pour les habitants de l'univers qui regardent la dissolution comme le plus grand des malheurs.

« Ils ont raison... et ils ont tort... Aussi la mort m'est-elle indifférente... Il y a beaucoup d'arguments pour que mon sentiment soit grand et généreux!... J'ai dit. »

Un long silence d'étonnement régna. D'abord le professeur avait parlé avec une volubilité et une force qui saisirent tout l'auditoire; mais ces dernières paroles, prononcées avec éloquence, inspirèrent la conviction. Alors Barnabé s'écria: « Demain, si l'on veut, je prouve que la justice existe, et je ferai!... » Sans l'écouter, le parlement se retira pour délibérer.

A cet instant, un grand bruit rompit le silence; des pas précipités annoncent l'arrivée de plusieurs personnes; chacun se retourne, et l'on voit entrer un grand homme de vingt-quatre ans, pâle et hâve de fatigue; ses bottes sont blanches d'éclaboussures, ses habits en désordre; il tient à sa main une cravache usée; une vaste ceinture rouge soutient un sabre large et long comme celui d'un Saint-Georges; ses yeux sont animés par une fureur sombre, sa barbe croît depuis six semaines, les muscles de sa figure sont saillants, et il défend d'une voix sévère à cinquante grands gaillards, vêtus d'une façon assez singulière, de passer le seuil de la porte...

Courottin a reconnu Jean-Louis; il s'avance:

– Colonel, votre oncle est dans le plus grand danger; je l'ai sauvé d'un plus grand... mais... comptez sur moi!... Et il s'inclina devant un des libérateurs de l'Amérique.

– Il suffit!... dit Jean-Louis. Et il traverse la salle, vole à son oncle, et l'embrasse en lui disant:

– Je te revois!...

En ce moment, le parlement rentre et prononce la condamnation à mort; en l'entendant, Barnabé ne fit paraître aucune émotion; seulement il détacha une de ses mains pour chasser une mouche qui piquait l'extrémité de son nez, et il dit avec sang-froid:

– Heureuse mouche! elle ne meurt que comme le veut la nature!...

Jean-Louis, en revenant de son étonnement, se retourna vers les juges, effrayés de sa figure et de son expression, et il s'écria:

– A demain, donc!...

Le peuple applaudit.

Barnabé fut reconduit à sa geôle; en chemin, le libérateur de l'Amérique lui dit:

– Oncle, tu t'es sacrifié pour mon bonheur; c'est à mon tour!... à demain!...

Le père Granivel ne prononça qu'un mot:

– Frère!... mais il est impossible de rendre l'accent qui l'accompagnait.

CHAPITRE XXIII

. . . .
Un glacis teint de sang était inaccessible;
C'est là que le danger ranime leurs efforts:
Ils comblent les fossés de fascines, de morts;
Sur ces morts entassés ils marchent,
[ils s'avancent.

Voltaire, *Henriade,* chant VI.

La troupe arrive à ce seuil abhorré;
On l'enfonce à grands coups, et Jean est délivré.

Pièce du Transille.

Je serais bien bête de dormir! s'écria le professeur en se réveillant au milieu de la nuit qui précédait son exécution; si je n'ai plus que douze heures à vivre, vivons-les... car le sommeil est une mort où l'on rêve!... et, feinte ou vraie, la mort arrive assez tôt!...

Il se mit donc à composer une ode sur la philosophie, dont nous nous dispensons de faire part à nos lecteurs; s'ils en étaient curieux, elle est gravée sur les murs du cachot numéro 7 de la Conciergerie. Pendant qu'il s'occupait ainsi, l'imprimeur typographiait son arrêt, et les crieurs l'attendaient avec impatience pour le vendre, et gagner quelques sous!...

Dès le point du jour, Jean-Louis, instruit de l'état politique de la France, arpentait le faubourg Saint-Antoine avec les cinquante honnêtes gens qu'il ramena d'Amérique... Les attroupements se forment, des émissaires y pérorent; leur éloquence ne consiste guère qu'en des peintures de la misère publique et particulière et en des éclats de voix entremêlés de: *Esclavage, peuple, oppression,* etc.

Depuis longtemps, Jean cherchait dans sa tête un moyen d'entraîner cette populace pour servir son unique dessein. Il saisit le moment où, à l'extrémité du faubourg, cinq ou six cents ouvriers sortaient des manufactures pour aller déjeuner.

— Souffrirez-vous, mes amis, s'écria-t-il, que la misère vous accable? un peu de courage, et vous serez les maîtres: n'êtes-vous pas les plus forts?...

Ses cinquante vétérans avaient le mot, et criaient: « A la Bastille! courons à la Bastille!... » Jean entre chez un armurier, achète des fusils; et les ouvriers, entraînés par les cris et le tumulte, suivent, en répétant: « A la Bastille!... »

Depuis longtemps, c'est-à-dire depuis la Fronde, la France n'avait pas eu de révolution: c'était une chose nouvelle; et Dieu sait quelle ardeur les peuples, et surtout les Français, ont pour la nouveauté!... Une révolution a quelque chose d'attrayant pour ceux qui n'ont rien à perdre; et cet endroit de Paris ne contenait que de ces gens-là... A mesure que le groupe de Jean-Louis avance, il se grossit des attroupements particuliers. Une fois que le peuple est enthousiasmé, son enthousiasme est contagieux comme la peste, et il est difficile de rendre combien ses clameurs furent puissantes et séductrices. Les rues du faubourg ne sont plus assez larges pour contenir le torrent qui s'écoule... Le nom populaire du compagnon des Washington et des la Fayette augmente l'effervescence; on ne doute plus du triomphe, le délire est au comble.

Ce fut un spectacle magnifique que celui de l'arrivée de cette masse populaire devant la Bastille: chaque visage, jaune ou rouge, pâle ou brillant de santé, jeune ou vieux, exprima la haine de l'arbitraire; chaque œil mesura les murs épais qui recelaient les victimes des grands, et jusque dans leurs cachots retentit une clameur prolongée: *Liberté!...*

Ce cri redouble les douleurs. A ce mot de *Liberté*, le prisonnier se soulève; à celui de *Plus de Bastille!...* il écoute, et l'espoir renaît dans son cœur... Le silence qui suit la décharge de canon fait encore évanouir l'espérance; mais le bruit d'un horrible trépignement, d'une clameur sourde, signal de la rage d'une multitude, lui rend un peu d'espoir: il secoue ses chaînes, son imagination franchit le cul-de-basse-fosse, il voit le combat et frappe ses fers contre le mur inexorable, comme pour aider les assaillants qu'il devine.

L'épouvante règne dans la Bastille, à l'aspect de la constance opiniâtre du peuple: les femmes apportent des piques et des fascines faites à la hâte; elles soignent les blessés; plusieurs meurent en criant: « Courage!... » Je certifie cependant que les morts ne purent rien crier.

Au milieu de cette foule acharnée, on remarqua un homme habillé d'une manière singulière: c'était un vieillard encore vert; son attitude, sa pose, ses expressions, ses cris, ses discours, le firent regarder comme un être extraordinaire; ses cheveux blancs paraissaient comme une auréole; il donnait des conseils d'une voix retentissante, et animait les combattants de son geste et de son regard perçant; il ne contribua pas peu à l'enthousiasme du peuple étonné. Ce vieillard était Maïco, le descendant des Montézumin!... Il ressemblait en effet au démon de la haine et de la vengeance déchaînant tous ses feux, ses poisons et sa rage.

Jean-Louis dirige l'attaque en habile général. Enfin, après mille efforts, la Bastille est emportée; la populace y entre à grands flots: geôliers, commandants, soldats, tout fut sa victime, et sa rage, animée par la résistance, ne connut aucune borne.

Elle s'arrêta cependant devant le malheur, à l'aspect des espèces de cadavres que l'on exhume, en voyant des vieillards dont le front chauve a quelque chose de pétrifié, d'insensible, comme le mur dont on les sépare. Le peuple se tait, les piques s'abaissent, et le silence respectueux de la foule laisse les prisonniers tout entiers à leur extase...

Ils aperçoivent ce ciel pur, ils respirent l'air. « Liberté! » s'écrie le peuple, et ce mot les rappelle à la vie. Quelques-uns jettent un coup d'œil d'adieu à leurs fers: un vieillard s'y était tellement habitué, qu'il les regretta; il n'avait plus ni parents, ni amis, ni fortune!...

Des souterrains tortueux dévoilèrent les crimes du pouvoir: on y vit des ossements dont la présence parlait assez!...

Au milieu de ces diverses scènes, Jean-Louis, saisissant le moment où le peuple est ému fortement, s'écrie de sa voix de tonnerre:

— Allons aux prisons!... Les compagnons de Granivel répètent ce mot; « Aux prisons!... » est un cri de guerre que la foule lance dans les airs. La nuit arrive; des torches s'allument comme par enchantement; Jean-Louis marche à la Conciergerie.

Il est inutile d'avertir le lecteur que le père Granivel ne quitta pas les côtés de son cher fils. Le nom du père Granivel était populaire: chacun se souvint du riche charbonnier, et n'en eut que plus d'ardeur à courir délivrer son frère, victime d'un grand seigneur.

La marche de cette multitude empressée, ses cris enroués, ses vociférations, présentent un tableau curieux. Le peuple respecte les passants, après toutefois leur avoir fait dire: « Vive la liberté!... » mais il s'avance, ne se dérange pas de son but, et persévère... il arrive à la Conciergerie.

Barnabé finissait son ode, et s'inquiétait déjà de ce qu'on ne venait pas le conduire à la mort.

— Rien est-il certain? se disait-il; et que Pyrrhon a bien raison! je croyais être pendu, et probablement quelque argument contre l'empêche!... Encore si on me le communiquait, je pourrais le réfuter! c'est fort désagréable; on ne doit compter sur rien en ce bas monde.

A ces mots, il entendit plusieurs décharges de mousqueterie.

— Oh! oh!... on se bat!... voilà bien l'homme!...

Mais, comme il finissait ces mots, la foule le nomme, et les cris parvinrent à son oreille.

— On me demande!... par quel hasard?...

Des pas précipités retentissent dans le corridor; on enfonce les portes, et notamment la sienne.

— Mon oncle, sortons d'ici! s'écria Jean-Louis.

— Frère, allons, vite!...

Aussitôt les trois Granivel traversèrent la foule, qui demandait:

— Est-il délivré?... Qu'est-ce?... Elle resta longtemps assemblée.

Pendant ce temps, on délibérait à la cour, au lieu d'agir... Telle fut l'aurore de la Révolution... Ici, que l'on nous permette de faire parler le pyrrhonien.

— Les excès sont blâmables, disait-il, mais aussi le moyen qu'un peuple se remue sans écraser? fait-on des changements sans crise? une crise n'est-elle pas douloureuse?... etc.

Le lecteur apprendra que Courottin fut un des principaux auteurs de cette mémorable journée: il se signala d'une manière qui fit penser à Jean-Louis qu'il lui était tout dévoué; ses discours et ses cris énergiques encourageaient la multitude, car le prudent avocat ne se hasarda pas beaucoup. Le soir, il fut sur-le-champ trouver le duc de Parthenay, et lui rendit compte de cette journée, en disant qu'il avait observé de près les intentions du peuple, afin que monseigneur le duc pût éclairer le roi sur ce qu'il fallait faire dans cette conjoncture. Il donna de fort bons avis, qui, s'ils avaient été suivis, eussent peut-être empêché bien des malheurs.

Les trois Granivel abandonnèrent la rue Thibautodé, furent se loger en face des Ursulines, et se remirent de leurs fatigues en dormant du sommeil des justes!... Je faux, car Jean-Louis ne ferma pas l'œil, et regarda toute la nuit le portail du couvent qui contenait sa bien-aimée, et il forma cent... cent... mille projets pour s'y introduire et la voir!...

Pour elle, renfermée dans sa cellule, elle est loin de penser que Jean-Louis est à cent pas de son amie... Léonie, cependant, songeait à Jean-Louis, car elle s'est réveillée à la fin d'un rêve affreux.

Elle s'était vue au milieu d'un champ de bataille; la marquise lui apparaissait en disant: « Je suis morte empoisonnée!... » Et elle lui montrait l'intérieur de son corps dévoré par le poison... Vandeuil saisissait Léonie, et la forçait de boire une coupe envenimée avant que Jean-Louis pût arriver assez à temps pour l'en empêcher... Granivel était couvert de sang et de sueur, et il brandissait son sabre nu; et un combat à mort s'engageait entre le marquis et lui; elle s'éveilla au moment où Jean-Louis recevait un coup mortel.

Ses yeux regardent alors le bouquet de fleurs d'oranger qu'elle a posé contre un crucifix; elle se rappelle son amour, elle reprend ses sens, et se rendort avec l'idée consolante que ce n'est qu'un rêve, et un secret pressentiment lui dit que son bien-aimé est en France.

Le charme des amours n'aurait-il pas un fluide invisible qui se répand autour de la personne aimée, et qui traverse les obstacles humains, les grilles, les verrous?...

CHAPITRE XXIV

Que devant l'or tout s'abaisse et tout tremble!
Tout est soumis, tout cède à ce métal!
Un homme eût-il tous les défauts ensemble,
Fût-il tortu, vieux, difforme et brutal,
Dès qu'il est riche
Il vous déniche,
Et vous fait faire et le bien et le mal...

Piron, *la Rose, sc. XIV.*

Au point du jour, Jean-Louis s'élance du lit en s'écriant:

– C'est aujourd'hui que je reverrai Fanchette!...

Il sort, se couvre d'un vaste manteau, et va se promener autour du couvent qui renferme sa bien-aimée; il examine avec soin la hauteur et l'épaisseur des murs: une pierre saillante, un déjoint, attirent son attention; il voit tout, remarque tout, et se promet de profiter de tout. Mais c'est particulièrement sur le bâtiment des Ursulines que se portent ses regards enflammés. Là respire sa Fanchette. Il jure de la délivrer... de... de... Lecteurs, vous savez que Jean-Louis tient tout ce qu'il promet, ainsi donc réjouissez-vous pour Léonie.

Les dehors de la place assiégée bien connus, le colonel Granivel rentra chez lui, y arrêta ses dernières dispositions relativement à ses projets d'enlèvement. Il achète des chevaux, une voiture, et s'assure de deux de ses compagnons américains; cela fait, il attendit la nuit avec la plus vive impatience.

Pendant que Jean-Louis agissait et espérait, le subtil Courottin, après l'attaque de la Bastille, avait suivi ses anciennes connaissances. Il les avait vues se diriger vers la rue Thibautodé, puis vers le couvent des Ursulines. Inquiet de ce qu'on nommait, dans son langage, un changement de domicile frauduleux, l'ex-clerc de Plaidanon, fidèle au plan de conduite qu'il s'était tracé jadis, se promit de passer la nuit à la porte de ceux qu'il croyait avoir intérêt à surveiller.

Le lecteur, qui connaît la sagacité dont la nature avait doué Courottin, doit bien penser qu'il ne fallut pas la nuit entière à notre disciple de Machiavel pour deviner ce qui avait décidé Jean-Louis et ses parents à quitter la rue Thibautodé: Courottin devinait les gens à demi-mot, et fort souvent même sans cela. Il fit comparaître les événements passés, regarda autour de lui: d'un côté, il vit l'amour de Fanchette et de Jean-Louis, leur séparation, leurs projets prouvés par l'enlèvement de Léonie par l'oncle Barnabé; de l'autre, il aperçut un couvent à trente pas des fenêtres de Granivel, et, comme il le savait catholique fort tiède, il pensa de suite qu'il n'était pas venu là pour adorer les saints à quatre heures et demie du matin. La promenade de Jean-Louis autour des murs du couvent des Ursulines ne laissa plus aucun doute à Courottin; tout fut clair pour lui.

Que fait alors notre chat judiciaire? il réfléchit cinq minutes, puis il s'élance, court, vole, et arrive en cinq minutes à la porte de l'hôtel du duc de Parthenay. En vain le suisse fait la sourde oreille; en vain le valet de chambre ajoute que monseigneur ne peut être réveillé à une heure aussi indue; Courottin brave ces rebuffades; il presse, menace, cajole, conjure, et finit même par donner un louis! un louis!... Oh! Courottin, pour vous hasarder ainsi, il fallait que vous en eussiez mille à espérer.

Le dernier argument de Courottin engagea le suisse à ouvrir, et le valet de chambre à annoncer à son maître que M. l'avocat Courottin sollicite avec instance l'honneur d'être admis auprès de monseigneur, ayant à lui parler

d'affaires où il est intéressé. Tel fut le placet verbal que Courottin dicta au valet de chambre.

Sans se donner le temps de passer une robe de chambre, le duc ordonna que notre avocat fût introduit. Courottin s'avança donc, et, le corps ployé en demi-cercle, il fit trois profondes révérences avant d'oser asseoir son individu roturier dans le fauteuil que le duc lui montrait du doigt.

— Parlez, monsieur Courottin, dit vivement le vieux seigneur. Le peuple serait-il de nouveau soulevé?

— Non, monseigneur; et, grâce au ciel, répondit le subtil interprète de Thémis d'un air de contrition, l'affaire dont j'ai à entretenir Votre Excellence ne regarde qu'elle.

— Je suis prêt à vous entendre, reprit le duc assez tranquille; qu'avez-vous à m'annoncer?

— Monseigneur, mademoiselle... Léonie...

— Ma fille?...

— Est retrouvée.

— Grand Dieu! où est-elle?...

— A Paris.

— Chez qui?...

— Au couvent des Ursulines, rue du...

— Courons...

— Un moment, monseigneur!... Et Courottin remet respectueusement sur le duc la couverture que celui-ci avait déjà jetée loin de lui.

— Pourquoi m'arrêter?

— Monseigneur, la prudence...

— L'amour paternel est au-dessus.

— Sans doute, monseigneur; mais...

— Il m'ordonne d'aller embrasser ma fille.

— Monseigneur, ce serait la perdre.

— Que dites-vous?

— Veuillez m'entendre, monseigneur... Mademoiselle de Parthenay habite le couvent de la rue de... mais Votre Excellence ignore qu'à trente pas du couvent la famille Granivel a établi son domicile.

— Que m'importe?

— Connivence, monseigneur.

— Quoi! le duc?

— Monseigneur, nous sommes tous fragiles, l'Ecriture le dit...

— Je ne puis croire que ma fille puisse oublier le sang dont elle sort, et encore moins sa vertu.

— Monseigneur, j'en suis persuadé; mais je suis pareillement convaincu que les Granivel ne laisseront pas mademoiselle de Parthenay retourner à l'hôtel de son père.

— Ils auraient cette audace?...

— Je le crains, monseigneur.

— Ils n'oseraient?...

— Monseigneur, on ose ce que l'on peut; or les Granivel peuvent tout maintenant. Le peuple est en rumeur, Jean-Louis en est l'idole, et...

— Jean-Louis est honnête homme?

— Oui, monseigneur; mais en même temps il est amoureux... c'est ce qui fait que j'ose supplier Votre Excellence de ne point employer la force et l'autorité pour faire sortir mademoiselle Parthenay du couvent où elle est actuellement renfermée.

— Comment donc faire?...

— La ruse, monseigneur, mène à tout; par des chemins détournés, j'en conviens, mais qu'importe? on n'en parvient que plus sûrement au but de ses désirs.

— Ces moyens sont indignes de moi.

— Eh bien! monseigneur, laissez agir M. le marquis de Vandeuil et votre dévoué serviteur, et je vous promets que cette nuit, sans bruit et sans esclandre, mademoiselle Léonie quittera le couvent pour rentrer à l'hôtel de Parthenay... Veuillez seulement obtenir un ordre du roi pour pénétrer dans le couvent.

— Quels sont vos projets? demanda le duc à moitié vaincu.

— Si monseigneur veut le permettre, je les lui expliquerai devant M. le marquis.

— Picard!... s'écria le duc. Un valet de chambre entra: Allez à l'appartement de mon neveu, et priez-le de passer

chez moi sans perdre une minute; annoncez-lui qu'il s'agit de Léonie.

Le valet de chambre courut s'acquitter de sa commission, et deux minutes après le marquis entra dans la chambre à coucher de son oncle.

— Parlez, monsieur Courottin, dit le duc.

— Monseigneur et monsieur le marquis, j'ai l'honneur de vous apprendre que... Voilà ce que j'ai découvert, voici maintenant ce qu'il faut faire...

Lecteur, ne vous impatientez pas de ma manière de raconter: chacun a la sienne...

— Bravo! mon cher ami, s'écria le marquis quand Courottin eut parlé... bravo!... Je ne connus jamais rien de mieux imaginé que ton plan: il est un chef-d'œuvre de l'art.

— Ah! monsieur le marquis!... Et Courottin faisait ses efforts pour paraître modeste.

— J'approuve aussi vos idées, dit le duc.

— Tiens, mon bon ami, reprit le marquis en donnant à Courottin une superbe tabatière en or, voilà pour te prouver ma reconnaissance... Je jure de ne pas la borner à si peu de chose.

— Ni moi, ajouta le duc. En attendant, je veux mettre du tabac dans cette boîte... En parlant ainsi, le duc prit la tabatière des mains de Courottin, et, l'ayant ouverte, il la remplit de billets de caisse.

— Monsieur Courottin, voilà pour subvenir aux petits frais que nécessitera l'enlèvement de ma fille.

Convenez, lecteur, que ce duc savait donner; convenez aussi que Courottin savait placer son argent à haut intérêt, car vous voyez ce que le louis donné au suisse et au valet de chambre rapporta au rusé suppôt de Thémis.

Courottin sortit de l'hôtel de Parthenay les mains pleines d'argent et le cœur plein d'espérances. Cependant, il n'eut pas plutôt fait une cinquantaine de pas, qu'il se mit à réfléchir profondément, et il aperçut très-distinctement le revers de la médaille.

— Diable! se dit-il en se grattant l'oreille, jusqu'ici tout va bien; mais...

L'avocat craignit que le terrible Jean-Louis ne vînt à connaître ses sourdes menées, auquel cas il fallait s'attendre aux plus terribles événements. Effrayé par les pensées mélancoliques que devait inspirer le revers de la médaille, un autre que Courottin aurait renoncé aux bénéfices et aux charges de l'entreprise; celui-ci, au contraire, osa se roidir contre le sort. Il fit plus, il voulut lutter avec lui et le dompter.

Tandis que, plein de ces résolutions généreuses, l'ex-clerc s'occupait avec Vandeuil des préparatifs de l'expédition, Jean-Louis, de son côté, ne restait pas oisif; il avait prévenu deux de ses compagnons, et un petit mot de lettre, remis à Léonie, avertissait la jeune fille de l'arrivée de son amant en France, et du dessein qu'il venait de former de l'enlever du couvent des Ursulines, pour la conduire, sous la protection de Barnabé et du père Granivel, dans une jolie propriété que ce dernier possédait près de la forêt de Sénart. Jean-Louis avertissait encore sa bien-aimée de se confier entièrement à la religieuse qui lui remettrait son billet. C'était elle qui devait la conduire à minuit précis au pied du mur par-dessus lequel il devait pénétrer dans l'enceinte du couvent.

Ainsi donc, et comme si chacun s'était donné le mot, le jardin du couvent des Ursulines de la rue de... se trouvait être le lieu du rendez-vous. Léonie, Jean-Louis, Vandeuil, Courottin, et les escortes réciproques, devaient s'y rencontrer; car minuit, heure du crime et de la volupté, mais partout heure du mystère, avait été choisi comme de concert.

— Avancez votre montre, madame!... Bien. Il est onze heures et demie; nous sommes rue de..., et nous touchons aux murs du couvent qui renferme Léonie... Attention!...

CHAPITRE XXV

Veux-tu, ma Rosinette,
Faire l'emplette
Du roi des maris?...
Je ne suis pas Tircis;
Mais, la nuit, dans l'ombre,
Je vaux encore mon prix,
Et quand il fait sombre
Les plus beaux chats sont gris.

Le Barbier de Séville.

C'EST une fort vilaine rue que la rue ..., j'en conviens; et je vous proteste que, s'il avait dépendu de moi de ne pas vous y conduire, je l'aurais certainement fait; mais la vérité historique est là qui me presse, et je dois obéir à sa voix.

Or donc, figurez-vous l'étroite et sale rue de ... Il est minuit moins dix minutes; vous prêtez l'oreille, et vous apercevez six hommes marchant à pas de loup qui débouchent par la rue de ... Ces hommes sont le marquis de Vandeuil, Courottin et quatre acolytes, dont deux limiers de police. Cette armée nocturne s'avance en grande hâte. Arrivé à une petite porte bâtarde, l'homme d'avant-garde frappe deux coups, et, quelques secondes après, un bruit de clefs et de verrous se fait entendre. Il est hors de doute que le rusé Courottin a su se ménager des intelligences dans la place.

Laissons la porte bâtarde se refermer, et portons nos regards vers le haut de la rue.

— Voyez-vous accourir trois hommes?...

— Oui.

— Remarquez-vous comme l'un d'eux a devancé ses compagnons!...

— Oui; il semble toucher un sol élastique.

— Madame, c'est Jean-Louis... En moins de deux minutes il a fait le tour du couvent, et le voilà arrêté devant l'endroit qu'il a remarqué le matin. Ses amis et lui défont les ceintures de corde qu'ils ont autour du corps. Ils travaillent, et bientôt une échelle est formée; Jean-Louis y attache un crampon, le lance adroitement de l'autre côté du mur, affermit l'extrémité qui pend en fichant un pieu de fer entre deux pavés, et s'élance... Minuit sonne, il est dans le jardin du couvent; un de ses compagnons à cheval sur le mur, et l'autre en faction au pied de l'échelle.

Une fois dans l'intérieur du couvent, Jean-Louis s'oriente et s'achemine vers le lieu où il doit être rejoint par Léonie, conduite par la religieuse qu'il a su mettre dans ses intérêts. Cinq minutes, cinq siècles se passent, et Jean-Louis, semblable à ma sœur Anne, ne voit rien paraître; il se dépite, frappe du pied, jure même; soins superflus! aucune autre voix que la sienne ne vient rompre la monotonie du silence de la nuit. Inquiet, désespéré, il forme le projet de s'aventurer dans les bâtiments, dont il ignore les détours; ce projet est peu raisonnable, il le sent; mais, amoureux et intrépide, l'incertitude est plus pénible pour lui que le danger. Jean-Louis s'avance donc: laissons-le courir...

— Monseigneur, disait le prudent Courottin à l'impatient Vandeuil, procédons par ordre et surtout avec circonspection. Qui sait? ce diable incarné de Granivel est peut-être en ces lieux. Ce n'est pas sans intention qu'il se promenait ce matin à quatre heures et demie sous les murs de ce vieux et vilain bâtiment.

— Que m'importe cet homme? répondit le marquis, ne sommes-nous pas en force?

— Monseigneur, Jean-Louis est terrible... Mais silence! il me semble que j'entends marcher près de nous...

— Poltron!

— Voilà comme on dénature la prudence!...

En cet instant de ses jérémidades, Courottin fut interrompu par un des limiers de la police qui rejoignit la troupe, armé d'une lanterne sourde.

— Monseigneur, dit l'arrivant, des hommes viennent d'être aperçus rôdant autour des murs du couvent: hâtons-nous.

— Monseigneur, reprit Courottin, nous n'avons pas un moment à perdre... Vite, ma chère dame, ajouta-t-il en se tournant vers la sœur tourière, conduisez-moi à l'appartement de madame l'abbesse, tandis que monseigneur le marquis pénétrera jusqu'à la cellule de mademoiselle de Parthenay... Allons! de grâce, veuillez marcher un peu plus lestement.

La sœur doubla le pas, et la troupe disparut bientôt, s'enfonçant dans un vaste corridor. Arrivée à la porte de l'appartement de l'abbesse, la religieuse pria le marquis de ne pas s'aventurer dans les couloirs avant d'en avoir obtenu la permission de la supérieure. Le marquis voulut passer outre, mais le défaut de guide et la crainte de faire un éclat le forcèrent à suivre les avis de la tourière.

Abandonnons un moment Vandeuil et Courottin discourant avec l'abbesse, et exhibant les ordres qui ordonnent de remettre mademoiselle de Parthenay ès mains des gens du roi, et occupons-nous de ce pauvre Jean-Louis qui, furieux, désespéré, parcourt le jardin en appelant à voix basse sa chère Fanchette. Il a visité tous les bosquets, parcouru toutes les allées, point de Fanchette... Il va s'élancer vers le bâtiment, lorsqu'il aperçoit un couvert de tilleul qui a échappé à ses regards; il s'élance... A peine y a-t-il pénétré, qu'une douce voix se fait entendre:

— Mon ami, est-ce toi?

— Oui, ma bien-aimée.

— Oh! bonheur! et deux jolis bras entourent Jean-Louis, le pressent, l'attirent sur un sein doucement agité, et deux lèvres amoureuses déposent sur ses lèvres le baiser le plus voluptueux. Le colonel américain est au septième

ciel: c'est vous dire que ses yeux se ferment, que sa langue est épaisse, et que son cœur bat comme le tic-tac d'un moulin. Oh! la belle chose que l'amour! c'est le charme, l'espérance, la fleur, la vie de la vie... Mais continuons.

La vérité historique commence à devenir gênante. Si je ne m'étais pas imposé la loi de la respecter scrupuleusement, je serais dispensé, à l'heure qu'il est, d'entrer dans le détail de l'aventure de ce funeste bosquet de tilleul si méchamment planté par Astaroth pour la perdition de la fidélité de Jean-Louis. Puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, disons la vérité historique.

Vous devez concevoir, aimables lecteurs (ici les deux sexes sont compris), que lorsqu'un homme comme Jean-Louis se trouve monté au septième ciel, il ne tarde pas à grimper au huitième; c'est, hélas! ce qui arriva dans ce bosquet d'odieuse mémoire. Granivel, qui aimait, qui adorait sa Fanchette, et qui croyait la presser dans ses bras, ne put impunément recevoir et donner les plus doux baisers de l'amour; si ces baisers, tout suaves qu'ils pouvaient être, eussent été les seuls appas tendus par Satan, il aurait peut-être été possible, avec le secours des saints, d'échapper aux embûches du démon; mais, outre les baisers les plus dangereux, les soupirs les plus enflammés, les doux serrements de mains, l'attrayante pression des corps, tout devait faire chopper la vertu la mieux aguerrie. Ne vous étonnez donc pas si Jean-Louis fut heureux! heureux est ici le mot décent.

Ce n'est pas tout que de savourer la volupté, il faut encore que le remords ou tout autre chose ne vienne point troubler vos plaisirs. Or, il arriva que la partner de Jean-Louis, émerveillée apparemment de la tendresse excessive que lui montrait son amant, laissa échapper une ou plusieurs exclamations (j'ignore le nombre); l'important est que le colonel Granivel entendit très-distinctement prononcer ces mots:

— Oh! mon cher abbé, que je t'aime!... Cette qualification injurieuse pour un Granivel, et surtout l'organe qui la prononça, firent faire à Jean-Louis un soubresaut

violent; on eût dit qu'il venait de marcher sur un serpent: il s'arrache des bras de la belle, et lui dit d'une voix entrecoupée par la surprise et la confusion:

— Qui êtes-vous?...

— Peux-tu le demander!...

— Répondez, au nom du ciel ou du diable!

— Ingrat!... Eulalie doit-elle s'attendre à cette conduite?

— Eulalie!... s'écria Jean-Louis... Loin de moi, femme! loin de moi...

— Mais, mon ami...

— Ton ami!... Ah! périsse le jour où je mériterai ce nom!... Fuis, malheureuse, éloigne-toi...

Comme Jean-Louis joignait des gestes tant soit peu cavaliers à ses pressantes exhortations, la sœur Eulalie qui, je suppose, avait usé de beaucoup de complaisance pour ne pas s'apercevoir de la substitution d'un colonel à un abbé, la sœur Eulalie, dis-je, prit le parti d'obéir. Elle se leva donc, en pleurant toutefois, et se disposa à s'éloigner du Turc qui avait la barbarie de maltraiter le plus bel ouvrage de la création. Cependant, comme elle était femme et religieuse, elle forma le projet de se venger de l'incivil, qui osait se plaindre du plus heureux quiproquo; en conséquence, s'échappant rapidement du bosquet, elle courut vers le bâtiment en murmurant les desseins qui l'agitaient. Jean-Louis, qui ne manquait pas d'une certaine pénétration en matière féminine, comprit, à l'action et aux mots échappés à la religieuse, que l'amour-propre blessé, l'emportant sur la prudence, allait occasionner une esclandre dont les suites ne pourraient se calculer; il se mit donc à la poursuite de la fugitive, et arriva avant elle devant les bâtiments du couvent. A l'instant où il allait la saisir pour l'éloigner de ce voisinage dangereux, un bruit sourd se fait entendre; Jean-Louis prête l'oreille, et bientôt des cris et des menaces parviennent jusqu'à lui... Arrêtez... au nom du roi... punition!... vengeance!... tels sont les mots qu'il distingue.

— Je suis perdue!... dit alors la religieuse en tombant aux pieds de Jean-Louis; c'est moi qu'on cherche.

Envisageant tous les embarras de sa position, Jean-Louis, rapide comme la pensée, charge la religieuse sur ses épaules, et court la poser sous ce berceau où peu de moments auparavant il la serrait par les plus douces étreintes.

— Restez ici, lui dit-il d'une voix ferme, ou vous êtes déshonorée... les religieuses sont sur pied, car j'aperçois des lumières à toutes les fenêtres... Attendez que le tumulte vous permette de rentrer sans être vue... Adieu...

A peine a-t-il prononcé ces mots, que notre héros disparaît; il court d'abord au mur du jardin, à l'endroit où un de ses compagnons est en sentinelle.

— Qu'y a-t-il, colonel?...

— Tout le couvent est en rumeur, et j'ignore d'où elle provient... As-tu vu quelqu'un?...

— Non, colonel; personne ne s'est encore approché de cet endroit; mais en revanche Jacques, qui est de l'autre côté, m'a dit tout à l'heure qu'il avait aperçu des gens à l'entrée de la petite porte du couvent.

— Attention!... dis à Jacques de veiller attentivement, et, au premier danger sérieux, de nous avertir par un coup de feu... Est-il instruit?...

— Oui, colonel.

— De la prudence et du courage.

— Soyez tranquille, je n'ai bu qu'une demi-bouteille d'eau-de-vie.

Accompagné d'un intrépide soldat, Jean-Louis résolut de pénétrer jusque dans l'intérieur des bâtiments, et de parvenir jusqu'à sa Fanchette. Ne le perdons pas de vue; voyons-le franchir le jardin, les cours, les premiers escaliers même; mais occupons-nous, en même temps, du marquis de Vandeuil, de Courottin et de leur escorte, que nous avons laissés discourant, disputant dans l'appartement de l'abbesse.

— Madame! s'écriait l'éloquent Courottin, les ministres de la religion, tout respectable qu'est leur caractère, doivent baisser la tête devant l'autorité royale appuyée sur la loi. Un père, madame, a le droit de réclamer son enfant

partout, même dans le tabernacle. Songez d'ailleurs que monseigneur le marquis de Vandeuil, ici présent, est le fondé de pouvoirs de monseigneur le duc de Parthenay, ministre d'Etat, chevalier des ordres du roi, gouverneur, pour Sa Majesté, des provinces de Poitou et d'Angoumois, lieutenant général des armées, etc., etc. Tout ce que je me fais l'honneur de vous dire doit vous convaincre de la nécessité de céder de bonne grâce à nos demandes.

C'était par des discours semblables que l'avocat rusé déterminait la vieille abbesse à envoyer chercher, par deux de ses religieuses, la fille du duc de Parthenay. Les deux religieuses revinrent seules, déclarant d'un air consterné que la sœur Marie avait abandonné sa cellule.

A cette nouvelle inattendue, la bonne abbesse se signa trois fois, et le marquis laissa échapper, sans respect pour les saintes mères devant lesquelles il se trouvait, la locution la plus hérétique dont un catholique pût se servir:

– Visitons nous-mêmes le couvent! s'écria Vandeuil; venez, mes amis!

Cette profanation était ce qui avait causé les cris et la rumeur que Jean-Louis avait entendus. Au moment où il revint avec son compagnon, le tapage était à son comble, et cela par deux bonnes raisons: la première, parce que l'avide Courottin, en s'acquittant du devoir de sa charge, avait laissé égarer ses mains sur... Rassurez-vous, mesdames; l'ex-clerc, fidèle à ses anciennes habitudes, en voulait beaucoup plus aux croix d'or des nonnes qu'aux autres bijoux; la seconde raison du tapage étaient les jurons et les gestes qui échappaient à l'escorte du marquis.

Maintenant que vous savez ce que fait Vandeuil et ce que veut faire Jean-Louis, occupons-nous un peu, si vous le permettez, de notre charmante Léonie, que chacun cherche et par monts et par vaux.

La pauvrette, à la réception de la lettre de son amant, s'était entendue avec la religieuse que Jean-Louis avait mise dans ses intérêts, et toutes deux, crainte de manquer au rendez-vous donné au jardin, attendaient depuis deux heures dans la chapelle du couvent que minuit vint à

sonner. Par malheur, notre jolie Fanchette ayant négligé, en entrant dans l'église, de tirer la porte à elle, cette porte entre-bâillée avait été aperçue par la tourière, qui conduisait, à onze heures trois quarts, Vandeuil, Courottin et leur suite, et aussitôt fermée à clef par cette dernière; de manière que, tandis que Jean-Louis se dépitait et faisait même autre chose, que Courottin pérorait, que Vandeuil jurait, et que les limiers de la police blasphémaient, Léonie et sa compagne s'efforçaient, depuis près d'une heure, de forcer cette maudite porte qui les empêchait d'aller rejoindre Jean-Louis. Enfin la serrure cède, et Léonie est libre... Les cris qui partent de l'intérieur l'arrêtent un moment, mais l'amour l'emporte, elle se recommande à Dieu, et, légère comme une sylphide, elle franchit les cours et pénètre dans le jardin; elle vole au mur de clôture, personne ne se présente à ses regards; effrayée de la solitude où elle se trouve, et plus encore du bruit qui parvient jusqu'à elle, Léonie cherche un abri: le couvert de tilleul est le premier qui s'offre à sa vue, elle y court. Un cri d'effroi parti du feuillage la fait tressaillir; néanmoins elle ose approcher, et se trouve bientôt près de la sœur Eulalie en larmes. Léonie s'informe de la cause des larmes de la religieuse; elle la plaint, la console, la presse même dans ses bras; elle l'y étoufferait peut-être; si elle savait!...

Tandis que tout ceci se passe, Jean-Louis et son compagnon se sont introduits dans le cloître. Ils se glissent légèrement, et parviennent aux cellules des novices. Comme ils traversaient un étroit corridor, le bruit des pas de plusieurs personnes parvient à leurs oreilles; une porte est devant eux; sans réfléchir ils l'ouvrent, entrent, et la referment doucement. C'était la chambre de Léonie... Le bruit des pas augmente; on s'approche, et plusieurs hommes s'arrêtent devant la chambre où Jean-Louis et son compagnon sont enfermés...

– Poursuivez vos recherches, dit une voix douce (le timbre n'en était pas inconnu à Granivel); je resterai seul ici; et, dans le cas où mademoiselle de Parthenay rentrerait, je serai à même...

— Il suffit... mes amis, laissons monsieur, répondit une autre voix.

Aussitôt on se remet en marche, et le corridor a bientôt repris son calme accoutumé. L'homme resté en faction, après s'être promené quelque temps de long en large, s'ennuya apparemment de cet exercice, car il s'approcha de la porte de la cellule, mit la main sur la clef, et pénétra dans l'intérieur.

A peine y est-il, que Jean-Louis s'élance sur lui, le terrasse, et lui mettant un pistolet sur la gorge, il le menace de lui faire sauter la cervelle au premier cri.

— Grâce! grâce! dit le patient d'une voix que la peur rend tremblante; au nom du ciel, ne me tuez pas! Hélas! messieurs, quel bénéfice retirerez-vous de la mort de l'infortuné Courottin?

— Courottin! s'écria Jean-Louis. Et il approcha une lanterne sourde de la pâle figure de l'avocat.

— Me connaîtriez-vous? reprit ce dernier en reprenant quelque assurance. Ah! s'il en est ainsi, charitable et honnête personne, vous ne voudrez pas causer la ruine d'une intéressante famille, dont le sort dépend de ma vie.

— Coquin! comment te trouves-tu ici?...

— Pardon, estimable connaissance; mais veuillez me dire auparavant à qui j'ai l'honneur de parler en ce moment?

— A Jean-Louis Granivel.

— Ah! valeureux colonel, que je suis aise de vous voir! pardon si je ne vous ai pas reconnu de suite; Mais la surprise... l'effroi... la nuit... tout cela fait... vous voyez, monsieur le colonel, le plus dévoué de vos serviteurs, un homme qui, chargé par le duc de Parthenay de l'ordre d'emmener sa fille hors de ces lieux, a tant fait, par des avis indiscrets et par le bruit excité à dessein, que la jeune fille a eu le temps de se soustraire au sort affreux qui la menaçait... et cela en dépit du marquis de Vandeuil, qui est ici.

— Il est ici, ce misérable?...

— Oui, monsieur le colonel, il vient pour enlever mademoiselle Léonie.

— Malheur à lui!... Mais parle, dis-moi ce qu'est devenue Fanchette?

— Je l'ignore en ce moment.

— Crois-tu qu'elle ait pu fuir ces lieux?...

— Non, colonel; les issues du couvent sont toutes gardées par les gens du marquis.

— Où peut-elle être?...

— Dans un coin de la chapelle ou du jardin, que sais-je?...

— Ecoute, Courottin, dit Jean-Louis en saisissant la main de l'avocat, qu'il pressa fortement dans les siennes; tu me connais: tu dois savoir que je suis ami aussi généreux qu'ennemi terrible; jure d'exécuter ce que je vais te prescrire, et je payerai généreusement tes services.

— Je le jure, répondit le tremblant Courottin.

— Pense bien, reprit Jean-Louis, que la moindre supercherie serait punie cruellement: cinquante louis, ou la corde.

— Je n'ai pas de choix...

— Que veux-tu dire, drôle?...

— Je m'explique clairement, je pense; je n'ai pas le choix, *ergo,* j'accepte les cinquante louis.

— Retiens bien mes ordres: dix minutes après que je serai descendu, tu appelleras au secours, et tu feras en sorte de retenir le marquis et ses gens le plus longtemps possible; pendant ce temps j'aurai visité la chapelle... Tu pourras dire alors que tu m'as vu; que je t'ai attaché à ce lit; et que tu m'as entendu parler de la chapelle; on y courra; j'espère alors n'avoir plus rien à faire dans ce couvent. Courottin, m'as-tu compris?...

— Parfaitement, intrépide colonel, parfaitement, et ma conduite vous le prouvera. Attachez-moi donc à ce lit, et fiez-vous-en à moi pour amuser le marquis et son escorte.

— Pense à mes promesses... je tiendrai l'une ou l'autre.

— Vous ne tiendrez que la bonne.

— Cela dépend de toi.

— Aussi est-ce pour cela que je vous l'affirme. Allons, laissez-moi, et partez... colonel! Dieu vous protège!... Adieu...

— Courottin, prie le diable de ne pas t'envoyer de mauvaises pensées... Adieu...

Tout en causant, Jean-Louis avait attaché Courottin au pied du lit de Fanchette, et ce ne fut pas sans avoir envié vingt fois le bonheur de l'avocat, bonheur que le matériel Courottin prisait fort peu. Cette besogne faite, Granivel et son compagnon sortent de la cellule et descendent les escaliers qui conduisent aux cours. Ils sont en face de la chapelle, ils y entrent. Jean-Louis, qui a l'œil à tout, s'aperçoit que la serrure de l'église a été forcée; rapide comme l'éclair, un trait de lumière vient le guider. Il devine que Léonie a pu être enfermée en ce lieu, et qu'enfin libre elle a dû courir au lieu du rendez-vous. Aussitôt, il vole et arrive au jardin. Fanchette n'y est pas; elle n'a peut-être point osé y rester à cette heure où la lune brille d'un vif éclat; où peut-elle être?... Le bosquet de tilleul est un refuge... oui, mais c'est là que sœur Eulalie... Jean-Louis hésite; il ne sait s'il doit pénétrer une seconde fois dans un lieu témoin d'une erreur bien cruelle, quoique assez douce. Un léger bruit le décide; il s'avance avec précaution, et entre dans le bosquet au moment où Léonie prodiguait les consolations les plus délicates à la sœur Eulalie.

Jean-Louis s'écrie:

— Fanchette!... Léonie se retourne, reconnaît son amant à la voix et à la taille, et se précipite dans ses bras. Cette fois, lecteur, je vous jure qu'il n'y eut pas de quiproquos.

Pendant que Jean-Louis et sa maîtresse, tout entiers aux plaisirs de se retrouver, se prodiguent les plus douces caresses, maître Courottin a si bien miaulé, que son aigre organe a fait accourir le marquis et ses estafiers. Alléché par l'espoir du gain, et retenu par la crainte de la corde, le subtil avocat débite imperturbablement et avec un front égal à celui du Grec Sinon, l'histoire dont il est convenu avec Jean-Louis. Au récit de l'avocat, le marquis, furieux, se répand en invectives contre les Granivel; il descend, escorté de sa troupe, et fond sur la chapelle avec la rapacité d'un vautour qui se jette sur sa proie.

Tandis qu'il ordonne dans l'église les plus exactes perquisitions, Jean-Louis, averti par les cris de Courottin des manœuvres de l'ennemi, entraîne sa Fanchette vers le mur où son échelle de cordes est placée. Sœur Eulalie, tremblante, s'attache au bras du compagnon de Jean-Louis, et conjure Léonie de ne pas l'abandonner à la fureur des nonnes. Jean-Louis fait la sourde oreille; mais Léonie, dont l'âme est le sanctuaire de toutes les pitiés, parle pour la religieuse:

— Mon cher Louis, sauvons-la!... dit-elle à son amant. Le colonel n'ose refuser, et il s'avance toujours. Arrivé au pied du mur, il appelle à voix basse l'homme qu'il a placé en sentinelle. Jacques reconnaît la voix de son chef, et, léger comme un chat, il paraît sur la crête du mur.

— Vite, l'échelle! s'écrie Jean-Louis.

L'échelle est placée; notre héros fait passer devant son compagnon; puis, prenant Léonie dans ses bras, il la présente au robuste Jacques, qui l'aide à gravir le cordage. Parvenue sur le haut du mur, Léonie est descendue avec les mêmes précautions du côte de la rue. Elle a touché la terre; elle est libre... Il était temps, car le marquis et ses gens, après avoir visité l'église, se répandent en vociférant, dans les jardins. Ils approchent, et aperçoivent Jean-Louis et la pauvre sœur Eulalie, qui seuls restaient encore au bas de l'échelle.

Plein de rage et d'amour, le marquis s'élance sur Granivel, et fait feu d'un de ses pistolets. Jean-Louis ne daigne pas recourir à des armes; d'un bras terrible il renverse son ennemi à moitié étourdi, et il allait probablement traiter de la même manière l'honnête escorte de son rival, lorsqu'un cri douloureux l'avertit de l'inquiétude de Léonie. Ce cri est le signal de la retraite; et le nerveux Jean-Louis, sans attendre que l'échelle de corde lui soit rejetée, s'élance, et gravit le mur qui le sépare de sa bien-aimée. Les limiers de la police restent ébahis, et Courottin crie au meurtre, en relevant le marquis, qui, prenant Eulalie pour sa cousine, ne pense point à se plaindre de sa chute... La pauvre religieuse est entourée, mise en voiture, et conduite à l'hôtel de Parthenay.

Laissons le marquis de Vandeuil s'applaudir de sa prétendue victoire; laissons la sœur Eulalie arriver à l'hôtel de Parthenay sans avoir adressé un seul mot à son prétendu cousin; laissons Jean-Louis conduire sa bien-aimée chez son père; laissons le père Granivel et l'oncle Barnabé accabler de caresses leur petite Fanchette; laissons enfin Jean-Louis faire un doux rêve, et bâtissons, en attendant la suite de cette histoire, deux ou trois châteaux en Espagne... C'est le moment.

CHAPITRE XXVI

Que votre sort est différent du nôtre,
Petits oiseaux, qui me charmez!...
Voulez-vous aimer? vous aimez;
Un lieu vous déplaît-il? vous passez dans un [autre.
Vous paraissez toujours sous le même plumage
Et jamais dans les bois l'on n'a vu les corbeaux
Des rossignols emprunter le langage.
Il n'est de liberté que chez les animaux.

Mme Deshoulières.

JE pense qu'il est inutile de parler au lecteur de la surprise que doit causer au duc et au marquis la vue de la sœur Eulalie prise si maladroitement, et cela par plus d'un, pour notre belle Léonie. Cette surprise se conçoit; elle fut grande, rien de plus naturel... L'affaire importante pour nous est de suivre mademoiselle de Parthenay, réinstallée dans la famille Granivel.

Il est huit heures du matin. Le père Granivel, l'oncle Barnabé et Jean-Louis sont réunis depuis deux heures, et causent ensemble de la jolie Fanchette, qui, devenue grande dame, n'a ouvert les yeux qu'à sept heures et demie. Jean-Louis parle de ses projets, le père Granivel sourit, et le pyrrhonien pense. Tout annonce en lui la fièvre de la composition: ses yeux brillent, ses lèvres s'agitent involontairement, et ses bras, portés souvent par la passion au-dessus de sa tête, ne font pas un trop vilain effet. Lekain

prétend que la passion seule peut excuser cette pose défectueuse. Quant à moi, je m'en rapporte à vous!... Mais ce n'est pas de cela dont il est question: qu'il vous suffise de savoir que Barnabé médite un des plus beaux discours qu'il ait jamais prononcés. Enfin, après une heure d'attente, Léonie, belle, jolie et fraîche, apparaît comme le soleil au mois de janvier, c'est-à-dire en vivifiant tout ce qui la regarde. Jean-Louis oublie son humeur; le père Granivel rit plus fort; et le pyrrhonien doute si jamais créature plus belle a embelli la surface de la terre. Un baiser déposé sur ses cheveux blanchis par l'âge et les méditations, achève de lui faire tourner la tête. Adieu le fil du discours, jamais il ne sera retrouvé. Lecteur, vous avez beau vous frotter les mains, c'est une perte!...

Quoi qu'il en soit, le pyrrhonien prend la parole, et, s'adressant à son neveu et à Léonie, il commence en ces termes le nouveau morceau que la situation lui suggère:

« Depuis la création du monde, j'ignore quand et comment elle s'est opérée, n'importe, ce ne sont pas là mes affaires, et j'y pense le moins possible; depuis, dis-je, la création du monde, l'homme, matière brute et méprisable, et dans ce nom générique je vous prie de croire que la femme est comprise, l'homme a toujours été léger, inconstant, cruel, perfide, menteur, inconséquent, fourbe, traître, médisant, calomniateur, voleur, menteur et impie... d'un autre côté... »

— Où veux-tu en venir, frère?...

— Frère, à cette conséquence, qu'il y a partout du pour et du contre; ainsi donc, l'homme, en même temps qu'il a été ce que je viens de vous dire, fut et sera toujours un modèle de persévérance, de constance, de douceur, de franchise, de véracité, de prudence, de droiture, de bonne foi, de charité, de désintéressement, de vertu et de piété. Ainsi donc...

— Ainsi donc, tu prétends...

— Que Léonie ne peut décemment rester ici; que Jean-Louis ne peut décemment l'y retenir, parce que nous ne pouvons décemment priver un père de sa fille. Or, mon

avis est qu'il faut reconduire notre chère petite Fanchette à l'hôtel de Parthenay.

— Ne l'ai-je donc sauvée, s'écria l'impétueux Jean-Louis, que pour la placer moi-même dans les bras de l'indigne marquis? Mon oncle, ce serait faire notre malheur à tous deux.

— Frère, Jean a raison.

— C'est possible; mais je crois n'avoir pas tort; et je crois encore, malgré le proverbe latin: *Non est sapiens qui dicit credebam*, que vous êtes tous deux de mon avis au fond du cœur. Allons, frère! allons, mon neveu! imitons la conduite des anciens preux, et prenons pour règle de ces actions cette maxime: « Fais que dois, advienne que pourra... »

Barnabé avait touché la corde de l'honneur; elle vibrait toujours au cœur de sa famille, et personne ne combattit plus son projet. Chacun, triste mais convaincu, se prépara au sacrifice héroïque auquel le pyrrhonien se faisait gloire de présider comme grand pontife. *Summus pontifex*.

Laissons les Granivel s'acheminer tristement vers l'hôtel du duc, et transportons-nous d'avance dans cette demeure somptueuse. Sœur Eulalie a été reconnue pour une étrangère; le duc est désespéré; le marquis furieux; et Courottin, qui avait servi Vandeuil pour être témoin d'une réunion qu'il ne concevait pas, se frotte les mains (en idée, lecteur; car notre avocat rusé était trop prudent pour laisser échapper le moindre geste qui pût déceler les sentiments qui l'agitaient intérieurement). Cependant, malgré toute la prudence dont il était doué, Courottin commençait à trouver sa position embarrassante. D'un côté le duc de Parthenay, avec un nom illustre, du pouvoir, une immense fortune; de l'autre Jean-Louis, avec un caractère décidé, entreprenant, terrible. Le duc est grand seigneur, mais les grands seigneurs commencent à n'être plus en odeur de sainteté. Jean-Louis est vilain, mais les vilains lèvent la tête; ils sont cent contre un, et ils ont en conséquence des bras, des jambes, et des têtes à perdre, cent fois plus que la noblesse. Chaque gentilhomme veut conserver; mais

chaque roturier veut acquérir. La lutte ne peut être douteuse.

Ces réflexions mélancoliques, que Courottin faisait *in petto*, refroidirent considérablement le zèle dont il se disait brûler pour l'illustre maison de Parthenay. Il jugea que ses affaires allaient s'embrouiller, et il se promit bien de nager entre deux eaux, jusqu'à ce qu'un parti eût écrasé l'autre. Beaucoup d'hommes en place, de nos jours, ont pensé et pensent encore comme Courottin; ils ont peut-être raison; du moins le pyrrhonien l'a dit, car il y a autant d'arguments pour que contre.

Pour en revenir au pyrrhonien, le voilà arrivé avec son frère, son neveu et Léonie dans cette rue du Bac, où est située la demeure du duc de Parthenay. Jean-Louis ne peut se faire à l'idée de frayer lui-même à Fanchette l'entrée de l'hôtel qu'habite le marquis; il ouvre la portière de la voiture avant qu'elle ne soit arrivée près de la fatale façade, et s'élance dans la rue, après avoir déposé sur les lèvres de Léonie un muet serment d'amour. Le bon père Granivel, à la vue de la douleur et de l'égarement de son fils, laisse couler d'abondantes larmes; il ne se sent pas le courage de regarder plus longtemps la jolie et pâle figure de Léonie presque mourante. Il serre la main de la jeune fille, et s'éloigne en silence.

La disparition de Jean-Louis avait semblé à Léonie l'arrêt d'une séparation éternelle. Immobile, glacée, l'excès de sa douleur lui fit garder un morne silence. Le pyrrhonien, tout entier à la composition du discours qu'il se proposait de prononcer au duc et au marquis, ne faisait, ne pouvait faire aucune attention à la jeune fille. C'est une chose fâcheuse, mais la philosophie rend égoïste et dur; le savant, tout entier à ses livres, n'a pas de larmes à donner aux malheureux; il ne pense qu'aux belles théories de tel docte, ou aux sombres rêveries de tel métaphysicien. Le réel n'existe pas pour lui: et cet homme qui cherche la vérité, qui veut tout sacrifier pour elle, vit sans cesse au milieu des chimères... La pauvre Léonie, me direz-vous, ne put faire ces remarques profondes, j'en conviens,

lecteur; c'est pour cela que je les fais moi-même. Continuons.

Léonie, appuyée sur le bras de Barnabé, descend de sa voiture et entre dans l'hôtel de son père; le suisse la reconnaît et pousse un cri de joie; les valets accourent aux cris du suisse, et font chorus: un d'eux, plus adroit que les autres, laisse ses camarades crier, et franchit les escaliers quatre à quatre pour avoir l'honneur, le profit, veux-je dire, d'être le premier à annoncer à monseigneur l'arrivée de mademoiselle; malheureusement pour ce valet intelligent, Courottin avait aperçu d'une des fenêtres de l'appartement du duc, le pyrrhonien et Léonie; prompt à tirer parti de tout, le subtil avocat s'élance, entre dans la chambre à coucher du duc, et lui apprend l'arrivée de sa fille. Le duc, transporté de joie, se lève, court à la croisée, voit sa fille, et dépose dans la main de Courottin une superbe montre enrichie de diamants; l'homme de loi accepte en s'inclinant; en ce moment, le valet entre, et proclame l'heureuse nouvelle.

— Bien! dit le duc, faites entrer.

Le domestique est consterné par l'air froid de son maître; il se retire confus, et Courottin le regarde en souriant ironiquement.

Tandis que ces petits épisodes se passent, le marquis s'est avancé précipitamment au-devant de sa cousine, et il veut lui donner la main pour entrer au salon; mais le pyrrhonien s'y oppose, déclarant que, jusqu'à ce que Léonie ait été remise dans les bras du duc, personne autre que lui ne peut réclamer la gloire de lui servir de protecteur. Le marquis ne répond rien à l'oncle Barnabé; il est si content de revoir celle qu'il regarde comme son inévitable proie, que son orgueil ne s'effarouche pas du préambule familier du philosophe.

Enfin la porte du salon s'ouvre, et Léonie est devant son père. A la vue du vénérable vieillard, la jeune fille s'écrie et se précipite à ses pieds.

— Dans mes bras! dans mes bras! ma chère fille, dit le duc, c'est là qu'est ta place... viens sur mon cœur!

— O mon père! que votre accueil est doux! et combien je vous dois de reconnaissance!...

— De la reconnaissance, mon enfant!... l'amour d'un père se paye d'autre monnaie... aime-moi.

— Ah! toute ma vie, mon père... Et la jeune fille enlace le vieux seigneur dans ses jolis bras, en lui prodiguant les caresses les plus tendres et les plus naïves.

— Je l'ai déjà dit, s'écria le pyrrhonien attendri, cette petite possède la logique du cœur.

Après les premiers moments accordés à la nature, le duc, se retournant vers Barnabé, lui demanda froidement ce qui pouvait le conduire chez lui.

— Voilà bien les grands seigneurs, répondit le pyrrhonien, ils nous croient trop heureux de pouvoir leur rendre service... Cette manière de penser est fort commode, car elle dispense de reconnaissance.

— Puis-je vous en devoir à vous, monsieur, qu'un jugement solennel a déclaré coupable de l'enlèvement de ma Léonie?

— Vraiment, monsieur le duc, c'eût peut-être été là le plus grand service que je pusse vous rendre. Vous devriez... Tenez, ne parlons pas du passé, *fuit*... et occupons-nous du présent. Je vous ramène votre enfant; la voilà, je la remets dans vos bras, mais c'est à une condition.

— A une condition? dit le marquis d'un air fier, avez-vous le droit de nous en imposer, vous, criminel échappé par la révolte au glaive de la justice?...

— Il est possible que j'aie ce droit que vous me déniez, et c'est un point sur lequel j'argumenterais volontiers avec vous à l'instant, si je n'étais obligé de discuter avec M. le duc sur une matière qui me tient au cœur... Ce qui est différé n'est pas perdu: nous nous reverrons...

— J'entends, reprit le marquis avec ironie: va, nous nous reverrons seul à seul chez Barbin...

— Une plaisanterie n'est pas un argument, monsieur le marquis...

— Un argument est souvent une sottise, monsieur Granivel...

— Alors vous argumentez souvent.

— Insolent!...

— Impudent!... Pour en revenir à l'affaire qui m'amène, reprit le pyrrhonien avec le sang-froid de la philosophie et sans daigner s'apercevoir du rouge qui couvrait le visage du marquis, je vous dirai donc, monsieur le duc, que je vous rends votre fille à une condition; cette condition la voici: vous me laisserez vous dire, sans m'interrompre, tout ce que je crois nécessaire de vous déclarer; acceptez-vous?...

— Je consens à vous écouter.

A ces mots le duc se mit dans un fauteuil, après avoir invité sa fille et son neveu à prendre place auprès de lui. Quant à Courottin, comme il était modestement debout dans l'embrasure d'une croisée, le duc oublia de le prier de s'éloigner, et il se vit, à sa grande joie, témoin oculaire et auriculaire d'un entretien qui pouvait peut-être le mettre à même de faire un coup de commerce.

Barnabé ayant toussé, craché, mouché, salué, tous préliminaires indispensables à un orateur qui entre en matière, prononça le discours suivant:

« Il est évident, etc., etc... »

Lecteurs, j'espère que vous me tiendrez compte de ces quelques points que je mets ici à la place du superbe discours de Barnabé. J'aurais pu, en le transcrivant, vous faire lire trente pages au moins de raisonnements que vous auriez déjà lues probablement, car il n'est pas que vous ne connaissiez l'ouvrage de M. de Courottin, procureur général, etc., sur la loi naturelle. Or, ce M. de Courottin étant le même que l'avocat Courottin que nous venons de laisser tout à l'heure dans l'embrasure des croisées de l'appartement du duc, il est absolument inutile de vous mettre sous les yeux un discours qu'il donna comme sien au public dans son célèbre ouvrage. La digression que je viens de me permettre n'étant à autre fin que pour vous prévenir de ce plagiat littéraire, je vous engage à relire, si vous en avez le temps, le chapitre intitulé: *Des devoirs réciproques des enfants et des pères*. Cela fait, retournez en esprit à

l'hôtel de Parthenay, et prêtez l'oreille; le pyrrhonien a fini, et le duc répond:

— Monsieur Barnabé, votre discours est superbe, mais il n'excuse pas la conduite que vous avez tenue envers moi. Je veux bien l'oublier en faveur des efforts que vous avez faits pour décider votre famille à me rendre ma fille; je ferai plus même, je consens à mettre un prix au service que vous m'avez rendu en cette dernière occasion; parlez, qu'exigez-vous?.

— Rien pour moi, rien pour mon frère, rien pour Jean-Louis; car la vertu ne se paye que par la vertu; seulement, je vous conjurerai de jeter les yeux sur votre charmante Léonie, et de prendre en pitié son malheur.

— Son malheur! monsieur Granivel.

— C'est le mot propre, monsieur le duc; votre rang, vos richesses et vos honneurs ne seront qu'une peine de plus pour cette enfant, si vous oubliez de consulter son cœur; ce cœur, naïf et sans détours, vous dira: « Je ne puis vivre sans Jean-Louis!... »

— Superbe péroraison, et digne de l'exorde, dit le marquis en levant les épaules avec un sourire de pitié. Quoi donc! mademoiselle de Parthenay ne saurait vivre si la noblesse de son sang ne se déshonore?...

— Quelle pitoyable logique! s'écria le pyrrhonien en interrompant le marquis. Monsieur de Vandeuil, il paraît que vous n'avez pas lu Spinoza?...

— De pareilles discussions sont inutiles, dit alors le duc, car elles ne peuvent produire aucun résultat satisfaisant... Ma fille, ajouta le vieux seigneur en se levant, embrassez votre ancien ami, je le permets.

— C'est poliment me donner mon congé, reprit Barnabé: n'importe, je n'en presserai pas moins contre mon cœur la fille dont j'ai cultivé l'enfance... Viens, ma petite Fanchette, viens dire adieu au pauvre professeur, et embrasser dans moi toute la famille.

Léonie se précipita dans les bras du pyrrhonien en pleurant; elle y déposa tout bas le serment d'aimer toujours Jean-Louis; elle y aurait déposé pareillement toutes ses

craintes, toutes ses inquiétudes, si le duc, la prenant par la main, ne l'eût entraînée dans un autre appartement.

— *Spes amoris valete*, s'écria la pyrrhonien en la suivant des yeux.

— Monsieur Granivel, dit Courottin à l'oncle Barnabé en descendant avec lui l'escalier de l'hôtel, que pensez-vous que M. le colonel Jean-Louis fasse dans la circonstance actuelle?

— Je ne sais, mon garçon; cependant, le meilleur parti, je crois, serait de relire attentivement le chapitre 357[e] de mon traité des passions, article *Résignation*.

Là-dessus, le philosophe et l'avocat se séparèrent, Barnabé rêvant au chapitre 357[e], et Courottin aux moyens de pousser sa fortune.

CHAPITRE XXVII

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde:
L'adroit, le vigilant et le fort sont assis
A la première et les petits
Mangent leur reste à la seconde.

La Fontaine.

Grandia saepe quibus mandavimus hordea sulcis
Infelix lolium et steriles dominantur avenae.

Virgile, égl. V.

ICI, lecteurs, si vous voulez bien le permettre, nous enjamberons par-dessus trois longues années. Vous sentez que je ne puis vous raconter de l'histoire de Léonie et de Jean-Louis que ce qu'il y a de racontable; c'est pourquoi je me dispenserai d'entrer dans des détails fort ennuyeux pour vous et pour moi. Toutefois, pour vous mettre au courant des aventures de nos héros, je vous dirai, avec le plus de concision possible, ce que firent, durant ces trois tristes années, Jean-Louis, Léonie et les principaux personnages de ces véridiques mémoires.

Vous n'avez pas oublié, j'espère, que mon chapitre cinq finit quelques jours après la prise de la Bastille (14 juillet 1789). Ce jour la Révolution fut décidée, car le fait y donna un croc en jambe au droit. Moi qui n'aime pas les révolutions, la Révolution française moins que toutes les autres, je passerai légèrement sur des événements qui ne rappellent que de douloureux souvenirs: ce n'est pas que

je ne puisse parler hautement de ma conduite à cette époque; elle fut irréprochable, j'ose le dire, et je défie qui que ce soit de pouvoir m'accuser d'avoir convoité le bien d'autrui ou dénoncé mon ennemi; d'avoir accepté des places sous le directoire, et, qui pis est, avant. Il y a de bonnes raisons pour cela, et mes amis en connaissent tous la véracité... Revenons à nos gens. Le duc de Parthenay, qui aimait encore moins que moi la Révolution française, fit tout ce qu'il put pour en arrêter le cours irrésistible; voyant ses efforts inutiles, il jugea convenable de penser à lui, et crut devoir éviter à M. de Robespierre et consorts la peine d'inscrire son nom sur les tablettes de proscription: il émigra, et fit bien; d'autres cependant ont pu faire mieux.

Pendant qu'il parcourt l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie, et que son neveu le marquis de Vandeuil se bat à l'armée des princes, Jean-Louis se bat aussi de son côté; mais, comme il n'était ni gentilhomme ni fermier général, il portait le mousquet dans les armées républicaines. Il ne le porta pas longtemps, car, à la première affaire, ses égaux, les citoyens composant le bataillon des volontaires de Paris, le nommèrent commandant d'une voix unanime. A cette époque on avançait lestement, d'abord, parce que la plupart des officiers avaient quitté leurs corps pour rejoindre l'armée de Condé, ensuite parce qu'on se faisait tuer en nombre suffisant pour ne pas avoir le temps de vieillir dans un grade. Ainsi donc, Jean-Louis qui était brave, plein de bonheur et de génie, fit un chemin rapide. Commandant, colonel, adjudant général, général de brigade, général de division, il arriva aux plus éminentes dignités militaires en moins de temps qu'il n'en faudrait aujourd'hui pour devenir capitaine.

De leur côté, le père Granivel et l'oncle Barnabé s'étaient lancés dans la carrière des honneurs et de la fortune. Le pyrrhonien, brûlé du désir de pérorer en public, avait tant fait et tant dit, qu'il parvint à entrer à la constituante, aidé par son nom déjà célèbre et par celui de son neveu. Le père Granivel, dont les goûts étaient plus tranquilles, ne s'occupa que du soin d'agrandir une fortune déjà fort

honnête; il acheta, vendit, racheta et revendit, tant et si bien, qu'il se trouva, en quelques années, possesseur d'immenses richesses. Ce bonhomme aimait les choses solides; aussi fit-il de fort belles acquisitions en terres et châteaux; entre autres biens qu'il acheta, il est convenable de vous instruire, lecteur, que la plus grande partie des propriétés du duc de Parthenay passa dans ses mains, et cela par amour pour Jean-Louis, comme vous l'apprendrez plus tard.

Pendant que le père Granivel s'enrichit, que son fils combat et se couvre de gloire, et que Barnabé pérore longuement et fréquemment dans la Constituante, la Révolution marche son train; les journées des 10 août, 2 et 3 septembre arrivent, précédées et suivies de journées aussi épouvantables; enfin, l'infortuné Louis XVI est mis en jugement par la Convention.

Cet acte illégal trouva dans le pyrrhonien l'adversaire le plus éloquant; bravant le danger flagrant qu'il y avait à défendre le monarque abandonné, Barnabé monta à la tribune et y prononça plusieurs discours dignes de passer à la postérité la plus reculée, et, mieux que cela dignes d'arriver au cœur de tout homme juste. Son éloquence fut infructueuse, elle ne put sauver l'honnête homme roi, et faillit le perdre lui, fou passionné de la vertu; et voici comme: n'osant pas l'accuser de compassion pour le malheur, dans la crainte de dénoncer publiquement la servitude des représentants de la nation, les montagnards le dénoncèrent comme aristocrate; à cette singulière nouvelle, Barnabé, qui avait alors l'âme moins gaie que jamais, pensa mourir de rire. Lui, Barnabé Granivel, philosophe pyrrhonien, fils et frère de charbonniers, lui, aristocrate!... vous conviendrez que cela était fort drôle. Le plus comique de l'aventure, je dis comique, parce que l'aventure finit heureusement, sans cela notre langue ne posséderait pas de mots assez énergiques pour peindre l'horreur et le mépris, ce furent les bases de l'accusation. Dans la visite domiciliaire qui fut faite chez le philosophe, on saisit dans ses papiers un traité sur l'immortalité de l'âme, et un panier de vin d'Espagne.

— Trahison! trahison! s'écrièrent les frères et amis; le coquin ose écrire qu'il y a beaucoup de raisons excellentes en faveur de la croyance de l'immortalité de l'âme! il ose de plus soutenir l'existence d'un Dieu! de plus encore, il possède des bouteilles de vin d'Espagne! Comprenez-vous, citoyens? du vin d'Espagne!... connivence avec l'étranger, agent de Pittet Cobourg: A mort! à mort!... Là-dessus, maître je ne sais qui brocha un réquisitoire, et Barnabé fut condamné comme aristocrate enragé. Ce n'est pas tout; comme tous les parents d'un tel homme devaient être coupables au premier chef, le père Granivel, qui, en ce moment, s'amusait à planter un jeune bois, fut englobé dans la fatale proscription, et envoyé à la Conciergerie.

Ici, lecteur, se place naturellement et sans effort la seule action, je ne dis pas désintéressée et vertueuse, mais humaine, dont Courottin, alors un des plus influents magistrats révolutionnaires, se soit rendu coupable dans tout le cours de sa longue carrière. A la nouvelle de la condamnation des Granivel, il sentit son cœur saisi d'une pitié involontaire. Il se rappela les nombreux bienfaits dont il avait été comblé par cette généreuse famille; et, comme il lui était impossible de faire le bien uniquement pour le bien, il pensa aussi à la reconnaissance qu'elle ne manquerait pas d'avoir pour l'homme qui parviendrait à la sauver du trépas. Ces réflexions, renforcées par l'idée que le général Jean-Louis, dont le nom était dans toutes les bouches, pouvait, par son crédit, procurer un avancement rapide à celui qui saurait mériter sa protection, décidèrent Courottin: il résolut donc de tout tenter pour faire suspendre l'exécution de l'arrêt du comité de salut public.

Pour parvenir à ce but difficile, il fallait beaucoup d'adresse, Courottin n'en manquait pas, et voici comment il se conduisit. Il commença d'abord par applaudir au jugement qui condamnait les Granivel, puis il se vanta d'avoir découvert un vaste complot dont ces derniers tenaient les fils. Grâce à Dieu, les coquins sont quelquefois bien bêtes. Ils se laissèrent donc éblouir par le phébus de Courottin, qui demanda et obtint un sursis à la condam-

nation de Barnabé et de son frère, afin de pouvoir interroger les prisonniers sur les complices de leur rébellion. Le sursis accordé, Courottin écrivit, par un homme sûr, au général Jean-Louis, que son père et son oncle, condamnés à la peine capitale, devaient être exécutés aussitôt l'expiration d'un sursis accordé à la demande du citoyen Courottin, connu par son ardent patriotisme.

Tranquille alors, notre habile avocat se mit à écrire au comité de salut public rapports sur rapports touchant la conspiration Granivel, si bien qu'il vint à bout d'embrouiller tellement les choses, que le général devait avoir deux fois le temps d'agir pour sauver ses parents; aussi le fit-il, et d'une manière qui mérite d'être racontée.

Jean-Louis était à la veille de livrer bataille, quand l'exprès dépêché par Courottin lui remit la missive de ce dernier. Instruit du danger de sa famille, il veut voler à son secours, mais l'honneur et le salut de l'armée le retiennent au camp. Il crut concilier ce qu'il devait à sa patrie et à ses proches en écrivant la lettre suivante au comité de salut public:

« Je viens d'apprendre que mon père et mon oncle sont condamnés à mort. Je livre demain bataille à l'ennemi; après l'avoir gagnée, je marche sur Paris avec mon armée, et malheur à vous si... »

Le général termina cette lettre à cette suspension, soit parce qu'il n'eut pas le temps d'en dire davantage, soit, et ceci est plus probable, qu'il se ressouvînt d'avoir entendu le pyrrhonien vanter beaucoup le *si* spartiate.

Quoi qu'il en soit, la lettre du général Granivel, portée aux membres du comité de salut public par deux des anciens chenapans qui avaient suivi Jean-Louis en Amérique, en imposa tellement à ces juges iniques, que l'oncle Barnabé et le père Granivel furent mis secrètement en liberté, avec invitation très-pressante de quitter Paris dans vingt-quatre heures.

Comme les vingt-quatre heures allaient expirer, la majorité de la Convention, qui depuis longtemps se laissait dominer par une douzaine de misérables, trembla pour

elle, et la peur lui donna ce qui lui manquait, je veux dire du courage. Elle parla, cria, menaça, tempêta, et finit par mettre hors la loi ses tyrans et les nôtres. Le peuple, loin de faire un pas pour défendre les scélérats qu'on croyait redoutables, montra, par sa joie approbative, combien de pareils monstres étaient loin de posséder son amour.

Maintenant, lecteurs, que voilà nos amis sauvés, maintenant que Jean-Louis, devenu un grand capitaine, excite l'admiration de toute l'Europe, occupons-nous un peu de cette pauvre Léonie, que nous avons perdu de vue depuis longtemps. Le duc et sa fille employèrent les premières années de leur émigration à parcourir les pays étrangers, avec l'attention de gens qui ont la sagesse de mettre à profit jusqu'aux malheurs qui leur arrivent. Pendant ce long exil, leurs yeux furent constamment fixés vers les terres natales, dont l'entrée devenait chaque jour plus difficile pour eux. Après de longues tempêtes, les nuages qui couvraient le ciel de la France commencèrent à se dissiper peu à peu, et il fut permis d'espérer. Quelques pas vers le bien furent faits, d'autres suivirent, et l'on se remit à parler français: enfin, l'on sortit tout à fait de ces longues et cruelles aberrations. Chacun put fouler sans danger le sol chéri de sa patrie; chacun put vivre en paix sous le ciel natal. Heureux et sages ceux qui, retrouvant une patrie, déposèrent tous leurs ressentiments à la frontière!

CHAPITRE XXVIII

Fais tête au malheur qui t'opprime
Qu'une espérance légitime
Te munisse contre le sort.
L'air siffle: une horrible tempête
Aujourd'hui gronde sur ta tête;
Demain tu seras dans le port.

J.-B. Rousseau.

... Non, si male nunc, et olim
Sic erit...

Horace.

LE duc et sa fille furent des premiers à profiter de l'amnistie accordée aux émigrés. M. de Parthenay revint beaucoup plus pauvre, mais aussi beaucoup plus fier qu'avant la Révolution. Le contraire arrive aux gens de rien et aux âmes étroites; le malheur les avilit. Aussitôt qu'il fut arrivé à Paris, le père de Léonie s'occupa du soin de rassembler les débris de son ancienne opulence. Il avait prêté de fortes sommes à des gens dont la mémoire se trouva tout à coup en défaut. Ses gens d'affaires, qui, à son compte et au mien, devaient être en avance, se trouvèrent, comme par enchantement, en arrière de beaucoup; ils le dirent et le soutinrent, du moins. A travers cette foule de voleurs, au pauvre sot d'honnête homme se trouva, je dis un pauvre sot, car les esprits forts ont prouvé que la probité était une sottise: c'était un ancien valet de chambre de M. de Parthenay, lequel valet de chambre, ayant fait à la chasse une chute qui ne lui permit plus de continuer son

service auprès de son maître, reçut, comme dédommagement et comme retraite, le bail d'une assez jolie ferme. Ce brave homme, non-seulement mit de côté pendant l'émigration, et cela fort scrupuleusement, tous les loyers de la ferme, mais encore, lorsque le duc fut déclaré hors la loi comme émigré, il acheta à vil prix le bien dont il était fermier. Ayant appris le retour de son ancien maître, il monta son petit bidet, et s'achemina tranquillement vers Paris.

Léonie et son père étaient sur le point de quitter la capitale, pour aller visiter les différentes propriétés qu'ils avaient possédées, lorsqu'un matin Antoine Daupé se présenta à l'humble logement de son ancien maître. Le vieux serviteur, qui jadis avait présenté ses hommages au duc dans le magnifique hôtel de Parthenay, ne put, sans répandre des larmes d'attendrissement, se voir annoncer par la fille de son seigneur; M. de Parthenay reconnut de suite son ex-valet de chambre.

— Te voilà, mon cher Antoine, lui dit-il gaiement, qui t'amène à Paris?...

— Monseigneur, c'est mon devoir...

— Va, mon ami, ne me donne plus un titre que je n'ai jamais prisé autant qu'il a été envié; du reste, je ne suis plus qu'un pauvre diable comme toi.

— Pauvre, monseigneur! j'espère bien que non. Quant au titre que je vous donne, j'ignore si on a eu le droit ou non de vous l'ôter; tout ce que je sais, monseigneur, c'est que je continuerai à vous traiter avec autant de respect dans votre malheur que vous avez eu de bontés pour moi dans votre fortune.

— Bon Antoine, s'écria Léonie, touchée de la conduite du fermier, pourquoi faut-il que mon père ne puisse récompenser tant de fidélité!...

— C'est déjà fait, mademoiselle; cependant, si monseigneur le veut, il y aura moyen de me rendre tout à fait content.

— Parle, mon cher Antoine, dit le duc.

— Monseigneur, vous saurez donc, reprit le fermier d'un

air embarrassé, que j'ai acheté la ferme dont vous m'avez donné le bail.

— Eh bien! dit M. de Parthenay avec fermeté, as-tu fait une bonne affaire?...

— Excellente, monseigneur, car je n'ai payé le bien que le quart de sa valeur.

— Je t'en félicite.

— Monseigneur...

— Que me veux-tu?

— Monseigneur, si vous n'avez pas été mécontent de moi, j'oserai vous demander un nouveau bail de dix ans pour notre ferme des Chenettes.

— Plaisantez-vous, Antoine?...

— Monseigneur, pardon...

— Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez acheté cette ferme?...

— Oui, monseigneur, à votre compte.

— A mon compte, dis-tu?... s'écria le duc.

— Oui, monseigneur. Monseigneur doit se rappeler que je n'ai pas payé le loyer depuis 1788; ce loyer, je le devais en grains et fourrages; monseigneur étant de l'autre côté, je n'ai pu le lui payer; je l'ai donc placé de côté. Les blés sont devenus chers, j'ai vendu ceux de monseigneur; bref, lorsque la ferme a été mise en vente, je me suis trouvé assez de fonds pour l'acheter... J'ai bien fait quelques petites avances, mais monseigneur est trop juste pour ne pas m'en tenir compte en rentrant dans son bien...

Le ton franc et sincère d'Antoine, la probité bien connue de cet ancien serviteur, ne permirent pas au duc de douter d'une action réellement extraordinaire pour le temps et les personnes. Fortement ému, il prit la main de son fermier et la serra dans les siennes en silence. Pour Léonie, comme les femmes sentent mille fois plus vivement que nous, sa reconnaissance et son admiration éclatèrent plus ostensiblement. Elle se jeta dans les bras du fermier, et l'embrassa avec une effusion de cœur que Jean-Louis aurait payée un million. A cette marque de la plus haute estime,

les joues d'Antoine se couvrirent du vermillon de l'honneur:

— Morbleu! s'écria-t-il, il y a plus de profit qu'on ne pense à être honnête homme!...

Cette exclamation fit sourire Léonie et son père. Laissons-les savourer tranquillement les délices d'une bonne action; laissons-les former de doux projets de repos en quittant Paris pour se rendre dans la Bourgogne; et retournons au général Jean-Louis, à son père et à l'oncle Barnabé.

La nouvelle de l'arrivée de M. de Parthenay et de sa fille parvint promptement jusqu'à eux. Jean-Louis sentit battre son cœur aussi fort que pour la gloire. Le père Granivel mit ses guêtres de peau, et l'oncle Barnabé prépara un discours qu'il regarda, d'avance, comme son chef-d'œuvre d'éloquence. Cette fois, le père Granivel, qui avait toute sa vie montré la plus grande déférence pour les conseils du pyrrhonien, s'avise de ne vouloir en agir qu'à sa tête. Il pria donc son frère de remettre dans sa poche le superbe discours qu'il avait composé pour l'édification de M. de Parthenay, et voulut se charger seul des soins de l'ambassade. Jean-Louis, qui, comme les amoureux, était d'une poltronnerie excessive, fit quelques représentations à son père, craignant toujours que le bonhomme, avec les intentions les plus droites et les plus amicales, ne vînt à entraver ses amours. Le pyrrhonien, vingt fois plus têtu qu'un amoureux, se fâcha presque, à l'idée de remettre en poche le sublime morceau d'éloquence qui devait établir le bonheur de la famille et sa gloire. Il disputa, argumenta, querella, pour conserver la parole; le père Granivel fut ferme, et, comme la fermeté en impose toujours, même à la raison, il obtint gain de cause, et resta seul chargé du soin de l'entreprise. Voilà donc M. Granivel en chaise de poste, galopant sur la route d'Arpajon, et gagnant la ferme des Chenettes, où il avait appris que M. de Parthenay et sa fille étaient retirés. Le bruit inusité d'une voiture à quatre chevaux attira l'attention des habitants de la ferme.

— Qui peut venir nous voir?... disait le bon Antoine.

— Serait-ce une nouvelle persécution? pensait Léonie.

Le duc ne dit et ne pensa rien à ce sujet, car, depuis quelques minutes, il était plongé dans les profondes réflexions que lui avaient suggérées la lecture d'une lettre de son neveu, le marquis de Vandeuil, qui, pauvre, errant et poursuivi, parcourait en ce moment les montagnes des Vosges.

La porte de la chambre s'ouvrit donc sans que le duc eût fait la moindre attention au bruit qui se passait autour de lui. Un cri poussé par Léonie qui venait de reconnaître le père Granivel l'arracha enfin à l'espèce de stupeur dont il paraissait accablé.

Pendant que le duc rappelle ses esprits et se frotte les yeux en regardant ce qui se passe autour de lui, le père Granivel presse sur son cœur celle qu'il nomme toujours sa jolie Fanchette: il l'étouffe presque à force d'amitiés; enfin, lorsque son cœur, moins plein de joie, lui permet de parler, il s'écrie:

— Chère Fanchette!... est-ce bien toi que je revois?... voilà bien tes deux grands yeux si doux, voilà bien ton frais visage... ton charmant sourire... Hélas! pauvre enfant, je reconnais tous les traits de ma Fanchette, mais je cherche en vain cette expression de bonheur et de gaieté qui embellissait la jeune fille de la rue Thibautodé... tout cela a disparu en même temps que les grandeurs, et les soucis sont venus fondre sur toi... Au moins, si tu retrouvais les biens précieux que tu possédais jadis, maintenant que tu as perdu les richesses de convention qui ont causé ton malheur et tes ennuis, il n'y aurait que demi-mal!... mais, rassure-toi, je viens ici porteur de bonnes nouvelles, et, si ton père y consent...

— Mon père? dit alors Léonie en prenant la parole, le voici...

Elle montrait du doigt au vieillard le duc, qui, debout devant un fauteuil sur lequel il était tout à l'heure anéanti, regardait le père Granivel d'un air étonné et mécontent.

— Quoi! c'est là M. de Parthenay?... par ma foi, je ne l'aurais pas reconnu... Bon Dieu! je n'aurais jamais cru, ajouta le bonhomme à voix basse, que l'exil et la perte d'un titre pussent changer à ce point un homme.

— Aussi n'est-ce point l'exil et la perte d'un titre seuls, monsieur Granivel, reprit le duc, qui avait entendu l'espèce d'*à parte* du père de Jean-Louis; non, ce n'est point à eux qu'il faut attribuer ce changement et l'altération de mes traits, mais bien aux infortunes augustes et sacrées dont j'ai été le témoin, infortunes qui ordonnent à toutes les douleurs de se taire devant elles.

— Je vous estime, monsieur Parthenay, reprit le père Granivel en serrant affectueusement la main du duc; pardon si je ne vous donne pas le titre que vous croyez sans doute toujours vous appartenir; mais j'ai pensé que, dans votre situation actuelle, il vous rappellerait des pertes que vous déplorez à de si justes titres.

— Je vous remercie de votre remarque, monsieur Granivel, dit le duc en souriant avec amertume; elle me fait souvenir que la nation ne nous a accordé que le droit de mourir sur le sol qui nous appartient.

— Ah! monsieur Parthenay, vous pensez mal de la nation; elle est plus grande et plus équitable que vous ne le pensez; veuillez un peu réfléchir, et me dire si...

— Brisons-là, monsieur Granivel; mon intention n'est pas d'ouvrir un cours de politique... Faites-moi l'honneur de m'apprendre de suite le sujet qui me procure l'avantage de vous posséder dans le modeste domaine qui me reste.

— Volontiers... aussi bien est-ce la seule chose importante, monsieur Parthenay; vous me connaissez?...

— Oui, monsieur Granivel, j'ai cet honneur...

— Vous savez que j'ai servi pendant seize ans de père à votre fille, et que, pendant ce long espace de temps, je n'ai cessé d'avoir pour elle l'amour et la tendresse que ce titre impose?

— Je le sais, et il n'a pas dépendu du moi de vous donner des preuves de ma reconnaissance.

— Ces choses-là ne se payent pas, monsieur Parthenay, ne se payent pas avec de l'argent, veux-je dire, car je viens vous offrir le moyen de vous acquitter envers moi.

— Ah! parlez, et ne doutez pas...

— Ecoutez-moi: vous vous rappelez qu'en 1789 je vins vous trouver, moi Boniface Granivel, pour vous demander votre fille (à vous alors monseigneur le duc de Parthenay) pour mon fils Jean-Louis, qui se mourait d'amour pour elle, et réciproquement. Ma demande fut alors rejetée bien loin, et vous savez ce que mon frère le philosophe fit pour vous forcer à donner Fanchette à l'homme désiré; peines et paroles inutiles! vous étiez grand seigneur, nous étions charbonniers. Aujourd'hui les temps sont changés: mon frère est du Conseil des Cinq-Cents, je suis des Anciens, et mon fils Jean est le premier général de l'Europe. Eh bien! monsieur Parthenay, je viens encore à vous, avec les mêmes intentions qu'en 1789; me ferez-vous la même réponse?...

— La même, monsieur Granivel. Ma fille, unique héritière à cette époque de l'illustre maison de Parthenay, était placée trop haut pour pouvoir descendre jusqu'à vous; maintenant, que le malheur l'a divinisée, vous êtes placés trop bas, malgré vos titres, votre fortune et le rang de votre fils, pour qu'elle puisse donner la main à votre fils, et l'élever jusqu'à elle.

— Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur de Parthenay?...

— Que je refuse positivement les vœux du premier général de l'Europe, pour la plus pauvre fille du département.

— Savez-vous bien, monsieur Parthenay, que mon fils aura plus de trois millions de fortune?

— J'en suis enchanté pour lui.

— Savez-vous que tous les biens de votre famille, notamment votre belle terre de Parthenay, sont devenus miennes propriétés?...

— Je souhaite que vous y représentiez d'une manière digne de ses anciens maîtres.

— Savez-vous bien enfin que je vous rends, à vous, tous ces biens qui vous ont naguère appartenu; que je donne, en outre, tout ce que je possède aux jeunes époux, si vous consentez à combler les vœux de mon fils?

— Je refuse, monsieur Granivel.

— Vous êtes fou, monsieur Parthenay.

— Je pardonne cette expression à votre nouvelle fortune; vous n'y êtes pas encore assez habitué pour être resté modeste.

Cette remarque, dont le père Granivel sentit au fond du cœur la justesse, fut suivie d'un moment de silence: ce dernier le rompit par les exclamations suivantes:

— Refuser mon fils!... le général Granivel, avec trois millions!... un homme qui n'a plus rien!... des jeunes gens qui s'aiment depuis tant d'années, etc... Léonie, pendant ce temps-là, tenait les yeux baissés, et semblait une victime résignée. Enfin, après un déluge d'exclamations plus ou moins pathétiques, le père Granivel, se tournant brusquement vers le duc, lui dit:

— Il me paraît, monsieur, que votre intention est que notre chère Fanchette ne se marie jamais?

— Qui peut vous le faire croire, monsieur Granivel?

— Pardieu! le refus extraordinaire que je viens d'essuyer!... vous ne trouverez jamais mieux que ce que je vous offre...

— J'ai trouvé, monsieur Granivel.

— Il serait possible!... Peut-on savoir quelle est cette merveille?...

— C'est, monsieur Granivel, un brave gentilhomme qui a tout sacrifié pour son prince, qui a combattu pour lui, et versé son sang sur le champ de bataille; c'est un homme, monsieur Granivel, à qui il ne reste plus rien sur la terre que mon amitié, et qui, par cette raison, ne la perdra pas. Ma Léonie acquittera les dettes de son roi en partageant avec un brave officier le peu de fortune que le ciel lui a laissée.

— Fort bien, monsieur Parthenay, votre Léonie transférera son bonheur et ses espérances à un homme qui, sans doute, n'a pour lui que votre amitié et sa conformité d'opinions avec vous; beau mari, ma foi, pour une jeune fille, qu'un vieil officier quinteux, bourru, misanthrope et invalide!

— Tel n'est point le marquis de Vandeuil.
— Quoi! ce serait l'ex-marquis de Vandeuil... votre neveu?...
— Lui-même.
— Morbleu!... il fait bien d'être dans la misère, car sans cela j'en dirais de belles sur son compte!... Mais ce mariage ne s'accomplira pas... Rassure-toi, ma bonne et jolie Fanchette, tu n'es pas encore madame de Vandeuil... Je pars, je remonte en voiture, et nous verrons; nous verrons, monsieur Parthenay, si... Corbleu! nous verrons, vous dis-je, monsieur...

Le père Granivel, transporté de colère, s'en alla en répétant:

— Nous verrons, monsieur Parthenay. Son courroux toutefois ne fut pas tel, qu'il oubliât d'embrasser plusieurs fois la pauvre Léonie, qui, pâle et mélancolique, semblait une victime vouée au supplice.

Laissons le père Granivel courir la poste pour aller apprendre à son frère et à Jean-Louis le mauvais succès de son ambassade, et transportons-nous un moment dans les montagnes des Vosges, où le marquis de Vandeuil erre depuis quinze jours. Apercevez-vous un homme assis auprès de ce buisson d'aubépine?...

— Oui.

— Regardez-le; il lève les yeux vers le ciel, et porte une main désespérée sur son front... Après quelques minutes de réflexions, il sort de sa rêverie, prête l'oreille, et semble craindre quelque danger. Voyez-le se blottir dans le fond d'un fossé; son regard est sombre et hagard, et sa main est armée d'un pistolet. Le malheureux attend-il un ennemi? Le besoin ou le crime dirigent-ils son bras? Un pas de chevaux se fait entendre, et un vieillard et son domestique sortent de l'épais chemin de la forêt. Ils s'avancent vers l'inconnu; celui-ci a quitté sa posture, a resserré son pistolet. Il n'a rien à craindre sans doute des étrangers; bien loin de là, il s'avance vers eux avec l'intention de lier conversation. Ecoutons.

Lecteurs, si vous voulez le permettre, je vous instruirai, dans le chapitre suivant, de ce qu'étaient les hommes que je viens d'offrir à vos regards. Qu'il vous suffise, pour le moment, de savoir que vous les connaissez quoique vous soyez bien loin de vous douter de ce qu'ils peuvent être... surtout le vieillard.

CHAPITRE XXIX

Raro antecedentem scelestum
Deseruit pede poena Claudo.

Horace, *Odes III*, liv. III.

Il est donc en naissant des races condamnées,
Par un triste ascendant vers le crime poussées,
Que formèrent des dieux les décrets éternels,
Pour être en épouvante aux malheureux [mortels?

Voltaire, *les Pélopides*, acte I, sc. I.

SACHEZ, lecteurs, que le chemin sur lequel se rencontrent les deux hommes que nous venons de quitter un moment est une route de traverse. Il est six heures du soir, la campagne est déserte, et personne, Dieu excepté, ne peut voir ce qui va se passer dans ce lieu solitaire.

Le vieillard qui chemine à cheval s'est aperçu promptement qu'un étranger sorti d'un fossé s'avance près de lui avec l'intention de l'aborder. Il dit quelques mots au domestique qui l'accompagne, et ce dernier tire deux grands pistolets des fontes de la selle de son cheval, les arme et se tient sur ses gardes. Le vieillard lui-même s'arme d'une paire de petits pistolets, et continue de s'avancer assez résolument au-devant de l'étranger, qui, de son côté, marche toujours vers lui. Bientôt nos hommes sont en présence; le piéton ôte son chapeau, et salue le cavalier, qui lui rend sa politesse en silence. Le vieillard,

dont l'œil brillant est plein d'un feu satanique, ne s'est pas plutôt fixé sur l'inconnu, qu'un sourire vient effleurer ses lèvres livides. Il dit deux mots à son domestique, qui remet tranquillement ses grands pistolets à l'arçon de sa selle. Le vieillard lui-même désarme les siens, et les replace dans la poche de son manteau; puis, se tournant vers le saluant, il lui demanda cavalièrement ce qu'il peut désirer. Les mouvements du vieillard et de son domestique n'échappèrent point à l'étranger. Les précautions prises par les voyageurs ne lui avaient arraché qu'un sourire de pitié; mais l'interrogation hautaine qui venait de lui être adressée parut heurter sa fierté, car il ne put se rendre maître d'un mouvement d'impatience, qu'il s'efforça vainement de déguiser aux yeux du vieillard. Ce dernier s'écria:

– Superbe!... c'est en vain que tu voudrais te soustraire à ma puissance, humilie-toi!

A cette étrange exclamation, l'inconnu jeta sur le cavalier qui la prononçait un regard méfiant et scrutateur. Il semblait vouloir deviner la pensée qui agitait l'homme qu'il avait devant les yeux: un examen rapide le rassura. Il prit le ton du vieillard pour l'exaltation d'un cerveau dérangé, et il répondit en souriant:

– Bien loin de braver votre pouvoir, vous me voyez, monsieur, tout prêt à le reconnaître. Je suis un voyageur égaré, et vous pouvez m'indiquer mon chemin.

– Un voyageur égaré, reprit le vieillard en laissant échapper un sourire amer, égaré volontairement, tu veux dire?

– Monsieur... que signifie?... balbutia le piéton surpris...

– Qui t'a conduit à cette heure sur cette route de traverse et dans ces lieux écartés?...

– Je fuis la méchanceté des hommes.

– Leur justice, peut-être?...

– Vous m'insultez, vieillard!...

– Silence!... où vas-tu?...

– De quel droit?...

– Silence! répéta le cavalier avec plus de force; où vas-tu?...

Subjugué par le ton du vieillard, l'étranger eut l'air de se résigner à l'ascendant dont il ne pouvait se rendre compte.

— Je vais à Paris, dit-il.

— Qui t'y conduit?...

— Le désir de revoir des amis bien chers.

— Une femme, une maîtresse peut-être?...

— J'en conviens.

— Malheur à elle!...

En prononçant ces dernières paroles, la figure du vieillard parut animée de l'expression d'une joie satanique... Il ajouta:

— Comment se fait-il que tu voyages à pied, tandis que tu devrais voler sur les ailes des vents pour rejoindre ta bien-aimée?...

— Proscrit, pauvre, et sans ressources...

— Je te comprends... Tiens, voilà ma bourse; cours, vole auprès de ta maîtresse; je m'en rapporte à toi du soin de son malheur.

— Que dites-vous, monsieur?...

— Prends ma bourse, te dis-je.

— Puis-je accepter d'un inconnu?...

— Je ne le suis pas pour toi... Marquis de Vandeuil, s'écria l'étranger d'une voix forte, nous nous connaissons.

Le marquis de Vandeuil (car c'était lui) parut éprouver un frémissement involontaire en s'entendant nommer; il fixa le vieillard, et s'efforça de rappeler dans sa mémoire les traits du personnage qu'il voyait devant lui. La voix de l'inconnu ne lui paraissait point étrangère, mais il ne pouvait dire où il l'avait déjà entendue. Enfin, ayant épuisé toutes les conjectures, le marquis dit au vieillard:

— Qui êtes-vous, monsieur?...

— Un homme qui te rendit jadis un grand service.

— Votre nom, de grâce!...

— Tremble de l'apprendre.

— Je ne tremblai jamais... parlez!

— Eh bien! donc, prononce-le toi-même...

A ces mots, le vieillard arracha une perruque noire qui couvrait sa tête, se passa les mains sur la figure, et, repre-



Maico

nant l'expression habituelle de sa physionomie, présenta à l'œil égaré du marquis des traits que celui-ci ne pouvait avoir oubliés.

– Maïco! s'écria-t-il en pâlissant.

– Lui-même, digne enfant des ténèbres.

– Grand Dieu!...

– Tais-toi... je te défends d'invoquer la providence illusoire...

– Tu vis encore!...

– Oui, pour faire souffrir, pour me rassasier des pleurs et des peines de ce sexe perfide...

– Quoi! la vengeance brûle encore ton cœur?...

– Ce sentiment est ce qui me retient à la vie.

– L'objet de ta haine respire donc encore?

– Il y a cinquante années que l'âme qui m'offensa a quitté sa dépouille grossière; mais les sentiments d'un homme tel que moi ne sont point variables comme les saisons; j'ai tué la fille d'Eve, et, semblable au Dieu que tu invoques, j'ai puni jusque dans ses enfants innocents le crime de leur mère. Non content d'avoir sacrifié la famille, j'ai enveloppé son sexe tout entier dans le feu de mes ressentiments; depuis un demi-siècle, je n'ai cessé de poursuivre des créatures que mon maître et moi avons vouées aux peines éternelles.

– Tu me fais frémir!...

– Enfant d'Adam, tu fus et tu seras un des instruments réservés pour mes vengeances...

– Ah! je jure que jamais!...

– Serments fragiles! en dépit de toi, de ton Dieu, tu marcheras dans la voie que je t'ai tracée... Le mal a germé dans ton cœur; les passions y sont éveillées... tu es à moi.

– Je suis libre...

– Reptile! s'écria Maïco, veux-tu me forcer à t'écraser?... Ecoute, ajouta l'Américain avec plus de calme, je puis combler les vœux les plus ambitieux de ton cœur; mais je puis aussi anéantir tes projets les mieux établis... Pars, devance la foudre, et rends-toi près de l'objet de ton délire; dans quelques jours je serai à Paris. Si tes désirs

se réalisent, tu n'auras pas besoin de moi; si, au contraire, des obstacles viennent entraver ta marche, accours me consulter, tu me trouveras dans le même lieu où je te donnai jadis le poison qui sut te débarrasser de ton épouse... Adieu, mon fils...

En achevant ces mots, Maïco éperonna son cheval, et disparut suivi de son domestique. Son discours et surtout l'expression infernale qu'il avait mise dans ces trois mots: « Adieu, mon fils, » avaient glacé l'âme du marquis. Il resta quelque temps comme abattu sous le poids des terribles paroles qu'il venait d'entendre; enfin, rassemblant son courage, il résolut de se rendre à Paris auprès de son oncle et de Léonie. La bourse laissée par Maïco lui donna les moyens d'éviter les dangers de tous genres qui devaient menacer un émigré dont le nom n'était point porté sur les listes d'amnistie. Encouragé par ce puissant auxiliaire, le Vandeuil regagna la grande route; là, quelques pièces d'or lui firent obtenir d'un voiturier une blouse, un fouet, et la conduite d'une charrette. Arrivé à la première bourgade, quelques autres pièces d'or, habilement métamorphosées en vin, liqueurs, etc., décidèrent le maire-vigneron de la commune à donner une passe au nommé Thomas Blaiseau, voiturier, qui avait prouvé par témoins la perte de son passe-port.

Ainsi déguisé, le marquis de Vandeuil s'achemina tranquillement vers Paris.

CHAPITRE XXX

... Cui non animus formidine divum [pavore,
Contrahitur?... Cui non conrepunt membra
Fulminis horribili cum plaga torrida Tellus
Contremit, et magnum percurrunt murmura
[coelum...
Ne, quod ob admissum foede, dictumve superbe,
Poenarum grave sit solvendi tempus adactum?

Lucrèce.

Quelle est l'âme coupable qui peut entendre sans frémir les éclats de la foudre, lorsque, par ses coups terribles et multipliés, elle fait trembler la terre, qu'elle dévore de ses feux? Un Dieu vengeur semble crier au criminel: « Malheur à toi! le temps des peines est venu! »

Imitation libre.

Si vous le permettez, lecteurs, nous laisserons le marquis de Vandeuil et l'Américain Maïco se rendre chacun de leur côté à Paris, et nous rattraperons la chaise de poste qui ramène M. Granivel après le mauvais succès de son ambassade. La chaise entre dans la cour de l'hôtel: au bruit des chevaux, le général Jean-Louis qui, comme tous les amoureux, a l'oreille fine, entraîne l'oncle Barnabé qui, comme tous les philosophes, est sourd et aveugle, et le conduit à une croisée.

— Tout est perdu! s'écrie Jean-Louis en apercevant son père descendre lentement de sa chaise.

— Pourquoi donc? demande le pyrrhonien.

— Ne voyez-vous pas, mon oncle, que mon père est triste?

— Tu prends la gravité d'un sage pour de la tristesse... Neveu, neveu! ne seras-tu donc jamais philosophe?

— Si je perds Fanchette, je ne puis être que malheureux.

— Ah! mon ami, sont-ce là les fruits des excellents préceptes que je me suis efforcé de t'inculquer depuis ton enfance?... Quoi! parce qu'un père, ou le sort, ce qui revient parfaitement au même, car l'un ou l'autre ne sont là que comme obstacle; quoi! dis-je, parce qu'un père ou le sort t'enlèvera ta maîtresse, il faut que la tranquillité, le bonheur même du reste de ta vie, soient troublés à jamais?... Neveu, la philosophie t'apprendra...

Le pyrrhonien allait continuer, et sans doute cette dissertation philosophique aurait été aussi lumineuse que les précédentes, lorsqu'il s'aperçut que le neveu qu'il voulait endoctriner était disparu. Après avoir poussé deux ou trois soupirs qui lui furent arrachés par la frivolité des jeunes gens, il se mit en devoir d'aller philosophiquement satisfaire sa curiosité; c'est-à-dire qu'il s'achemina tout doucement vers son frère, qui seul pouvait lui donner des nouvelles de Fanchette et de la réception de M. de Parthenay.

Mais déjà Jean-Louis, instruit de la réponse du duc et du renversement de ses espérances, donnait un libre cours à sa douleur. Dans le premier transport, il voulait monter à cheval, courir à la ferme, et enlever Fanchette malgré son père, malgré elle-même s'il le fallait.

— Ne voyez-vous pas, disait-il au père Granivel et à l'oncle Barnabé, que l'entêtement du vieux duc va causer le malheur de tous? Croyez-vous, mon père, croyez-vous, mon oncle, que je laisserai le marquis de Vandeuil tranquille possesseur de Fanchette?... Non; dût la mort la plus cruelle m'attendre à la porte de l'église, mon rival n'y pénétrera que sur mon cadavre.

— Ah! passions... passions! s'écria le pyrrhonien en extase, combien vous donnez d'éloquence!... mais que vous faites de mauvais logiciens! Ecoutez, mon frère, et

vous surtout mon neveu, voilà ce qu'il convient de faire dans la circonstance présente.

. . . .

Le pyrrhonien parla ainsi pendant une heure, et vous conviendrez, lecteur, que c'est avoir beaucoup d'égards pour vous que de remplacer par des lignes de points un discours d'une heure; quoi qu'il en soit, je ne vous demande aucune reconnaissance pour ce procédé délicat, parce que j'ai des raisons particulières pour en agir ainsi; vous les devinerez si vous pouvez, je ne m'en inquiète guère.

Je vous disais donc que Barnabé parla pendant une heure. Les six premières phrases de son discours furent écoutées et comprises par ses deux auditeurs; mais ce fut tout. Jean-Louis, au commencement de la dixième, et le père Granivel, à la fin de cette même dixième, pensèrent à autre chose. Le général rêvait aux moyens de lever les obstacles qui s'opposaient à son union avec Léonie, et le père Granivel récapitulait dans sa mémoire les objections du duc et les offres brillantes qu'il lui avait infructueusement faites. Enfin le pyrrhonien acheva tranquillement son discours; le père Granivel prit la parole, et dit:

— J'ai offert au duc la main de mon fils pour sa fille, avec trois millions. Le duc, qui est honnête homme, quoique un peu fier, a refusé, parce qu'il est, dit-il, engagé avec son neveu, qui n'a pas d'autre fortune à espérer que la petite ferme sauvée du naufrage par le fidèle valet de chambre du vieux seigneur. Il me semble que si j'allais trouver, non pas le duc, mais le marquis de Vandeuil, et que je lui proposasse deux cent, trois cent, cinq cent mille francs, ce qu'il voudrait enfin, j'en obtiendrais facilement sa renonciation à la main de sa cousine. Le duc alors ne pourrait, malgré toute son envie, faire épouser à M. de Vandeuil une fille dont celui-ci ne voudrait plus; *argo*, comme dit mon frère, Léonie serait à Jean-Louis.

— Bravo! cher frère, s'écria le pyrrhonien; voilà de la logique, et je dis de la logique serrée. Il y a cependant une objection à opposer à ton argument. Le marquis de Vandeuil,

alléché par l'appât des sommes offertes à sa cupidité, renoncera, je le crois comme toi, à la main de Léonie, qui ainsi se trouvera libre, *concedo*; mais s'ensuit-il, de ce que Léonie n'épousera pas son cousin, que le duc donnera son consentement au mariage de Jean-Louis avec elle? *nego*. Le duc, orgueilleux comme un ci-devant, et fier comme un honnête homme dans le malheur, voudra moins que jamais consentir à un hymen disproportionné: j'espérerais tout de lui, s'il était riche et puissant encore; pauvre et sans crédit, il sera inflexible.

– Hum!... hum!... dit le père Granivel, qui se gratta la tête en signe d'embarras.

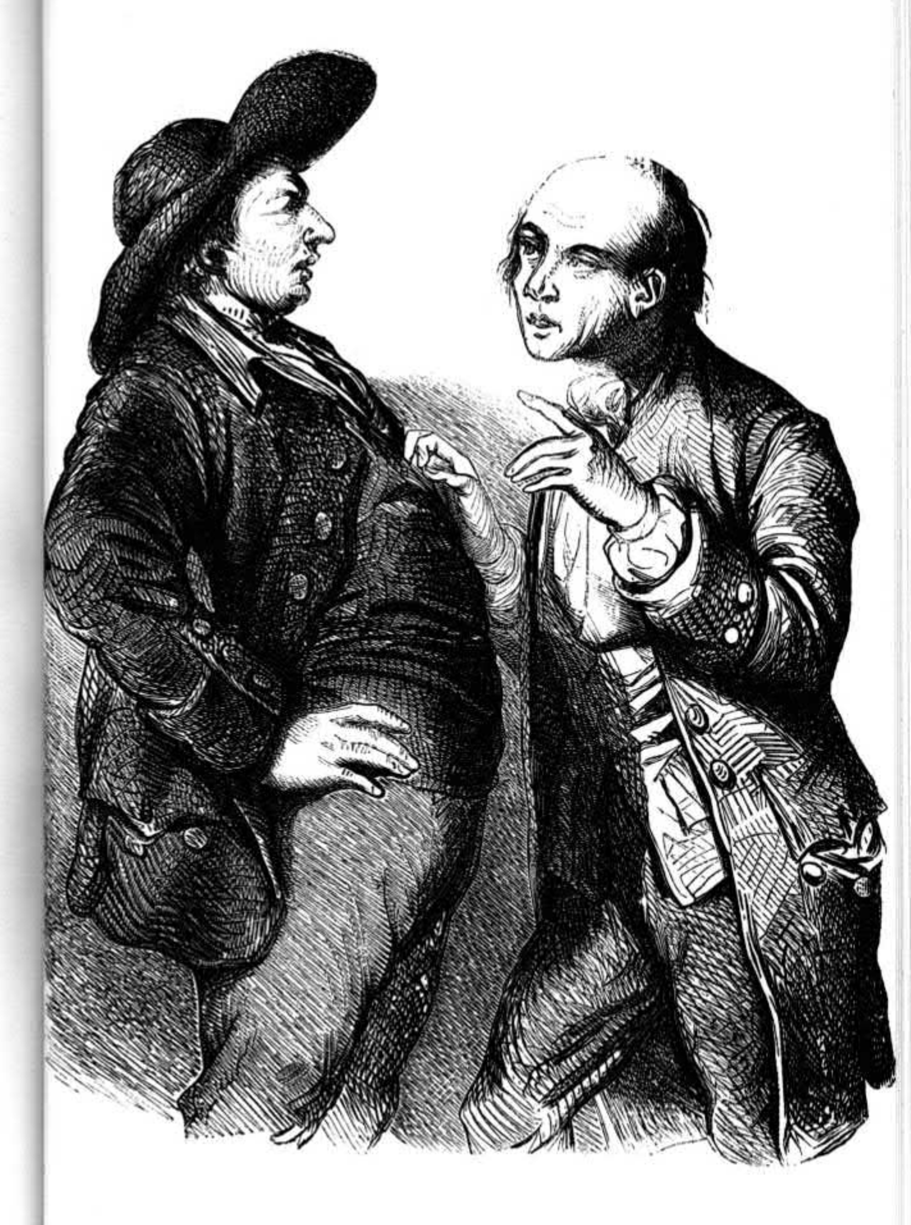
– Tu vois, frère, reprit le pyrrhonien, enchanté de l'effet de son argument, que nous savons répondre *ad rem*, et remettre de suite le doigt dans la plaie.

– Ecoutez, s'écria Jean-Louis, je crois avoir trouvé le moyen de tout concilier... Aussitôt Barnabé et le père Granivel s'approchent et écoutent attentivement.

Permettez-moi encore, lecteur éminemment indulgent, de remplacer par quelques points ce que Jean-Louis dit à ses parents. J'espère que l'excuse que j'ai à vous offrir cette fois saura vous contenter. Si je parle, vous en saurez autant que moi sur mon dénoûment; un dénoûment doit amuser et surprendre le lecteur; pour amuser et surprendre le lecteur, vous conviendrez qu'il faut qu'il soit neuf et inattendu; si je vous préviens maintenant, vous ne serez pas surpris plus tard; *ergo*, souffrez que cette ligne de points vous tienne lieu de ce que Jean-Louis dit en ce moment à son père et à son oncle.

. . . .

Jean-Louis n'a pas plutôt dévoilé ses projets, que le père Granivel demande à grands cris des chevaux de poste. Tandis que les domestiques s'empressent d'obéir, le pyrrhonien, qui est fort prudent, court à l'office, et fait bourrer la berline de voyage d'excellents pâtés de Chartres et de Pithiviers, de foies gras, etc., flanqués et escortés de vieux vin de Bordeaux et de Bourgogne, le tout comme antidote de la mélancolie. Ces précautions prises, l'oncle



Le père Granivel et son frère Barnabé

Barnabé s'enfonce dans la berline en se résignant philosophiquement aux événements; son frère et Jean-Louis prennent place à côté de lui, le postillon fait claquer son fouet, et l'on part au galop. Laissons-les courir... Où vont-ils? C'est ce que vous saurez bientôt.

A présent, lecteur, suivez, s'il vous plaît, des yeux, ce petit vieillard qui traverse le pont Neuf et qui se dirige vers la rue des Postes; voyez-le s'enfoncer dans son réduit mystérieux; remarquez les yeux brillants du vieillard, son teint plombé, son front dégarni de cheveux et sillonné de rides; portez vos regards ensuite sur tout ce qui l'environne, et vous reconnaîtrez facilement l'Américain Maïco.

Pendant trois jours, le vindicatif personnage attend la visite du marquis de Vandeuil; chaque matin il envoie en ville son affidé, et chaque soir il paraît de plus et plus mécontent. Enfin, la nuit qui suit sa troisième journée, l'Américain sort de sa retraite, monte à cheval, et sort de Paris. Laissez-le trotter... Où va-t-il? Vous le saurez bientôt.

Ce n'est pas tout: remarquez-vous cette longue file de voitures de roulage qui traverse Paris?... Apercevez-vous, à la septième voiture, un homme en blouse bleue, et dont la marche et les manières contrastent fortement avec celles des autres voituriers qui l'entourent?... c'est le marquis de Vandeuil; il vient d'arriver à Paris. A peine sa voiture est-elle remisée dans la maison de roulage, que le marquis se décrasse, change de vêtements, et court la poste; il en sort une lettre à la main et la joie peinte sur la figure. Deux heures après, il s'éloigne, à pied, de Paris. Laissons-le marcher... Où va-t-il? Vous le saurez bientôt.

Maintenant, lecteur, transportez-vous avec moi dans le village de G..., à une petite lieue de la ferme des Genettes, où demeurent le duc et sa fille. Ce village ne possède qu'une seule auberge, celle du *Grand-Cerf*. Six voyageurs y demeurent en ce moment. Trois sont arrivés en berline à quatre chevaux, il y a deux jours: ce sont MM. Granivel père, oncle et fils. Ils ont été à la ferme des Genettes, et en sont revenus furieux. Deux autres voyageurs demeurent

depuis le matin dans une des chambres écartées de l'auberge: c'est Maïco et son domestique. Enfin, le sixième vient d'y arriver à l'instant: c'est le marquis de Vandeuil. Les grands coups vont se porter.

Attention!...

CONCLUSION

Vous devez vous rappeler, lecteur, que l'auberge du *Grand-Cerf* renferme les principaux personnages de cette histoire, que le hasard semble avoir réunis tout exprès pour amener quelque terrible catastrophe. Chose effrayante! un petit espace, un coin ignoré renferme plus de passions ardentes qu'il n'en faudrait pour bouleverser toute l'Europe: il ne manque à mes acteurs qu'un grand théâtre.

Jean-Louis, arrivé de la veille, a déjà vu le duc. En vain il a offert ce qu'il pouvait offrir, tout a été rejeté. Un seul espoir lui reste, et il attend l'arrivée du marquis de Vandeuil pour le perdre ou... Jean-Louis est furieux.

Le père Granivel, abasourdi de l'opiniâtreté du duc, ne sait plus que penser, il boit pour faire quelque chose; quant au pyrrhonien, il compose un nouveau discours: c'est vous dire assez qu'il est le plus heureux des trois.

Mais que fait maintenant l'implacable Maïco?... Il a envoyé à la ferme, et il a su que le marquis n'était point encore arrivé; il se décide à repartir le lendemain au point du jour pour Paris, si le soir même Vandeuil ne paraît pas. L'Américain entend sonner les heures avec plus d'anxiété que le criminel dont les moments sont comptés. Il voit en frémissant le soleil disparaître à l'horizon; car il commence à désespérer du retour de l'homme qui doit navrer et flétrir à jamais l'existence de Léonie, d'une femme! Furieux, il voue Vandeuil aux malédictions infernales; il jure de le punir, et cimente ce serment par les plus horribles blasphèmes. Le marquis s'est joué de lui en lui enlevant une victime. Dans un des moments où, cessant de

blasphémer, le vieillard semble vouloir mettre un terme à l'agitation qui le dévore, le bruit d'une porte qu'on ouvre dans la pièce voisine se fait entendre. Maïco prête l'oreille, et il distingue des sons mal articulés, et bientôt un certain nombre de phrases décousues, dont il s'efforce inutilement de saisir le sens.

La personne qui est dans la pièce voisine gémit, menace, et jure de se venger. C'est la voix d'un homme; il parle d'amour, de femme; Maïco est tout oreilles. Il s'approche doucement de la cloison qui sépare sa chambre de celle de Jean-Louis, car l'étranger n'est autre que le général, et il ne perd pas un mot des paroles que la douleur arrache à notre héros.

L'Américain est enchanté; jamais il n'a entendu de discours plus enflammés; jamais âme n'a renfermé de feux plus ardents; jamais enfin le soupçon, la jalousie, la vengeance, ne trouvèrent un champ plus vaste à exploiter; Maïco s'en empare. Il brûle de diriger le nouveau séide, et de faire, par ses mains, le malheur éternel de l'objet aimé. O volupté! cet objet est une femme!...

— Qui gémit près de moi? dit le vieillard d'une voix douce...

A cette interrogation inattendue, Jean-Louis ouvre brusquement la porte de la pièce où il se trouve, et se présente devant l'Américain.

— Que faites-vous ici, vieillard?

— Mon fils, j'attends le malheureux pour le secourir, le faible pour le réconforter, et le fort pour le guider.

— Vous m'avez entendu?...

— Oui, jeune fou. Je connais maintenant et l'énergie de ton amour et le malheur que tu redoutes. Je puis te sauver du désespoir.

— Vous, bon vieillard?...

— Je n'ai qu'un mot à dire, et Léonie de Parthenay est à toi... Tu vois que je suis instruit...

— Mais le marquis de Vandeuil?...

— Ne la possédera pas tant que je voudrai m'y opposer... Il est éloigné d'ailleurs...

— Il est ici.

— Qui te l'a dit?

— Je l'ai vu... Mais qu'il tremble!... il n'en sortira pas...

— Ainsi donc mes soupçons étaient fondés! s'écria Maïco. L'infâme Vandeuil, méprisant mes offres de service, n'a point osé venir me trouver... Qu'il tremble! je me vengerai de lui, et je ferai en même temps un exemple terrible... Ecoute, jeune homme, ajouta-t-il en se retournant vers Jean-Louis, je puis et je veux sauver Léonie. Je n'ai pour cela qu'un mot à dire, je le dirai; car il faut que je punisse Vandeuil, qui, lui-même, me servira à punir ensuite mes plus mortels ennemis... Où est-il maintenant ce Vandeuil?

— Il est parti il y a deux heures pour la ferme des Genettes. Un homme dévoué que j'ai sur les lieux est venu m'apprendre la réception paternelle qu'il a reçue du duc, et la nouvelle de son prochain mariage avec Fanchette.

— Je te le répète, fou, insensé que tu es, jamais Vandeuil n'épousera ta maîtresse... Pour quel jour le mariage de ton rival est il annoncé?

— Pour demain.

— Pour demain!...

— Hélas! oui; toutes les précautions ont été prises depuis longtemps pour que cet hymen exécré ait lieu aussitôt l'arrivée du marquis.

— Que vas-tu faire?

— Je veux défier le marquis. Demain, au point du jour, l'un de nous deux aura cessé de vivre.

— Tu es donc capable de sacrifier tes jours pour une femme?

— Je sacrifierais mille vies pour Léonie.

— Bien! jeune fou; j'aime à te voir ainsi; mais, je te le dis encore, Vandeuil ne pressera point dans ses bras l'objet de ses vœux les plus ardents. Demain, à l'heure du mariage, je me rendrai au temple; sois-y avec ton père et ton oncle... Adieu! je vais goûter quelques heures d'un repos dont j'ai grand besoin.

Jean-Louis, indécis de ce qu'il devait faire, crut cependant n'avoir rien à perdre en suivant les conseils donnés

par l'extraordinaire personnage qui s'intéressait à son sort et à celui de Léonie. Il se promit donc de se rendre à l'église du village à l'heure où le duc, Léonie et le marquis devaient s'y trouver pour la cruelle cérémonie...

Dix heures sonnaient, et les cloches de la chapelle villageoise annonçaient le mariage projeté. Jean-Louis, dévoré d'impatience, le père Granivel pestant et jurant, et le pyrrhonien entre un argument pour et un argument contre, s'acheminèrent d'un côté vers la paroisse fatale; d'un autre côté, le duc avec la conscience de son devoir, Léonie le cœur navré, et Vandeuil dans les délices de la joie, s'avancent vers le même lieu. Maïco seul, calme, froid, résolu, apporte une décision inébranlable et un ressentiment immortel...

Déjà le prêtre s'avance pour faire l'échange des anneaux, à cette vue Jean-Louis met la main à son épée; il va frapper Vandeuil, lorsque la vue de Maïco, enveloppé dans son manteau et s'avançant gravement vers l'autel, suspend l'explosion de sa colère...

— Arrêtez! dit l'Américain d'un air imposant, Léonie de Parthenay ne peut être l'épouse du marquis de Vandeuil.

— Insolent! s'écrie le marquis furieux, qui t'a donné le droit...

— Regarde!... A ces mots, Maïco laisse tomber l'énorme manteau qui le couvre. Me reconnais-tu? s'écria-t-il en fixant sur Vandeuil l'œil brillant de la vengeance satisfaite.

— Grand Dieu! s'écria le marquis en apercevant l'Américain, je suis perdu!...

— Non, reprit Maïco, il dépend de toi de me forcer au silence...

— Ah! parlez...

— Renonce à la main de Léonie de Parthenay.

— Quoi! vous pouvez exiger?...

— Je vais parler...

— J'y renonce, dit le marquis terrifié.

— Que signifie ce que j'entends? interrompit le duc en jetant sur l'Américain et sur Vandeuil un œil fixe et scrutateur; me l'expliquerez-vous, monsieur?

— Demandez à votre neveu, répondit le vieillard; lui seul peut maintenant vous instruire...

A l'interrogation ironique de l'Américain, Vandeuil abattu se laissa tomber dans une des stalles du chœur.

— Quel horrible mystère existe donc entre vous deux? demanda le duc, curieux d'apprendre et tremblant de savoir... Vandeuil, êtes-vous indigne de ma fille?

Vandeuil garda le plus morne silence.

— Noble marquis, parleras-tu? s'écria Maïco avec l'expression d'une malice diabolique... Puisque tu ne le peux, je vais m'acquitter de ce soin... Rassure-toi, je ne dirai que ce que je dois dire pour l'accomplissement de mes desseins... Duc de Parthenay, ta fille ne peut jamais être unie au marquis de Vandeuil; ne m'interroge pas; car, si ma voix te révélait le secret fatal qui les sépare à jamais, ton front, couvert de la rougeur de la honte, s'humilierait dans la poussière. Ce que je dis doit te suffire. Tu le vois, je suis âgé, seul et sans pouvoir; et cependant ton neveu, entouré d'amis et de domestiques, n'ose lever les yeux sur moi. Bien loin de là, il va te déclarer lui-même qu'il ne peut, sous peine de perdre la vie et l'honneur, épouser Léonie... Allons, lâche, parle, ou je vais parler...

Le marquis, d'une voix faible, déclara qu'il renonçait à la main de sa cousine...

— Il le faut, puisqu'il le veut; tout nous sépare, nous sépare à jamais...

— Tu l'entends! s'écrie Maïco en se tournant vers le duc... Maintenant je suis satisfait, ajoute l'Américain en jetant sur Léonie un regard cruel: bientôt cette jeune fille épousera l'homme de son choix, l'homme qui doit la rendre à jamais heureuse... Je m'en rapporte à lui, à toi, Vandeuil, et surtout aux passions qui déchirent vos cœurs, pour me procurer la plus douce vengeance... Adieu, enfants d'Adam! au moment du malheur, pensez à Maïco et à sa bénédiction nuptiale.

En parlant ainsi, l'Américain secoua d'un air farouche le manteau qui le couvrait. On eût dit que, semblable au féroce Argant de *La Jérusalem délivrée*, il venait de répandre

dans le temple du Seigneur tous les serpents de l'enfer... Chacun écoutait encore, qu'il était déjà loin...

Maintenant, lecteurs bénévoles, ces points ne sont à autre fin que pour remplacer les discours de Barnabé et les prières de Jean-Louis au duc, qui, comme vous le pensez bien, se laissa toucher, et maria nos jeunes amants. Le jour de la célébration de ce mariage tant désiré et si souvent interrompu, une voix sinistre fit retentir les voûtes de la chapelle: *Opus consummatum est*, s'écria-t-elle; et un rire satanique annonça la présence de Maïco. Jean-Louis voulut s'élancer; Léonie le retint, et l'Américain disparut.

Lecteurs, rassurez-vous; les prédictions et les maux de Maïco ne se réaliseront pas. Fanchette est belle et sage; Jean-Louis est honnête homme, et le ciel est juste.

— Enfin!... s'écria Jean-Louis en entrant dans la chambre nuptiale, et il prit un baiser où vous voudrez...

— Enfin! dit le pyrrhonien en relisant son dernier discours, et il s'endormit.

— Enfin! dit le père Granivel en sablant une bouteille, et il s'égaya.

— Enfin! dit Fanchette en essuyant une larme...

Je voudrais bien, pour ma part, qu'un jour on pût m'en dire autant; mais je tiens à la douce larme.

Enfin! lecteurs, je vous quitte.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE GÉNÉRALE DES 37 VOLUMES DE LA « COMÉDIE HUMAINE » ET AUTRES ŒUVRES DE BALZAC

Cet ouvrage
réalisé d'après les maquettes
d'Eric Tschumi
est une production des Editions
Edito-Service S.A., Genève

Imprimé en Suisse